UNIVERSITÉ DE LORRAINE

AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4
Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10
http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php
http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm

UNIVERSITE DE NANCY 2

ECOLE DOCTORALE «LANGAGE, TEMPS, SOCIETE»

U.F.R. LETTRES

Thèse

En vue de l'obtention du grade de doctorat en langue et littérature françaises

présentée par

Fatémeh KHAN MOHAMMADI

SIMONE DE BEAUVOIR, ECRIVAIN ENGAGE

Sous la direction de :

Monsieur Le professeur Guy BORRELI

Présentée devant le jury suivant:

- Monsieur Guy BORRELi, Professeur émérite à l'Université de Nancy 2, Directeur de thèse
- Monsieur François GALICHET, Professeur à l'U.F.M. d'Alsace
- Monsieur Pierre-André DUPUIS, Maître de Conférences habilité à diriger des recherches à l'Université Nancy 2

4 février 2003

"L'engagement, somme toute, n'est pas autre chose que la présence totale de l'écrivain à l'écriture."

Simone de Beauvoir, La Force des Choses, p. 53.

"Beauvoir avait dépassé, au long de sa vie, les notions de classe, de religion, de race, de sexe, de nation, elle était devenue l'un des écrivains les plus tolérants, des plus ouverts aux besoins, aux sensibilités des autres. Par la littérature elle pouvait atteindre un nombre indéfini de lecteur, les aider à se comprendre à élargir leurs horizons. Si Beauvoir était parfois sur le point de désespérer des femmes, elle ne désespérait jamais de la littérature."

Claude FRANCIS et Fernande GONTIER, Simone de Beauvoir, Paris, éd. Perrin, 1985, p. 347.

Remerciements

Je tiens d'abord à remercier tout particulièrement Monsieur le professeur Guy Borreli, qui a dirigé cette recherche; sans la confiance qu'il a manifestée, cette recherche n'aurait pu été entreprise; c'est grâce à son attention constante, son exigence et ses conseils que j'ai pu mener ce travail à son terme.

Je tiens également à remercier sincèrement Madame Monique Paulmier Foucart et Madame Jacqueline Michel, pour leur lecture aussi minutieuse que généreuse, ainsi que pour leur soutien sincère et leur présence affectueuse qui m'ont apporté courage et énergie. Mes remerciements vont aussi à Madame Nicole Granger, qui a relu la première partie de mon travail.

Que mes parents, mon mari, mes enfants et toute ma famille soient profondément remerciés pour leur immense patience, leurs encouragements ainsi que leur amour et leur soutien constant.

A mes parents

A ma famille

A mes compatriotes

A Monique Paulmier Foucart

Table des matières

Remerciements p. 3

Table des matières p. 5

Introduction p. 10

PREMIERE PARTIE: p. 19

VERS L'ENGAGEMENT: LE TEMPS DE L'AVANT-GUERRE p. 19

I- Engagement chez les écrivains au XXème siècle p. 20

I. 1- L'histoire de l'engagement des écrivains au XXème siècle p. 20

I. 2- La notion de l'engagement d'écrivain ou la littérature engagée p. 32

II-. Biographie et bibliographie de Simone de Beauvoir p. 37

II. 1- Eléments de biographie p. 37

II. 2- Eléments de bibliographie p. 50

III-. Au centre du monde p. 68

III. 1- Hors du tumulte de l'histoire p. 68

III. 2- Perdre la foi ou le refus d'une chrétienté p. 83

III. 3- Le Moi-Centre. Elle "se croyait comme centre du monde" p. 88

III. 4- Etre elle-même p. 90

IV-. Jean Paul Sartre : vers la responsabilité et l'engagement p. 98

DEUXIEME PARTIE: p. 103

LA GENESE ET L'EVOLUTION DE L'ENGAGEMENT CHEZ S DE BEAUVOIR

I-. De l'aventure à la responsabilité p. 104

II-. Simone de Beauvoir face à l'engagement philosophique et politique de Sartre p. 108

III- L'Engagement philosophique propre de Simone de Beauvoir p. 119

III-1. Liberté et responsabilité p. 119

III-2. L'Existentialisme: les convergences et divergences avec les autres philosophies p. 130

III-3.-Expérience existentielle chez Simone de Beauvoir p. 134

IV-. LA RESPONSABILITE D'ECRIRE p. 160

IV-1. Autrui p. 162

IV-1-1. L'existence d'autrui : L'Invitée p. 165

IV-1-2. La communication avec autrui p. 183

IV-2. De la responsabilité au roman p. 185

Conclusion de la deuxième partie p. 207

TROISIEME PARTIE:

L'ENGAGEMENT SOCIO-POLITIQUE CHEZ SIMONE DE BEAUVOIR p. 211

I. Les voyages politiques: un accélérateur d'engagement. L'engagement féministe p. 212

II. L'engagement féministe p. 223

II. 1. Le Deuxième Sexe p. 223

II. 2. Féminisme et existentialisme ou la primauté de la culture sur la nature p. 228

II. 3. L'éternel féminin p. 230

II. 4. Doublement autre p. 236

III. La condition de la femme à travers Le Deuxième Sexe p. 244

III. 1. Une condition durablement injuste p. 244

III.2. L'éducation traditionnelle de la jeune fille p. 250

III. 3. La création de la femme-objet p. 252

III. 4. Etre femme-objet : conséquences p. 258

III. 4. 1. Le mariage ou l'acte de la vassalité p. 258

III. 4. 2. Le malheur de la femme trompée au sein du mariage p. 268

III. 4. 3. Une poupée luxueuse au service de l'homme p. 271

IV. Sortir de la condition de femme-objet p. 276

IV. 1. Le travail comme facteur le plus important de l'émancipation féminine p. 276

IV. 2. Les activités sociales p. 282

IV. 3. Les femmes et la capacité d'invention p. 284

IV. 4. Mettre en œuvre toutes les possibilités p. 294

V. Le militantisme de Simone de Beauvoir p. 297

V. 1. L'aube de son propre engagement politique p. 297

V. 2. La guerre d'Algérie p. 300

V. 3. Au service des droits de l'homme p. 311

V. 4. Le militantisme féministe de Simone de Beauvoir p. 315

V. 4. 1. Militer pour les femmes p. 315

V. 4. 2. Simone de Beauvoir et le MLF (Mouvement de Libération des Femmes) p. 320

V. 4. 3. L'intellectuelle féministe, radicale et égalitariste p. 339

V. 4. 4. Le message de Simone de Beauvoir et le néo-féminisme p. 350

VI. Pour la vieillesse p. 355

Conclusion de la troisième partie p. 365

****

Conclusion générale p. 369

Bibliographie p. 380

Page blanche

Introduction

> "Moi, il me faut une vie dévorante, j'ai besoin d'agir, de me dépenser, de réaliser; il me faut un but à atteindre, des difficultés à vaincre, une œuvre à accomplir. Je ne suis pas faite pour le luxe."[1]

Simone de Beauvoir entre dans la vie adulte comme philosophe. Elle sait que ses études philosophiques l'ont profondément marquée, qu'elles ont coloré ses premières expériences et modelé ses pensées. La philosophie a changé son rapport au monde et lui a offert des satisfactions profondes. Petit à petit, cependant, elle se sent intéressée par la littérature, attirée par elle, et envisage d'écrire des œuvres littéraires. Elle avoue : "Je préférais la littérature à la philosophie. (…) Je ne voulais pas parler avec cette voix abstraite, qui lorsque je l'entendais, ne me touchait pas."[2] Alors, guidée par son désir de "communiquer ce qu'il y avait d'original"[3] dans son expérience, elle entre en littérature.

Elle restera cependant fidèle à la philosophie, puisque c'est en adhérant à l'existentialisme qu'elle assumera sa responsabilité dans la voie qu'elle s'est choisie : accomplir sa mission d'écrivain, engagé aussi bien à travers ses œuvres qu'à travers ses actions.

Simone de Beauvoir n'a pas été épargnée par ses contemporains; elle a été une cible courante pour leurs attaques, leur adversité, leur sévère hostilité, aussi

[1] Simone de Beauvoir, *Les Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris, éd. Gallimard, 1958, p. 305.
[2] *Ibidem*, p. 291.
[3] *Ibidem*, p. 255.

bien de la part des professionnels de la critique que du public. Georges HOURDIN le précise bien dans l'œuvre qu'il a consacrée à Simone de Beauvoir :

> "De différents côtés on me met en garde. On me dit "Ne soyez pas trop indulgent avec elle [Simone de Beauvoir], ne vous laissez pas aller à votre esprit de compréhension. Cette femme a fait beaucoup de mal. Dénoncez-la!"[4]

A quoi le biographe répond ainsi:

> "Je ne sais pas ce que ces mots-là veulent dire. Je ne sais pas le bien ou le mal que moi-même j'ai fait. Il s'agit ici (…) de la vérité et de défendre, s'il le faut."[5]

Dans cette étude, nous avons tenté de nous en tenir également à ce principe. Toute critique correcte et authentique s'appuie sur la connaissance des conditions dans lesquelles une œuvre a été produite; il faut comprendre quelles étaient les données de départ, quelles obligations ont été imposées, ou se sont imposées, à l'auteur au fil du temps et des changements dans sa vie personnelle et dans l'histoire. Pour cette même raison d'ailleurs, Simone de Beauvoir a senti elle-même la nécessité d'éclairer et commenter ses œuvres. Selon elle, "un livre ne prend son sens que si l'on sait dans quelle situation, dans quelle perspective et par qui il a été écrit: je voudrais expliquer les miens"[6] pour ainsi "peut être (…) dissiper certains malentendus qui séparent toujours les auteurs de leur public."[7]

Ce travail est divisé en trois parties. Dans la première partie, nous avons rappelé brièvement l'histoire de la notion d'engagement en littérature avant de

[4] Georges HOURDIN, *Simone de Beauvoir et la liberté*, Paris, éd. Le Cerf, 1962, p. 12.
[5] *Ibidem*, p. 12.
[6] Simone de BEAUVOIR, *La Force de L'âge*, Paris, éd. Gallimard, 1960, Coll. Soleil, p. 10.
[7] *Ibidem*, p. 10.

traiter de la vie de Simone de Beauvoir avant la seconde guerre mondiale, quand elle ne se sentait engagée que vis-à-vis d'elle-même. Nous avons placé dans cette première partie des notices sur les œuvres romanesques, autobiographiques et philosophiques les plus importantes, qui sont le fondement de notre recherche.

Dans la deuxième partie de notre étude, on découvre l'évolution progressive qui transforme Simone de Beauvoir en écrivain de plus en plus engagé, d'abord à travers son écriture, puis dans ses activités socio-politiques en compagnie de Jean Paul Sartre. On peut ainsi opposer la morale "d'avant guerre" de Simone de Beauvoir fondée sur la philosophie de la liberté absolue induisant une morale individualiste, à sa nouvelle morale "d'après guerre", quand elle se convertit à sa responsabilité vis-à-vis d'autrui : l'homme est libre, mais il doit assumer pleinement cette responsabilité. C'est la conception existentialiste, de Heidegger, de Sartre; exister signifie désormais s'engager dans le monde à travers des projets.

Cette morale suppose ou entraîne la morale de l'égalité, puisque la réciprocité des libertés est la condition essentielle des rapports authentiques avec autrui et l'échange est la consécration des libertés. Simone de Beauvoir tente d'appliquer cette morale dans ses œuvres ainsi que dans sa vie. La liberté fonde les libertés : voilà le sens même de l'action de Simone de Beauvoir. Or l'action pour elle, c'est écrire et décrire; ainsi la liberté devient à la fois le fondement et le projet de l'œuvre de Simone de Beauvoir.

A travers le drame collectif de la guerre et à travers sa propre expérience de la solidarité avec les autres, elle a découvert la nécessité et la valeur des liens entre tous les êtres humains. Elle se rend compte que ce ne sont pas les seules relations proches qui comptent, mais aussi que les relations avec l'univers tout entier pèsent de tout leur poids.

La littérature est devenue pour Simone de Beauvoir l'engagement par excellence dès qu'elle a décidé de devenir écrivain, comme l'expose Chantal MOUBACHIR:

> "Communiquer à autrui sa propre expérience, par la littérature, a d'emblée un sens éthique. A ce titre, la littérature constitue déjà un engagement. (…) Pour Simone de Beauvoir la littérature est, a été un engagement. Exprimer sa propre expérience, faire une peinture sociale à travers des situations singulières, constitue une façon de se donner à voir, de se donner à travers du discours *en gage* à autrui. (…) La littérature est une vocation, un appel auquel on ne peut manquer, un appel à ma liberté et qui a valeur d'impératif."[8]

Simone de Beauvoir a pris conscience de la solidarité dans la France occupée, et avec le retour de Sartre, elle retrouve le bonheur auquel elle avait cru renoncer, ce temps fut pour elle un temps d'espoir dans l'avenir retrouvé. Elle dit à ce propos qu'en "un sens, elle avait tout perdu; et puis, tout lui avait été rendu."[9] A présent elle croit à l'action comme exercice choisi de sa liberté; elle participe donc au mouvement Socialisme et Liberté, créé par Sartre. Mais après la dissolution de ce mouvement, elle, comme Sartre, se rend compte que leur unique moyen de résistance est l'écriture. Elle se met alors à écrire des romans, des essais philosophiques ayant pour thème la liberté, la responsabilité et l'engagement. Par la force des événements, au fil du temps, elle n'arrêtera plus d'écrire; et la plupart de ses actes seront posés en lien avec la nécessité d'en faire relation; cela est particulièrement visible dans ses voyages : de simple voyageur,

[8] Chantal MOUBACHIR, *Simone de Beauvoir ou le souci de différence*, Paris, éd. Seghers, 1972, p. 70.
[9] *La Force de lâge*, *op. cit.*, p. 564.

elle devient exploratrice pour analyser et rapporter ce qu'elle voit et comprend des sociétés qu'elle visite.

Nous avons constaté l'évolution de Simone de Beauvoir dans ses rapports avec les autres, depuis l'expérience de la découverte de la conscience d'autrui jusqu'à celle de l'interdépendance des libertés pendant la guerre. Elle est ainsi passée de la conception de l'autre à celle d'Autrui, et d'une soif de souveraineté possessive à une aspiration vers une liberté réciproque. Dans ses œuvres, elle s'attache dorénavant à illustrer le rapport à autrui dans "sa vraie complexité."

Selon cette philosophie l'homme authentique tente d'assumer sa "situation". Et sa vraie situation est la dépendance et la coexistence envers et avec les autres, d'où découle la responsabilité. Pour être libre, l'homme doit assumer sa "situation" et la seule manière de le faire, c'est de la dépasser en s'engageant dans l'action. Sur ce sujet, Simone de Beauvoir explique que la liberté est le fondement de toute valeur humaine et qu'elle constitue l'unique fin capable de justifier les actes humains. Ainsi, son souci primordial est de dire la vérité changeante du monde, par la littérature.

Par les thèmes abordés dans ses œuvres, Simone de Beauvoir fait comprendre le rapport indéfectible de la responsabilité avec la liberté. Dans ses livres, elle tente de donner une dimension universelle à une expérience ou une découverte singulière; pour accomplir sa mission, elle engage sa liberté dans l'écriture, en s'adressant à d'autres libertés, quelles que soient les causes qu'elle choisit de défendre. Elle cherche à rendre service aux lecteurs en leur montrant le monde tel qu'elle le voit. Elle tente de faire parler les silences, d'exhiber les inégalités et les injustices. Elle est consciente du "pouvoir extraordinaire du verbe"[10], car comme Sartre l'a bien affirmé:

[10] Simone de BEAUVOIR, *La Force des choses*, Paris, éd. Gallimard, colle. Soleil, 1963, p. 679.

> "Parler c'est agir. (…) En parlant, je dévoile la situation par mon projet même de la changer; je la dévoile à moi-même et aux autres *pour* la changer; je l'atteins en plein cœur, je la transperce et je la fixe sous les regards. (…) L'écrivain «engagé» sait que la parole est action: il sait que dévoiler c'est changer et qu'on ne peut dévoiler qu'en projetant de changer."[11]

Plus elle éprouve le malheur, l'humiliation, l'inégalité et la souffrance des êtres humains, causés par l'injustice, les traditions et la condition humaine, plus elle se motive pour les vaincre par l'écriture, par une littérature engagée. En tentant de cette façon la communication avec les autres, elle conjure le mal, puisque, à son avis, le Mal c'est notamment de ne pouvoir se dire et se faire entendre. Et pour cette raison, dès qu'elle a ressenti plus profondément la souffrance des gens, et les injustices faites, par les autres, à ceux-là qui n'avaient pas de moyens de s'exprimer; elle a pris la plume en leur faveur pour dire et changer leur condition de vie, au moins dans la mesure de ses possibilités. Elle a voulu ainsi porter au grand jour la révolte nécessaire de ceux qui n'avaient pas la possibilité de se révolter.

La première étape dans cette découverte d'autrui est incontestablement marquée par l'écriture de son premier roman publié, *L'Invitée*; ce récit, où la part autobiographique se mêle à l'analyse de la situation des êtres les uns vis-à-vis des autres, nous a paru important, parce que c'est le premier pas de Simone de Beauvoir sur ce chemin qu'elle ne quittera plus de la responsabilité de l'écrivain engagé. Après ce roman où elle se dégage définitivement de son égocentrisme, elle écrit *Le Sang des autres, Tous les hommes sont mortels, Les Bouches inutiles, Les Mandarins.* Ce parcours romanesque se complète par des analyses

[11] Jean-Paul SARTRE, *Qu'est-ce que la littérature?* Paris, éd. Gallimard, 1948, Coll. Folio/Essais, pp. 27-28.

plus philosophiques, existentialistes *: Pour une morale de l'ambiguïté, L'existentialisme et la Sagesse des Nations.*

Nous avons essayé de montrer que, dans ce domaine philosophique, Simone de Beauvoir n'était pas, comme on le dit trop souvent, la simple disciple de Jean Paul Sartre, mais qu'elle était, par son expérience propre, par son travail intellectuel, par sa pensée, une véritable philosophe de l'existentialisme.

Dans la troisième partie de ce travail, nous avons tenté de montrer que grâce à son vif désir de susciter des changements dans le monde pour aider à la réalisation d'un monde meilleur, Simone de Beauvoir a produit des œuvres littéraires et posé des actes importants au service des opprimés, sans se soucier de la race, du sexe ou du pays. Ses prises de position se sont faites en conscience, contre des injustices dans le monde, en faveur de l'Algérie, contre son propre pays. Mais le plus remarquable reste, aux yeux de tous aujourd'hui, son engagement dans le mouvement féministe qui perdura jusqu'à la fin de sa vie et lui survit en quelque sorte : "Femmes, vous lui devez tout" pourra écrire Elisabeth BADINTER.

Dans ce parcours, par la littérature, elle va dissiper les mystifications, dénoncer les situations faites à la femme et aux vieillards. Elle reconnaît que "dissiper les mystifications, dire la vérité, c'est un des buts [qu'elle a] le plus obstinément poursuivis à travers [ses] livres."[12] Dans les deux essais, *Le Deuxième Sexe* et *La Vieillesse,* elle étudie ces deux conditions qui concernent les femmes et les vieillards dans leur ensemble. Grâce à son travail de recherche et de réflexion, elle est arrivée à cette conclusion que ces conditions ne sont pas seulement le fruit de caractères naturels, biologiques, mais essentiellement celui de conditions historiques, culturelles, sociales et politiques. Elle dévoile donc

[12] Simone de BEAUVOIR, *Tout Compte Fait*, Paris, éd. Gallimard, Coll. Soleil, 1972, p. 633.

cette réalité : que "divisée, déchirée, désavantagée"[13], le mot "femme" ne signifie pas un être humain à part entière comme le signifie le mot "homme"; mais ce mot "la femme" signifie bien une condition, une existence en situation injustifiable. Car la femme est un être humain véritable, injustement dégradé, réduit à un sous-homme par le monde masculin; elle n'est plus qu'un être appelé d'un nom qui marque son infériorité, sa sous-humanité.

Ainsi Simone de Beauvoir a engagé sa liberté dans la littérature et a assigné à ses œuvres le rôle primordial de dévoiler la vérité, afin que ses semblables puissent changer les réalités amères qui sont en divergence avec les vérités profonde de l'existence; afin qu'ils puissent faire advenir de nouvelles réalités pour qu'ils puissent vivre dans un monde plus humain.

L'engagement de Simone de Beauvoir s'est fait d'abord dans l'écriture. Ensuite, par l'évolution de sa pensée vivante et mobile, grâce aussi à l'autorité personnelle que ses œuvres littéraires et philosophiques lui ont apportée, il arriva un moment où elle devint militante; elle s'engage alors dans des actions extra-littéraires, qui resteront cependant toujours liées d'une façon ou d'une autre à l'écriture : participation à des réunions politiques, à des manifestations, au Tribunal Russell contre la guerre du Viêt-nam, signature de pétitions, soutien à des causes dangereuses, comme celles de l'avortement ou de la défense de patriotes algériens… La philosophe, la romancière, l'écrivain engagé, est devenue aussi militante; et c'est cette image d'elle qui reste aujourd'hui la plus vivante.

Simone de Beauvoir était, a priori, un écrivain, une personne bien éloignée de ma propre sensibilité; elle le reste d'une certaine manière, car elle est liée très intimement à une histoire et une culture qui ne sont pas les miennes et

[13] *La Force des choses*, *op. cit.*, p. 211.

que j'ai parfois du mal à comprendre; cependant, au terme de cette étude, j'ai mesuré le chemin qu'elle a parcouru pour quitter le "petit monde" qui était le sien à l'origine, centré sur elle-même, puis sur le cercle de ses relations proches, pour se sentir solidaire de tous en général, puis en particulier de ceux qui étaient privés de vraie liberté. Et j'ai eu de l'admiration pour cette femme qui avait réussi à passer ses limites, à assumer entièrement sa liberté et sa responsabilité d'écrivain.

PREMIERE PARTIE

VERS L'ENGAGEMENT : LE TEMPS DE L'AVANT-GUERRE

I. Engagement chez les écrivains au XXème siècle

I. 1. L'histoire de l'engagement des écrivains au XXème siècle

> "L'engagement est action à distance, politique par procuration, une manière de nous mettre en règle avec le monde plutôt que d'y rentrer, et plutôt qu'un art d'intervenir, un art de circonscrire l'intervention."[14]

On sait qu'à toutes les époques s'est manifestée chez les écrivains une présence dans les champs politiques, constamment réinventée sous des formes diverses selon les situations, les circonstances et les occasions. Dans un autre sens, on peut remarquer que plusieurs des grands écrivains se sont attribué la tâche de guider le peuple, voire l'humanité entière, sur la voie du progrès. Ainsi beaucoup d'écrivains, sollicités par les grandes tragédies du XXème siècle, notamment les deux guerres mondiales, ont pris une part active aux grands affrontements de leur époque. Mais il faut mentionner que malgré la phase de forte émergence de la littérature engagée qui a été datée de la fin de la Seconde guerre mondiale, ce phénomène recouvre une période plus longue.

Aux alentours de 1850, l'apparition d'un *champ littéraire autonome,* indépendant, dans ses principes et son fonctionnement, de la société en général, permet aux écrivains de ne se soumettre qu'à leurs pairs. L'écrivain n'a de compte à rendre à personne et n'est soumis qu'à la juridiction esthétique de ses pareils. Il est libre de choisir n'importe quel sujet et de lui imposer le traitement qu'il croit nécessaire, en général, c'est à lui seul de fixer le sens de son entreprise, repliée sur elle-même et coupée du monde. Cette forme de littérature

[14] Maurice MERLEAU-PONTY. *Les aventures de la dialectique,* Paris, éd. Gallimard, 1977, p. 259.

refuse toute forme de commerce avec le monde et diffère complètement de la littérature engagée.

Pour celle ci, écrire est une tâche qui s'impose à la liberté de l'écrivain, et les textes engagés sont plus que la manifestation de cette liberté : l'écrivain engagé est totalement présent à l'écriture et assume l'entière responsabilité de ce qu'il écrit. Albert Camus dénonce la "frivolité" d'une littérature qui serait soucieuse uniquement d'elle-même. Il traite ce genre de littérature de "mensonge luxueux" proféré par des écrivains qui sont fermés sur eux-mêmes et visant seulement l'objet esthétique, détaché des contingences humaines et des devoirs imposés par l'état du monde présent.

Somme toute, l'engagement tend à faire en sorte qu'un livre soit quelque chose qui compte vraiment, afin que personne ne puisse dire : "Tout cela n'est que littérature". Et c'est en acceptant sa responsabilité que l'auteur ou l'écrivain qui se crée un engagement, procédant du désir de rendre aux mots leur poids et leur sens. Camus, en 1945 soutenait que "la validité de l'engagement reposait en quelque sorte sur le double jeu d'une œuvre et d'une vie."[15]

Simone de Beauvoir, dans ses *Mémoires*, a donné la définition la plus compréhensible de l'engagement. Selon elle, l'engagement de l'écrivain "somme toute, n'est pas autre chose que la présence totale de l'écrivain à l'écriture."[16] En évoquant une "présence totale" de l'écrivain, Simone de Beauvoir insiste sur le fait que l'écrivain s'engage complètement de cœur, mais, au-delà, engage la "totalité de sa personne" avec toutes les valeurs auxquelles il croit et par lesquelles il se définit. Cela signifie que l'écrivain engagé met en jeu beaucoup plus que sa réputation littéraire; et c'est lui-même qui se risque tout entier dans

[15] Albert CAMUS, *Discours de suède, dans Essais*, Paris, ed. Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, (Discours prononcés par Camus à l'occasion de la réception de son prix Nobel en 1957), 1963, p. 313.
[16] *La Force des choses*, *op. cit.*, p. 53.

l'écriture en y donnant sa vision du monde, en explicitant les choix qui dirigent son action.

En réalité, depuis la Grande Guerre la question de l'engagement a complètement fasciné les écrivains, au point qu'on peut la considérer comme le cœur et l'axe du débat littéraire au XXème siècle. Mais on doit mentionner que l'apparition de la littérature engagée a été déterminée par la conjonction de trois éléments. Le premier, déjà mentionné, visait à constituer la littérature en signe d'une classe sociale. Dans le but d'établir une coupure très forte entre la littérature et la société, les écrivains ont alors choisi une série d'attitudes et élaboré des "règles du jeu" littéraire, significatives de la spécificité de leur activité, affirmant la distance prise par l'écrivain avec l'actualité politique et sociale. Et comme l'a bien expliqué Benoît Denis:

> "S'instaure donc vers 1850 une vision de la littérature, qui a pris nom de modernité, en vertu de laquelle l'écrivain refuse de se sentir redevable ou solidaire de la société générale et, partant, de prendre part aux débats et aux luttes qui l'agitent, cette position de retrait s'assimilant peu ou prou à celle de l'art-pour-l'art que Barthes opposait à l'engagement."[17]

Le deuxième élément était l'apparition d'un nouveau rôle social, celui de l'intellectuel, classé aux marges de la littérature et de l'Université. La fonction intellectuelle s'est dès lors positionnée face aux fonctions traditionnellement propres à l'écrivain et à l'écriture. Celui qui écrit des œuvres d'intellectuel reste quand même un écrivain. Mais en opérant une redistribution des rôles, au terme de laquelle la littérature voit paradoxalement son prestige renforcé, l'écrivain intellectuel met ce même prestige en jeu dans son intervention. Ceci dit, même

[17] Benoît DENIS, *Littérature et engagement de Pascal à Sartre*, Paris, éd. Seuil, 1999, p. 20.

si la distance de l'intellectuel à l'actualité sociale et politique s'accuse, c'est encore l'intellectuel lui-même qui accapare le champ de l'intervention socio-politique. Cette situation ne pose pas de problème aussi longtemps que la plupart des intellectuels sont issus de la sphère littéraire et dépendent d'elle.

> "Sitôt néanmoins que la fonction intellectuelle s'autonomise par rapport à la littérature, comme c'est le cas dans les années vingt et trente, les difficultés surgissent: l'autorité et le prestige dont jouit la littérature se trouvent concurrencés par un nouveau type de parole ou de discours, auquel Barthes proposait d'associer la figure de l'«écrivant»."[18]

Dans ces conditions, l'écrivain veut savoir comment, avec ses moyens spécifiques, la littérature peut encore occuper le terrain de la prédiction socio-politique. La littérature, si on prend en compte ce mouvement, ne peut le faire qu'à travers l'engagement et l'invention de ce que Roland Barthes appelait "un type bâtard": l'«écrivain-écrivant».[19] C'est une appellation derrière laquelle on peut reconnaître l'écrivain engagé, dont d'ailleurs Sartre est sans aucun doute l'incarnation majeure.

Même si dans la pratique on a tendance à confondre ces deux rôles, en réalité on peut distinguer l'intellectuel, "l'écrivant", de l'écrivain engagé "l'écrivain-écrivant", parce que l'écrivain engagé, à la différence de l'intellectuel, souhaite faire paraître son engagement dans et par la littérature. Autrement dit, l'intention de l'écrivain engagé, sans renoncer à aucun des attributs de la littérature, est de faire en sorte que la littérature soit présente dans les débats socio-politiques et les influence.

---

[18] *Ibidem*, p. 21.
[19] Roland BARTHES, *Essais critiques*, Paris, éd. Seuil, Coll. Points Essais, 1964, p. 153-154.

Et enfin, le troisième élément est proprement historique : la révolution d'Octobre 1917 est cet événement qui permet et favorise l'apparition de la problématique de l'engagement. Benoît Denis l'exprime en ces termes:

> "Les causes de l'installation durable de ce "tropisme" révolutionnaire sont multiples. Il y a d'abord un attachement typiquement français à l'idée de révolution: pour beaucoup, 1917 prolonge 1789 et représente ainsi l'accomplissement d'un processus historique inauguré en France, les figures de Lénine ou de Trotski répondant en quelque sorte à celles de Robespierre, Saint-Just ou Danton. A cela s'ajoute le désastre de 14-18: face à la boucherie de la Première Guerre, qui laisse l'Europe exsangue et sans avenir (…). Enfin, la révolution est porteuse d'une nouvelle universalité, utopique elle aussi, dont l'écrivain veut pourtant se saisir: celle de la société sans classe, dans laquelle il faudra bien qu'il trouve sa place et son rôle."[20]

En tout cas, l'effet le plus visible de cet événement c'est que les années vingt et trente voient s'instaurer une très vaste politisation du champ littéraire, divisé non seulement entre droite et gauche, mais entre écrivains engagés et non engagés. Aussi, on peut constater, même, moins visible mais fondamentale, une autre conséquence de ce phénomène, à savoir une importante renégociation des rapports entre domaine politique et littéraire qui s'engage à cette époque-là. Donc avec la révolution d'Octobre 1917, c'est au moins l'autonomie du champ littéraire qui est mise en question à travers la confrontation qu'elle pose entre champ littéraire et parti communiste.

[20] *Littérature et engagement de Pascal à Sartre*, o*p. cit*, p. 22.

Citons encore Benoît Denis:

> "En reconnaissant la primauté du processus révolutionnaire et en cherchant à s'en faire l'agent ou le porte-parole, l'écrivain se voit aussi forcé de reconnaître l'hégémonie de l'instance politique qui concède un droit de regard sur la vie littéraire, s'il veut en échange obtenir de sa part une délégation pour incarner la révolution en littérature. (…) Les années d'entre-deux-guerres sont ainsi marquées par les débats et les crises que provoque cette recherche d'un nouvel ajustement entre littérature et politique. (…) Et ces débats ne concernent pas seulement une minorité d'écrivains engagés ou militants(…) c'est véritablement l'ensemble du champ qui se trouve requis par la problématique de la révolution littéraire."[21]

On doit mentionner que la conjonction de ces trois éléments, l'autonomie du champ littéraire, l'invention de l'intellectuel et la révolution d'Octobre 1917, activent deux types de réponse au sein du champ littéraire. La première est celle de l'avant-garde. Pour l'artiste d'avant-garde, par exemple le surréaliste, il y a une homologie structurale entre sa position en littérature et celle du révolutionnaire en politique. Selon Jean-Pierre Morel dans *Le Roman insupportable*, la cause de tout le débat qui avait existé entre les communistes et les artistes d'avant-garde, était la complicité qui se trouvait entre novation littéraire et révolution prolétarienne. D'ailleurs, les communistes évacuaient de leurs instances la plupart des formes d'innovation artistique, qu'elles soient d'avant-garde (surréalisme en France, constructivisme de Maïakovski en Russie) ou modernistes (le roman simultanéiste à la façon de John Dos Passos ou Boris Piliak), au motif qu'elles restaient le produit d'un art bourgeois et élitiste.

Une autre solution face à la réponse des avant-gardes qui est apparue dès l'entre-deux-guerres et a pris le contre-pied de cette position, fut celle de la littérature engagée. L'écrivain engagé en récusant la validité de l'homologie établie entre innovation artistique et révolution politique par l'écrivain de l'avant-garde, décide de participer par ses œuvres "pleinement et directement", au processus révolutionnaire, par la médiation d'une homologie structurale et plutôt symbolique. Ceci signifie qu'à la différence de l'attitude d'avant-garde qui veut préserver la particularité de la littérature et de l'art, l'écrivain engagé se met à questionner l'autonomie du champ littéraire, telle qu'elle a pris forme avec la modernité. C'est dire que l'écrivain engagé n'abdique pas cette autonomie du champ littéraire, mais plutôt en modifie le sens, en cessant d'en faire une fin en soi pour essayer de la "faire servir" aux luttes sociales et politiques.

Ici une remarque s'impose, la littérature engagée ne se pense plus exactement comme une fin en soi, mais comme un moyen au service d'une cause qui excède largement la littérature, attitude et mode que l'artiste moderniste ou avant-gardiste refuse sérieusement et toujours. Ainsi l'écrivain engagé prend conscience que la participation de la littérature au processus révolutionnaire exige certaines contreparties. Son intention est de modifier partialement la représentation de la valeur littéraire. Il s'agit pour lui de nier la primauté du travail formel. Aussi l'écrivain engagé est à la recherche d'une nouvelle articulation entre littérature et société.

De ce fait, l'écrivain engagé renonce à certains prestiges et privilèges liés au statut d'écrivain, pour lui substituer sa responsabilité. D'ailleurs la question de la responsabilité met l'écrivain engagé en première ligne dans l'œuvre littéraire, ce qui signifie que l'écrivain doit assumer l'idée qu'il puisse être jugé d'après ses œuvres. Autrement dit, il doit accepter de subir éventuellement un jour quelque

[21] *Ibidem*, p. 23.

procès. L'autonomie du champ littéraire ne peut le préserver de la sanction morale ainsi que sociale; l'alibi de la "liberté" créatrice ne peut le protéger du jugement selon lequel les faits et les hommes lui donnent tort ou raison.

On peut dire qu'au sens français du terme, l'affaire Dreyfus (1894-1906) a fixé la figure de l'intellectuel engagé; en faisant paraître dans *L'Aurore* le célèbre article J'accuse Emile Zola devenait en quelque sorte le fondateur de cette identité: C'est une personnalité qui met l'autorité acquise dans un secteur extra-politique au service d'un engagement politique que sa compétence reconnue dans sa discipline propre est censée légitimer.

On peut constater aussi qu'après l'affaire Dreyfus, la période du Front populaire marque l'un des grands moments de l'engagement des écrivains en France de XXème siècle. En son temps, l'événement était ressenti comme un enjeu fondamental de société. A ce titre, il voulait l'intervention d'écrivains pouvant assumer un rôle de guides de l'opinion. De fait, beaucoup d'entre eux, qui s'étaient tenus dans le passé à l'écart des tâches politiques, ont accepté de prendre publiquement parti. En particulier, la gauche avec le mot d'ordre de *"défense de la culture"*, a assigné aux écrivains une place éminente dans l'affrontement, de sorte que la société littéraire s'est retrouvée radicalement clivée, à l'image du reste du pays.

Mais on doit savoir que l'engagement des écrivains s'est toutefois effectué à des degrés inégaux. Au début, certains, même, ne se sont pas impliqués. André Malraux, qui s'engagea plus tard si activement dans la Guerre d'Espagne puis dans la résistance, s'y est peu intéressé dans les premières années de son activité littéraire, tandis que Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir n'étaient pas engagés jusqu'à l'éclatement de la guerre.

A droite, les écrivains à succès ont répugné à prendre position; en revanche, les écrivains situés aux marges du champ politico-littéraire ont mené une contestation résolue. Dans ce groupe, Charles Maurras a été la figure de proue auprès de laquelle s'alimentaient les opposants irréductibles au Front populaire, monarchistes ou non; totalement insensible aux aspirations populaires, il dénonce les grèves comme les manifestations d'une ruineuse anarchie. Loin de percevoir leur spontanéité, il accuse "pêle-mêle" les étrangers, les juifs et les communistes d'être les instigateurs, de pousser à la subversion et ainsi de mettre en place un processus révolutionnaire dont l'objectif est de renverser l'ordre social par la déstabilisation systématique des élites traditionnelles.

Lors de la déclaration de la guerre avec l'Allemagne, les moments de l'engagement n'ont pas non plus été identiques. Louis Aragon et Jean Paulhan réagirent dès l'automne 1940. Malraux, après son action dans la guerre d'Espagne, a attendu 1943. La résistance littéraire s'exprima aussi à l'étranger à travers la voix des expatriés.

Insistons un peu plus sur la position de Sartre. *Futur chantre* de l'engagement, il a longtemps manifesté un manque d'intérêt pour la politique, et toute autre sorte d'engagement dans ses écrits. Dans sa jeunesse, il a manifesté une sympathie de principe au pacifisme, mais en se gardant de s'y engager en tant que militant; ainsi, pendant sa scolarité à l'Ecole Normale Supérieure, il n'a participé à aucune activité socio-politique. Il n'est pas intéressé, il ne prête pas attention au cartel des gauches de 1924 jusqu'à 1926. Il s'adonne plutôt à l'euphorie de la jeunesse, à des promenades dans Paris, et à la découverte du monde, ainsi que sa compagne, Simone de Beauvoir. Il ne portait pas envie aux riches, puisqu'il se sentait supérieur à eux. Il cultivait l'individualisme des jeunes petits-bourgeois de son époque.

Dans les années trente, tout comme Simone de Beauvoir, Jean-Paul Sartre est indifférent aux problèmes sociaux et politiques. Surtout, il ne semble pas avoir réagi à la montée du nazisme alors qu'il disposait en principe d'un bon poste d'observation puisqu'il séjourna en 1933-1934, comme boursier du gouvernement, à l'Institut français de Berlin. Il a témoigné d'une sympathie toute contemplative à l'égard du Front populaire, moment intense de l'engagement des intellectuels. Selon Simone de Beauvoir, il s'est senti concerné par la lutte des républicains en Espagne ainsi que par la crise de Munich, mais sans que cela porte à conséquence, sans action réelle.

C'est essentiellement l'occupation et la deuxième guerre mondiale qui font entrer la politique dans la vie de Sartre et de Simone de Beauvoir. En juin 1940 Sartre est fait prisonnier et enfermé dans un *stalag*. Il découvre alors son appartenance au collectif et se prend à considérer l'abstention politique comme une attitude inconséquente. Cette conscience nouvelle de l'implication nécessaire dans la politique explique qu'au printemps 1941 il eut l'idée d'un groupe "Socialisme et Liberté" réunissant des intellectuels. Mais, Sartre n'obtient pas les collaborations attendues: André Gide et Malraux, en particulier, se dérobent. Et puis son approche de la politique reste bien abstraite. Il théorise sur la nature de l'Etat vichyste et sur la définition de l'Etat qu'il conviendrait de lui substituer. Au début, il n'est pas pris très au sérieux par les résistants authentiques plutôt méfiants sur son aptitude à l'action clandestine.

Pendant l'occupation, Jean-Paul Sartre, qui a été rapidement libéré, est nommé à la rentrée de 1941, professeur de philosophie dans la khâgne du Lycée Condorcet en remplacement d'un professeur juif destitué, ce qui lui sera souvent reproché. Il n'a finalement pas eu de rôle actif dans la Résistance. Il ne s'est pas absolument refusé à toute compromission en publiant deux articles à *Comœdia*

qui donnent le sentiment qu'il est avant tout absorbé par l'élaboration de son œuvre. De fait, il a écrit et publié beaucoup dans des domaines divers. En 1943, Sartre publie *L'Etre et le Néant* et fait représenter *Les Mouches*, pièce qui sera suivie de *Huis Clos* en 1944. Particulièrement, il écrit des scénarios pour Pathé-Cinéma et travaille à la rédaction de *L'Age de raison* et du *Sursis*. C'est surtout à la Libération que Sartre, en collaborant à *Combat* et en prenant part aux discussions du Centre National des Ecrivains (CNE) sur l'épuration, se fera connaître comme une figure de la résistance intellectuelle.

L'engagement de Sartre dans la résistance fut donc extrêmement limité, mais on ne peut trouver cependant chez lui aucune trace de sympathie à l'égard de l'Allemagne nazie ou du régime de Vichy. Dans la période suivant la libération de Paris, Sartre a bénéficié de plusieurs éléments de conjoncture favorables à sa promotion au statut de grand écrivain reconnu par tous et, comme l'a bien expliqué Géraldi LEROY dans *Les Ecrivains et l'Histoire* :

> "Sa production pendant l'occupation confirme la notoriété que lui avait valu *La Nausée* à un moment où la concurrence est allégée du fait que beaucoup de ses confrères sont disqualifiés parce qu'ils ont manifesté des sympathies plus ou moins prononcées pour la collaboration."[22]

Le 1er octobre 1945, Sartre, avec Simone de Beauvoir, fonde une revue, *Les Temps modernes*. Il se dote ainsi d'un précieux instrument de diffusion de sa pensée tout en s'entourant d'un réseau d'amitiés agissantes. Surtout, en ce lendemain de la guerre, il existe une conviction forte de la responsabilité des intellectuels, ce qu'attestent plusieurs sondages. En théorisant ce sentiment dans le texte de présentation de la revue, Sartre est remarquablement en phase avec

l'opinion. L'écrivain; affirme-t-il, ne peut jamais se réfugier dans l'irresponsabilité; toujours, "il est en situation dans son époque: chaque parole a des retentissements. Chaque silence aussi. Je tiens Flaubert et Goncourt pour responsables de la répression qui suivit la Commune parce qu'ils n'ont pas écrit une ligne pour l'empêcher."[23] Et "puisque l'écrivain n'a aucune chance de s'évader, nous voulons qu'il embrasse étroitement son époque[24]." L'engagement des intellectuels n'est certes pas en 1945 un phénomène nouveau. Il n'empêche que l'analyse sartrienne sera la référence de la littérature engagée une trentaine d'années durant, et il faut se demander comment elle influencera l'engagement de sa compagne.

[22] Géraldi Leroy, *Les écrivains et l'Histoire* 1919-1956, Paris, éd. Nathan ,1998, p. 113.
[23] Jean-Paul SARTRE, *Situations, II*, *Qu'est-ce que la littérature?*, *Présentation des Temps Modernes,* Paris, éd. Gallimard, 1948, p. 13.
[24] *Les Temps Modernes*, 1 (1945).

I. 2. La notion de l'engagement d'écrivain ou la littérature engagée

Voici trois définitions de l'engagement dans trois dictionnaires de référence classiques:

"Participation, par une option conforme à ses convictions profondes et en assumant les risques de l'action, à la vie sociale, politique de son temps." (*Trésor de la langue française*).

"Acte ou attitude de l'intellectuel, de l'artiste qui, prenant conscience de son appartenance à la société et au monde de son temps, renonce à une position de simple spectateur et met sa pensée ou son art au service d'une cause." (*Grand Robert*)

"Une "pensée engagée" est d'une part celle qui prend au sérieux les conséquences morales et sociales qu'elle implique, de l'autre celle qui reconnaît l'obligation d'être fidèle à un projet (le plus souvent collectif) dont elle a précédemment adopté le principe. On peut à cet égard rapprocher l'idée d'*engagement* de celle de *loyalisme.* Mais cette expression s'applique aussi au caractère qu'a la réflexion philosophique de naître toujours au milieu d'une situation donnée, qui en détermine certaines conditions (Cf Pascal, *Pensées*, n°133). Le premier aspect de l'engagement est donc surtout prospectif, normatif; le second, rétrospectif et factuel. L'"engagement" peut ainsi s'opposer, dans l'un et l'autre cas, soit à la volonté de vivre intellectuellement dans une tour d'ivoire; soit à la "disponibilité" louée par André Gide". (A. Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*)

S'engager signifie ainsi participer volontairement à son temps. Figurativement, s'engager, dès lors qu'on prend une certaine direction, c'est faire

le choix de se mettre dans une situation déterminée, de s'impliquer dans une entreprise, et aussi d'accepter les contraintes et les responsabilités contenues dans ce choix. S'engager consiste aussi à *poser un acte,* effectif et volontaire, qui manifeste et matérialise le choix effectué en conscience. De même, au sens strict, *l'écrivain engagé* est quelqu'un qui a pris, explicitement, une série d'engagements par rapport à la collectivité, qui s'est en quelque sorte lié à elle par une promesse et qui met en jeu dans cette partie sa réputation et sa crédibilité.

> "*Engager la littérature*, cela semble bien signifier qu'on la met en gage: on l'inscrit dans un processus qui la dépasse, on la fait servir à quelque chose d'autre qu'elle-même, mais, en plus, on la met en jeu, au sens où elle devient partie prenante d'une transaction dont elle est en quelque sorte la caution, et dans laquelle elle risque donc sa propre réalité. (…) L'écrivain engagé est celui qui demande à la littérature de donner ses raisons, et qui soutient que ces raisons ne peuvent se trouver dans une essence de la littérature définie *a priori*, mais dans la fonction que la littérature entend remplir dans la société ou dans le monde. Pour lui, écrire revient à proposer un acte public dans lequel il engage toute sa *responsabilité*."[25]

Dans la présentation des *Temps Modernes*, Sartre développe les raisons de l'engagement de l'écrivain en analysant sa situation et sa responsabilité.

L'écrivain est engagé dans ce qu'il écrit et engage en même temps autrui. S'il écrit, c'est à la fois pour que les autres le lisent et pour lui-même. Un écrivain qui prétend écrire purement pour son plaisir ne serait pas "homme de

[25] *Littérature et engagement de Pascal à Sartre, op. cit*, pp. 30-34.

plume". "Tout écrit possède un sens, même si ce sens est fort loin de celui que l'auteur avait rêvé d'y mettre. (…) Il est «dans le coup», quoi qu'il fasse, marqué, compromis, jusque dans sa plus lointaine retraite."[26]

Désormais le ton de Sartre théoricien devient celui de l'écrivain qui s'est déterminé, pour sa part, à assumer cette responsabilité.

> "Puisque nous agissons sur notre temps par notre existence même, nous décidons que cette action sera volontaire."[27]

Comment l'écrivain peut-il s'engager? Sous quelle forme son œuvre peut-elle être engagée? Toute la thématique de l'engagement de l'écrivain est développée dans *Qu'est-ce que la littérature?* écrit deux ans après la présentation des *Temps Modernes*.

Construire une société sans classes est le but de l'écrivain engagé; amener au socialisme où la liberté de l'homme ne sera plus aliénée, dans une société d'égalité et de justice. Le but est le même que celui des marxistes. Est-ce que cela ne signifie pas que la littérature doit, elle-même, devenir politique pour exprimer une certaine idéologie? Sartre répond clairement non, en exposant d'abord sa conception de la littérature fondée sur sa philosophie de la liberté. Le but de l'écrivain engagé n'est pas d'aliéner la littérature, c'est-à-dire que celle-ci ne doit pas être le moyen de quelque propagande idéologique que ce soit. Pour Sartre, l'œuvre littéraire doit être un objet indépendant et autonome, qui se suffit à lui-même et dont on peut dégager de multiples significations pour l'existence.

[26] *Situations, II*, *Qu'est-ce que la littérature?*, *Présentation des Temps Modernes, op. cit.*, p. 12.
[27] *Ibidem*, p. 13.

On peut constater que Sartre l'a bien expliqué dans *Qu'est-ce que la littérature?*

> "Par la littérature, (…) la collectivité passe à la réflexion et à la médiation, elle acquiert une conscience malheureuse, une image sans équilibre d'elle-même qu'elle cherche sans cesse à modifier et à améliorer. Mais après tout, l'art d'écrire n'est pas protégé par les décrets immuables de la providence; il est ce que les hommes le font, ils le choisissent en se choisissant. S'il devait se tourner en pure propagande ou en pur divertissement, la société retomberait dans la bauge de l'immédiat, c'est-à-dire dans la vie sans mémoire des hyménoptères et des gastéropodes. Bien sûr, tout cela n'est pas si important: le monde peut fort bien se passer de la littérature. Mais il peut se passer de l'homme encore mieux."[28]

Il s'agit d'un engagement de l'écrivain dans son œuvre. Sartre n'affirme pas que cet engagement philosophique doive mener nécessairement à l'engagement social et politique. Mais l'évolution idéologique de Sartre dans les années qui suivent l'amènera de plus en plus dans les voies de l'action concrète hors de son œuvre et l'écartera loin de ses positions du début à l'égard du parti communiste, exprimées dans *Qu'est ce que la littérature?* qui l'a amené à faire de l'action politique, comme il le dit lui-même.

Ce retour sur la notion d'engagement en littérature dans l'histoire de Jean Paul Sartre nous permet d'aborder maintenant l'histoire de Simone de Beauvoir : Y a-t-il histoire parallèle, et si oui, comment est-elle entrée dans ce territoire nouveau de l'engagement, et quelle sera sa pratique de l'engagement? Dans quelle mesure son évolution est-elle influencée par celle de son compagnon?

[28] Jean-Paul SARTRE, *Qu'est-ce que la littérature?,* Paris, éd. Gallimard, 1948, p. 316.

Dans quelle mesure garde-t-elle une autonomie d'appréciation dans ce que doit être - ou ne pas être - l'action de l'écrivain?

II. Biographie et bibliographie de Simone de Beauvoir

II. 1. Eléments de biographie

Simone de Beauvoir est née à Paris le 9 janvier 1908, dans une famille de moyenne bourgeoisie et de solide tradition chrétienne. Elle a été baptisée à l'âge de six semaines sous le nom de Simone-Ernestine-Lucie-Marie Bertrand de Beauvoir, mais elle a appris à se présenter tout simplement comme "Simone de Beauvoir". Ses parents appartenant à la même classe sociale aisée, n'étaient pas parisiens de souche, mais venaient de familles originaires des extrémités de la France. Son père, George Bertrand de Beauvoir (1878-1941), était issu d'une famille de propriétaires terriens du sud-ouest; quant à sa mère, née Françoise Brasseur, sa famille était du milieu de la banque ou du fonctionnariat dans le Nord-Est.

Après la naissance de Simone de Beauvoir, malgré la déception de ses parents de ne pas avoir un garçon, ni l'un ni l'autre ne dit jamais explicitement ce désappointement. Mais quand sa sœur Henriette-Hélène naquit le 9 juin 1910, une déception certaine toucha ses parents à la naissance de sa petite sœur, surtout que, cette fois ses parents ne cachaient plus leur envie d'avoir un fils; de plus ils ne firent rien pour dissimuler leur idée à Hélène. Mais en grandissant les deux sœurs sont devenues très proches et comptèrent beaucoup sur leur compagnie fraternelle, et elles ont fini par dépendre l'une de l'autre. Leurs parents faisaient toujours "ce qu'il fallait" pour leurs filles, mais quand Simone et Hélène commencèrent à aller en classe, leur attention se manifestait la plupart du temps sous la forme d'un ordre ou d'une réprimande.

Simone et Hélène s'inventèrent une langue à elle; il leur suffisait aussi d'un regard ou d'un geste pour communiquer. Hélène savait que ses parents

étaient fiers de Simone, leur fille aînée, et qu'elle n'avait pas été pas vraiment désirée. Mais Simone de Beauvoir mettait sa sœur cadette en valeur et était toujours gentille avec elle; alors qu'elle aurait eu la possibilité de mépriser et écraser sa sœur en se rangeant du côté de leurs parents; c'est la raison pour laquelle Hélène était très attachée à Simone de Beauvoir. Et c'est ainsi qu'Hélène devient "sa complice".

Ces réserves étant faites, on peut dire que Simone de Beauvoir a connu une enfance heureuse. Ses parents se partagent la responsabilité de son éducation. Son père est l'homme de culture, qui incarne la vie intellectuelle aux yeux de sa fille. A sa mère impérieuse, croyante, pénétrée de l'idée de ses devoirs, revient le soin de sa formation morale:

> "La conséquence c'est que je m'habituai à considérer que ma vie intellectuelle - incarnée par mon père - et ma vie spirituelle - dirigée par ma mère - étaient deux domaines radicalement hétérogènes, entre lesquels ne pouvait se produire aucune interférence. La sainteté était d'un autre ordre que l'intelligence; et les choses humaines - culture, politique, affaires, usages., ne relevaient pas de la religion"[29].

Mais dès l'aube de sa vie apparaît un caractère dominant: celui de la gratuité du choix et des engagements. Gratuité et aussi facilité relative à les assumer. Simone de Beauvoir elle-même attribue son goût précoce de la contestation à ses origines familiales, son père étant agnostique et sa mère très pieuse. Ce cas est sans doute fréquent; mais pour Simone de Beauvoir, par la force exceptionnelle de sa personnalité, qui se refuse au moindre compromis, sans secours ni exemple extérieur, le chemin qui mène la petite Simone de la

[29]Simone de BEAUVOIR, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris, éd. Gallimard, éd. Soleil, p. 44.

piété passionnée de ses premières années à l'athéisme qui éclate en elle est un chemin difficile.

En observant la conduite des adultes elle se rend compte que les adultes, étant les guides et les garants de l'enfance, lui apprennent à éviter le mal, à rester sincère et fidèle, mais ne se comportent pas conformément à ce qu'ils disent. Ainsi elle s'inquiète devant ce monde des adultes. C'est ce qui l'incite à la révolte. L'attitude de révolte chez elle traduit bien son besoin d'autonomie. Et ces tendances à la révolte et à l'indépendance s'expriment d'une manière d'autant plus évidente envers ses parents qu'ils détiennent l'autorité.

Au début de son enfance, modelée par sa mère et malgré ses petites révoltes contre l'emprise des adultes, Simone de Beauvoir approuve l'attitude de ses parents; leur manière de vivre représente la norme idéale et absolue pour elle. Mais pendant l'adolescence, elle commence à critiquer la famille, son milieu et même la religion. D'abord le rapport entre elle et sa mère devient complexe lorsqu'elle découvre que celle-ci n'a pas toujours raison. Ensuite elle devient jalouse de l'intérêt de son père pour sa sœur, mais sa véritable rivale est sa mère. Fière de son père, elle désire avoir des relations personnelles avec lui; du moment où il est d'accord avec elle, elle est rassurée. Mais ce genre de relation ne dure pas longtemps. En plus son père se montre beaucoup plus distant avec elle quand elle atteint l'âge de la puberté. D'ailleurs, malgré l'illusion de complicité avec son père, elle découvre qu'il est en fait complice de sa mère : en cas de conflit ou dispute, son père recommandait toujours à sa fille de suivre le conseil de sa mère.

En outre, elle ressent la déception de son père face à son "enlaidissement" physique dû à son âge, lui qui appréciait toujours la beauté et l'élégance chez la femme. Son père la critique en se tournant davantage vers sa fille cadette qui

reste une jolie petite fille. Simone de Beauvoir devient de plus en plus sensible à l'indifférence manifeste et à la vague hostilité de son père vis-à-vis d'elle. Elle s'étonne du reproche qu'il lui fait de passer la plupart de son temps au milieu des livres, car c'était lui qui l'avait vouée aux études. Elle remarque aussi qu'il se fâche davantage lorsqu'elle critique ou se révolte contre certaines traditions.

Etant donné que son éducation familiale était étroitement liée à la religion catholique, alors la remise en question de celle-là entraîne la remise en question de celle-ci. Lorsqu'elle était croyante, la foi expliquait tout, mais quand elle découvre la faillibilité de sa mère, elle croit que le monde céleste est aussi forcément faillible. En plus elle remarque que dans son milieu, ce sont seulement les femmes qui pratiquent la religion, les hommes, par contre, ne vont pas à l'église et son père n'assiste pas à la messe. Alors pour s'affranchir d'une part de son enfance et d'autre part de son sexe, toujours considéré comme inférieur à l'homme; elle refuse Dieu : elle ne sera pas croyante comme les autres femmes.

Le refus de sa famille et de Dieu l'oblige à la solitude. Elle en souffre et a l'impression d'être radicalement coupée d'autrui. Sa solitude devient plus intense à tel point qu'elle mesure que "la distance entre une solitude et la folie n'était pas grande."[30] Coupée des racines de l'enfance, elle se sent étrangère au monde des adultes, elle devient angoissée à cause de son propre exil. Malgré l'affection qu'elle porte à sa sœur cadette, celle-ci lui semble même étrangère. Elle s'en confesse dans son journal intime. Ses parents qui ne la trouvent pas à leur goût, ne l'autorisent pas à sortir sans eux; elle préfère garder le silence devant ses parents et se révolte intérieurement. Ainsi elle étonne son entourage par son mutisme, sa tenue débraillée, son impolitesse. Elle découvre que la société l'invite à trouver une position sociale et une justification dans le mariage. Elle se

[30] *Les Mémoires d'une jeune fille rangée*, *op. cit.*, p. 270.

méfie de son milieu social et devient de plus en plus dégoûtée par la frivolité des liaisons, des amours et des adultères qu'elle y découvre. Ecœurée par la pratique de son milieu qui autorise les hommes à s'amuser avec des femmes de condition modeste, en attendant qu'ils épousent les filles dans leur monde, elle souffre de l'hypocrisie de sa classe. A présent, seul l'individu lui semble réel et important. Et elle préfère rejoindre l'ensemble de la société plutôt que rester à sa place dans sa classe.

Cinq années dans la jeune vie de Simone de Beauvoir furent importantes pour sa destinée, qui changèrent la monotonie de sa vie d'adolescence. La période entre 1919 et 1924, quand Simone de Beauvoir et sa famille étaient installées rue de Rennes, a été intensément marquée par des conflits affectifs. Simone de Beauvoir entrait dans la période de la puberté. De plus, la situation financière de ses parents était plus difficile que jamais. Simone de Beauvoir grandissait, ses changements physiques la préoccupaient. Et sa mère qui se montrait toujours la source du savoir, éludait à présent ses questions gênantes. Autrement dit, pendant l'adolescence, au moment où Simone de Beauvoir avait plus que jamais besoin d'une relation confiante et très proche avec sa mère, l'idée de sa mère concernant les rapports mère-fille bloquait la communication. Avec le temps elle reprend confiance en elle-même; elle a besoin de compagnie; son amitié avec Elisabeth Lacoin, Zaza, cesse d'être une concurrence; elle devient l'amie très proche de Zaza, surnom que Simone de Beauvoir a choisi pour la désigner dans les *Mémoires d'une jeune fille rangée.*

Très rapidement elles sont devenues très proches l'une de l'autre, si bien que même Hélène fut reléguée au second plan dans la vie de sa sœur. Simone de Beauvoir et Zaza partageaient tout et elles étaient surnommées "les inséparables" par les professeurs comme par les élèves. Certainement Zaza a apporté beaucoup à Simone de Beauvoir pendant cette période de sa vie, qui fut

brève, puisque la mort de Zaza y mit fin. Leur amitié répondait à des besoins divers, surtout à la soif d'amitié que Simone de Beauvoir ressentait fortement. Zaza était sa seule confidente. Zaza occupait une grande partie de son univers affectif au moins jusqu'à l'apparition de son cousin Jacques Champigneulle dans la vie de Simone, ce qui modifia son amitié avec Zaza. Jacques comptait beaucoup pour Simone de Beauvoir au point qu'à ce moment là, sauf ses études, les autres aspects de sa vie passèrent provisoirement au second plan par rapport à la vie qu'elle imaginait avec lui. Cependant, son amitié avec Zaza dura jusqu'à la mort de celle-ci en 1929, qui toucha profondément Simone de Beauvoir.

Elle cherche alors la compagnie de son cousin Jacques Champigneulle. L'âge favorisait des rapports entre eux. Il faut dire que son cousin Jacques tint de nombreux rôles dans la vie de Simone de Beauvoir pendant leur courte "relation". Mais le plus important était celui de guide intellectuel. Jacques connaissait davantage le monde, les hommes, la peinture et la littérature. Simone de Beauvoir avait huit ans quand Jacques a commencé à lui choisir des livres chez leur grand-tante Alice. Il lui a fait lire *Les Voyages de Gulliver*.

> "Je fus éblouie par les brillantes rédactions de Jacques, par son savoir, par son assurance. (…) Sur le palier du premier étage, il avait une bibliothèque où il me choisissait des livres; assis sur les marches de l'escalier, nous lisions côte à côte, moi *Les Voyages de Gulliver*, et lui une *Astronomie populaire*."[31]

Ce fut Jacques qui initia Simone de Beauvoir à la littérature moderne. Il l'éblouissait avec les noms d'écrivains. Jacques se montra plus généreux encore quand elle eut dix-neuf ans; il invitait Simone de Beauvoir à utiliser les livres qui se trouvaient un peu partout chez lui. C'est lui qui a fait connaître la

littérature contemporaine, à Simone de Beauvoir. Il lui fait lire Gide, Larbaud, Radiguet, Proust, Malraux, Valery, Claudel et d'autres encore, et de nombreux romans à tendance surréaliste comme ceux de Breton, Cocteau et des poèmes qui déclenchaient d'ailleurs la nervosité de sa mère, puisque celle-ci classait les œuvres en deux catégories : les ouvrages sérieux et les romans**.**

> "Les livres que j'aimais devinrent une Bible où je puisais des conseils et des secours; j'en copiai de longs extraits; j'appris par cœur de nouveaux cantiques et de nouvelles litanies, des psaumes, des proverbes, des prophéties. (…) Pendant des mois je me nourris de littérature: mais c'était alors la seule réalité à laquelle il me fût possible d'accéder. Mes Parents froncèrent les sourcils. Ma mère classait les livres en deux catégories: les ouvrages sérieux et les romans; elle tenait ceux-ci pour un divertissement sinon coupable, du moins futile, et me blâma de gaspiller avec Mauriac, Radiguet, Giraudoux, Larbaud, Proust, des heures que j'aurais pu employer à m'instruire."[32]

Par la littérature elle a l'impression de participer à une grande aventure spirituelle. La littérature prend vite la place de la religion chez elle, et elle s'abîme ainsi dans la lecture comme autrefois dans la prière. L'hostilité de sa mère envers son cousin lettré, et à l'égard de tout ce qui n'était pas à ses yeux édifiant ou moralement instructif, rendait Simone de Beauvoir encore plus dépendante de Jacques, non seulement parce qu'il était son mentor dans ses lectures, mais aussi parce qu'elle pouvait le tenir au courant de tout ce qu'elle lisait. En outre Jacques associe familièrement Simone de Beauvoir à sa vie en lui confiant ses problèmes. La confiance et l'excès de modestie de Jacques envers

[31] *Ibidem*, p. 62.
[32] *Ibidem*, pp. 186-187.

elle la touchent énormément et elle se rend compte qu'il occupe la première place dans son cœur. Admettant qu'elle l'aime, elle le considère quand même comme un grand frère un peu lointain. Bien qu'elle n'envisage pas la perspective d'une vie commune avec lui, mais elle ne peut accepter qu'il épouse une autre femme.[33]

Mais d'un autre côté sa mère, Françoise, "remplie de joie" par la perspective d'un mariage de sa fille, adoucit la rigueur des principes qui lui étaient si chers jusque là : elle autorise Simone de Beauvoir à sortir et dîner chez Jacques en la seule présence d'une vieille gouvernante, avec l'arrière-pensée que dot ou pas, Jacques songeait à demander la main de Simone.

Son père, quant à lui, était indifférent, peut-être parce que Simone de Beauvoir n'avait pas de dot ou peut-être parce qu'il voulait se protéger au cas où cette histoire entre sa fille et Jacques tournerait mal pour une raison quelconque. De toute façon devant son refus de s'en mêler, sa femme devenait d'autant plus permissive. Mais, en réalité et en lisant *Les Mémoires d'une jeune fille rangée,* on peut constater que même si tout semblait indiquer un tendre lien entre Simone de Beauvoir et Jacques, leur relation manquait de vrai amour et de passion. Il resta de cette fréquentation une initiation intellectuelle.

Cette vocation intellectuelle a, chez Simone de Beauvoir, le même caractère spontané et définitif que son choix éthique. Pour son cursus scolaire, elle passa facilement son baccalauréat, sa licence, puis, en 1929 son agrégation de philosophie**.**

Simone de Beauvoir considère l'année 1929 comme le début de son âge adulte; c'est en outre un point de départ très important car elle fait la rencontre

[33] *Ibidem*, p. 299.

de Jean-Paul Sartre, le futur compagnon de sa vie. Elle admet que Jacques est rassurant, mais elle ne s'en contente pas. C'est en Sartre, brillant Normalien, qu'elle trouve l'auditeur attentif et l'ami déterminant, grâce auquel elle s'intégrera définitivement au cercle des intellectuels de l'après-guerre**.**

Elle découvre Sartre comme son égal. Elle lui fait confiance à tel point que Sartre lui garantit "comme autrefois ses parents, comme Dieu, une définitive sécurité."[34] Au moment de sa rencontre avec lui, elle reconnaît que la fermeté de son attitude la surpassait, et elle admire qu'il tienne son destin entre ses mains. Elle savait que Sartre, plus âgé qu'elle, avait plus d'expérience de la vie, mais à aucun moment, en tant qu'individu appartenant au monde masculin, il ne se montre supérieur à elle. Loin de se sentir elle-même directement menacée par la concurrence et la dépendance masculine, elle est cependant consciente de ces problèmes qui touchent les femmes en général. Quant à elle, elle se promet un autre sort que celui de ses semblables, elle veut être et sera indépendante, autonome et libre. Car à ses yeux, accepter de vivre en être secondaire, en être "relatif", c'est s'abaisser en tant que créature humaine; tout son passé s'insurge contre cette dégradation."[35]

En outre elle est bien consciente que la soumission et la dépendance sont deux ennemies du bonheur. Et pour agir différemment des autres femmes de son époque, elle vit en union libre avec Sartre : elle partage son existence avec quelqu'un mais elle refuse le mariage. Mais au départ, son goût de l'absolu l'oblige à éviter une coexistence facile avec autrui et, puisqu'elle veut plier la vie à ses exigences, elle refuse, dans son narcissisme, d'accepter qu'autrui puisse être, comme elle, un sujet ou une conscience. Au côté de Sartre, son goût de la liberté, son amour de la vie, sa curiosité, sa volonté d'écrire, tout était possible et

[34] Simone de BEAUVOIR, La Force de l'âge, Paris, éd. Gallimard, 1960, p. 31.
[35] *Ibidem*, p. 72.

sans renoncement. Elle a confiance dans l'appui moral que lui offre Sartre et à son exemple, elle apprend à ne plus douter d'elle-même. En outre, elle ressent avec certitude "qu'aucun malheur ne viendra jamais, à moins qu'il meure avant elle"[36].

Tous deux ont l'impression qu'ils ne font qu'un et que leur entente durera jusqu'à la fin de leur vie. Quand Sartre lui propose le mariage, elle le refuse car selon elle, ce formulaire pouvait attenter à leur manière de vivre. Elle précise que, "le célibat pour eux allait de soi (…). Le mariage multiplie par deux les obligations familiales et toutes les corvées sociales. (…) Ils n'éprouvent pas le désir d'avoir des enfants. (…) Elle ne rêve pas du tout de se retrouver dans une chair d'issue d'elle."[37]

En 1931-1932, elle est professeur de philosophie à Marseille, en 1933-1937 à Rouen, et en 1938 à Paris. D'abord professeur au lycée Molière, elle prépare ensuite au lycée Camille Say les élèves de première supérieure candidats à l'Ecole Normale.

Simone de Beauvoir et Sartre furent peu impliqués dans la vie politique avant la guerre. Pendant la seconde guerre mondiale, elle prendra peu à peu conscience du monde, comme nous le dirons plus loin. A partir de 1939 elle se perçoit comme romancière, et compose alors son premier roman, intitulé *L'Invitée*, qui est une sorte de roman métaphysique sur la relation avec "autrui". Autrement dit, c'est une étude de la jalousie, où les rapports du trio que forment Françoise, Pierre et Xavière est aussi une mise en action de l'éthique existentialiste par l'étude de ce qui se cache derrière les apparences. Le roman s'appuie en partie sur la relation vécue par le couple qu'elle forme avec Jean Paul

[36] *Ibidem*, p. 28.
[37] *Ibidem*, pp. 81-82.

Sartre et l'aventure qu'il noue avec une jeune femme, Olga. *L'Invitée* paraît en 1943. C'est à ce moment-là que Simone de Beauvoir a quitté définitivement l'enseignement de la philosophie pour mieux se consacrer à son travail d'écrivain.

En 1944 et les années qui suivent, elle se consacre à l'écriture d'essais : *Pyrrhus et Cinéas*; *Pour une morale de l'ambiguïté* en 1947, et de romans : *Le Sang des Autres*, en 1945; puis un roman métaphysique, *Tous les hommes sont mortels* en 1946. Dans *Pyrrhus et Cinéas* et *Pour une morale de l'ambiguïté*, on peut trouver les idées qui sont à la base de toute son œuvre.

En 1945, elle fait partie du premier comité de rédaction des *Temps Modernes,* revue lancée sur un programme de littérature militante, et qui s'engagea ensuite dans la voie classique du progressisme français.

En 1947 elle crée une pièce de théâtre, *Les Bouches inutiles*, suivie de plusieurs essais philosophiques ou politiques. D'ailleurs, *Le Sang des autres*, *Tous les hommes sont mortels*, ses deux romans, puis *Les Bouches inutiles*, la pièce de théâtre en deux actes et huit tableaux, prennent en compte la responsabilité de l'homme envers son prochain et donnent la première place à l'engagement dans la vie quotidienne.

Les deux volumes du *Deuxième Sexe*, sont publiés en 1949 et traitent le sujet à la fois précis et immense de la condition féminine. Autrement dit, c'est dans ce livre qu'elle exprime avec virulence et sur un ton nouveau le refus de l'infériorité de la femme; nous y reviendrons longuement.

Elle reçoit, en 1954, le prix Goncourt pour son roman *Les Mandarins*, qui pose le problème de l'engagement, et comme témoin de son temps, raconte la désillusion collective des intellectuels français au lendemain de la guerre.

De 1947 à 1964, Simone de Beauvoir vit une histoire d'amour avec l'écrivain américain, Nelson Algren, à qui elle adresse des lettres amoureuses. En vérité, elle était obligée d'écrire ces lettres en anglais, car Algren ne connaissait pas la langue française. Ces lettres souvent pleines d'humour, nous donnent comme en un reportage un moment de vie littéraire, intellectuelle et politique; et aussi personnelle : sur Sartre et leurs activités à tous deux, leurs mésaventures. En plus, elles nous montrent une image de Simone de Beauvoir en femme amoureuse: et apparemment cet amour était si fort qu'elle se donna la peine de voyager aux Etats-Unis pour voir et même rester chez Algren pendant quelque temps. Algren aussi, comme Sartre a demandé à Simone de Beauvoir de l'épouser, et elle a pareillement refusé. Leur liaison prit fin en 1964.

Viennent ensuite, deux reportages, *L'Amérique au jour le jour* qui était le fruit de son voyage aux Etats-Unis, et *La Longue marche*, essai sur la Chine; puis une série autobiographique témoignant de son temps et de sa vie; *Mémoires d'une jeune fille rangée* en 1958 et *La Force de l'âge* en 1960, ces œuvres retraçant l'histoire de sa première formation, de sa jeunesse bourgeoise et heureuse et de ses succès dans le domaine des études classiques menées jusqu'à sa rencontre avec Sartre au moment de l'agrégation de philosophie, et de sa carrière en tant que professeur (1929-1943). *La Force des Choses* suit en 1963, qui rapporte les événements de sa vie après 1943 et surtout après la fin de la guerre, quand elle participa à la vie publique, quand elle vécut à plein sa vie d'auteur : elle voulut dire toute sa vie, "dans ses élans, ses détresses, ses soubresauts" en s'efforçant à l'impartialité[38].

[38] *La Force des choses*, *op. cit.*, Prologue.

Ses dernières œuvres littéraires sont aussi d'ordre autobiographique : *Une mort très douce* en 1964; un essai intitulé *La vieillesse* en 1970, *Tout compte fait*, en 1972 et *La Cérémonie des adieux* en 1981. On a publié, après sa mort, son *Journal de guerre*, en 1990 et des *Lettres à Sartre* en 1990.

Ce n'est que presque vingt ans après la parution du *Deuxième Sexe* (1949), que Simone de Beauvoir se déclara féministe. Son action proprement politique prend place dans le grand courant idéologique de "la révolution" de 1968; elle vend alors dans la rue des journaux interdits en rejoignant les étudiants maoïstes; mais ce n'est qu'en 1970 qu'elle entre en contact avec le mouvement des femmes et prend part à la campagne en faveur de l'avortement. L'étude de cet engagement formera la troisième partie de la thèse.

Simone de Beauvoir s'éteint le 14 avril 1986. Elle est enterrée très près du lieu où elle habitait, dans le cimetière du Montparnasse avec le compagnon de sa vie, Sartre, mort en 1980.

Les grandes étapes de sa vie littéraire, du point de vue de l'engagement nous semblent être la prise de conscience de sa condition d'écrivain, en lien avec autrui, qui la conduira à son activité romanesque d'abord, puis à l'écriture autobiographique, rendant compte de sa solidarité avec le monde. Mais il faut commencer par la période d'avant-guerre, celle de l'arrachement à un milieu bourgeois, à une foi, celle de la prise progressive de conscience - largement influencée par les événements - que "nous sommes au monde"

II. 2. Eléments de bibliographie

L'Invitée

De 1935 à 1937, Simone de Beauvoir travaille à un recueil de nouvelles: *Primauté du spirituel*, qui a été refusé par Gallimard et par Grasset dont le lecteur lui écrit qu'"il y a dans ce roman des qualités d'intelligence, d'analyse et d'observation, mais il manque d'originalité profonde." *Primauté du spirituel* fut achevé bien avant la guerre de 1939, mais ne put paraître qu'en 1979, sous le titre *Quand prime le spirituel*.

A l'automne 1937, Simone de Beauvoir commence un roman intitulé *Légitime Défense* et le termine au début de l'été 1941; il est publié en août 1943 sous le titre de *L'Invitée*. On doit le considérer comme son véritable début littéraire.

La richesse de *L'Invitée* réside moins dans l'étude de la jalousie dans les rapports entre Pierre, Françoise ou Xavière l'éthique existentialiste en action, que dans ce qui se cache derrière les apparences. D'ailleurs, en ce sens, on peut parler d'une dialectique romanesque du texte de Sartre *L'Etre et le Néant*: sous les conventions, le langage, les gestes par lesquels les personnages définissent leur existence, les attentes viennent menacer sourdement un réel trompeusement inaltérable et solide. La différence subtile entre ce qui paraît être et ce qui existe souterrainement est révélé, par éclair, dans les relations avec autrui.

Dans *La Force de l'âge*, Simone de Beauvoir parle de *L'Invitée*:

> "Ecrire est un acte dont on ne partage avec personne la responsabilité. Dans ce roman, je me livrais, je me risquais au point que par moments le passage de mon cœur aux mots me paraissait insurmontable. (…) Relisant les pages finales, aujourd'hui figées, inertes, j'ai peine à croire qu'en les rédigeant j'avais la gorge nouée comme si j'avais vraiment chargé mes épaules d'un assassinat. (…) Le meurtre de Xavière peut paraître la résolution hâtive et maladroite d'un drame que je ne savais pas terminer. Il a été au contraire le moteur et la raison d'être du roman tout entier."[39]

Et aussi:

> "Dans les passages réussis du roman, on arrive à une ambiguïté de signification qui correspond à celle qu'on rencontre dans la réalité."[40]

En tout cas, le succès de première publication de *L'Invitée*, l'amène à se sentir comme écrivain. Pour se consacrer davantage à l'écriture, elle quitte l'enseignement.

Pyrrhus et Cinéas

Pyrrhus et Cinéas qui paraît en 1944, est un essai philosophique et moral qui tente de donner une réponse au problème de l'absurde. Simone de Beauvoir y traite expressément du problème de l'absurde, et de la tentation de l'indifférence. L'auteur montre ainsi la vérité et l'importance de l'idée de "situation" introduite par Sartre dans *L'Etre et le Néant*.

[39] *La Force de l'âge*, *op. cit.*, p. 349.
[40] *Ibidem*, p. 352.

Pyrrhus faisant des projets de guerre devant Cinéas, son conseiller, déclare qu'après avoir conquis le monde il se reposerait. Il s'entend répondre par Cinéas: "Pour quoi ne pas vous reposer tout de suite?" "A quoi bon partir, si c'est pour rentrer chez soi? A quoi bon commencer, si l'on doit s'arrêter? Si ça ne doit jamais finir, à quoi bon commencer? "

Précisément, *Pyrrhus et Cinéas* est une tentative de réponse à ces questions, puisque: "En dépit de tout, le cœur bat, la main se tend, de nouveaux projets naissent, et me poussent en avant". Puisque l'homme vit, il faut bien qu'il fasse quelque chose de sa vie. Puisqu'il n'est pas seul au monde, il peut toujours se dépasser vers autrui. Il doit accepter ses limites et, dans ce cadre, choisir et agir.

> "Ce qu'il faut, c'est donc ne planer ni dans l'infini ni dans l'éternité, au contraire de Raymond Fosca, suspendu dans l'infini d'une immortalité contre nature. Ce qu'il faut, c'est échapper à cette menace d'engloutissement dans le néant qu'est l'indifférence. Ce qu'il faut, c'est perpétuellement remonter à la surface de la vie, comme dit Henri Perron, dans *Les Mandarins*, se maintenir au-dessus de l'abîme, et surtout rendre son importance à chaque individu, un à un."[41]

Simone de Beauvoir traite ainsi, dans la première partie, le problème de l'absurde dans *Pyrrhus et Cinéas*:

> "Sur certaines des questions que j'avais abordées dans *Le Sang des autres* il me restait des choses à dire, en particulier sur le rapport de l'expérience individuelle à la réalité universelle: j'avais ébauché un drame sur ce thème.

> J'imaginais qu'une Cité exigeait d'un de ses membres les plus éminents un sacrifice vital: celui d'un être aimé, sans doute; le héros commençait par s'y refuser. Puis il y consent, il tombe alors dans l'apathie, refuse de secourir la communauté. Quelqu'un ranime en lui des passions égoïstes: alors seulement retrouvait-il la volonté de sauver ses concitoyens. (…) Je blâmais toutes les aliénations, j'interdisais qu'on prît autrui comme alibi. J'avais compris aussi qu'au sein d'un monde en lutte tout projet est une option et qu'il faut(…) consentir à la violence."[42]

Dans la seconde partie, Simone de Beauvoir veut trouver à la morale des bases positives. Elle s'interroge sur le problème de la liberté, fondement de toute valeur humaine:

> "Je distinguai deux aspects de la liberté: elle est la modalité même de l'existence qui (…) reprend à son compte tout ce qui lui vient du dehors. (…) En revanche, les possibilités concrètes qui s'ouvrent aux gens sont inégales. (…) Une activité est bonne quand elle vise à conquérir pour soi et pour autrui ces positions privilégiées: à libérer la liberté."[43]

A propos de *Pyrrhus et Cinéas*, elle écrit encore un peu plus loin dans *La force de l'âge*:

> "Je ne désapprouve pas mon souci de fournir à la morale existentielle un contenu matériel; l'ennui, c'est qu'au moment où je croyais m'évader de l'individualisme, j'y restais enlisée. (…) Mon subjectivisme se doublait,

---

[41] Geneviève GENNARI, *Simone de Beauvoir*, Paris, 1958, éd. Universitaires, pp. 28-29.
[42] *La Force de l'âge*, *op. cit.,* pp. 562-563.
[43] *Ibidem*, p. 563.

> nécessairement, d'un idéalisme qui ôte toute portée, ou presque, à mes spéculations. Ce premier essai ne m'intéresse aujourd'hui que parce qu'il précise un moment de mon évolution."[44]

Le Sang des autres

De 1941 à 1943 Simone de Beauvoir, écrit *Le Sang des autres*, roman qui fut publié en septembre 1945 et porte sur la responsabilité qui naît non seulement de l'action et de ses conséquences, mais du simple fait d'exister." Jean Blomart, le héros du *Sang des autres*, fils d'un riche imprimeur qui doit décider avant l'aube si le commando de résistants qu'il dirige doit continuer ses sabotages, se rend compte en voyant les images clefs de sa vie qui défilent devant ses yeux, que chacun des choix qu'il lui a fallu effectuer a fait souffrir son entourage. Sa mère d'abord, quand, rompant avec sa classe, il a adhéré au Parti Communiste. Son meilleur ami, trouvant la mort dans une bagarre politique où il l'avait entraîné…. Se sentant coupable, il refuse alors tout engagement. Mais la défaite et l'occupation l'obligent à faire un autre choix. Après des années de pacifisme, il accepte la violence. Hélène, la femme qu'il aime, qui meurt à cause de lui, le délie de ses scrupules : "dans les destins d'autrui tu n'es jamais qu'un instrument (…) rien d'extérieur ne saurait empiéter sur une liberté."[45]

> "J'adoptai deux points de vue, celui d'Hélène, celui de Blomart (…) je le situai au chevet d'Hélène agonisante (…) toutes les dimensions du temps se trouvaient rassemblées dans cette veillée funèbre: le héros la vivrait, au présent, en s'interrogeant à travers son passé sur une

[44] *Ibidem*, pp. 563-564.

> décision qui engageait son avenir. (…) Je m'étais proposé de mettre en lumière la malédiction originelle que constitue, pour chaque individu, sa coexistence avec tous les autres."[46]

> "Naguère, il rêvait lui aussi de garantir ses actes par de belles raisons sonnantes, mais ça aurait été trop facile; il devait agir sans garantie. Compter les vies humaines, compter le poids d'une larme au poids d'une goutte de sang, c'était une entreprise impossible; mais il n'avait plus à compter, et toute monnaie était bonne, même celle-ci: Le Sang des autres. On ne paierait jamais trop cher."[47]

Elle parle ainsi de ce roman dans *La Force de l'âge*:

> "Mon second roman est composé avec plus d'art que le premier; il exprime une vision plus large et plus vraie des relations humaines."[48]

Et encore:

> "Roman sur la résistance, il fut aussi catalogué roman existentialiste. Ce mot désormais était automatiquement accolé aux œuvres de Sartre et aux miennes."[49]

Les Bouches inutiles

Jean-Pierre qui est messager, à travers les lignes bourguignonnes, vient apporter à la ville assiégée de Vaucelles la promesse que les armées du roi de France viendront à son secours au printemps. Louis d'Avesnes, l'échevin, sait

---

[45] *Ibidem*, pp. 557-558.
[46] *Ibidem*, pp. 557-558.
[47] Simone de BEAUVOIR, *Le Sang des autres*, Paris, éd. Gallimard, 1945, p 258.
[48] *La Force de l'âge, op. cit.*, p. 558.

que l'état des vivres ne permet pas à la population de subsister jusque-là, et dans ce but il presse Gauthier d'accepter d'être préfet aux vivres. Mais Gauthier refuse de porter la responsabilité des drames qui naîtront de la famine.

Le conseil décide alors d'éloigner les enfants, les femmes, les vieillards, toutes les bouches inutiles, dans les fossés extérieurs où elles ne peuvent attendre que la mort ou plutôt une exécution en sursis. Mais Gauthier, en acceptant le pouvoir qu'il avait d'abord refusé, tente de rationaliser son choix: il fait préparer une sortie désespérée de la population de Vauxcelles qui ne peut alors que vaincre ou mourir. La pièce s'achève sur l'ouverture des portes de la ville.

Le Sang des autres et *Les Bouches inutiles* sont intensément marqués par la guerre et ont paru au cours de ces années de la seconde guerre mondiale.

Idéalisme moral et réalisme politique

En novembre 1945, Simone de Beauvoir écrit un essai, dans *Les Temps modernes*[50], nommé Idéalisme moral et réalisme politique. Dans cet essai, elle oppose le moralisme intransigeant et les principes éternels d'Antigone au réalisme politique et pragmatique de Créon, soucieux des seuls intérêts de la cité. Comme elle le dit, elle-même ce conflit se perpétue à travers toute l'histoire. Réconcilier politique et morale, c'est donc réconcilier l'homme avec lui-même. C'est affirmer qu'à chaque instant il peut s'assumer totalement. Mais cela exige qu'il doive renoncer à la sécurité qu'il espérait atteindre en s'enfermant dans l'objectivité de la morale traditionnelle.

---

[49] *La Force des Choses, op. cit.*, p. 50.
[50] *Les Temps modernes,* 1ere année N° 2, 1945.

L'Existentialisme et la sagesse des Nations

Dans *Les Temps modernes,* le 1er décembre 1945, Simone de Beauvoir a écrit un article titré L'Existentialisme et la sagesse des Nations[51], article dans lequel elle défend l'existentialisme contre ceux qui le qualifient de philosophie du désespoir. Avec beaucoup d'humour et à travers proverbes et clichés, elle montre le pessimisme d'une civilisation qui est fondée sur le mépris et l'intérêt de l'homme. Elle explique aussi que l'être humain a si peur d'engager sa liberté qu'il préfère la renier. C'est ce qui explique les réactions contre une philosophie basée sur la liberté et la responsabilité.

> "L'homme est seul et souverain maître de son destin si seulement il veut l'être; voilà ce qu'affirme l'existentialisme; c'est bien là un optimisme. Et en réalité c'est optimisme qui inquiète. (…) A cette morale exigeante, il préfère un pessimisme qui ne laisse pas d'espoir à l'homme, mais aussi qui ne lui demande rien."[52]

Littérature et métaphysique[53]

Littérature et métaphysique est un article écrit dans *Les Temps Modernes* en 1946. Il reprend le thème déjà développé dans une conférence Roman et

[51] *Les Temps modernes*, 1ere année, N°.3, 1er décembre 1945, pp. 383-404.
[52] Simone de BEAUVOIR, *L'Existentialisme et la sagesse des nations*, Paris, éd. Nagel, 1986, pp. 37-38.
[53] *Les Temps Modernes*, vol: I, N°7, avril 1946, pp. 1153-1163.

métaphysique, en l'approfondissant[54]. Simone de Beauvoir y explique que la pensée peut s'exprimer soit par des traités théoriques, soit par des fictions.

Elle prétend saisir l'essence au cœur de l'existence; et si la description de l'essence relève de la philosophie, seul le roman permet d'évoquer dans sa vérité singulière, complète, temporelle, le jaillissement original de l'existence.

Introduction à une morale de l'ambiguïté

Il s'agit d'un article où Simone de Beauvoir aborde tous les grands thèmes de l'existentialisme, "philosophie de l'ambiguïté", et tente d'en définir la répercussion dans sa morale. Selon elle, l'homme existe; il ne s'agit pas pour lui de se demander si sa présence au monde est utile, si la vie vaut la peine d'être vécue: ce sont des questions dénuées de sens. Il s'agit de savoir s'il faut vivre et à quelles conditions. Elle explique aussi qu'on ne peut pas dissimuler la vérité :

> "Puisque nous ne réussissons pas à la fuir, essayons de regarder en face la vérité. Essayons d'assumer notre fondamentale ambiguïté. C'est dans la connaissance des conditions authentiques de notre vie qu'il nous faut puiser la force de vivre et des raisons d'agir."[55]

Tous les hommes sont mortels

[54] Simone de Beauvoir a déjà parlé sur ce sujet dans "Roman et métaphysique", lors d'une conférence donnée au club Maintenant le 11 décembre 1946, à la salle des Centraux, rue Jean-Goujon, elle y opposait le roman métaphysique au roman à thèse qui subordonne événements et personnages à un système préconçu, alors que le roman métaphysique saisit l'ambiguïté de la vie.
[55] Simone de BEAUVOIR, *Pour une Morale de l'ambiguïté*, éd. Gallimard, Coll. Idées, 1947, pp. 12-13.

Dans ce roman commencé en 1943 et terminé en 1946, Carmona, cité italienne du XVe siècle, offre à son prince, Fosca, le héros de ce roman, un rayon d'action limité sur l'Italie. Pour élargir son ambition aux dimensions du monde, Fosca boit l'élixir d'immortalité que le hasard d'une rencontre met à sa portée. Donc, au cours des siècles, il vit des événements sans mourir. Ainsi l'immortalité de Fosca équivaut à une damnation pure et simple; C'est la raison pour laquelle il devient étranger en définitive au monde humain. Il est condamné à ne jamais saisir la vérité de ce monde fini. Dans ce roman, Fosca, prétend s'identifier à l'univers, puis il découvre que le monde se résout en libertés individuelles, dont chacune est hors d'atteinte.

Pour une morale de l'ambiguïté

Pour une morale de l'ambiguïté était d'abord une série d'articles dans *Les Temps Modernes*, série qui a été complétée et reprise, la même année (1947), en un volume, intitulé aussi *Pour une morale de l'ambiguïté*. D'abord, cet essai est une défense de l'existentialisme contre les principales accusations portées contre lui, notamment celle selon laquelle l'existentialisme livrerait l'homme au désespoir. Puis, Simone de Beauvoir démasque les attitudes inauthentiques l'esprit de sérieux, l'esthétisme, la passion où s'accomplit le refus de se reconnaître libre, indique la relation quotidienne qui unit le projet abstrait de liberté à la tâche concrète, permanente et totale de libération de tous. "Se vouloir libre, c'est aussi vouloir les autres libres."[56]

Elle explique que la morale de l'existentialisme relève peut-être de l'individualisme, mais "n'est pas un solipsisme, puisque l'individu ne se définit que par sa relation au monde et aux autres individus: il n'existe qu'en se

[56] *Pour une morale de l'ambiguïté*, *op. cit.*, p. 104.

transcendant et sa liberté ne peut s'accomplir qu'à travers la liberté d'autrui."[57] A dire vrai, Dans *Pyrrhus et Cinéas* (1944) et *Pour une morale de l'ambiguïté* (1947), on peut trouver les idées qui sont à la base de toutes les œuvres de Simone de Beauvoir : "Se vouloir libre, c'est aussi vouloir les autres libres." "Il peut prendre conscience des véritables exigences de sa liberté; celle-ci ne peut se vouloir qu'en se destinant à un avenir ouvert, en cherchant à se prolonger par la liberté d'autrui; il faut donc en tout cas respecter la liberté des autres hommes et les aider à se libérer."[58]

L'Amérique au jour le jour

C'est un carnet de voyage qu'on peut considérer comme un témoignage subjectif et partiel sur la réalité américaine, qui a paru en 1948.

> "J'ai passé quatre mois en Amérique: c'est peu; en outre j'ai voyagé pour mon plaisir et eu hasard des occasions; il y a d'immenses zones du nouveau monde sur lesquelles je n'ai pas eu la moindre échappée; en particulier, j'ai traversé ce grand pays industriel sans visiter ses usines, sans voir ses réalisations techniques, sans entrer en contact avec la classe ouvrière. Je n'ai pas pénétré non plus dans les hautes sphères ou s'élaborent la politique et l'économie des U.S.A. cependant, il ne me paraît pas inutile, à côté des grands tableaux en pied que de plus compétentes ont tracés, de raconter au jour le jour comment l'Amérique s'est dévoilée à une conscience: la mienne. (…) J'ai adopté la forme d'un journal, (…) j'ai respecté l'ordre chronologique de mes étonnements, de

[57] *Ibidem,* p. 225.
[58] *Ibidem*, pp. 86-87.

> mes admirations, de mes indignations, mes hésitations, mes erreurs."[59]

L'Existentialisme et la sagesse des nations

Ce sont quatre longs articles qui ont paru dans *Les Temps Modernes* entre 1945 et 1947 et qui ont été réunis. Le premier était L'Existentialisme et la sagesse des nations et a donné son titre au volume tout entier. C'est une réfutation de ces lieux communs où se propose l'aménagement confortable de la médiocrité, celle du monde comme la sienne propre. Le deuxième article Idéalisme moral et réalisme politique s'efforce de réduire la dualité d'origine sacrée qui oppose politique et morale, car elles sont un seul et même mouvement:

> "L'homme est un, le monde qu'il habite est un, et dans l'action qu'il déploie à travers le monde il s'engage dans sa totalité. Réconcilier morale et politique, c'est donc réconcilier l'homme avec lui-même, c'est affirmer qu'à chaque instant il peut s'assumer totalement."[60]

Le troisième article s'intitule: Littérature et métaphysique. Il plaide en faveur du roman métaphysique, synthèse des expériences philosophique et littéraire traditionnellement disjointes. Le quatrième l'article Œil pour Œil, est inspiré par les procès de l'épuration et témoigne du malaise des intellectuels devant la peine de mort.

Le Deuxième Sexe

[59] Simone de BEAUVOIR, *L'Amérique au jour le jour*, Paris, Gallimard, 1947, Coll. Folio, pp. 9-10.
[60] *L'existentialisme et la sagesse des nations*, *op. cit.*, pp. 81-82.

C'est le plus célèbre des livres de Simone de Beauvoir Son premier tome, *Les faits et les mythes,* essaie d'opérer un vaste relevé de la condition féminine. Ce livre est devenu, dès ce moment-là, l'ouvrage de référence du mouvement féministe en Occident. Le deuxième tome, *L'expérience vécue*, est entrepris pour compléter le premier, afin de mettre à jour la question de l'identité féminine dans une perspective historique et mythique, en s'appuyant sur des "expériences vécues"; Simone de Beauvoir explique comment la femme a été opprimée par l'homme, comment la femme a toujours été l'esclave et servante de l'homme. Ce livre est une étude sur la femme, sa situation et son rôle dans la société. En réalité, l'auteur refuse l'idée d'une nature proprement féminine et dit que rien de biologique ni de naturel ne justifie la dépendance de la femme. J'analyserai en détail l'engagement de Simone de Beauvoir pour cette question dans la troisième partie de cette thèse.

Faut-il brûler Sade?[61]

Dans cet article, paru dans *Les Temps Modernes* en 1955, Simone de Beauvoir tente de développer les théories qu'elle énonce brièvement dans la préface du *Deuxième Sexe*. Elle étudie Sade en tant qu'individu au sein de la société et montre enfin l'échec de l'intégration de Sade à son milieu. Elle conclut que le Marquis de Sade nous oblige à remettre en question le problème essentiel qui sous d'autres figures hante ce temps: le vrai rapport de l'homme à l'homme.

Les Mandarins

[61] *Les Temps Modernes,* 7ème année, n° 75, janvier 1951, p. 123.

Ecrit de 1951 à 1954, ce roman significatif sur l'après-guerre exprime assez bien un certain temps, un certain milieu. Simone de Beauvoir y retrace les années qui suivent la libération de Paris jusqu'aux premiers signes de la Guerre froide, et des destins des intellectuels de gauche ainsi que leur attirance pour les Etats-Unis et l'U.R.S.S., leurs inquiétudes personnelles, leurs angoisses politiques et leurs relations difficiles avec le parti communiste; elle le fait avec assez de bonheur pour que s'impose l'image précise de ce que furent entre 1944 et 1947 les projets, la vie, les soucis d'une époque. Avec sa douzaine de personnages engagés chacun à fond dans le dur travail d'existences qui se créent, avec l'irruption de l'Histoire, une mémoire sans faille, les liens qui unissent les acteurs, *Les Mandarins* collectent un tel poids de réalité que ce livre devint, contre l'intention de Simone de Beauvoir, un roman à clefs, qui eut un grand succès et lui valut le prix Goncourt.

Privilèges

Trois essais parus dans *Les Temps modernes,* écrits en 1955 sont regroupés par Simone de Beauvoir sous le titre *Privilèges*, le point commun étant une tentative d'approche de la situation idéologique du privilégié. Les trois articles sont : *"Faut-il brûler Sade?"* dont on a déjà parlé ci-dessus; *"La pensée de droite, aujourd'hui"* réfutation impitoyable des diverses idéologies de la droite. Simone de Beauvoir y examine les procédés utilisés par les conservateurs d'aujourd'hui pour justifier leur idéologie; et *"Merleau-Ponty et le pseudo-sartrisme*". Dans cet essai, Simone de Beauvoir prend la défense des idées de Jean-Paul Sartre. Autrement dit, il s'agit d'une contre-attaque contre Merleau-Ponty qui a mésinterprété la pensée philosophique de Sartre dans *Les Aventures de la dialectique*, et préparé la confusion de l'intérêt général et de l'intérêt bourgeois.

La Longue marche

C'est un essai d'appréhension du phénomène du communisme chinois qui a paru en 1957 et constitue la première des grandes études exhaustives qui lui seront consacrées; il constitue une mise au point favorable au communisme chinois.

Les Mémoires d'une jeune fille rangée

C'est un recueil de souvenirs, le début de la longue autobiographie de Simone de Beauvoir. Dans ce premier volume de ses mémoires, publié en 1958, elle retrace sa première formation dans un univers bourgeois, son enfance aisée et sa vie de jeune fille jusqu'à son agrégation de philosophie et sa rencontre avec Sartre.

La Force de l'âge

En 1960, Simone de Beauvoir publie son second volume autobiographique; cet ouvrage couvre la période qui s'étend des années 1929 à 1944. Le livre commence au moment de sa réussite au concours de l'agrégation, qui marquera pour elle la fin de l'existence étroite et dépendante qu'elle avait relatée dans *Les Mémoires d'une jeune fille rangée.* Cet ouvrage est un témoignage capital sur toute une génération d'écrivains, celle de Simone de Beauvoir et de Sartre, et sur l'époque où ils sont entrés dans l'action littéraire et

politique, avec l'occupation par le fascisme, les épreuves de la guerre et enfin la libération.

Djamila Boupacha

Ce texte qui était d'ailleurs un témoignage, a été écrit en collaboration avec l'avocate Gisèle HALIMI et paru en 1962, avait pour but de porter à la connaissance de l'opinion, pour la placer devant ses responsabilités, l'un des cas de torture les plus scandaleux provoqués par la guerre d'Algérie. Accusée sans la moindre preuve d'avoir déposé une bombe - qui fut d'ailleurs désamorcée avant d'avoir explosé - à la *Brasserie* des Facultés d'Alger en septembre 1959, Djamila Boupacha fut arrêtée le 10 février 1960, et torturée ainsi que son père et son beau-frère pendant trente-trois jours.

Brigitte Bardot et le syndrome de Lolita

C'est un petit texte qui a été demandé par la revue américaine *Esquire,* qui se propose de rétablir dans sa vérité humaine une idole défigurée par la gloire. Ce qui est en est loué et retenu, c'est le besoin de vivre, à son gré, une existence sans entraves.

La Force des choses

Dans cet ouvrage qui a paru en 1963 et couvre tout au long les dix-huit années après la deuxième guerre mondiale, Simone de Beauvoir a décrit et

analysé une existence plus connue du monde, qui est marquée par des engagements politiques.

La vieillesse

Un essai, paru en 1970, sur l'attitude de la société contemporaine face aux vieillards, avec une critique assez virulente, qui veut "briser la conspiration du silence" sur cette question. Nous y reviendrons dans la troisième partie.

Une mort très douce

C'est un livre parfaitement simple écrit après le décès de sa mère en 1964. Ce récit constitue tout à la fois la relation journalière de la maladie et de la mort de sa mère emportée en quelques semaines par un cancer foudroyant et une confession. Ce livre fut une occasion pour Simone de Beauvoir de mettre à jour les rapports enténébrés d'incompréhension qu'elle avait entretenus avec sa mère à partir de son évolution; il est aussi une protestation très forte contre l'inutilité de la souffrance dans une maladie reconnue incurable.

Les Belles Images

Ce livre qui a édité en 1966, dénonce les banalités des revues, des hebdomadaires, la transformation des gens en slogans, en images, en choses. Laurence, ses parents, son mari, ses amis, tous les personnages de ce livre sont identifiés de l'extérieur, c'est-à-dire dans leurs gestes, dans leurs comportements,

et surtout dans "leurs paroles". Autrement dit, ils sont saisis par Simone de Beauvoir dans ce qu'ils disent et non dans ce qu'ils pensent.

III. Au centre du monde

III. 1. Hors du tumulte de l'histoire

C'est en 1929 que Simone de Beauvoir termine ses études et quitte la maison paternelle; elle dit aussi adieu à ses anciennes amitiés et est désormais la compagne de Jean Paul Sartre. Se ferme alors une époque qui est une période transitoire de sa jeunesse à sa maturité, où elle n'avait pas d'autre souci que de vivre et devenir écrivain :

> "Vivre, et réaliser ma vocation encore abstraite d'écrivain, c'est-à-dire trouver le point d'insertion de la littérature dans ma vie. (…) Moi, mon entreprise, ce fut ma vie même, que je croyais tenir entre mes propres mains. Elle devait satisfaire à deux exigences que dans mon optimisme je ne séparais pas: être heureuse, et me donner le monde; le malheur ne m'eût livré, pensais-je, qu'une réalité adultérée. Mon bonheur m'étant garanti par mon entente avec Sartre, mon souci fut d'y enfourner l'expérience la plus riche possible."[62]

Cette déclaration de Simone de Beauvoir est parfaitement explicite quant à sa volonté de recevoir le monde selon ses propres désirs, sans que celui-ci lui impose quoi que ce soit, quand elle entre dans sa vie d'écrivain, dans un monde qui est bouleversé par des événements qui, on le pressent, vont changer le destin des hommes d'Occident.

Parallèlement, en ce temps-là de l'avant-guerre, Sartre, qui plaçait l'absolu dans la création, était tout aussi éloigné d'une action dans le monde au profit

d'autrui. Ainsi, malgré leur sympathie pour la cause des révolutionnaires espagnols ou leur enthousiasme lors du triomphe du Front populaire, l'assassinat du chancelier autrichien Dollfuss, en 1934, n'a pas arraché à sa quiétude le couple Sartre -Beauvoir. La politique, dans ses phénomènes et applications, ne les intéresse guère. C'est juste un objet de réflexion et de discussion.

> "Dans toute l'Europe, le fascisme se fortifiait, la guerre mûrissait: je demeurais installée dans la paix éternelle."[63]

Les soucis majeurs de Simone de Beauvoir étaient apparemment soustraits au tumulte de l'Histoire. Elle et Sartre furent tous les deux spectateurs et apolitiques; ils s'intéressaient aux questions sociales et politiques de façon tout intellectuelle, toute théorique, mais se tenaient à distance d'une action. Autrement dit, ces deux écrivains philosophes qui furent plus tard considérés, comme étant "une des voix les plus influentes et les plus originales de la conscience française, pour les plus hautes valeurs humaines de liberté et de justice"[64], furent indifférents, dans leurs activités quotidiennes aux problèmes socio-politiques, ceci avant la guerre.

Au dire de Simone de Beauvoir:

> "Tout en nous indignant contre l'injustice du monde, il nous arrivait, surtout en voyage où le pittoresque nous égarait, de la prendre pour une donnée naturelle. (…) Par l'étourderie et la mauvaise foi, nous nous défendions contre les réalités qui auraient risqué d'empoisonner nos vacances."[65]

---

[62] *La Force de l'âge, op. cit*., p. 368.
[63] *Ibidem*, p. 163.
[64] Annie COHEN-SOLAR, *Sartre (1905-1980),* éd. Gallimard, Paris, 1985, p.660.

Tous deux se crurent longtemps maîtres absolus d'eux-mêmes, de leurs fins et de leurs moyens, et pensaient ne dépendre de rien:

> "Leur lien avec le monde, c'est eux qui le créaient. Ils imaginaient ainsi, qu'ils saisissaient en eux l'homme dans sa généralité."[66]

Dans *La force de l'âge*, le deuxième volume de ses Mémoires, Simone de Beauvoir rend compte de son lent éveil aux problèmes sociaux et politiques et de l'indifférence de Sartre à leur égard. La première partie de *La Force de l'âge* explique la période d'avant-guerre entre 1929 et 1939; la deuxième parle du temps de la guerre, de la déclaration de guerre jusqu'à la libération.

Ces dix années de vie, depuis l'année où elle réussit en 1929 l'agrégation de philosophie et rencontra Jean- Paul Sartre jusqu'à l'éclatement de la guerre en 1939, furent décisives pour l'acquisition de son autonomie morale. Dix ans passés à enseigner, à écrire, à voyager sac au dos, à nouer des amitiés, à se passionner pour des idées nouvelles. La force de l'âge est pleinement atteinte quand la guerre éclate, en 1939, mettant fin brutalement à dix années de vie.

> "«Que sera demain?» Notre angoisse se réveillait avec nous. Pourquoi avait-il fallu en arriver là? A trente ans à peine passés, notre vie commençait à se dessiner, et brutalement on nous la confisquait: nous la rendait-on? Au prix de quel dommage? (…) La guerre était un moyen somme toute acceptable de faire cesser un certain nombre de saloperies."[67]

---

[65] *Mémoires d'une jeune fille rangée, op. cit.,* p. 397.
[66] *Ibidem*, p. 52.
[67] *La force de l'âge, op. cit.,* pp. 388-389.

Pourtant Simone de Beauvoir désignera elle-même cette période comme révélant une "dé-réalité". Cette "dé-réalité" qui caractérisa alors leur vie était, d'après Simone de Beauvoir, celle de tous les intellectuels petits-bourgeois avant la guerre; et c'est elle qui les rendait tous aveugles à la réalité politique. Pendant que la guerre mûrissait, ils crurent à "la paix éternelle". Mais elle laisse aussi entendre que, cette cécité, pendant presque toute cette époque, lui devint plus tard une souffrance, consciente qu'elle devint alors de la fausseté de cette vie, dans l'illusion d'une paix qui était seulement la condition illusoire de leur bonheur égoïste.

> "Comme Sartre l'a indiqué dans *Le Sursis*, nous vivions tous une vie fausse dont la substance était la paix."[68]

Les Mémoires d'une jeune fille rangée le disent et le redisent, mais, au début de cette "vie fausse" était une sensation si forte de vie libre qu'elle entraînait cet aveuglement : la liberté, si désirée qu'elle en était vécue, primait tout le reste. *La Force de l'âge* débute par cette phrase emblématique: "Ce qui me grisa lorsque je rentrai à Paris, en septembre 1929, ce fut d'abord ma liberté."[69]

Avec la réussite à l'agrégation, elle venait de se libérer des contraintes de la famille où l'atmosphère était devenue pesante et la vie étriquée. Les multiples désirs qu'elle avait senti fourmiller en elle mais que ses "études et la vie de famille l'avaient obligée à juguler" n'explosèrent qu'avec plus de nécessité de les satisfaire. Ce fut une entreprise de longue haleine, à laquelle elle allait se donner sans réserve:

[68] *Ibidem*, p. 372.
[69] *Ibidem*, p. 15.

> "Dans toute mon existence, je n'ai rencontré personne qui fût aussi doué que moi pour le bonheur, personne non plus qui s'y acharnât avec tant d'opiniâtreté. Dès que je l'eus touché, il devint mon unique affaire."[70]

Pour Simone de Beauvoir, deux préoccupations ont dominé la période de 1929 à 1939: Vivre et réaliser sa vocation encore abstraite d'écrivain. Par vivre, elle entendait "unifier les moments que l'on traverse: en les subordonnant à une action, par exemple, ou en les projetant dans une œuvre."[71]

Or son action, son entreprise à cette époque, ce fut sa vie même qu'elle crut "tenir entre ses mains" comme il a été rappelé plus haut; dans son optimisme, elle ne séparait pas ces deux exigences: "être heureuse et se donner le monde". Son bonheur était garanti par Sartre mais son souci fut "d'y enfourner l'expérience la plus riche possible" et de faire de sa vie cette belle histoire qui devenait vraie au fur et à mesure qu'elle se la racontait.

Les circonstances en effet étaient exceptionnelles : jouir d'une santé éclatante, de loisir à revendre, vivre à Paris sans entraves et surtout avoir rencontré un compagnon de voyage qui marchait sur ses propres chemins d'un pas plus assuré que le sien. Simone de Beauvoir rappelle dans *La Force de l'âge* leur projet commun:

> "Sartre vivait pour écrire; il avait mandat de témoigner de toutes choses et de les reprendre à son compte à la lumière de la nécessité; moi, il m'était enjoint de prêter ma conscience à la multiple splendeur de la vie et je devais écrire afin de l'arracher au temps et au néant."[72]

[70] *Ibidem*, p. 32.
[71] *Ibidem*, p. 368.
[72] *Ibidem*, pp. 18-19.

Entre eux, il existait bien certaines divergences qui devaient se perpétuer longtemps mais sans les séparer: Simone de Beauvoir tenait d'abord à la vie dans sa présence immédiate, et Sartre d'abord à l'écriture. Autrement dit, il s'agissait pour elle de dire ce qu'elle vivait, (*Les Mémoires*) et pour Sartre de "sauver le monde" en confiant à l'écrit son système de pensée. Ces missions s'imposaient à eux "avec une évidence qui leur en garantissait l'accomplissement" et leur conférait un "robuste optimisme": ils ont fait confiance au monde et à eux-mêmes.

Leurs attitudes se rejoignaient finalement : comme elle voulait écrire et qu'il se plaisait à vivre, ils n'entraient que rarement en conflit. Un seul projet les animait: "tout embrasser et témoigner de tout." Or dans cette période 1929-1939, se réalisa un désir des plus brûlants: voyager. *Les Mémoires* abondent en récits de voyages; ils avaient visité tant de pays et de villes du monde dans leur jeunesse:

> "Voyager: ç'avait toujours été un de mes désirs les plus brûlants. (…) Parmi les cinq sens, il y en avait un que je plaçais, de loin, au-dessus de tous les autres : la vue. (…) Comme la plupart des touristes de notre époque, nous imaginions que chaque lieu, chaque ville avait un secret, une âme, une essence éternelle et que la tâche du voyageur était de les dévoiler."[73]

Cependant, ils étaient avant tout, toujours et partout, des écrivains; le reste ne venait qu'après.

[73] *Ibidem*, pp. 86-87.

> "Engagés corps et âme dans l'œuvre qui dépendait de nous, nous nous affranchissions de toutes les choses qui n'en dépendaient pas; nous n'allions pas jusqu'à nous en abstenir, nous étions bien trop avides, mais nous les mettions entre parenthèses."[74]

Les livres, les spectacles comptaient beaucoup pour eux; en revanche les événements publics les touchaient peu. Dans l'ensemble, le monde autour d'eux n'était guère qu'une toile de fond sur laquelle s'élevaient leurs vies privées. Pour elle, ses volontés se fondaient sur des valeurs, et reflétaient des impératifs qu'elle tenait pour absolus. Elle poursuivait son "entreprise de vivre : être heureuse et se donner le monde", jusqu'à l'extrême : tous les obstacles devaient être niés.

> "Au lieu d'adapter mes projets à la réalité, je les poursuivais envers et contre tout, tenant le réel pour un simple accessoire."[75]

Cette "schizophrénie", d'après Sartre, que Simone de Beauvoir elle-même appelle" une forme extrême et aberrante de son optimisme"[76], veut triompher de tout; ses projets singuliers ne doivent être dérangés dans leur accomplissement ni par des choses extérieures ni par des volontés extérieures.

> "Je refusais, comme à vingt ans, que «la vie eût d'autres volontés que les miennes»."[77]

Elle reconnaît cependant qu'il y avait bien "quelque chose de frivole" dans sa curiosité mais "dans une certaine mesure, pourtant, cette avidité se justifiait", puisque l'idée de synthèse commandait sa pensée et celle de Sartre; or, "pour

[74] *Ibidem*, p. 24.
[75] *Ibidem*, p. 97.
[76] *Ibidem*, p. 97.
[77] *Ibidem*, p. 97.

atteindre un objet, il faut le situer dans l'ensemble auquel il appartient (…): il fallait donc viser la totalité de l'univers si je voulais en posséder la moindre poussière."[78]

Cette poursuite de la vision totale n'est pas sans entraîner des contradictions puisqu'elle implique "à la fois le choix toujours inéluctable et le refus du choix"; mais Sartre et elle refusaient de choisir. Ils pratiquaient donc la révolution permanente dans tous les domaines; ils abordaient toute situation avec l'idée qu'il leur appartenait de la façonner sans se plier à aucun modèle et puis ils se critiquaient, ils se condamnaient avec aisance; tout changement était considéré comme un progrès; ils n'étaient "aliénés à aucun intérêt défini puisque le présent et le passé devaient sans cesse se dépasser". Aucun obstacle extérieur ne les avait jamais forcés d'aller à contre courant d'eux-mêmes:

> "Aucun scrupule, aucun respect, aucune adhérence affective ne nous retenait de prendre nos décisions à la lumière de la raison et de nos désirs; nous n'apercevions en nous rien d'opaque ni de trouble."[79]

Sans peur, sans contrainte, sans gêne, sans entrave, ils pensaient être "pure conscience et pure volonté"[80]. Ainsi se targuaient-ils d'une radicale liberté. En effet, la liberté se découvrait dans chaque activité et particulièrement dans l'activité intellectuelle parce que celle-ci fait "peu de place à la répétition et qu'il faut sans cesse comprendre et inventer à neuf."[81]

Ce détachement, l'insouciance et la disponibilité que leur permettaient les circonstances, il était tentant de les confondre avec une souveraine liberté. Leur

[78] *Ibidem,* p. 98
[79] *Ibidem*, p. 20.
[80] *Ibidem*, p. 20.
[81] *Ibidem*, p. 19.

tort, dit-elle, fut de ne pas observer les limites de cette liberté et "d'ignorer sur tous les plans le poids de la réalité."[82] Le donné leur apparaissait comme matière de leur effort et non comme "conditionnement". Simone de Beauvoir ajoute à cette analyse critique que les circonstances physiologiques et psychologiques exceptionnelles favorisèrent leur illusion: ils jouissaient tous deux de "santé de cheval" et de "dispositions riantes":

> "Notre corps ne nous opposait de résistance que lorsque nous le poussions à bout; nous pouvions lui demander beaucoup et cela compensait la modestie de nos ressources."[83]

Ils avaient un métier qu'ils exerçaient correctement mais qui ne les "arrachait pas à l'univers des mots". Ils se montraient "sincères et appliqués" et avaient "un sens réel de la vérité "mais ceci n'impliquait aucunement qu'ils aient eu "*un sens vrai de la réalité*."[84] Pour Simone de Beauvoir, seules les choses qui lui étaient accessibles, et celles surtout qu'elle touchait, "pesaient leur poids de réalité". Cette réalité qui jusqu'alors ne les avait pas contraints, ils allaient la découvrir avec la guerre.

Avant la guerre, l'essentiel pour Sartre était d'écrire, le reste ne venait qu'après. Il s'appuyait sur une certaine conception de la condition humaine; à cette époque-là, sa vision était que l'existence est pure contingence; l'attitude morale qui s'inspirait de la condition humaine ainsi saisie consistait à ne pas se laisser engluer dans les objets et à donner absolument un sens à l'existence a priori injustifiée.

---

[82] *Ibidem*, p. 19.
[83] *Ibidem*, p. 371.
[84] *Ibidem*, p. 371.

Ainsi misant tout sur l'œuvre à venir qui justifierait son existence et en même temps sauverait le monde, il se sentait mandaté pour dire la vérité qu'il estimait avoir découverte. Il était indifférent à la politique. Selon l'expression de Francis JEANSON, il menait "une aventure strictement personnelle."[85] "Simone de Beauvoir dira que, au regard de responsabilités concrètes, ils étaient finalement "des elfes". Le mot est "charmant mais grave."[86]

Les menaces de la guerre grandissaient de plus en plus. Alors que Sartre en devenait de plus en plus conscient, Simone de Beauvoir pensait toujours que le monde dépendait de sa volonté et que son bonheur ne dépendait pas du cours de l'histoire du monde:

> "Moi, je poursuivais avec entrain mon rêve de schizophrène. Le monde existait, à la manière d'un objet aux replis innombrables et dont la découverte serait toujours une aventure, mais non comme un champ de forces capables de me contrarier. (…) Ce que je n'acceptais pas, c'est qu'au jour le jour, dans ses détails et ses détours, l'histoire fût en train de se faire et qu'un lendemain imprévu s'indiquât à l'horizon sans mon aveu. Alors, je me serais sentie en danger. Le soin que j'avais de mon bonheur m'imposait d'arrêter le temps, quitte à me retrouver quelques semaines, quelques mois plus tard dans un temps autre, mais également immobile, étale, sans menace."[87]

Rétrospectivement, Simone de Beauvoir jugera lucidement ses attitudes hors du siècle:

---

[85] Francis JEANSON, *Sartre dans sa vie,* éd. du Seuil, Paris, 1974, p. 59.
[86] Geneviève GENNARI*, Simone de Beauvoir*, p. 64, éd. Universitaires, Paris, 1958, citant *La force de l'âge*, p. 59.

> "L'attitude que je revendiquais me convenait bien mal: je n'avais rien d'une lyrique, ni d'une visionnaire ni d'une solitaire. Il s'agissait en fait d'une fuite: je mettais des œillères pour préserver ma sécurité."[88]

Elle nia la guerre jusqu'au dernier moment.

> "Au début de l'été 1939, je n'avais pas encore tout à fait renoncé à espérer. Une voix obstinée continuait à susurrer en moi : «Ça n'arrivera pas; pas la guerre, pas à moi»."[89]
>
> "Ce fut une des périodes les plus vaseuses de ma vie. Je ne voulais pas admettre que la guerre fût imminente, ni seulement possible. Mais j'avais beau faire l'autruche, les menaces grandissaient autour de moi m'écrasaient."[90]

Ainsi, au milieu de l'année 1939, alors que grandissaient dans l'Europe entière le bruit des armes, la peur du conflit, Simone de Beauvoir ne prenait aucun engagement; son travail, sa réflexion restait centrée sur elle-même, sur son projet personnel, lié à sa vie avec Sartre. Elle n'entrevoyait pas que, moralement et matériellement, un plan d'action réduit à la seule perception d'elle-même et de la vocation qu'elle se reconnaissait - c'est-à-dire un non-engagement - n'était pas viable.

Comme elle le précise elle-même:

> "Pouvais-je encore opter pour la passivité? Les nazis avaient organisé la terreur en Bohème, en Autriche. La presse nous révéla l'existence du camp de Dachau où

[87] *La Force de l'âge*, *op. cit.*, p. 154.
[88] *Ibidem*, p. 155.
[89] *Ibidem*, p. 383.

> étaient internés des milliers de juifs et d'antifascistes. (…) J'avais honte, mais je ne lâchais pas encore prise, je voulais encore croire que la guerre n'aurait pas lieu.(…) Toute l'année j'avais essayé encore de m'enfermer dans le présent, de profiter de chaque instant."[91]

Simone de Beauvoir reste indifférente au drame mondial qui commence de se nouer autour d'elle. Elle vit son époque, pleine d'événements exceptionnels, sans s'y intéresser vraiment. Elle plante ce décor au début de chacun de ces chapitres de souvenirs, avant de parler d'elle-même.

Elle reconnaît qu'elle a été insensible à cette tragédie jusqu'au jour où, la guerre étant déclarée, Jean-Paul Sartre fut mobilisé. On lui enlevait à la fois son compagnon et ses amours. Elle comprit ce qu'était le malheur et que les événements extérieurs la concernaient, elle aussi. C'est donc par l'intermédiaire d'une aventure qui la touche personnellement qu'elle prend conscience de l'autre dimension, externe, du monde.

L'absence de Sartre l'atteint au cœur. Elle accepte de souffrir avec les autres. Elle n'est plus cette jeune fille exigeante, trop intelligente, insensible à tout ce qui n'est pas son bonheur et sa réussite. Elle est quelqu'un qui souffre et qui est capable de tirer une leçon de son malheur. Lorsque Sartre sera fait prisonnier, elle ressentira la séparation comme le font toutes les femmes, comme celles qui ne sont pas exceptionnelles.

Elle précise que cette irruption de réalité autre fut indépendante de sa volonté:

---

[90] *Ibidem*, p. 327.
[91] *Ibidem*, pp. 365-364.

> "Soudain, [au début de l'été 1939], l'Histoire fondit sur moi, j'éclatai: je me retrouvai éparpillée aux quatre coins de la terre, liée par tous mes fibres à chacun et à tous."[92]

Atteinte par ce qui se passe en dehors d'elle, Simone de Beauvoir n'est cependant point arrivée tout de suite à la pleine conscience de la nécessité qu'il y avait pour elle à prendre un engagement politique. Elle s'attardait aussi, à la recherche frénétique d'un bonheur personnel. Mais elle eut, du moins, cette noblesse, lorsqu'elle découvrit personnellement le malheur en 1939, parce que Jean-Paul Sartre, mobilisé, lui avait été enlevé, de comprendre l'importance du jeu politique et de vouloir trouver une partie de son bonheur à faire celui des autres en libérant pour eux de la liberté.

> "Je pense à ma vie dont je suis profondément satisfaite. Je pense au bonheur; pour moi, c'était avant tout une manière privilégiée de saisir le monde; si le monde change au point de ne plus pouvoir être saisi de cette façon, le bonheur n'a plus d'importance."[93]

Comme nous l'avons déjà expliqué, la seconde Guerre mondiale, et sa succession d'événements personnels et généraux, a été pour Simone de Beauvoir, un événement révélateur. Elle développa les conséquences de la découverte qu'elle avait faite, ce qui devait la mener à défiler le 13 février 1962 sur la Place de la République derrière les huit cercueils des victimes d'une autre guerre, que la France mène en Algérie, à signer les manifestes des 121 et des 343, à présider le comité qui avait été constitué pour la défense de Djamila Boupacha ….

[92] *Ibidem*, pp. 381-382.
[93] *Ibidem*, p. 409.

La guerre contre l'Allemagne nazie a été un tournant capital et décisif dans l'évolution de la pensée de Simone de Beauvoir ainsi que chez Sartre. Elle leur révéla la coexistence et la dépendance avec et envers les autres, qui fait que chacun est responsable vis-à-vis des autres.

Ces prises de conscience les ont contraints à renoncer à l'individualisme d'avant-guerre et les engagèrent de plus en plus dans les voies de l'action: l'activité de résistance sous l'occupation débouche sur l'engagement après-guerre.

> "La guerre ne pouvait plus s'éviter, (...) moi qui n'avais pas levé une phalange pour l'empêcher. Je me sentais coupable. (…) Il n'est pas possible d'assigner un jour, une semaine, ni même un mois à la conversion qui s'opéra alors en moi. Mais il est certain que le printemps 1939 marque dans ma vie une coupure. Je renonçais à mon individualisme, à mon antihumanisme. J'appris la solidarité."[94]

Ou encore en une formule qui tient presque du proverbe:

> "Non seulement la guerre avait changé mes rapports à tout, mais elle avait tout changé."[95]

On peut dire que Simone de Beauvoir et Sartre auront fait l'un et l'autre, elle davantage que lui, qui l'avait pourtant précédée dans cette voie, une grande découverte : celle de l'importance de la politique et de la réalité du malheur humain. Ils passeront, alors, du plan de l'individualisme ouvert, du plan de l'anarchisme, à celui de l'action positive. Simone de Beauvoir écrit:

[94] *Ibidem*, pp. 367-368.
[95] *Ibidem*, p. 613.

> "A partir de 1939, tout changea; le monde devint un chaos, et je cessai de rien bâtir; je n'eus d'autre recours que cette conjuration verbale: une morale abstraite; je cherchai des raisons, des formules pour me justifier de subir ce qui m'était imposé. J'en trouvai auxquelles je crois encore; je découvris la solidarité, mes responsabilités."[96]

Les ouvrages de Simone de Beauvoir qui ont été écrits pendant les années de la guerre, et les années qui suivront la Libération reflètent les expériences existentielles et métaphysiques qu'elle a connues pendant la guerre. Les thèmes de ces œuvres nous montrent ses préoccupations d'auteur dans cette période-là.

Sartre aussi cherchait un salut dans la littérature. Ceci dit, à ce moment-là il se consacre à l'écriture parce que pour eux c'était "l'unique forme de résistance (…) accessible."[97] Sartre ne disait jamais qu'il avait "de la valeur", écrit Simone de Beauvoir. Mais il estimait que certaines importantes vérités s'étaient révélées à lui, et qu'il avait pour mission de les imposer au monde:

> "Les livres introduisaient en ce monde déplorablement contingent une nécessité qui rejaillissait sur leur auteur; certaines choses devaient être dites par lui, et alors il serait tout entier justifié." [98]

En effet, l'un et l'autre cherchaient leur salut dans la littérature. Cependant, dans ce même projet d'écriture, Simone de Beauvoir reconnaissait à Sartre une "véritable priorité"; elle avait ressenti cette foi en l'œuvre à venir de Sartre dès leur première rencontre. Il y avait une différence essentielle, une différence dans

[96] *Ibidem*, p. 561.
[97] *Ibidem*, p. 514.
[98] *Les Mémoires d'une jeune fille rangée*, *op. cit.* p. 341.

la qualité de l'investissement : lui ne vivait que pour écrire; elle ne concevait pas de vivre sans écrire.

III. 2. Perdre la foi ou le refus d'une chrétienté

Simone de Beauvoir allait donc prendre conscience du monde extérieur sous la pression de l'histoire. Elle devait aussi prendre conscience que les réponses n'étaient pas données par la culture qu'elle avait reçue; elle devait prendre conscience de sa propre histoire et décider d'abandons nécessaires.

Ses premiers souvenirs sont pleins de sentiments religieux. Tout lui parle de Dieu. Depuis l'âge de sept ans, elle allait avec sa mère trois fois par semaine à Notre Dame des champs. Comme elle l'écrit elle-même:

> "J'aimais dans la grisaille du matin le bruit de nos pas sur les dalles. Humant l'odeur de l'encens, le regard attendri par la buée des cierges, il m'était doux de m'abîmer aux pieds de la Croix, tout en rêvant vaguement à la tasse de chocolat qui m'attendait à la maison."[99]

Chez un enfant, la foi commence par les effusions de sentiment et surtout par de l'imagination avant de devenir plus profonde. Simone de Beauvoir a subi une double influence en ce qui concerne sa foi: celle de son foyer plutôt due à sa mère, et celle de son école.

Sa mère l'amène à la messe, elles prient ensemble, Sa mère était très pieuse et très pratiquante, sans une pointe de complaisance; et l'enfant reflétait ce qu'elle voyait en compagnie de sa mère. Malgré toute la bienveillance que Simone de Beauvoir accorde à sa mère, elle garde d'elle le souvenir d'une

femme qui aime qu'on lui obéisse, sans demander aucune explication, et sans réplique. Sa mère semble donc avoir été très autoritaire. Si Simone de Beauvoir voulait discuter ou interroger, elle entendait de sa mère cette seule réplique: "Quand j'ai dit non, c'est non."[100]

Les contraintes qu'elle rencontrait ne lui paraissaient pas empreintes de nécessité. Les lois de sa mère n'étant pas explicites, elles apparaissaient à cette jeune fille intelligente comme un insupportable obstacle à la liberté de l'action. Elle aurait voulu savoir quelles étaient les raisons qui rendaient nécessaires et acceptables tous ces interdits.

> "Au cœur de la foi qui m'accablait avec l'implacable rigueur des pierres, j'entrouvrais une vertigineuse absence: c'est dans ce gouffre que je m'engloutissais, la bouche déchirée de cris"[101]

Tant que Simone de Beauvoir fut attachée à sa mère, elle partagea sa croyance. Il vint cependant un temps où elle mit en question l'autorité de sa mère. Au dire de l'auteur:

> "Les réponses : "Ça se doit. Ça ne se fait pas", ne me satisfaisaient plus du tout. La sollicitude de ma mère me pesait."[102]

Au cours du temps de son adolescence, cette impression et ce sentiment devenaient plus clairs et envahissants. La veille de sa communion, elle n'accepta pas de se jeter aux pieds de sa mère "pour lui demander pardon de ses fautes"[103]

---

[99] *Ibidem*, p. 33.
[100] *Ibidem*, p. 34.
[101] *Ibidem*, p. 16.
[102] *Ibidem*, p. 107.
[103] *Ibidem*, p. 108.

comme on demandait à tout le monde de le faire au Cours Désir qu'elle fréquentait. Elle ne supportait déjà plus l'autorité de sa mère.

C'est à la même époque qu'elle commença à être plus attirée par son père. Elle avait déjà accompagné son père au théâtre, avec le sentiment "qu'il n'appartenait qu'à moi."[104]Et à propos de sa mère elle ajoute encore: "J'étais jalouse de la place qu'elle occupait dans le cœur de mon père, car ma passion pour lui n'avait fait que grandir."[105] Ici on a la sensation qu'elle considère même sa mère, comme sa rivale. C'est la raison pour laquelle, elle s'efforçait de séparer sa propre mère de son père, ou au moins, quoique sans y réussir, à les opposer l'un à l'autre.[106]

Beaucoup plus rationaliste, son père était différent de sa mère. Comme le précise l'auteur:

> "Papa n'allait pas à la messe, (…) il ne croyait pas."[107]

Ainsi malgré le sentiment qu'elle avait de la forte présence du Dieu Tout Puissant, elle fut violemment frappée par les idées de son père. L'attitude de son père, sa mère la trouvait naturelle: ils habitaient deux mondes complètement différents. Et Simone de Beauvoir, dès cette époque-là, s'habitua à considérer que:

> "La sainteté était d'un autre ordre que l'intelligence; et les choses humaines - culture, politique, affaires, usages et coutumes - ne relevaient pas de la religion. Ainsi reléguai-je Dieu hors du monde."[108]

[104] *Ibidem*, p. 72.
[105] *Ibidem*, p. 108.
[106] *Ibidem*, pp. 109-110.
[107] *Ibidem*, p. 43.

Avant la mise en question de l'autorité de sa mère, puis l'adhésion, affective et passionnée, à la parole de son père qui n'était pas croyant, les vérités de foi, avaient été portées par son milieu familial ou par celui de son école, mais n'étaient pas explicitées. Son évolution sentimentale et raisonnée la fit passer de la foi à l'incroyance. Du même coup, les légendes et les pieux mensonges qui se trouvaient naguère dans l'éducation des enfants de "bonne famille" et la formation religieuse apportée par sa mère, furent des raisons qui accentuèrent son détournement de la foi. Elle entendait, par exemple, "qu'à Noël, Jésus descendait dans la cheminée, ou que les parents achetaient leurs enfants"[109] et cela lui devenait insupportable comme contenu culturel.

Surtout, l'accord qui existait entre ses parents malgré leur divergence d'esprit et leurs différences d'idées et de comportements, était une rude épreuve pour son rationalisme. Elle remarque très tôt, qu'au moins, apparemment "ceux qui croyaient, et ceux qui ne croyaient pas menaient tout juste la même existence."[110]

A l'école, son rationalisme naturel était soumis à d'autres épreuves; un jour, un prédicateur raconta aux élèves l'histoire d'une petite fille qui, dévoré par le démon de la curiosité, avait lu des livres défendus. Elle avait perdu la foi, puis s'était suicidée. Cet apologue souleva d'indignation de notre auteur. "D'autant que, selon le prédicateur, il ne s'agissait pas de mensonges mais de vérités prématurément découvertes. Comment la vérité pouvait-elle avoir ce résultat?"[111] Ou encore:

> "Comment des mots agencés par des hommes peuvent ils détruire les surnaturelles évidences? Ce que je

[108] *Ibidem*, p. 44.
[109] *Ibidem*, p. 23.
[110] *Ibidem*, p. 75.
[111] *Ibidem*, p. 23.

> comprenais le moins, c'est que la connaissance conduisait au désespoir."[112]

Elle se disait à elle-même:

> "Un jour, je la verrai moi aussi, face à face, et je n'en mourrai pas: l'idée qu'il y a un âge où la vérité tue répugnait à mon rationalisme."[113]

On peut constater qu'à cause de l'éducation qu'elle a reçue et à cause des comportements différents qu'elle a observés dans son entourage familial et scolaire, Dieu lui-même, pour Simone de Beauvoir, semblait ajouter son autorité à celle de ses parents. Ainsi la volonté divine était la réponse préexistante à toute question : "Je sentais sur mes épaules le juge rassurant de la nécessité."[114] *Dieu le veut*, tranquillisant de toutes les inutiles curiosités, disait déjà la devise des Croisés au Moyen Age; et c'était bien cette perception là d'une transcendance qui enlevait aux hommes la nécessité de juger qui lui était transmise; dans sa morale, Simone de Beauvoir voit l'image d'un Tout Puissant de tout repos, un Dieu qui ordonne sans donner la moindre permission aux êtres humains de décider et de poser des questions. Elle avait ce sentiment que ce Dieu veut que les êtres humains acceptent aveuglément n'importe quoi de sa part, sans réfléchir et sans utiliser leur propre raison, qui cependant était un don de Dieu.

[112] *Ibidem*, p. 34.
[113] *Ibidem*, p. 84.
[114] *Ibidem*, p. 42.

III. 3. Le Moi-Centre. Elle "se croyait comme centre du monde"

Depuis sa jeunesse, Simone de Beauvoir croyait qu'elle était située au centre du monde, et ce centre se déplaçait avec elle. C'est pour cette raison qu'elle déniait toute existence à tous les événements qui n'existaient pas spécifiquement pour elle. C'était un comportement qui lui permettait de choisir dès le début d'ignorer tout ce qui n'était pas à sa portée. On peut constater que ce sentiment chez Simone de Beauvoir était aussi fort que le fut ensuite son engagement. Dans certains de ses livres, l'être se situe alors au centre du monde docile :

> "Moi, je suis là. Mais pour moi qui suis là, la place existe. (…) Et dans cette minute toutes les longues années de bonheur. Je suis là au cœur de ma vie. (…) Je suis tranquille à présent, parce que je me suis persuadée que où que j'aille, *le reste du monde se déplace avec moi.* C'est ce qui me sauve de tout regret. (…) J'ai compris qu'il fallait *se résigner à choisir.* (…) Au début ça m'a coûté; mais maintenant, je n'ai plus de regrets, parce que *les choses qui n'existent pas pour moi, il me semble qu'elles n'existent absolument pas.*"[115]

C'est le moi qui décide de ses rapports éventuels avec le monde extérieur. Ces rapports sont donc forcément unilatéraux, vont toujours du Moi au monde. Se sentant centre, l'être, selon Simone de Beauvoir en ce temps-là, vit en accord avec le monde parce que pour être son centre privilégié, il se cantonne au monde environnant. En outre, il se sent unique et différent de tous les autres dont il

[115] Simone de BEAUVOIR, *L'invitée*, Paris, éd. Gallimard, 1943, pp. 15-16.

s'éloigne orgueilleusement. Lui, il se sent élu pour un destin unique et supérieur qui n'est réservé qu'à lui. A titre d'exemple:

> "Ses yeux firent le tour du bar. Un monde quotidien; des hommes sans mystère. Mais n'avait-elle pas toujours su qu'elle était différente? Ne s'était- elle pas toujours sentie étrangère parmi eux, réservée pour un destin qui n'était pas le leur? Depuis son enfance il y avait eu un signe sur sa tête."[116]

Cette conscience de soi comme mesure du monde est à l'opposé de la notion d'engagement et il faudra le retournement des années de guerre, une véritable conversion, pour que Simone de Beauvoir devienne elle-même et soit capable d'engagement.

[116] Simone de BEAUVOIR, *Tous les hommes sont mortels*, Paris, éd. Gallimard, 1946, p. 48.

III. 4 -Etre elle-même

Préparée par le scepticisme de son père, à quatorze ans, Simone de Beauvoir perd la foi, et du même coup découvre comme tout le monde qu'elle aussi est "condamnée à mort". A présent la tâche la plus urgente pour Simone de Beauvoir est d'être elle-même. Passer son deuxième baccalauréat répondait à son choix d'une orientation philosophique, puisque c'était la totalité du réel qu'elle visait:

> "J'avais toujours souhaité connaître tout; la philosophie me permettrait d'assouvir ce désir, car c'est la totalité du réel qu'elle visait."[117]

Son entourage familial n'accepta qu'à contrecœur. Elle suivrait les cours de lettres à l'Institut Sainte-Marie, de Neuilly, en préparant Mathématiques Générales à l'Institut Catholique. Elle travaille beaucoup dans ce premier domaine qui n'est pas de son choix. Quand même, elle aimait beaucoup assister aux cours de Garrice qui enseignait la littérature à Sainte-Marie au point de s'inscrire à ses équipes sociales. En même temps elle prit connaissance de la littérature moderne par l'intermédiaire de son cousin Jacques, ce qui provoqua chez ses parents une irritation et un conflit ouvert, jamais résolu:

> "Je refusais les hiérarchies, les valeurs, les cérémonies par lesquelles l'élite se distingue, ma critique ne tendait, pensais-je, qu'à la débarrasser de vaines survivances: elle impliquait en fait sa liquidation. Seul l'individu me semblait réel, important: j'aboutirais fatalement à préférer à ma classe, la société prise dans sa totalité; somme toute, c'était moi qui avais ouvert les hostilités; mais je

[117] *Les Mémoires d'une fille rangée, op. cit.,* pp. 158-159.

> l'ignorais, je ne comprenais pas pourquoi mon père et tout mon entourage me condamnaient. J'étais tombée dans un traquenard; la bourgeoisie m'avait persuadée que ses intérêts se confondaient avec ceux de l'humanité; je croyais pouvoir atteindre, en accord avec elle, des vérités valables pour tous: dès que je m'en approchais, elle se dressait contre moi. Je me sentais «abrutie, désorientée, douloureusement». Qui m'avait mystifiée? Pourquoi? Comment? En tout cas, j'étais victime d'une injustice et peu à peu ma rancune se tourna en révolte."[118]

Simone de Beauvoir passe ses examens de mathématiques et de latin, et se tourne vers son premier projet: l'agrégation de philosophie. C'est au moment de la préparation de l'agrégation de philosophie, en juin 1929, qu'elle rencontre Sartre, qui ne la quitte plus; elle apprend aussi la mort de son amie Zaza. Et ces deux événements tirent un trait sur sa jeunesse. Elle tente de s'affranchir des préjugés de son milieu; Sartre et ses amis s'y emploieront avec succès:

> "Leur langage était agressif, leur pensée catégorique, leur justice sans appel. Ils se moquaient de l'ordre bourgeois; ils avaient refusé de passer l'examen d'E.O.R.: là-dessus, je les suivais sans peine. Mais sur bien des points je restais dupe des sublimations bourgeoises; eux ils dégonflaient impitoyablement tous les idéalismes, ils tournaient en dérision les belles âmes, les âmes nobles, toutes les âmes, et les états d'âme, la vie intérieure, le merveilleux, le mystère, les élites; en toute occasion - dans leurs propos, leurs attitudes, leurs plaisanteries - ils manifestaient que les hommes n'étaient pas des esprits mais des corps en proie au besoin, et jetés dans une aventure brutale. (…) Je compris vite que si le monde où m'invitaient mes

[118] *Ibidem*, p. 190.

> nouveaux amis me paraissait rude, c'est qu'ils ne déguisaient rien; ils ne me demandaient somme toute que d'oser ce que j'avais toujours voulu : regarder en face la réalité. Il ne me fallut pas longtemps pour m'y décider."[119]

Simone de Beauvoir n'habite plus chez ses parents et grâce à une délégation au lycée Victor-Duruy et quelques leçons particulières, elle subvient à ses propres besoins. Ceci dit qu'à partir d'octobre 1929, et pendant presque deux ans, elle s'enchante de sa liberté enfin conquise. Plus tard, évoquant cette période, elle écrit:

> "Dans toute mon existence, je n'ai rencontré personne qui fût aussi douée que moi pour le bonheur, personne qui s'y acharnât avec autant d'opiniâtreté."[120]

Soit seule, soit même avec Sartre à chacune de ses permissions puisqu'il fait son service militaire dans la météorologie, Simone de Beauvoir découvre avec beaucoup d'enthousiasme son indépendance. Avec Sartre, elle s'intéresse passionnément aux gens, à la littérature, au cinéma, à leur œuvre à venir. Elle s'efforce de modeler un avenir plus conforme à leurs conceptions. Notamment, leur entente lui paraît à présent assurée d'échapper à l'insignifiance.

> "Avec lui, un projet n'était pas un bavardage incertain, mais un moment de la réalité. (…) D'une manière plus générale, je savais qu'aucun malheur ne me viendrait jamais par lui, à moins qu'il ne mourût avant moi."[121]

C'est au printemps de 1931 que cette harmonie dans leur couple risqua d'être remise en question par leur travail, puisque Simone de Beauvoir étant

[119] *Ibidem*, pp. 335-336.
[120] *La Force de l'âge, op. cit.,* p. 32.

nommée à Marseille, Sartre le fut au Havre. Ce fut dans ces conditions que Sartre lui proposa le mariage, qu'elle n'accepta pas.

> "Il était stupide de sacrifier à des principes. Je dois dire que pas un instant je ne fus tentée de donner suite à ses suggestions."[122]

En 1932, elle est nommée au lycée de Rouen et se trouve ainsi à nouveau rapprochée de Sartre, toujours en poste au Havre. Cette situation était une occasion pour eux de se retrouver, et leur permit de vivre soit chez l'un, soit chez l'autre pendant les quatre années suivantes. Ils disposent, en dehors de leurs cours, à la fois d'un extrême appétit de lectures, - elle a dit à ce propos: "nous lisions tout ce qui paraissait,"[123] - de leur goût pour le cinéma, et de leur "ardent intérêt pour les faits divers" où se reflète à l'état brut la société à laquelle ils refusent de s'intégrer. De plus, par-dessus toutes les passions, existe le trio qu'ils forment à partir de 1934, avec Olga Kosakievicz, qui deviendra le sujet de *L'Invitée*, Olga revêtant les traits de Xavière dans ce roman.

> "La liberté est une source inépuisable d'inventions et chaque fois qu'on en favorise l'essor on enrichit le monde. (…) Les choses se passent entre nous comme nous l'avions escompté. Olga connaissait nos amis, elle partageait nos expériences; nous l'aidions à s'enrichir, et son regard ranimait pour nous les couleurs du monde. Ses dédains d'aristocrate en exil s'accordaient avec notre anarchisme antibourgeois. Ensemble, nous haïssions les foules dominicales, les dames et les messieurs comme il faut, la province, les familles, les enfants et tous les humanistes. Nous aimions les musiques exotiques, les

[121] *Ibidem*, pp. 27-28.
[122] *Ibidem*, p. 81.
[123] *Ibidem*, p. 262.

> quais de la Seine, les péniches et les rôdeurs, les petits caboulots douteusement famés, le désert des nuits. (…) Pris à la magie qui naissait de nos regards entrecroisés, chacun de nous se sentait à la fois ensorceleur, ensorcelé. Dans ces instants, le "trio" semblait une éblouissante réussite."[124]

Presque à chacune des vacances, ils voyageaient ensemble en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Sicile, en Grèce et en Europe centrale.

A ce moment-là Sartre entendit parler de la phénoménologie par Raymond Aron; pour en savoir plus, en septembre 1933, il va étudier Husserl pendant quelques mois à l'Institut Français de Berlin. "Sartre parti pour Berlin, je me désintéressai tout à fait des affaires publiques".[125] Là-bas Sartre écrivit L'Essai sur la transcendance de l'Ego qui parut en 1939. En même temps, il poursuivait ses recherches autour du personnage de Roquentin, le héros de *La Nausée*.

Simone de Beauvoir, de son côté, écrivait un recueil de nouvelles intitulé *Primauté du spirituel* "dont j'indiquai le thème par un titre ironiquement emprunté à Maritain"[126] qui ne parut qu'en 1979. A ce moment-là, la politique ne les intéresse pas encore et, comme il a été dit plus haut, rien, ni la guerre d'Espagne, ni l'expérience du Front Populaire en France, ne viennent bouleverser leurs attitudes et leurs projets de vie; la politique est juste un objet de réflexion théorique et de discussion pour Simone de Beauvoir et Sartre. Ils sont à Prague en 1934 quand ils apprennent l'assassinat de Dollfuss, mais restent à Prague dans

[124] *Ibidem*, p. 262.
[125] *Ibidem*, p.180.
[126] *Ibidem*, p. 229.

leur calme et leur quiétude. La montée de nazisme laisse Simone de Beauvoir à son "rêve de schizophrène"[127].

> "Les problèmes économiques et sociaux m'intéressaient, mais sous leur aspect théorique. (…) Mais les articles politiques m'assommaient. (…) Je voulais qu'on dédaignât les futiles contingences de la vie quotidienne. (…) Il s'agissait en fait d'une fuite. (…) Je me suis longtemps entêtée cependant dans ce «refus de l'humain» dont s'inspirait mon esthétique."[128]

Elle éprouve aussi son métier comme une contrainte; à cause du contenu de ses cours, elle est très mal vue par la bourgeoise rouennaise. Et puis en février 1934, elle retrouve Sartre à Berlin et pendant tout l'été elle voyage et visite, seule ou avec lui, la Normandie, l'Allemagne, l'Autriche, la Tchécoslovaquie, l'Alsace. Ensuite, en septembre, elle part pour la Corse où elle découvre "les joies du camping"[129] sous la tente.

C'était pourtant à la même époque que Maria Vérone et Louise Weiss réclament le vote des femmes, mais puisqu'elle était apolitique c'est la raison pour laquelle cet événement ne la touche pas comme elle le confesse en faisant une sorte de *mea culpa*:

> "Elles avaient raison; mais comme j'étais apolitique et que je n'aurais pas usé de mes droits, il m'était tout à fait égal qu'on me les reconnût ou non."[130]

[127] *Ibidem*, p. 154.
[128] *Ibidem*, pp. 154-155.
[129] *Ibidem*, p. 205.
[130] *Ibidem*, p. 221.

On peut rappeler aussi le moment de la formation du Front Populaire dont elle a écrit :

> "Telle était, à l'époque, notre attitude; les événements pouvaient susciter en nous de vifs sentiments de colère, de crainte, de joie : mais nous n'y participions pas; nous restions spectateurs."[131]

En 1935, ayant passé un an sans écrire, Simone de Beauvoir voulait absolument trouver un travail sérieux: mais lequel? Elle a bien conscience que sa voie n'est pas philosophique mais littéraire:

> "Pourquoi ne fus-je pas tentée de m'essayer à la philosophie? (…) J'avais de solides facultés d'assimilation, un sens critique développé et la philosophie était pour moi une réalité vivante. Elle me donnait des satisfactions sur lesquelles je ne me blasai jamais. Cependant je ne me considérais pas comme une philosophe; je savais très bien que mon aisance à entrer dans un texte venait précisément de mon manque d'inventivité. (…) Exposer, développer, juger, colliger, critiquer les idées des autres, non, je n'en voyais pas l'intérêt. (…) Je voulais communiquer ce qu'il y avait d'original dans mon expérience. Pour y réussir, je savais que c'était vers la littérature que je devais m'orienter."[132]

En 1936 c'est l'échec du trio, Olga - Sartre - Simone de Beauvoir. Et en octobre 1936 Simone de Beauvoir fut nommée au lycée Molière à Paris, et Sartre à Laon. La guerre d'Espagne qui faisait rage dans ce pays, menaçait de se propager. *Primauté du spirituel,* le texte de Simone de Beauvoir est refusé chez

[131] *Ibidem*, p. 224.

Gallimard et chez Grasset; de même que le *Melancolia* de Sartre chez Gallimard.

En 1938, Sartre travaille sur *Les Chemins de la liberté* et Simone de Beauvoir sur *L'Invitée;* sa famille et ses amies d'enfance trouvèrent tardif ce début littéraire, mais Simone de Beauvoir explique clairement pour quelle raison ce récit ne pouvait encore avoir eu lieu; selon elle:

> "La littérature apparaît lorsque quelque chose dans la vie se dérègle; pour écrire (…) la première condition c'est que la réalité cesse *d'aller de soi*; alors seulement on est capable de la voir et de la donner à voir. Au sortir de l'ennui et de l'esclavage de ma jeunesse, j'ai été submergée, étourdie, aveuglée; et comment eussé-je puisé dans mon bonheur le désir de lui échapper? Mes consignes de travail demeurèrent creuses jusqu'au jour où une menace pesa sur lui et où je retrouvai dans l'anxiété une certaine solitude. La mésaventure du trio fit beaucoup plus que me fournir un sujet de roman : elle me donna la possibilité de le traiter."[133]

A l'occasion de ces événements, on assiste à la réalisation de sa vocation d'écrivain, qui est bien le début de son engagement, enraciné dans ce qui lui arrive personnellement - l'aventure du trio, l'insatisfaction de son activité professionnelle - et non dans la prise de conscience de ce qui bouleverse le monde. La première étape est cependant franchie. Simone de Beauvoir est devenue elle-même; elle a conquis sa liberté en abandonnant les préjugés de son éducation, elle a fait l'expérience du lien à autrui; elle est entrée pas à pas dans un monde où elle est "comme les autres", et elle accepte de livrer aux autres son

[132] *Ibidem*, pp. 228-229.
[133] *Ibidem*, p. 374.

expérience singulière parce qu'elle fait partie du monde. Ces transformations radicales sont bien évidemment liées non seulement aux faits de sa vie privée avec Sartre, mais aussi à l'évolution intellectuelle de celui-ci qui, de son côté, construisait sa philosophie.

IV. Jean Paul Sartre : vers la responsabilité et l'engagement

Sartre a cumulé dans le paysage français les rôles et fonctions, constituant ainsi une figure de l'intellectuel total : à la fois philosophe, écrivain, romancier, essayiste, dramaturge, critique et directeur de revue. Il a usé de tous les styles, érudit, romanesque, théâtral, jusqu'à essayer l'écriture de reportage et cinématographique, et a même réalisé quelques émissions radiophoniques.

Mais en réalité, son entrée en littérature est tardive, puisqu'elle date de l'extrême fin de l'entre deux-guerres mondiales. Cette situation se révélera un atout à la Libération. Elle lui permet alors de se présenter comme un auteur neuf, issu de la guerre. Autrement dit, il se trouve être profondément un écrivain façonné par l'entre-deux-guerres, et dont la vision de la littérature a été formée à cette époque par un suivi très attentif de l'actualité littéraire. Dans ces conditions, Sartre est particulièrement bien placé pour tirer les leçons de l'expérience vécue. Son engagement apparaît à l'extrême fin des années trente.

L'Enfance d'un chef, paru en 1939, propose une vision satirique du parcours intellectuel d'un jeune ligueur d'Action française. Sartre commente la même année l'œuvre de John Dos Passos, le plus engagé de romanciers américains. Une fois mobilisé, il met à profit les loisirs de la "drôle de guerre" pour remodeler sa pensée philosophique autour des concepts de liberté et d'historicité, et pour commencer un cycle romanesque*, Les Chemins de la*

liberté, qui concrétise son ambition d'un roman engagé. Au sortir de la guerre, il est muni d'une pensée philosophique constituée et d'une doctrine littéraire.

R. M ALBERES[134] a bien caractérisé son évolution, qui présente plusieurs points communs avec ce que nous avons remarqué chez Simone de Beauvoir : être, au temps de l'avant-guerre, un individualiste parfait, ne se souciant pas de la marche du monde, mais découvrir peu à peu qu'il est lié, malgré lui, aux phénomènes collectifs. De là vient que pour Sartre liberté et responsabilité sont désormais indissociables. Le basculement est bien visible à travers l'écriture des *Chemins de la liberté*, dont on peut dire qu'elle est une œuvre-pivot. Par ailleurs Sartre est bien le premier écrivain de l'après-guerre, car dans ce roman les hommes de 1938 sont jugés dans un esprit qui est celui de la France de la Libération; Sartre pourtant va plus loin, poursuit le chemin au-delà du jugement, et prend pied dans l'action politique qui devient, tout comme l'écriture, son engagement.

C'est bien le progrès de la pensée de Sartre qui l'a conduit à estimer que l'écrivain doit jouer un rôle politique avant tout. Il fonde alors la revue politique *Les Temps Modernes*. Puis dans *Qu'est que la littérature*? il explique et met à jour la fonction des écrivains. Selon lui, l'homme de lettres doit renoncer aux thèmes "universels" en faveur des thèmes "d'actualité" qui concernent la vie réelle, ses soucis, ses problèmes, disons la condition des êtres humains.

> "Que ces bonnes volontés abstraites au lieu de rester solitaires et de jeter dans le vide des appels qui ne touchent personne à propos de la condition humaine en général (…), s'*historialisent* en conservant leur pureté et

[134] R-M. ALBERES, *Jean-Paul Sartre*, éd. Universitaires, Paris, 1953, pp. 23-24.

qu'elles transforment leurs exigences formelles en revendications matérielles et datées."[135]

Depuis la fondation des *Temps Modernes,* Sartre s'est consacré à l'analyse politique et même à l'action. En tous cas, c'est l'ensemble des événements de 1939 à 1944, des malheurs subis pendant l'occupation, l'abstentionnisme, qui le touchent au plus près et lui servent pour la démonstration de sa pensée. C'est à ce moment-là que Sartre prétend que l'homme n'est plus un individu isolé, est lié au destin de son époque, et par son existence même y joue un rôle. La vie de chaque être humain ne dépend pas seulement de lui et de sa liberté, mais d'une *situation* et de la condition où il se trouve. Même ses actes purement individuels se répercutent sur tous, et s'il refuse d'agir, son absence d'action se répercute aussi sur tout et tous.

Selon Sartre chaque être humain a une certaine liberté qui dans un sens, peut se considérer comme entière. Cela signifie que chaque individu d'une part est libre à chaque moment de choisir entre beaucoup de solutions, mais que d'un autre côté chaque homme nous semble déterminé par sa naissance, par son hérédité, par sa classe sociale et la nation à laquelle il appartient, ce qui constitue sa situation, et c'est seulement dans cette situation et par rapport à elle qu'il est libre. Par exemple la liberté d'un pauvre ne signifie pas qu'il peut faire tout ce qu'un riche a la possibilité de le faire. Mais une fois que ce pauvre reconnaît qu'il est pauvre, il est libre d'accepter sa pauvreté, ou de se plaindre, ou de tenter de s'enrichir. Même à ce moment-là il est libre de choisir la façon de s'enrichir. L'homme est libre, mais libre par rapport à une question qu'il ne peut éluder.

Ainsi, ici la question est que l'homme est libre mais en acceptant sa situation. Il est donc nécessaire pour chaque individu, avant d'être réellement

[135] J.P SARTRE, *Qu'est- ce que la littérature? Situation II*, Paris, éd. Gallimard, 1948, p. 293.

libre, de reconnaître sa situation, et c'est alors par rapport à elle qu'il aura liberté de la transformer ou non, de l'accepter ou non.

> "Cette liberté, il ne faut pas l'envisager comme un pouvoir métaphysique de la "nature" humaine et ce n'est pas non plus la licence de faire ce qu'on veut, ni je ne sais quel refuge intérieur qui nous resterait jusque dans les chaînes. On ne fait pas ce qu'on veut et cependant on est responsable de ce qu'on est: voilà le fait."[136]

A présent, on peut constater que toutes les notions morales de Sartre ont double sens. Selon lui l'homme est libre parce que c'est lui qui donne une signification aux choses, il l'est donc ainsi par nature, parce que le sens du monde dépend de lui. Mais s'il refuse de faire usage de cette liberté, et joue seulement un rôle au lieu de vivre vraiment, il aliène sa liberté. Ceci signifie que l'homme est entièrement libre s'il évite la routine. Ainsi la liberté ne vaut que par l'usage qu'on en fait; elle exige une responsabilité et un engagement

A dire vrai on peut dire que l'homme est responsable, mais il peut fuir sa responsabilité. Autrement dit, il est engagé, malgré lui, dans la vie collective et au sein de la société dont il dépend et qui dépend de lui. Ceci représente une responsabilité, même si quelqu'un ne veut pas le reconnaître. Mais elle semble cesser ici d'être une valeur morale aux yeux de Sartre. Pour lui aucune valeur morale ne peut être attribuée à la responsabilité puisqu'elle est un simple fait, puisqu'elle est inévitable, "automatique", "imposée par les faits". Seulement la valeur morale peut résider dans le fait de *prendre conscience* de cette responsabilité et d'agir en conséquence. C'est certainement la responsabilité elle-même qui pèse sur chaque être humain, mais seulement d'une façon implicite.

Pour le dire en bref, chaque individu est solidaire des autres en fait, puisque, même s'il s'abstient d'agir, il influe par là sur la marche du monde, et la marche du monde finit bien par le concerner et le toucher. Mais c'est une solidarité théorique, qui est différente de la solidarité consciente. Dans la description de l'homme, Sartre place au rang des faits la liberté, la responsabilité, la solidarité. Simone de Beauvoir sera du même avis.

[136] J.P SARTRE, Présentation des Temps Modernes, dans *Situations, II*, *op. cit.,* pp. 26-27.

DEUXIEME PARTIE

LA GENESE ET L'EVOLUTION DE L'ENGAGEMENT CHEZ SIMONE DE BEAUVOIR

L'année 1939 marque un point de départ chez Simone de Beauvoir ainsi que chez Sartre; ils renoncent en effet cette année-là à leur individualisme et décident de s'engager activement dans le domaine littéraire, philosophique et socio-politique. Au fur et à mesure que le temps passe "la force de l'âge" cède à "la force des choses" et ils se mêlent beaucoup plus que naguère aux événements socio-politiques de leur époque.

> "A vingt ans je pensais qu'il fallait vivre en dehors de tout: maintenant je pense le contraire. J'étais déjà de gauche en ce temps-là, théoriquement mais pratiquement j'avais une attitude de droite, je croyais que l'écriture devrait rester apolitique. La guerre m'a montré à quel point je dépendais du reste du monde et combien j'en étais solidaire."[137]

I. De l'aventure à la responsabilité

Possédée par la conscience vécue de sa propre temporalité, Simone de Beauvoir refuse d'abord d'accepter certaines réalités du monde, y compris les menaces qui pesaient sur ce monde. Pourtant, finalement elle ne peut plus persister à nier une réalité inquiétante. Elle devient si inquiète et angoissée que les choses commencent à perdre leurs plénitudes éternelles qu'elles avaient auparavant à ses yeux. Elle écrit à ce propos :

> "Le bleu du ciel, le bleu de la mer par moments m'accablaient, moi aussi, j'avais l'impression que quelque

[137] Simone de BEAUVOIR, Interview par Madeleine CHAPSAL paru dans *Les Ecrivains en personne*, Julliard, 1960.

> chose s'y cachait, pas une pieuvre mais soudain tout allait se déchirer."[138]

Désormais, elle se voit devant deux réalités. Tandis que lentement une guerre va vers l'éclatement et se développe, trop attachée qu'elle est à son bonheur et son individualisme, à sa tranquillité, elle n'arrive toujours pas à se débarrasser de ses imaginations, de ses illusions, de ses idées.

> "Je pense à toute cette vie derrière moi qu'aucun avenir ne pourra m'enlever. Ca ne me fait plus peur de mourir."[139]

Mais d'un autre côté une autre vérité se fait jour, une vérité incapable de dégager Simone de Beauvoir de la peur, la détresse ni le moi, mais qui pourtant l'a poussée à mieux réfléchir, à sortir de l'indifférence. Une vérité qui implique déjà le sentiment de sa responsabilité.

"Qu'est-ce que je demande aujourd'hui à ma vie, à ma pensée, comment est-ce que je me situe dans le monde?" Dans cette perspective, la notion du bonheur qui était toujours pour elle comme l'objet personnel primordial, ne pouvait pas échapper à une révision très attentive.

> "Pour moi, c'était avant tout une manière privilégiée de saisir le monde; si le monde change au point de ne plus pouvoir être saisi de cette façon, le bonheur n'a plus d'importance."[140]

[138] *La Force de l'âge, op. cit.*, p. 386.
[139] *Ibidem*, P. 412.
[140] *Ibidem*, p. 409.

Car le sentiment d'une existence réduite à la passivité et dépossédée d'elle-même détruit l'idée de bonheur. Isolée de ses amis, séparée de Sartre, elle éprouve amèrement la distance qui existe entre la disposition personnelle de soi et la brutalité d'un monde en pleine guerre. Cependant elle ne cède pas au désespoir et se rend compte que même si tous ses rêves de bonheur sont anéantis et qu'elle n'arrive pas ressusciter le passé, elle peut toujours espérer le restituer d'une certaine manière et à une place secondaire. Car même si le passé est passé, rien ne peut définitivement nous arracher notre avenir.

> "De toutes mes forces soudain, je crois en un *après*: la preuve c'est que j'ai acheté ce carnet, de l'encre, et que je viens de noter l'histoire de ces derniers jours. Pendant ces trois semaines, je n'étais nulle part, il y avait de grands événements collectifs avec une angoisse physiologique particulière; je voudrais redevenir une personne avec un passé et un avenir."[141]

Dorénavant, elle cesse de croire qu'une vie ressemble toujours à une belle histoire et qu'un être humain peut vivre indifférent aux événements et aux autres, et aussi indépendant de sa conscience. Alors elle surmonte le sentiment d'indifférence au monde qui l'avait habitée jusque là. On doit mentionner ici que, loin d'être singulière, l'indifférence était une attitude assez commune aux jeunes gens de la génération de Simone de Beauvoir. Petit à petit, elle trouve la source de ses erreurs: l'individualisme et l'inconscience de la solidarité. Elle comprend qu'il y a une grande distance entre les fantaisies, le désir individuel de vivre et l'action réelle qui exige avec véhémence la lutte permanente contre la fatalité. D'ailleurs, dès le printemps de l'année 1939, elle perçoit son attitude antérieure de non-engagement comme un "anti-humanisme". Et quand elle jette en 1965 un regard très lucide sur l'attitude du couple qu'elle formait avec Sartre dans ces

[141] *Ibidem*, p. 465.

années d'avant-guerre, elle constate que c'était "la force des choses" qui était la raison de l'indifférence, de son individualisme, de son pessimisme, de son optimisme, de ses prises de position ou même de la relativité de son engagement**.**

En réalité, depuis ses vingt ans, Simone de Beauvoir n'était consciente que des relations individuelles et c'est par la guerre qu'elle arrive à découvrir une autre perspective.

> "Idées, valeurs, tout fut bousculé; le bonheur même perdit son importance. (…) En fait, je n'y (mon ancienne idée de bonheur) échappai jamais tout à fait. Plutôt, je cessai de concevoir ma vie comme une entreprise autonome et fermée sur soi; il me fallut découvrir à neuf mes rapports avec un univers dont je ne connaissais plus le visage."[142]

Elle retrouve la paix du cœur et la tranquillité au retour de Sartre, mais c'est autre chose que ce qui existait auparavant:

> "Les événements m'avaient changée; ce que Sartre appelait naguère ma "schizophrénie" avait fini par céder aux démentis que lui avait infligés la réalité. J'admettais, enfin, que ma vie n'était pas une histoire que je me racontais, mais un compromis entre le monde et moi; du même coup, les contrariétés, les adversités avaient cessé de m'apparaître comme une injustice; il n'y avait pas lieu de se révolter contre elles, il fallait trouver un moyen de les tourner ou de les subir."[143]

[142] *La Force de l'âge*, *op. cit.,* Coll. Folio, p. 424.

A présent par la force des choses et la force de se mêler à l'Histoire, Simone de Beauvoir ne veut plus être inactive. Ainsi elle passe de l'ombre de l'indifférence et de l'individualisme à la lumière d'être une personnalité de la vie publique. Et avec ses œuvres qui montrent l'importance d'autrui, la résistance, la liberté, la responsabilité, elle devient aux seuils des années 50 un écrivain engagé. Surtout avec *Le Deuxième Sexe*, *Les Mandarins* et ensuite avec *La Vieillesse*, elle fortifie et entérine cette image de l'intellectuelle et de l'écrivain engagé.

II. Simone de Beauvoir face à l'engagement politique et philosophique de Sartre

L'engagement politique de Sartre fut décidé pendant la guerre, mais ne devint réellement effectif qu'après la libération.

C'est dans *La Force de l'âge* que Simone de Beauvoir rend compte du premier signe de la conversion de Sartre à l'égard de la politique pendant une permission :

> "Sartre pensait beaucoup à l'après-guerre; il était bien décidé à ne plus se tenir à l'écart de la vie politique. Sa nouvelle morale basée sur la notion d'authenticité (…) exigeait que l'homme " assumât" sa "situation"; la seule manière de le faire c'était de la dépasser en s'engageant dans une action; toute autre attitude était une fuite, une prétention vide, une mascarade fondées sur la mauvaise foi."[144]

[143] *Ibidem*, pp. 554-555.
[144] *La Force de l'âge, op. cit.,* Coll. Soleil, p 442.

Sartre est fait prisonnier le 21 juin 1940. Il revient de captivité après son évasion en avril 1941. Le jour même où il retrouve Simone de Beauvoir à Paris, il la bouleverse d'abord par "la raideur de son moralisme": elle le trouva "bordé de principes"; il condamnait catégoriquement le "marché noir" et plus généralement, "toute compromission avec les occupants."[145]

> "Il me surprit encore d'une autre manière; s'il était revenu à Paris, ce n'était pas pour jouir des douceurs de la liberté, mais pour agir."[146]

Il tente tout de suite, de mettre en œuvre le projet qu'il avait conçu durant sa captivité: "s'unir, organiser la résistance."[147] C'était la première tentative concrète de mettre en pratique sa nouvelle morale.

Dès son retour, Sartre reprit son poste de professeur; et se préoccupa de chercher des contacts politiques. Lors de la première réunion à laquelle ses amis intellectuels participent, les objectifs du mouvement s'établirent: il ne s'agira pas d'organiser des attentats mais de recruter des adversaires du nazisme, de recueillir des renseignements et de les diffuser au moyen d'un bulletin ou sous forme de tracts. Outre les prises de contact et le travail d'information, l'objectif lointain était de préparer l'avenir, de multiplier les études, les réflexions et les discussions en vue d'élaborer une nouvelle doctrine de la démocratie.

Sur ces bases, Sartre et Simone de Beauvoir entrèrent bientôt en rapport avec différentes formations de résistance. Mais en même temps, Sartre s'était remis au travail littéraire: il termina *L'Age de raison*, en attendant d'entreprendre

[145] *Ibidem*, pp. 493-494.
[146] *Ibidem*, pp. 493-494.
[147] *Ibidem*, p. 494.

la rédaction de *L'Etre et le Néant*. Et puis il forma le projet d'une pièce de théâtre qui plus tard s'appellera *Les Mouches*, qui est sa première œuvre de littérature engagée.

Simone de Beauvoir et Sartre voyagent alors ensemble à bicyclette en zone libre pour tenter d'intégrer leur groupe "Socialisme et Liberté" à un ensemble plus vaste. Mais ils n'obtiennent aucun résultat. Même à Paris, tous les mouvements de la première heure avaient été réduits à l'impuissance totale:

> "Nés, comme la nôtre, d'initiatives individuelles, ils réunissaient des bourgeois et des intellectuels qui n'avaient aucune expérience de l'action clandestine, ni même de l'action tout court; on avait beaucoup plus de peine qu'en zone libre à communiquer, à fusionner: ces entreprises demeurèrent sporadiques et leur éparpillement les vouait à une décourageante inefficacité."[148]

Le parti communiste était le seul qui possédât "un appareil, une organisation, une discipline."[149] Sartre tenta donc de prendre des contacts avec les communistes, mais ceux-ci se méfiaient des groupes qui s'étaient créés en dehors du parti communiste et particulièrement, des *intellectuels petits-bourgeois*; il y eut des calomnies des communistes contre Sartre:

> "Ils déclarèrent à une de nos camarades que, si les Allemands avaient libéré Sartre, c'est qu'il s'était engagé à leur servir d'agent provocateur; je ne sais s'ils le croyaient ou non; en tout cas, ils élevèrent ainsi entre eux et nous une barrière impossible à franchir. La solitude à

[148] *Ibidem*, p. 513.
[149] *Ibidem*, p. 513.

> laquelle nous nous vîmes condamnés abattit notre zèle et il y eut parmi nous d'assez nombreuses défections."[150]

Les arrestations se multipliaient. Alors, Sartre qui éprouvait des scrupules avant de partir pour la zone libre, préféra renoncer à son projet plutôt que de faire courir à ses camarades des risques, que ne compensait aucune chance d'efficacité. Ce fut la dissolution de "Socialisme et Liberté". Dorénavant, l'unique forme de résistance de la part de Sartre, se fera à travers les écrits, surtout les pièces de théâtre.

L'évolution antérieure de Sartre lui facilita le passage de l'être au faire. Sartre exposa à Simone de Beauvoir sa nouvelle morale basée sur la notion d'authenticité:

> "De point de vue de la liberté, toutes les situations peuvent également être sauvées si on les assumait à travers un projet. Cette solution restait très proche du stoïcisme puisque les circonstances ne permettent souvent d'autre dépassement que la soumission; Sartre qui détestait les ruses de la vie intérieure ne pouvait pas se plaire longtemps à couvrir sa passivité par des protestations verbales."[151]

Donc, la philosophie de Sartre s'oriente de plus en plus vers la recherche des conditions d'action d'une liberté qui dépasse sa situation, en ce moment l'occupation et l'état de guerre. Auparavant, en écrivant ou même en pensant, Sartre avait pour souci primordial de saisir des significations. Mais après il a été

[150] *Ibidem*, p. 514.
[151] *La Force des Choses*, *op. cit.,* p 15.

convaincu que les significations venaient au monde par les entreprises des hommes.

C'est son expérience de prisonnier qui l'a marqué profondément; c'est elle qui lui a permis de concevoir le projet de l'action concrète résistance. Et ce fut cette expérience qui lui enseigna la solidarité:

> "Loin de se sentir brimé, il participa dans l'allégresse à la vie communautaire. Il détestait les privilèges, son orgueil exigeant qu'il conquît par ses seules forces sa place sur terre: perdu dans la masse, un numéro parmi d'autres, il éprouva une immense satisfaction à réussir, à partir de zéro, ses entreprises. Il gagna des amitiés, il imposa ses idées, il organisa des actions, il mobilisa le camp tout entier pour monter et applaudir, à Noël, la pièce qu'il avait écrite contre les Allemands, Bariona."[152]

Avec son historicité, Sartre avait découvert sa dépendance; il avait toujours considéré le prolétariat comme la classe à valeur universelle; mais tant qu'il avait cru atteindre l'absolu par la création littéraire, son "être pour autrui" n'avait eu qu'une importance secondaire.

Désormais, le vrai point de vue sur les choses était celui "du plus déshérité":

> "Le bourreau peut ignorer ce qu'il fait: la victime éprouve de manière irrécusable sa souffrance, sa mort; la vérité de l'oppression, c'est l'opprimé. C'est par les yeux des exploités que Sartre apprendrait ce qu'il était: s'ils le

[152] *Ibidem*, p. 16.

> rejetaient, il se trouverait enfermé dans sa singularité de petit- bourgeois."[153]

L'expérience de solidarité dans le camp des prisonniers de la guerre, donne à Sartre, l'occasion de dénouer les contradictions de son anti-humanisme:

> "En fait, il se rebellait contre l'humanisme bourgeois qui révèle dans l'homme une nature; mais si l'homme est à faire, aucune tâche ne pouvait davantage le passionner. Désormais, au lieu d'opposer individualisme et collectivité il ne les conçut plus que liés l'un à l'autre."[154]

C'est ainsi que Sartre passe de "l'esthétique d'opposition" de sa jeunesse à la notion de l'engagement dans ses positions neuves:

> "Il réaliserait sa liberté non pas en assumant subjectivement la situation donnée mais en la modifiant objectivement, par l'édification d'un avenir conforme à ses aspirations; cet avenir, au nom même des principes démocratiques auxquels il était attaché, le socialisme, dont seul l'avait écarté la crainte qu'il avait eue de s'y perdre, à présent il y voyait à la fois l'unique chance de l'humanité et la condition de son propre accomplissement."[155]

Sartre découvrit qu'il y a une mauvaise foi dissimulée dans l'exigence d'une morale chère à l'humanisme bourgeois. Il n'a pas essayé de définir la morale par des traités; *L'Etre et le Néant* est un traité d'ontologie, et non de morale. Et comme l'a confirmé Simone de Beauvoir, "ce livre ouvre les

[153] *Ibidem*, p. 17.
[154] *Ibidem*, p. 16.
[155] *Ibidem*, p. 16.

perspectives d'une morale seulement dans les dernières pages."[156] C'est pourquoi la partie du "social" y est faible comme Sartre lui-même l'affirma dans un entretien ultérieur; il dit que *L'Etre et le Néant* et *La Nausée*, c'était la fin d'une époque pour lui, malgré un développement continu à partir de *La Nausée*, et jusqu'à *La Critique de la raison dialectique*. La grande découverte de Sartre était le fait social pendant la guerre, parce qu'à son avis "être soldat sur un front, c'est vraiment être victime d'une société qui vous tient là où vous ne voulez pas être et qui vous donne des lois que vous ne voulez pas. Le social n'est pas dans *La Nausée*, mais on l'entr'aperçoit. (…) Selon Sartre, ce qu'il y a de très mauvais dans *L'Etre et le Néant*, ce sont les chapitres proprement sociaux, sur le "nous", à la différence des chapitres sur le "tu" et les autres."[157]

Chacun de nous pense que l'homme n'est pas tout à fait libre et ne peut pas l'être. Cependant c'est ici que nous pouvons entrevoir l'intention géniale, profonde et humaniste de la pensée de Sartre; il a beaucoup de respect pour *l'homme*, c'est pourquoi il ne prétend pas lui offrir une solution quelle qu'elle soit. "Originellement" l'homme est libre et aucune structure morale ou sociale préexistante ne limiterait cette liberté. Mais ceci ne veut pas dire que l'homme est libre sans condition. Autrement dit c'est la situation qui limite le pouvoir d'une liberté mais elle en est la condition primordiale: "on n'est libre qu'en situation".

> "La situation est à peu près à la liberté ce qu'est l'élément liquide au nageur: à la fois difficulté et point d'appui. L'eau résiste aux mouvements, mais sans eau il ne saurait être question de nager. Nous sommes donc jetés libres dans le monde et en situation dans le monde un peu comme Pascal disait: "Nous sommes embarqués "Nous

[156] Simone de BEAUVOIR, *Pour une morale de l'ambiguïté*, Paris, Gallimard, Coll. Idées, 1947, p. 15.
[157] Magazine Littéraire, N°. 176, Sep 1981, p. 70.

> sommes embarqués. L'existentialisme se plaçant à un point de vue humain et social dit: nous somme engagés. L'engagement est donc avant tout un état de fait."[158]

Sartre démontre dans *L'Etre et le Néant* que l'homme est originellement libre, autrement dit que l'homme est capable de tenir compte de sa situation dans sa volonté d'être libre. Si l'homme ne l'est pas, c'est qu'il choisit librement de ne pas être libre, c'est aussi sa liberté. "Nous sommes condamnés à être libres". En aucune manière l'homme ne peut échapper à sa liberté.

Mais chaque situation où se trouve une liberté est singulière, particulière. Et donc chaque homme, lui seul peut se proposer les lois les plus adéquates à sa situation, et résoudre les difficultés qui sont les siennes propres. Ce sont les raisons pour lesquelles Sartre ne prétend pas proposer une morale qui s'appliquerait dans toutes les situations.

Pourtant il y a des situations humaines qu'on peut modifier ce sont les conditions socio-historiques; ce sont les rapports avec les autres au niveau du groupe, de la collectivité. Sartre l'a découvert pendant la guerre. Désormais, Sartre pense que si l'homme n'est pas libre, ce sont les situations socio-historiques dans lesquelles il se trouve qui l'empêchent de l'être. Dès lors, il s'engage pour "la libération de la liberté"; sa liberté et celle des autres. L'attitude morale, c'est de ne pas se laisser engluer dans l'état d'objets, de s'arracher sans cesse à soi-même qui tente de fuir sa propre liberté. Dans cette perspective, l'engagement est une issue inventée par un homme authentique qui a pris conscience de sa "situation" objective: son être pour autrui; c'est l'intellectuel petit-bourgeois, qui essaie de dépasser par l'action cette situation donnée.

[158] Simone de BEAUVOIR, *L'Existentialisme et la sagesse des nations*, Paris, éd. Nagel, Coll. Pensée, 1948, p. 40.

Donc, une fois qu'il a pris conscience de son "historicité" et de sa dépendance vis-à-vis des autres, Sartre n'a plus tenté de fuir les responsabilités; son engagement est "de faire passer dans les relations des hommes et de transmuer en histoire cette liberté radicale qui est la négation de l'humanité comme espèce donnée et l'appel à une humanité qui se crée."[159]

La morale de Sartre fut vécue concrètement par lui-même à travers l'action: la résistance sous l'occupation et l'engagement politique après guerre. Ainsi se construisit à travers ses écrits la "morale existentialiste".

La phrase suivante de Marc Froment-Maurice résume bien cette analyse de la pensée philosophique de Sartre et son action, qui en est une conséquence nécessaire :

> "L'engagement, c'est la situation d'un existant pour qui l'historicité n'est qu'un mode de dévoilement de son être au monde originaire, par laquelle il se fait être."[160]

Dès la libération, Sartre entend maintenir une entente avec les communistes; il considère que le socialisme ne peut triompher que par le parti communiste car les masses marchaient derrière lui. L'échec de "Socialisme et Liberté" lui avait appris la leçon du réalisme. Mais on a vu que quand Sartre tenta en 1941 le rapprochement avec le parti communiste, ce fut un échec. Deux ans plus tard, en 1943, les intellectuels communistes voulaient l'unité d'action; ils proposèrent à Sartre de se joindre au Comité National des Ecrivains.

> "Il leur demanda s'ils avaient envie de faire entrer un mouton dans leurs rangs, mais ils déclarèrent tout ignorer

[159] Maurice MERLEAU-PONTY, "Un auteur scandaleux" dans *Sens et non-sens,* éd. Nagel. Coll. Pensées, 1948, p. 81.

> des bruits qu'en 1941 ils avaient fait courir sur lui. Il participa donc aux réunions que présidait Eluard et collabora aux *Lettres françaises*."[161]
>
> "Les rapports de Sartre avec les communistes furent très complexes: ils furent parfaitement amicaux, mais dès le début, il y avait eu de sérieuses divergences idéologiques avec les marxistes."[162]

Au cours des années suivantes, il y eut des rapprochements et des ruptures, de nouveaux rapprochements avec certains communistes selon l'évolution de la situation historique du monde et l'évolution idéologique de Sartre.

Alors que l'engagement de Sartre fut immédiat et direct dès la fin de la guerre, celui de Simone de Beauvoir nous paraît plus lent. Elle explique dans *La Force des Choses* pourquoi Sartre se trouvait engagé dans l'action d'une manière bien plus radicale qu'elle:

> "Sartre avait esquissé dans *L'Etre et Le Néant*, et comptait poursuivre, une description totalitaire de l'existence dont la valeur dépendait de sa propre situation; il lui fallait établir sa position, non seulement à travers des spéculations théoriques, mais par des options pratiques."[163]

Simone de Beauvoir soulignera à plusieurs reprises les différences entre l'engagement de Sartre et le sien:

---

[160] Marc FROMENT-MAURICE, Sartre et l'existentialisme, Paris, éd. Nathan, 1984, p. 74.
[161] *La Force de l'âge, op cit*., Coll. Soleil, p. 550.
[162] *La Force des choses, op cit*., Coll. Soleil, p. 17

"Sartre est idéologiquement créateur, moi pas."[164]

Elle a donc moins d'importance objective que Sartre comme théoricien de *l'engagement*; Sartre est engagé plus que quiconque, et plus qu'elle. Elle ne cessera d'insister sur le fait que la politique ne l'intéresse pas. Tandis que Sartre sera plongé dans les activités politiques, Simone de Beauvoir se limitera à le soutenir tout en faisant des réserves à l'égard de celles-ci. A ce propos c'est elle-même qui dit:

> "Je ne suis pas une femme d'action, ma raison de vivre, c'est d'écrire; pour la sacrifier, il aurait fallu me croire ailleurs indispensable. Ce n'était pas du tout le cas."[165]

Pourtant on constate que pour Simone de Beauvoir, la littérature cesse d'être un *absolu,* mais elle n'arrêtera pas d'écrire: des essais, des reportages, des romans et les mémoires. Elle s'engagera une fois totalement, pendant la guerre d'Algérie qu'elle vécut comme "un drame personnel"; jusque là elle aussi subira une évolution quant à sa responsabilité; elle hésitera au début devant l'engagement mais sera de plus en plus politisée. Pendant cette période-là, le genre romanesque devint impossible pour elle également.

Seule, l'autobiographie se révéla alors possible, car son unique désir était de raconter aux autres et à elle-même sa jeunesse, ce qui remonte très loin dans le temps; elle entreprit le premier volume: *Mémoires d'une jeune fille rangée*, en 1958. Le deuxième et le troisième volume de ses *Mémoires: La Force de l'âge* et *La Force des Choses* furent écrits pendant la guerre d'Algérie.

---

[163] *Ibidem*, p. 14.
[164] *Ibidem*, p. 674.
[165] *Ibidem*, p. 484.

III. L'Engagement philosophique propre de Simone de Beauvoir

Ecrivain engagé, c'est comme philosophe engagé que Simone de Beauvoir nous délivre son message. C'est dire que c'est à travers des œuvres philosophiques qu'elle analyse les thèmes d'autrui, de la liberté, de la responsabilité, de la foi, de l'action, du dévouement, du rôle, du droit de la femme et de son avenir, des droits de l'homme, pour ainsi donner une meilleure vue sur la relation entre les êtres humains afin de les aider à mieux connaître leurs besoins, leurs fautes, leur droits et qu'ainsi ils puissent reconstruire un monde meilleur où ils pourront mieux vivre dans la paix, le respect réciproque et en toute fraternité.

III. 1. Liberté et responsabilité

Au lendemain de l'occupation allemande, en 1947, Simone de Beauvoir écrivit: *Pour une morale de l'ambiguïté* et y explique sa pensée tout entière. En même temps, Jean-Paul Sartre publie sept cents pages, intitulées: *L'Être et le Néant*, fondant l'existentialisme athée en France. Il a distingué dans ce livre, l'en-soi, le pour-soi et leur impossible coïncidence, et estimé dans ce sillage la liberté individuelle. Mais il n'y a pas parlé de la morale. Tandis que, à côté de lui, Simone de Beauvoir a publié ce traité de morale qui prolongeait l'œuvre de Sartre et en fait, la complétait. En sachant que tout le monde ne peut avoir accès au grand ouvrage sur *L'Être et le Néant*, Simone de Beauvoir en tire, en des pages plus accessibles, les conséquences utilitaires, celles qui permettent aux disciples de Sartre, y compris elle-même, de se guider dans la vie.

Elle met au premier plan de sa démonstration, le caractère contradictoire et l'ambiguïté de la condition humaine. L'homme est un sujet conscient entre des choses et des objets qui l'entourent. Il est un "pour-soi au milieu des en-soi". A l'en croire:

> "D'être un sujet souverain et unique au milieu d'un univers d'objets, voilà qu'il le partage avec tous ses semblables; à son tour objet pour les autres, il n'est dans la collectivité dont il dépend rien de plus qu'un individu. Depuis qu'il y a des hommes et qu'ils vivent, ils ont tous éprouvé cette tragique ambiguïté de leur condition."[166]

Pour Simone de Beauvoir, c'est l'existentialisme qui est la seule philosophie qui parte pleinement de la condition humaine telle qu'elle est et de son ambiguïté, puisque l'idéalisme nie les choses et que le matérialisme nie la conscience; le réalisme quant à lui veut tout concilier; seul l'existentialisme tient compte de ce qu'il y a dans l'homme. Selon Simone de Beauvoir, cette philosophie n'est pas une philosophie de l'absurde, mais c'est une philosophie du choix. L'homme va choisir et, en un sens, son choix va enchaîner sa vie. Son choix est imprévisible, mais déterminé par le passé.

L'homme ne peut jamais réaliser complètement son projet. Mais la domination exercée sur soi-même, l'échec assumé, l'engagement qu'il a pris librement, vont révéler ce que signifie être un homme, ce que peut être un homme. Pour Simone de Beauvoir l'homme moral est celui qui dévoile l'être des autres, c'est-à-dire qui rend ceux-ci capables d'exercer eux-mêmes leur propre liberté. C'est ce qui explique qu'on ne peut pas accepter l'attitude esthétique des gens en face de la vie, qui sont seulement des spectateurs, ni non plus les indifférents qui préfèrent se détourner du présent pour se retourner vers le passé

où ils cherchent des justifications à leurs refus du monde moderne; tout aussi déconsidérée est l'attitude des savants prétendant tout expliquer, et aussi celle de l'artiste qui croit à l'art pour l'art. Ceci dit, selon Simone de Beauvoir, seule l'attitude morale des individus qui font usage de leur liberté pour aider les autres à être, eux aussi, des êtres libres sera acceptable.

Si l'homme recherche la communication avec ses semblables, ce n'est qu'avec des hommes libres qu'il peut la trouver. Alors, il est de son intérêt de voir en autrui un être libre. D'ailleurs seuls les hommes libres peuvent recevoir mon appel, le prolonger ou le rejeter. Autrui opprimé ne peut que l'étouffer et ainsi le condamner à l'échec. Etant donné que le respect d'autrui libre est la condition même de notre succès, alors notre première tâche doit être la libération des hommes. Cependant il n'y a pas une liberté mais des libertés, qui ne s'accordent pas toujours entre elles et qui invitent au conflit, à la lutte. Dès lors c'est une attitude morale essentielle d'accepter la révolte et la lutte contre l'oppression, l'injustice, et les libertés sans responsabilités.

Dans la conception morale de Simone de Beauvoir, l'individu prend une extrême importance. Selon elle, chaque individu est irremplaçable; car chaque personne a son propre destin, les affections qui l'entourent, et sa liberté qui la caractérise comme homme. Autrement dit chaque personne est unique. Elle est la raison de nos joies, de nos débats, de nos tourments; elle est la raison d'être de nos sociétés.

La destinée humaine se présente, pour elle sous la forme d'une liberté ambiguë et jaillissante qui est à elle-même sa propre transcendance. Chaque être humain ne dépend que de lui-même, et le flot de liberté de chaque individu le porte sans cesse vers l'action et aussi vers l'avenir : parce que nous avons la

[166] *Pour une morale de l'ambiguïté, op. cit.*, p. 10.

possibilité de réfléchir, nous pouvons accomplir notre destin limité et fini. Les libertés des hommes libres que Simone de Beauvoir découvre autour d'elle, se supportent les unes les autres comme les pierres d'une voûte, mais sans aucun pilier. L'homme est complètement libre dans son individualisme, dans les moments où il vit, dans son monde et dans ses actes. Ici une remarque s'impose : même si on peut être d'accord sur cette prise de position de Simone de Beauvoir, d'accord avec la liberté existentielle, on ne peut cependant pas accepter de rejeter sans combat philosophique Dieu et les religions. Comme l'a bien expliqué Georges HOURDIN:

> "Je ne suis pas d'accord pour rejeter Dieu et le Christ. Là est le fossé. Ne le transformons pas en abîme infranchissable à nos deux libertés autonomes. (…) Pour moi, mystérieusement, Dieu existe et c'est un Dieu personnel. Le Christ aussi d'ailleurs. Ce qui est facile à prouver puisque l'histoire a gardé la trace durable de sa vie rédemptrice. (…) L'auteur de *Pyrrhus et Cinéas* rejette Dieu parce que l'existence de celui-ci une fois reconnue limite la liberté foncière de l'homme, qui est pour elle sacrée, puisqu'elle précède tout le reste, même la raison, même la volonté. (…) L'homme est libre parce que Dieu l'a créé ainsi. (…) Dieu a créé l'homme libre afin qu'il participe librement, dans la fraternité, à l'édification difficile et longue de l'unité humaine et peut-être même de l'unité planétaire."[167]

On peut certes adhérer à cette critique, mais il reste important de dire que Simone de Beauvoir et Sartre ont réintroduit dans un monde plein des systèmes totalitaires les plus monotones la force majeure, d'ordre spirituel, de la liberté des êtres. Une liberté qui entraîne la responsabilité.

[167] *Simone de Beauvoir et la liberté, op. cit.,* pp. 37-38-39-40.

Exister, dans la conception existentielle, cela veut dire s'engager dans le monde à travers des projets. Alors être libre, c'est également être responsable de ses actes, donc de ses choix dans la vie, tant socio-politique que philosophique. Comme l'a bien précisé Sartre: "Mais si vraiment l'existence précède l'essence, l'homme est responsable de ce qu'il est. (…) Et quand nous disions que l'homme est responsable de lui-même, nous ne voulons pas dire que l'homme est responsable de sa stricte individualité, mais qu'il est responsable de tous les hommes."[168] Dans la conception de l'existence de Sartre telle qu'elle a été élaborée dans *L'Etre et le Néant*, à laquelle a souscrit Simone de Beauvoir, l'homme n'est pas, il a à être son être. D'après Husserl dont s'inspire Sartre, "Toute conscience est conscience de quelque chose"; or, l'homme est défini comme "conscience". Cette définition signifie que la conscience n'a pas de contenu, mais est en "position" de la conscience d'objet transcendant et que le monde est le corrélatif de la conscience. Et la conscience ne cesse pas de se tendre vers le monde et de le viser, ce qui nous montre "l'intentionnalité" de la conscience. C'est la "découverte essentielle" de Husserl, que Sartre a reconnue. Selon Husserl "la conscience est constitutive de l'être de son objet"[169], ce qui a d'ailleurs poussé le philosophe allemand à rester dans l'idéalisme; mais d'après Sartre, cela signifie que "la conscience en sa nature la plus profonde est rapport à un être transcendant."[170]

> "Etre conscience de quelque chose, c'est être en face d'une présence concrète et pleine qui n'est pas la conscience. (…) Jamais l'objectif ne sortira du subjectif ni la transcendance qui est conscience de l'immense, ni l'être du non-être (…) La conscience est de quelque

[168] Jean-Paul SARTRE, *L'Existentialisme est un humanisme*, Paris, éd. Nagel, 1945.
[169] Jean-Paul SARTRE, *L'Etre et le Néant*, Paris, Gallimard, 1943, pp. 25-26.
[170] *Ibidem,* p. 25-25

> chose: cela signifie que la transcendance est structure constitutive de la conscience."[171]

Alors, la conscience est cet être qui "implique un être autre que lui. " Pour Sartre, toute conscience, pour un être, est à la fois conscience de lui-même et de quelque chose. Selon lui, c'est le pour-soi qui donne le statut de la conscience.

> "Le pour-soi n'est jamais soi pleinement, il ne représente qu'une façon de ne pas être sa propre coïncidence. Il n'est pas au sens où un arbre est un arbre et rien que cela. (…) «La présence est une dégradation immédiate de la coïncidence, car elle suppose la séparation», mais si l'on demande ce qui sépare le sujet de lui-même, « nous sommes contraints d'avouer que ce n'est rien», sinon l'unité du pour-soi s'effondrerait en dualité de deux en-soi. Rien ne sépare le pour-soi (ou l'en-soi) de soi. Rien au sens de: pas une chose, mais aussi au sens de : rien, le néant. C'est pourquoi le pour-soi est essentiellement néantisation, producteur de néant qu'il « est »lui-même en tant qu'il se rapporte à soi dans la conscience de soi comme dans la conscience de quelque chose."[172]

Le pour-soi s'arrache à soi et à son être pour être présent à soi. Par cet échappement à soi, le pour-soi se rend présent au monde et se fait être par cette présence au monde; nier cet être au monde; c'est la néantisation; l'être se dévoile et par ce dévoilement, le pour-soi se fait être. Mais le mode d'être ontologique du pour-soi, c'est être sous forme de "présence à soi" et donc il s'arrache à soi aussitôt qu'il atteint son être; il se fait être en se fuyant. Ceci sans fin, l'homme est un mouvement perpétuel. Il se fait manque d'être afin qu'il y ait de l'être.

[171] *Ibidem*, pp. 27-28.

Cette petite explication philosophique était nécessaire pour constater que la liberté se confond avec le mouvement de la conscience vers son être et qu'elle se temporalise en se transcendant, mais que cette liberté intérieure est abstraite et devient une fuite vaine qui s'évanouit dans la temporalité si elle n'est pas fondée : la liberté se réalise concrètement dans le monde à travers les fins qu'elle se donne. C'est ce point de vue que rejoint Simone de Beauvoir : "L'homme est fait pour être. (…) Il n'est qu'en se transcendant"; écrit-elle dans *Pyrrhus et Cinéas*. D'ailleurs, être moral, c'est ne pas arrêter ce mouvement et ne pas tenter d'*être* une fois pour toutes.

> "Je ne prends une forme, une existence que si d'abord je me jette dans le monde en aimant, en faisant."[173]

Cette insistance sur la liberté, la responsabilité et la transcendance représentent déjà un défi en soi face à l'image et la condition des femmes de l'époque, dont la dépendance à l'égard de l'homme était telle qu'elle ne laissait guère de possibilité d'affirmer une quelconque autonomie. On est là à l'origine de l'engagement féministe de Simone de Beauvoir, car c'est cette autonomie qu'elle se chargera d'affirmer à toute occasion à travers ses œuvres. Elle lui consacre de nombreuses pages dans ses *Mémoires* et rappelle ainsi combien elle assume ses actes.

On peut même dire qu'en effet, la perspective adoptée dans *Le Deuxième Sexe*, essai sur la condition féminine, sera basée ainsi sur ces mêmes principes, ceux de la morale existentialiste.

---

[172] Marc FROMENT-MEURICE, *Sartre et l'existentialisme*, Paris, éd. Nathan, 1984, pp. 121-122.
[173] Simone de BEAUVOIR, *Pyrrhus et Cinéas* dans *Pour une morale de l'ambiguïté* suivi de Pyrrhus et Cinéas, Paris, 1944, éd. Gallimard, Coll. Idées, pp. 340-341.

> "Tout sujet se pose concrètement à travers des projets comme une transcendance; il n'accomplit pas sa liberté; il n'y a d'autre justification de l'existence présente que son expansion vers un avenir indéfiniment ouvert. (…) Tout individu qui a le souci de justifier son existence éprouve celle-ci comme un besoin indéfini de se transcender."[174]

Donc, les objets que chaque individu fait exister et dans lesquels s'incarnent ses transcendances, ce sont les autres qui les justifient en les nécessitant. Autrement dit, l'objet qu'on fonde, dès qu'il est au monde, aura besoin d'un regard, besoin d'appel des autres pour être justifié, ainsi que mon être aussi. Alors, en nécessitant mon être, autrui fonde ma liberté; d'ailleurs, c'est lui qui rend possible que je sois libre et que je me transcende vers mon avenir pour me réaliser comme une liberté concrète. On peut dire que personne ne peut se sauver seul; en plus dans la solitude, tout lui semble vain. Ceci dit qu'en ce cas, les libertés ne sont pas autosuffisantes, elles sont interdépendantes. Simone de Beauvoir nous révèle dans son œuvre, l'interdépendance entre les libertés qu'elle a elle-même découvertes pendant la seconde guerre mondiale dans son expérience existentielle; et la notion de la responsabilité en découle. Expérience faite, elle élabore une éthique d'égalité et de réciprocité entre les libertés à la suite de la découverte de la conscience d'autrui**.** Alors, être libre, c'est se trouver en situation, c'est-à-dire dans une relation à déterminer avec le monde et avec d'autre être conscients.

Le cheminement auquel on a assisté est donc celui-ci : D'abord, Simone de Beauvoir croyait enrichir son expérience, pour ensuite la dire dans son œuvre en finissant par ne se soucier que de son bonheur personnel. A dire vrai, elle avait l'intention de communiquer son expérience personnelle aux autres à travers

[174] Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième Sexe*, *T. I.,* Paris, éd. Gallimard, Coll. Follio/Essais, 1949, p.31.

ses livres. D'ailleurs, cela la ferait être aimée des lecteurs innombrables, ce qui lui vaudrait "l'immortalité" qui compenserait l'éternité perdue. Selon elle:

> "Un livre, c'est d'une manière ou d'une autre un appel: à qui en appeler, et de quoi, (…) Faire une œuvre, c'est en tout cas donner à voir le monde."[175]

En effet, quand Simone de Beauvoir a décidé d'écrire ou plutôt d'être un écrivain, elle visait deux objectifs. D'abord, en écrivant une œuvre qui découlait de son histoire, elle se créait elle-même à neuf et par la même occasion elle pouvait justifier son existence, être aimée et reconnue. Or c'était autrui qui pouvait lui envoyer cet amour dont elle avait tant besoin. Ce qui explique qu'elle ressent un besoin d'écrire de plus en plus grand et "aussi nécessaire que l'air qu'elle respirait". Ainsi on constate que le mobile essentiel de sa vocation d'écrivain, c'est son besoin de communiquer son expérience à autrui. Et c'est à travers ses *Mémoires* qu'on arrive à percevoir clairement qu'elle a toujours désiré écrire à l'autre ce qu'elle avait découvert, aimé entendu, senti.

Elle a longtemps pensé que la littérature lui assurerait l'immortalité et justifierait son existence; en admettant d'être sa propre cause et sa propre fin, Simone de Beauvoir s'était plu à penser que la littérature lui permettrait de réaliser ce désir si cher pour elle. En plus et en même temps, par ses écrits elle pouvait aider les autres à mieux vivre, autrement dit, elle désirait être utile aux autres. Même si cet espoir de servir et être utile aux autres, resta longtemps abstrait ainsi que l'accomplissement de sa vocation d'écrivain. En tout cas, dans son entreprise d'écrire, elle s'entêta longtemps dans une esthétique isolée du sens de l'humain, qu'elle qualifiera plus tard d'"anti- humanisme"; jusqu'à ce moment

[175] *La Force de l'âge, op cit*., Coll. Folio, p. 700.

de prise de conscience philosophique, elle tourna le dos au réel, et au monde humain, risquant ainsi de rester prisonnière dans son idéalisme.

Quand elle revint plus tard sur son roman *L'Invitée*, elle confessa : "Le roman avait été conçu, construit, pour exprimer un passé que j'étais en train de dépasser."[176] Et l'évolution de sa pensée pour devenir un écrivain engagé l'a mené jusqu'à dire:

> "Quand j'arrivai à la Poéze, *L'Invitée* venait de paraître. (…) J'avais pâti quatre ans sur ce livre, je m'y étais risquée tout entière mais, à présent, j'en étais détachée. Mon optimisme exigeait que ma vie fût un progrès continu et m'autorisait à dédaigner une frivole histoire d'amour. Je rêvais maintenant à de vastes romans engagés."[177]

Mais comme nous l'avons déjà bien expliqué, pendant la seconde guerre mondiale, elle découvre les liens existants entre les êtres humains à travers le drame collectif dans son expérience de la solidarité avec les autres. D'autre part, elle constate que ce ne sont pas les seules relations personnelles qui comptent, mais aussi "les relations avec l'univers" qui pèsent de tout leur poids. Cela nous montre que pour Simone de Beauvoir, son activité, à savoir la littérature, devient un engagement où elle décide de devenir un écrivain.

> "Pour Simone de Beauvoir exprimer sa propre expérience, faire une peinture sociale à travers des situations singulières, constitue une façon de se donner à voir, de se donner au travers du discours engagé à autrui.

[176] *La Force de l'âge, op. cit.,* Coll. Soleil, p. 381.
[177] *Ibidem*, p. 570.

> L'engagement ici, c'est aussi entrer en littérature comme on entre dans les ordres. La littérature est une vocation, un appel auquel on ne peut pas manquer, un appel à ma liberté et qui a valeur d'impératif."[178]

Même, s'il n'est pas que cela, on peut constater que l'engagement demeurait en définitive une question de salut personnel. Mais dans ce cas, l'engagement n'est donc pas seulement une condition de salut ou de justification, il est condition d'existence. Simone de Beauvoir s'engage donc sur le mode théorique après avoir fait cette expérience existentielle des liens entre les hommes pendant la guerre.

La littérature devient alors partie intégrante de sa vie, elle n'est pas un loisir puisque sa vie se structure en fonction de l'écriture et de la création d'une œuvre qui peut être utile à son tour pour améliorer la façon et la condition de vivre des êtres humains. Même ses expériences vécues qu'elle a immortalisées dans ses *Mémoires*, peuvent être utiles et au service de ses semblables. Pour définir ce que doit être une véritable création littéraire, une littérature engagée, Simone de Beauvoir prend comme exemple les femmes et leurs tristes et injustes conditions dans la société ainsi que dans la famille. Ainsi, avec ses œuvres, ses écrits, ses *Mémoires* et surtout avec *Le Deuxième Sexe* et *La Vieillesse* elle nous a délivré l'image d'un écrivain libre mais responsable et engagé au sens où l'écriture devient à la fois nécessaire pour elle et élément salvateur au service des êtres humains en général et de la cause des opprimés en particulier.

[178] *Simone de Beauvoir ou le souci de différence*, *op. cit.*, p.72.

III. 2 L'existentialisme:
les convergences et divergences avec les autres philosophies

Pour bien comprendre et mieux défendre l'existentialisme et la philosophie de Sartre, Simone de Beauvoir essaie de la comparer aux autres philosophies et pour cette raison, elle cherche les convergences et divergences avec les autres philosophies. Elle explique que pour Sartre tous les mouvements spontanés de notre existence vers le dépassement, toute la transcendance, se multiplient dans notre seul monde de l'immanence. Pour lui, il s'agit d'une "conversion" où se faire "manque d'être" signifie "assumer" l'échec, et où "l'action, condamnée en tant qu'effort pour être, retrouve sa validité en tant que manifestation de l'existence."[179]

Simone de Beauvoir explique que "le manque d'être" dont parle Sartre se rapproche de la "négation de la négation" de Hegel, qui en effet, n'est qu'un dépassement pour conserver dans l'abstrait, dans l'universel, dans l'au-delà; sauf que Sartre n'admet aucun au-delà.

Aussi, elle souligne la grande différence qui existe entre la conversion des philosophes stoïciens et celle de Sartre. Au dire de Simone de Beauvoir, en opposant l'homme à l'univers sensible, les Stoïciens enferment l'homme dans une "liberté formelle et sans contenu."[180] Tandis que Sartre ne nie pas ce monde, bien au contraire; les désirs, les passions, les instincts, les projets ont un rôle primordial et important dans la vie des hommes, d'autant plus que Sartre ne définit pas l'homme comme une "passion inutile". Pour Sartre l'homme reste lucide et affronte avec courage la vérité de sa condition. L'homme sartrien

[179] *Pour une morale de l'ambiguïté*, *op. cit.*, p. 18.
[180] *Ibidem*, p. 18.

affronte l'échec qu'il rencontre dans sa vie, sans arrêter l'élan spontané de son existence. L'homme existentialiste prend du recul avec lui-même et il veille à ne pas se confondre avec les fins vers lesquelles il penche. Pourtant il évite de prendre les fins comme des absolus.

Simone de Beauvoir affirme que cette conversion de Sartre est proche de la réduction de Husserl: "que l'homme mette entre parenthèses sa volonté d'être, et soit ramené à la conscience de sa vraie condition."[181] Dans sa phénoménologie, Husserl "prévient les erreurs du dogmatisme en suspendant toute affirmation touchant le mode de réalité du monde extérieur."[182] Sartre, inspiré par lui, tient compte de la réalité humaine et démontre les échecs, auxquels l'homme est exposé.

Simone de Beauvoir veut démontrer que contrairement à ce que prétendent les critiques, l'existentialisme n'est pas un "subjectivisme" qui ne propose à l'homme aucun contenu objectif. Même si le point de départ de Sartre est la subjectivité de l'individu; il met pourtant l'accent sur la séparation. D'autant plus que pour la première fois, c'est lui qui a découvert dans un même mouvement l'individu-sujet et l'individu-objet pour l'autre.

L'existentialisme de Sartre ne reconnaît aucune valeur universelle et aucun absolu étranger. Il cherche des critères moraux seulement dans la conscience de l'homme, et dans sa liberté, la seule source de toutes les valeurs. Et comme l'affirme Simone de Beauvoir, l'existentialisme est une philosophie que ne fait que "reprendre la tradition de Kant, Fichte, Hegel, philosophies qui, selon le mot de Hegel lui-même, "ont pris pour point de départ le principe selon lequel

[181] *Ibidem*, p. 19.
[182] *Ibidem*, p. 19.

l'essence du droit et du devoir et l'essence du sujet pensant et voulant sont absolument identiques."[183]

Chez Hegel, la particularité apparaît comme un moment de la totalité à dépasser. Il affirme que "le droit des individus à leur particularité est également contenu dans la substantialité morale, puisque la particularité est la modalité extrême, phénoménale, dans laquelle la réalité morale existe."[184]

Kant échappe à l'égoïsme, à l'amour de soi, parce que, comme l'affirme Simone de Beauvoir, pour lui la "réalité authentique, c'est la personne humaine en tant qu'elle transcende son incarnation empirique et qu'elle choisit d'être universelle."[185]

A la différence de ces philosophies, on constate que l'existentialisme ne parle pas au nom de l'homme impersonnel, l'homme universel, mais au nom de l'homme singulier:

> "C'est la pluralité des hommes concrets, singuliers, se projetant vers leurs fins propres à partir de situations dont la particularité est aussi radicale, aussi irréductible que la subjectivité elle-même."[186]

De plus, Simone de Beauvoir souligne que l'existentialisme n'est pas la seule pensée à reconnaître la "préparation" des hommes ni à mettre l'homme "en situation", puisque le marxisme le fait également. Elle essaie de démontrer que, dans un sens, le marxisme pourrait être "considéré comme une apothéose de la

[183] *Ibidem*, p. 23.
[184] HEGEL, *Philosophie du Droit,* paragraphe 154, cité par Simone de Beauvoir dans *Pour une morale de l'ambiguïté*, *op. cit.*, p. 24.
[185] *Pour une morale de l'ambiguïté*, *op. cit.*, p. 24.
[186] *Ibidem*, P. 24.

subjectivité"[187], non seulement en tant qu'un humanisme radical, parce qu'il réprouve toute idée d'une "objectivité inhumaine", à savoir Dieu, mais en plus parce qu'il affirme que les valeurs révolutionnaires ont leur seule origine dans le mouvement subjectif de l'homme animé par le besoin, le désir, l'espoir, le refus, la révolte, de sorte qu'un intellectuel bourgeois, vu sa condition de privilégié, ne peut y adhérer que d'une manière extérieure puisqu'il ne peut ni constituer, ni engendrer ces valeurs. Tandis que l'existentialisme, au contraire, soutient l'idée que "le sens de la situation ne s'impose pas à la conscience d'un sujet passif."[188] Mais on doit savoir que, ce sens n'arrive à surgir que "par le dévoilement qu'opère dans son projet un sujet libre"[189] par sa seule décision. Par-là, Simone de Beauvoir explique qu'en tant que classe, le prolétariat peut prendre conscience de sa situation de plusieurs façons. Il peut réaliser la révolution à travers un parti, se laisser leurrer - c'est le cas du prolétariat allemand -, s'endormir dans le confort qui lui est concédé par le capitalisme - comme l'a fait le prolétariat américain. Donc, les décisions que peuvent prendre les bourgeoisies ou les prolétariats seront autonomes.

Ensuite, Simone de Beauvoir explique dans son analyse que selon les marxistes, ce sont les volontés humaines qui définissent le but et le sens de l'action et ces volontés humaines ont leurs mobiles dans des conditions objectives et ainsi la "subjectivité se résorbe dans l'objectivité du monde donné"[190] où l'homme, au lieu d'être un être libre et capable de faire son choix moral, se montre comme un "conducteur passif" de forces extérieures et étrangères à lui.

[187] *Ibidem*, p. 26.
[188] *Ibidem*, p. 27.
[189] *Ibidem*, pp. 27-28.
[190] *Ibidem*, p. 27.

Simone de Beauvoir conclut finalement qu'il n'y a pas de contradiction dans le fait de nier la liberté individuelle et de lui donner en même temps une place très chère et respectée dans la philosophie existentialiste.

III. 3. Expérience existentielle chez Simone de Beauvoir

Dans ses *Mémoires*, Simone de Beauvoir nous livre le journal de la guerre tel quel et nous montre comment elle est sortie peu à peu de son illusion théorique. Tous les biographes de Simone de Beauvoir insistent sur l'importance de la guerre, pour qu'elle se trouve obligée, contrainte de sortir de sa coquille ou plutôt de son temps singulier. Car à présent elle ne peut compter sur l'avenir et elle est inquiète de tout ce qui peut se passer à cause de la guerre, alors que le sentiment de disposer d'elle-même avait été tellement fort pendant dix ans (1929-1939) que même le panorama de l'avenir lui semblait très ouvert et plein d'espoir. Tous ses espoirs ont fondu et elle vit dans l'angoisse une vie qui n'a plus la même couleur ni le même goût qu'auparavant, même si elle tient toujours très fort à vivre. Comme elle écrit elle-même:

> "La vie avait définitivement cessé de se plier à mes volontés."[191]

Ce grand choc la fait sortir de ses illusions; elle n'est pas du tout le centre du monde; comme tout le monde, elle aussi peut être touchée par n'importe quel événement qui se passe autour d'elle ou même par le sort du monde entier. Ainsi elle est obligée malgré ses intentions de voir la vérité en face. Elle note:

[191] *La Force de l'âge, op. cit.*, Coll. Folio, p.501.

> "En nous endormant chaque nuit, nous nous demandions: « Que sera demain? » Notre angoisse se réveillait avec nous. Pourquoi avait-il fallu en arriver là? A trente ans à peine passés, notre vie commençait à se dessiner, et brutalement on nous la confisquait: nous la rendrait-on? Au prix de quel dommage?"[192]

Etant donné que, le sort d'un individu n'est pas détaché de celui de la collectivité, le temps personnel et le temps de la collectivité sont aussi étroitement liés. Ceci dit que le drame collectif prive les gens de leur liberté et donc de leur avenir.

D'emblée, Simone de Beauvoir a été arrachée à sa vie privée; sans enthousiasme et sans but précis, elle est dépossédée d'elle-même tandis qu'avant que la guerre ne la touche, elle vivait pleine de joie et allait de projets en projets personnels. Il arrive des moments où elle tombe dans un désespoir absolu. Surtout quand elle est sans nouvelles de Sartre qui était mobilisé, ensuite prisonnier, sans nouvelles de ses amis, sans maison. Malgré la peur atroce qu'elle sentait toujours de mourir, parfois elle pense même à s'anéantir. A ce sujet, elle a noté le 6 juillet 1941:

> "L'idée de mourir ne me semble plus du tout, scandaleuse depuis cette année; je sais trop bien que, de toute façon, on n'est jamais qu'un mort en sursis."[193]

Cependant, après avoir été autant désespérée, soudainement elle prend confiance de toutes ses forces en un "après". Il s'agissait de l'avenir, oui, il y a toujours l'avenir. A présent elle a l'intention de devenir une personne avec son passé et son futur et elle cherche refuge contre un présent menaçant. D'abord,

[192] *Ibidem*, p.431.

pour remplir le vide de son existence, elle commence à étudier "maniaquement" la musique, et se replonge dans la lecture. Ensuite, elle décide de reprendre l'écriture de *L'Invitée* et de terminer. Elle note:

> "Qu'importaient les heures vainement passées à écrire si demain tout sombrait? Si jamais le monde, ma vie, la littérature reprenaient un sens, je me reprocherais les mois, les années perdues à ne rien faire. Donc je m'installais au Dôme, le matin et en fin d'après-midi, pour composer les derniers chapitres de mon roman; je révisais l'ensemble. Cela ne me passionnait pas: ce livre exprimait un moment de ma vie qui était révolu; mais justement j'avais hâte de le fuir et je m'y attachai avec zèle."[194]

Petit à petit, arrive le moment où elle veut traverser sa calme indifférence.

Comme Sartre, Simone de Beauvoir fut réveillée par la guerre : à présent, ils étaient conscients que pour vivre ou plutôt mieux vivre, il faut agir. Par contre, si chacun baisse les bras sans rien faire, il est condamné à subir les conséquences sans fierté. Pour changer les situations, chacun à sa manière doit donc faire quelque chose.

Grâce à la guerre, elle renonce définitivement à son "étroite vie personnelle"[195], à son égocentrisme. A présent elle tente de vivre avec son époque, de la comprendre, de s'y engager. Mais elle admet que "dans leur urgence et leur nuance"[196] les problèmes se sont posés à elle à travers Jean-Paul

---

[193] *La Force de l'âge, op. cit.*, Coll. Soleil, p.470.
[194] *Ibidem*, p. 482.
[195] *La Force de l'âge, op. cit.*, Coll. Folio, p. 691.
[196] *La Force des choses, op. cit.*, Coll. Soleil, p. 15.

Sartre. A travers lui c'est l'homme de son époque et celui de demain qui attire son attention, cet homme auquel elle se sent profondément liée.

En effet, l'homme est au centre de la philosophie existentialiste. Comment l'existentialisme voit-il l'homme? Quelle est le centre de ses préoccupations? C'est Sartre qui affirme que l'homme ne suit pas sa destinée, et c'est Simone de Beauvoir qui en cherche les arguments. Pour mieux comprendre la pensée de Simone de Beauvoir, nous essayons de rendre compte ici brièvement de ses essais; nous évoquerons les conditions de pensée et d'écriture qui étaient à leur origine pour ne pas sous-estimer les efforts de Simone de Beauvoir et pouvoir la replacer dans son cadre social et historique.

Le premier essai philosophique de Simone de Beauvoir, *Pyrrhus et Cinéas*, fut écrit en 1943 et parut en 1944. En réalité en répondant à Jean Grenier qui cherchait des collaborateurs pour un recueil sur les tendances idéologiques de son époque en lui laissant le choix du sujet, et puisque Albert Camus lui demandait aussi une étude sur l'action, Simone de Beauvoir, finalement encouragée par Sartre, réussit à vaincre ses hésitations et sa peur, en se laissant guider par ce qui était au centre de ses préoccupations depuis sa jeunesse, à savoir :

> "Le conflit du point de vue de la mort, de l'absolu, de Sirius, avec celui de la vie, de l'individu, de la terre."[197]

Pyrrhus élabore ses projets de conquête, Cinéas, son conseiller, le frappe par sa question "et après?" Pyrrhus ne voyant plus d'autre possibilité de conquête à la fin de cette action, envisage déjà le repos. Ici Cinéas pose alors une question déstabilisante ou plutôt bouleversante; "Pourquoi ne pas vous reposer tout de

[197] *Ibidem*, p. 75.

suite?" En effet c'est une question qui a déclenché une série d'interrogations chez Simone de Beauvoir elle-même.

Elle aussi se demande à présent : que doit faire Pyrrhus? Doit-il renoncer à ses conquêtes ou les poursuivre? S'il y renonce, que fera-t-il en ce cas? S'il continue jusqu'où poursuivra-t-il? Ici Pyrrhus s'est comparé à un enfant qui joue sans se poser de question et croit à l'existence absolue de ses créations; il est le projet même. Par contre, Cinéas a été considéré par Simone de Beauvoir comme un adulte. A quoi bon partir s'il faut retourner, s'il faut s'arrêter un jour? Mais malgré toutes les apparences qui le montre bien raisonnable, Cinéas se rend compte également d'une difficulté : sans ce retour, sans cet arrêt, le départ ne serait-il pas encore plus vain? C'est ici même toute la raison de l'existence de l'homme qui se met en question. Alors où est la vérité de l'homme? A ce moment de la réflexion, Simone de Beauvoir évoque le conseil voltairien de Candide: "Il faut cultiver notre jardin", pour le démentir par des questions suivantes: comment savoir où est mon jardin? Où est son emplacement et où sont ses limites? Qui en décide et d'après quels critères? Quel but l'homme peut-il se proposer? Quels espoirs lui sont permis?

C'est dans la première partie de l'ouvrage, divisée en six chapitres - le Jardin de Candide, L'Instant, L'Infini, Dieu, L'Humanité, La Situation - que Simone de Beauvoir tente répondre à toutes ces questions. Elle tache de démontrer sinon l'inutilité du conseil de Candide, du moins son insuffisance pour définir ce jardin. Ensuite, elle récuse les morales qui conseillent aux êtres humains de se détourner de ce monde, de ses entreprises, de ses conquêtes, de ses projets pour échapper ainsi aux soucis, à toutes les craintes et à tous les regrets.

Dans la deuxième partie qui se divise en quatre chapitres - Les Autres, Le Dévouement, La Communication, L'action - Simone de Beauvoir livre ses pensées sur autrui, sur l'aliénation et sur le problème de la communication, elle explique ce qu'elle entend par liberté de l'homme et ce que doivent être les principes et les buts de son action. Elle conclut ainsi:

> "Nous sommes libres de transcender toute transcendance, nous pouvons toujours nous échapper vers un "ailleurs", mais cet ailleurs est encore quelque part, au sein de notre condition humaine; nous ne lui échappons jamais et nous n'avons aucun moyen de l'envisager du dehors pour la juger(…) L'homme ne connaît rien d'autre que lui-même et ne saurait même rien rêver que d'humain."[198]

Entre 1945 et 1948 est rédigé le recueil *L'Existentialisme et la Sagesse des Nations*, pour la revue des *Temps Modernes*; soit quatre essais dont trois traitent des sujets moraux**,** qui seront ensuite réunis et publiés par Nagel en 1963. *L'existentialisme et la Sagesse des Nations* est une étude sur les problèmes de l'homme dans la société. Dans cette œuvre Simone de Beauvoir tente de justifier l'engagement politique comme un moyen qui permet à l'individu de "se transcender vers l'avenir"; elle explique aussi l'intrusion de la philosophie dans le roman, enfin elle aborde le problème du châtiment. On y constate la manifeste hostilité de Simone de Beauvoir envers les institutions bourgeoises.

Dans Idéalisme moral et réalisme politique, écrit en novembre 1945, Simone de Beauvoir essaye de montrer que la politique dissimule une éthique quoique les politiques s'acharnent contre la philosophie et son caractère abstrait.

[198] Pyrrhus et Cinéas, *op. cit.*, p. 370.

L'article Œil pour œil, qui a été écrit en février 1946, fut inspiré par la situation des hommes et leurs déséquilibres d'après-guerre et l'auteur y a tenté de cerner le rapport entre morale et châtiment**.**

L'Existentialisme et la sagesse des Nations est le troisième essai de ce recueil, écrit en 1948; c'est une défense de la philosophie existentialiste contre les critiques de l'extrême droite et contre toutes les accusations qu'elle qualifie de "frivoles et gratuites". Simone de Beauvoir y remet en question ce qu'elle appelle "la sagesse des Nations", qui est une vision traditionnelle du monde, et lui oppose celle que propose l'existentialisme.

Dans Littérature et métaphysique, essai sur l'esthétique existentialiste, Simone de Beauvoir tente de démontrer que la littérature est "ce que l'homme la fait être", et explique aussi les raisons pour lesquelles l'existentialisme s'exprime le plus souvent par les œuvres littéraires.

Le 11 décembre 1945, Simone de Beauvoir donne une conférence au club Maintenant. Elle estime que le roman métaphysique contrairement au roman à thèse, qui subordonne les personnages et les événements à un système préconçu, pose l'être humain dans sa totalité devant la totalité du monde. C'est une thèse que Simone de Beauvoir a développée dans Littérature et métaphysique.

A la suite d'une conférence faite chez Gabriel Marcel, en 1945, devant des étudiantes en majorité catholiques, où elle fut fortement attaquée par Gabriel Marcel lui-même et encore plus vivement défendue par un étudiant de Sartre, elle a eu l'intention d'écrire un ouvrage de morale, qu'elle réalise sous le titre *Pour une morale de l'ambiguïté* paru dans plusieurs numéros des *Temps modernes* en 1946, et édité ensuite en 1947. D'ailleurs, des attaques violentes de Lefebvre, Mounin, Naville contre l'existentialisme exigeaient une réponse.

D'autant plus que *L'Etre et le Néant* de Sartre, annonçant une éthique "qui prendra ses responsabilités en face d'une réalité humaine en situation"[199] lui donne une nouvelle possibilité de créer une morale à partir de la définition même de l'homme.

Le bon accueil fait à *Pyrrhus et Cinéas* est un des éléments qui emporte aussi la décision de notre auteur de revenir à la philosophie et d'entreprendre *Pour une morale de l'ambiguïté*. Cet ouvrage de deux cent pages, divisé en trois parties, contient des thèmes et des problèmes déjà abordés. Dans la première partie et tout au long de cet essai, elle défend la philosophie de Sartre et essaie de montrer comment celle-ci doit être lue, relue et comprise. Elle récuse les morales classiques et leur oppose la morale existentialiste. Elle définit l'homme et la morale dans l'optique existentialiste.

Dans la deuxième partie de cet ouvrage, elle dénonce des attitudes inauthentiques de l'homme. La troisième partie est divisée en cinq chapitres; sous le titre de *"L'attitude esthétique"*, Simone de Beauvoir dénonce les attitudes des hommes qui renoncent à toute action. En imaginant de ne pas trouver de raison d'agir, ils réduisent leur relation au monde à la seule contemplation, se tiennent détachés du monde sous prétexte d'un manque de critères d'appréciation.

Dans "*La Libération et la liberté"*, elle aborde le thème de la liberté. En expliquant ainsi que l'homme peut se servir de la liberté qui lui est donnée, en sachant qu'il faut d'abord entreprendre sa libération, et puis l'accompagner de responsabilité.

[199] J.P SARTRE, *L'être et le Néant, op. cit.,* p. 720.

Dans le troisième chapitre, intitulé *"Les Antinomies de l'action"*, elle condamne toutes sortes d'oppression mais consent à la violence, et traite d'un problème important, celui des fins et des moyens. Elle revient au système totalitaire dans "*Le présent et l'avenir"*, le condamne et le récuse ainsi que les arguments des personnes qui essaient de le justifier. Enfin sous le titre *L'Ambiguïté*, elle aborde le problème de l'action, et caractérise la notion d'ambiguïté et son rôle dans la morale existentialiste.

Les trois essais du recueil *Privilèges*, édité par Gallimard en 1955, sont plus complexes mais ont un point commun avec les précédents; puisque leur but est aussi de dévoiler des vérités cachées afin de pouvoir agir en conséquence.

Faut-il brûler Sade? a été écrit entre les mois de juin et octobre 1951, et a paru d'abord dans *Les Temps modernes*; ce texte doit son existence aux circonstances. En répondant à la demande de l'éditeur Pauvert, en 1949, de composer une préface pour *Justine* du Marquis de Sade, Simone de Beauvoir sans jamais s'abandonner à la facilité, entreprend la lecture de toute l'œuvre de Sade, exclue de la littérature française. Dans sa démarche, elle découvre que *Justine* "posait en termes extrêmes le problème de l'autre; à travers ses outrances, l'homme comme transcendance et l'homme comme objet s'affrontaient dramatiquement."[200] A cette époque, Simone de Beauvoir ne disposait pas d'assez de temps pour approfondir cette étude, et pour cette raison renonça à cette préface. Mais en 1951, elle revient à Sade, à la demande de Queneau qui préparait une édition des Ecrivains Célèbres; entre diverses possibilités offertes, elle choisit Sade.

La Pensée de droite aujourd'hui est un essai réalisé pendant les événements d'Afrique du Nord et après la fondation de la Gauche nouvelle. A

[200] *La Force des choses*, *op. cit.*, Coll. Soleil, p. 262.

cette époque là, la direction des *Temps modernes* voulait mettre au point ses rapports avec ses "vrais alliés" et ses "vrais adversaires". C'était un travail en équipe, au cours duquel Simone de Beauvoir entreprend de démystifier, avec beaucoup de rigueur, des valeurs "universelles", derrière lesquelles se cache l'idéologie de la droite**.**

Dès sa jeunesse, attirée par la simplicité et la sincérité, Simone de Beauvoir s'était insurgée avec véhémence contre tout ce qui était faux, formel, factice. Même si elle est bien consciente du rôle important de la société dans la vie des individus, pourtant elle refuse non seulement de se ranger du côté des privilégiés, mais elle ne les défend pas non plus. En plus elle critique vigoureusement tous ceux qui essaient de les justifier. Il faut préciser que pour Simone de Beauvoir, le mot "bourgeoisie" signifiait les privilégiés qui défendent les intérêts de la droite politique. Etant donné que depuis sa jeunesse elle était hostile à la société bourgeoise dans laquelle elle vivait, en 1955, elle entreprend de définir cette société et de critiquer plus systématiquement son idéologie tout au long de son essai, *La Pensée de droite aujourd'hui*; elle y fait le procès de la culture bourgeoise ou des partisans de la droite, des conservateurs du monde entier et de leurs procédés pour maintenir leurs privilèges et ainsi "valoriser l'iniquité".

En juillet 1955, elle fait paraître *Merleau-Ponty et le pseudo-sartrisme*, dans le but de donner une réponse aux attaques de Merleau-Ponty contre Sartre dans *Les aventures de la dialectique*. Elle défend vivement Sartre et sa philosophie si critiquée, et si mal comprise, une philosophie souvent interprétée sans être lue, même par ses amis, comme l'avait été Merleau-Ponty.

Dans tous ces écrits philosophiques on trouve donc Simone de Beauvoir dans son nouvel état d'être après qu'elle a été profondément ébranlée par la

guerre, après qu'elle a courageusement tout remis en question, à commencer par elle-même. Elle cherche à adopter une philosophie qui lui montrerait la voie à prendre à travers le chaos menaçant de l'après-guerre. Certaines vérités comme l'horreur, l'échec, la solidarité, la responsabilité, *et cetera*, se sont imposées à elle, souvent malgré elle; des vérités qu'elle n'oubliera jamais parce qu'elles lui ont révélé le bouleversement du monde. A présent, on peut constater qu'elle arrive à un stade où elle voit la mort sous un autre angle, et la mort aussi devient acceptable pour elle. "Consentir à la mort pour que la vie gardât un sens", écrit-elle, parvenue dans la force de son âge.[201]

Elle a souffert à cause de sa faiblesse, qui lui a interdit d'accomplir une action primordiale, de faire quelque chose qui pouvait servir aux gens durant la guerre, pendant que le sang "des autres" coulait. Etre passive n'était pas acceptable pour elle, car ses yeux s'étaient fixés sur la réalité qui ne cessait plus de peser "son poids".[202] Vaincue par cette faiblesse, elle n'a d'autre issue que de changer sa manière de regarder le monde. Désormais, sa vie se transforme en combat, en labeur, en engagement. Ainsi, elle se sent prête à rejeter tout système philosophique qui se place sur le plan de l'universel, de l'infini, qui prétend aider l'homme à s'évader de ce monde. Elle est de plus en plus intéressée par la découverte de la vérité, en considérant qu'il s'agit de la réalité nue de l'existence humaine.

Elle est en révolte contre toute philosophie, toute littérature qui l'ont, dans le passé, poussée à se maintenir si longtemps loin de la réalité et la lui ont masquée. Même si elle est d'accord avec Hegel pour tenir compte de tous les aspects de la condition humaine, pourtant, elle ne peut pas accepter sa tentative de les concilier dans l'Esprit Universel. Elle explique qu'il ne s'agit pas de

[201] *La Force de l'âge, op. cit.*, Coll. Folio, p. 630.
[202] *Ibidem*, p. 692.

choisir le repos dans un "merveilleux optimisme où les guerres sanglantes elles-mêmes ne font qu'exprimer la féconde inquiétude de l'Esprit."[203]

Elle se révolte contre toute doctrine, et c'est seulement dans l'existentialisme de Sartre qu'elle voit la seule philosophie qui ne masque pas la vraie condition de l'homme et elle prend sa défense de toutes les forces de son attitude passionnée. Là il n'y a ni évasion, ni refuge, ni consolation proposée à l'homme; bien au contraire, privé de l'au-delà de toute justification, de toute sécurité et de toute illusion, l'existentialisme situe l'homme dans un univers nouveau, et fait appel à sa lucidité et à son énergie dissimulée au fond de son être. Il incite l'homme à exister par lui-même et à se refaire perpétuellement, en croyant qu'il n'y a rien qui sera fixé ni dans l'homme, ni dans son rapport aux choses, ni d'ailleurs dans ses relations aux autres hommes. C'est à lui d'assumer ses actes. Il doit agir dans ce monde, où le bien et le mal qu'il fait sont sa propre œuvre et aucune puissance ne peut ni effacer, ni pardonner, ni même compenser.

> "Qu'il soit important d'être un homme, et lui seul peut éprouver sa réussite ou son échec."[204]

Aussi toutes ces fautes resteront inexpiables, car l'homme est le seul capable d'en juger. Même si l'homme est un être mortel, ça ne veut pas dire qu'il doit subir passivement sa condition naturelle. Puisqu'il peut changer sa façon de vivre et les conséquences de ses conditions de vie par sa pensée, sa raison, sa réflexion; sans pour autant s'en affranchir.

Simone de Beauvoir souligne que la séparation que Sartre a éliminée entre "l'apparence des choses" et la "réalité en soi", entre "la vie intérieure" et le "monde extérieur", permet à l'homme de se connaître à la fois comme sujet

[203] *Pour une morale de l'ambiguïté*, *op. cit.*, p. 11.

"souverain et unique" au milieu d'objets; elle lui fait partager ce privilège avec ses semblables, les autres hommes et ainsi il devient objet à son tour sous leurs regards. C'est ce qui explique l'élimination des philosophies classiques où l'homme croyait au dualisme sujet-objet, des philosophies qui voyaient l'homme uniquement comme sujet dans le monde d'objets. Et Simone de Beauvoir souligne que dans la philosophie de Sartre, l'homme est un à la fois comme sujet et objet, ce qui lui permet de voir l'ambiguïté de sa condition, ce qui était déjà annoncé par Kierkegaard s'opposant à Hegel. Elle explique que c'est à partir de cette recomposition que Sartre a défini fondamentalement l'homme:

> "Cet être dont l'être est de n'être pas, cette subjectivité qui ne se réalise que comme présence au monde, cette liberté engagée, ce surgissement du pour-soi qui est immédiatement donné pour autrui."[205]

On constate donc que dans la philosophie de l'existentialisme athée, l'homme découvre qu'il n'a d'autre choix de réaliser son être qu'en acceptant les vérités que cette ambiguïté lui impose : il est un "rien", tout simplement un moment précis de l'Histoire qui est d'ailleurs sans fin; il est impuissant par rapport à son passé et n'a même pas d'emprise sur l'avenir. En plus, il se rend compte qu'il est un individu au milieu d'une immense collectivité en constatant tristement sa dépendance.

Dès lors, en se voyant face à sa vraie condition qui lui semble ambiguë et noire, l'homme devient soucieux, triste et inquiet de son avenir, de sa situation et même de lui-même, au sein de cet univers hostile et opaque, où tout paraît absurde, étrange, aussi bien le monde que lui-même, où rien n'est donné, où aucun au-delà n'a de prise, où il porte seul tout le poids de son existence, sans

---

[204] *Ibidem*, p. 22.
[205] *Ibidem*, p. 13.

secours, sans appui. Il sent le vide au fond de lui-même et l'échec accompagnant toutes ses entreprises. Il est pris de malaise, d'angoisse et de vertige. Il s'est "jeté" dans un univers où même sa place ne lui est pas assignée. Comme on peut le dire avec Emmanuel Mounier; il lui semble s'être réveillé "en plein voyage dans une histoire de fou" où il est saisi d'une angoisse qui "jaillit infailliblement des profondeurs inquiétantes de l'être."[206]

Alors il commence à s'interroger désespérément sur son destin et sur l'éventuelle possibilité de remplir le vide de cette existence obscène, placée au sein de la nature, elle-même à la fois pleine et vide, pleine d'être et cependant dénuée de toute raison. Or, Simone de Beauvoir se demande si l'homme n'est pas "seul et souverain maître de son destin, si seulement il veut l'être."[207] Autrement dit, son sort n'est - il pas remis entre ses mains? Ce qui revient à dire que l'homme n'est donc pas enfermé dans une sorte de prison sans sortie et sans issues, bien au contraire, c'est justement par cette vérité retrouvée sur lui-même que l'existentialisme lui vient en aide pour lui dévoiler que ses possibilités sont mises en pleine valeur; c'est par cette insistance sur l'ambiguïté de la condition de l'homme, qui est à la fois liberté et chose, unité et dispersion, isolé par sa subjectivité et cependant coexistant au sein du monde avec les autres hommes que la philosophie de Sartre fait advenir l'existence humaine.

Cette philosophie en appelle à la conscience de l'homme pour l'arracher à son lourd sommeil. Considérant l'homme comme un être d'action, elle envisage de mettre l'accent sur le devoir de l'homme de remettre ses actes sans cesse en question, pour éviter toute erreur. Ce ne sera possible qu'en admettant l'ambiguïté de l'existence humaine, ce qui veut dire "que le sens n'en est jamais

[206] E. MOUNIER, *Introduction aux existentialismes*, Paris, Gallimard, 1962, pp. 40-20.
[207] *L'Existentialisme et la sagesse des nations*, *op. cit.*, p. 37.

fixé, qu'il doit sans cesse se conquérir."[208] C'est également "la possibilité d'options opposées"[209]que l'ambiguïté offre aux hommes.

Selon cette doctrine que Simone de Beauvoir accepte, il n'y aura pas de valeurs indiscutables qui soient fixées une fois pour toujours. Cette ambiguïté qui a été ressentie par les hommes de tous les temps, fut longtemps dissimulée et étouffée par des philosophes:

> "Ils se sont efforcés de réduire l'esprit à la matière, ou de résorber la matière dans l'esprit, ou de les confondre au sein d'une substance unique; ceux qui ont accepté le dualisme ont établi entre le corps et l'âme une hiérarchie qui permettait de considérer comme négligeable la partie de soi-même qu'on ne pouvait pas sauver. Ils ont nié la mort soit en l'intégrant à la vie, soit en permettant à l'homme l'immortalité; ou encore, ils ont nié la vie, la considérant comme un voile d'illusion sous lequel se cache la vérité du Nirvâna."[210]

Ainsi, en admettant l'ambiguïté de la condition humaine Simone de Beauvoir tente de mettre l'homme devant sa vérité pour lui ouvrir de nouvelles perspectives. Elle va se faire plaideur de l'existentialisme.

Quand en 1943, Jean Grenier demande à Simone de Beauvoir, si elle est aussi "existentialiste", ignorant encore le sens de ce mot qui avait été lancé par Gabriel Marcel, elle est gênée et embarrassée. En lisant Kierkegaard et Heidegger, elle entrevoit un sens dans la philosophie "existentialiste" de celui-ci; pourtant elle-même reste sans prétention. Elle note à ce propos:

---

[208] *Pour une morale de l'ambiguïté, op. cit.*, p. 186.
[209] *Ibidem*, p. 171.
[210] *Ibidem*, p. 10.

> "La question de Grenier, heurtait ma modestie et mon orgueil, je n'avais pas assez d'importance objective pour mériter une étiquette; quant à mes idées, j'étais convaincue qu'elles reflétaient la vérité et non un parti pris doctrinal."[211]

Quant à Sartre, lui aussi proteste d'abord contre cette étiquette que Gabriel Marcel lui applique. Il dit à ce propos: "Ma philosophie est une philosophie de l'existence; l'existentialisme, je ne sais pas ce que c'est." Et Simone de Beauvoir le soutient aussi, comme elle note:

> "J'avais écrit mes romans avant même de connaître ce terme, en m'inspirant de mon expérience et non d'un système. Mais nous protestâmes en vain. Nous finîmes par reprendre à notre compte l'épithète dont tout le monde usait pour nous désigner."[212]

Simone de Beauvoir accepte passionnément les pensées de Sartre et défend avec zèle sa philosophie qui propose à l'homme de se fier à soi-même et à ses seules forces; on exige de lui de se faire valoir par soi-même, selon une doctrine qui essaye de montrer la sombre image de l'homme pour le pousser non pas dans le désespoir et dans l'abîme, mais pour l'aider à trouver sa dignité. Elle se demande sincèrement comment il se fait que l'existentialisme de Sartre soit déclaré comme une philosophie noire et pour cette raison, la cible de beaucoup d'attaques? Alors, elle décide de rechercher les raisons qui ont suscité tant d'adversaires à l'existentialisme.

---

[211] *La Force de l'Age*, *op. cit.*, Coll. Folio, pp. 630-631.
[212] *La Force des choses*, *op. cit.*, Coll. Soleil, p. 50.

Dans son essai *l'Existentialisme et la sagesse des Nations*, elle affirme que, "peu de gens connaissent cette philosophie qu'on a baptisée un peu au hasard: existentialisme; beaucoup l'attaquent."[213] On reproche à l'existentialisme une méconnaissance vis-à-vis de la grandeur de l'homme et on en fait une doctrine qui est seulement capable de peindre la misère de l'homme. Cette philosophie est accusée de "misérabilisme" et de "réalisme sordide", on la présente comme une doctrine qui nie l'amour, l'amitié, la fraternité, coupe l'homme du monde réel et l'enferme dans une solitude égoïste.

L'existentialisme, selon ses détracteurs, s'était aussi condamné à demeurer retranché dans sa pure subjectivité, puisqu'il refuse aux entreprises humaines, aux valeurs posées par l'homme, aux fins qu'il poursuit, toute justification objective. Et Simone de Beauvoir se pose la question "l'existentialisme est-il vraiment conforme à cette image?"[214]

Où est la vérité? Est-ce que ce sont les critiques et leurs lecteurs dociles qui ont raison? Le "scandale" soulevé autour de cette philosophie vraie ou fausse, l'étonne encore plus. Elle note à ce propos:

> "De tous temps, il a existé des écoles et des auteurs qui n'étaient pas tendres pour l'homme: on les a accueillis souvent avec faveur. D'où viennent les résistances très particulières que nous rencontrons ici?"[215]

Dans *L'Existentialisme et la sagesse des nations*, elle explique que les hommes demandent aux beaux-arts des portraits embellis et retouchés. Mais pour peu "qu'ils ne se croient plus obligés de porter sur eux-mêmes un témoignage public et qu'ils se laissent aller à leurs convictions privées, les gens

[213] *L'Existentialisme et la sagesse des Nations*, *op. cit.*, p. 13.
[214] *Ibidem*, p. 14.

avouent volontiers leurs faiblesses. Si elle leur est offerte sur un ton de bonhomie complice, ils acceptent tranquillement d'eux-mêmes l'image la plus dégradante."[216]

Dans les œuvres d'art par contre, ils cherchent "l'émouvante plénitude" et l'homme idéal de leurs rêves. De l'avis de Simone de Beauvoir cependant, au moment où ils se sentent menacés dans leurs privilèges, les hommes commencent à s'insurger. Alors, leurs conversations, leurs livres préférés, leurs proverbes et leur humour dénoncent leur utilitarisme, leur égoïsme, leur lâcheté et même leur conduite sociale. Une question s'impose alors : l'image de l'homme n'est-elle pas encore plus noire que celle qu'en donne l'existentialisme? Dans les proverbes qui se trouvent repris dans *L'Existentialisme et la sagesse des Nations*, on constate les défauts des êtres humains, on voit niés la vraie amitié, le vrai amour, la fraternité; l'homme y est une caricature de lui-même; ses vertus y sont fragiles. A titre d'exemples, nous citons quelque uns de ces proverbes que Simone de Beauvoir a cités dans ce livre: "On ne fait rien pour rien", "Les êtres sont impénétrables, les consciences sont incommunicables", "Charité bien ordonnée commence par soi-même", L'amour n'est qu'un mensonge, le bonheur n'est qu'un songe", "Tout nouveau tout beau", "La possession tue l'amour", "La nature humaine ne changera jamais" et cetera…

En utilisant et expliquant ces citations à l'intention de ses lecteurs, Simone de Beauvoir accuse: combien une telle image de l'homme est triste et décevante! Cette "sagesse" qui propose à l'homme la médiocrité, la modération des sentiments, des rapports avec les autres, des ambitions, cette sagesse qui réclame de l'homme son évaluation en tout: ni trop espérer ni trop désespérer, ni héros ni saint, ni trop ni trop peu ! Ne suggère-t-elle pas ainsi le pessimisme? La

[215] *Ibidem*, p. 14.
[216] *Ibidem*, p. 16.

résignation totale? C'est ce qui la désole. Et comment les gens qui ont adhéré à cette sagesse peuvent-ils encore vivre?

Sartre n'avait pas l'intention d'offrir aux hommes aucun secours, sauf leurs propres forces; en soulignant leurs contradictions, il exige des hommes une cohérence parfaite avec eux-mêmes. Simone de Beauvoir par contre, pense que le scepticisme et l'idéalisme ne sont que des armes dont les hommes se servent selon leurs besoins. N'aimant plus courir de risques, l'homme craint d'engager sa liberté, donc il préfère la nier. Autrement dit, il répugne à accepter une doctrine qui donne la plus grande importance à cette liberté. Alors, il choisit la solution la plus simple, il tente d'y échapper.

> "Et le premier reproche qu'ils adressent à l'existentialisme c'est d'être un système cohérent et organisé, une attitude philosophique qui réclame d'être adoptée intégralement. En assumant une vision du monde trop précisément définie, ils craindraient de s'embarrasser de trop lourdes responsabilités."[217]

D'ailleurs selon Simone de Beauvoir, l'existentialisme a été accusé de subjectivisme par ses adversaires, puisqu'ils refusent de voir en lui une philosophie de la transcendance où la vie de l'homme est considérée comme engagement dans le monde.

> "Si l'on considère les critiques dirigées contre l'existentialisme, on ne peut manquer d'être frappé par une contradiction flagrante: les gens qui le taxent de subjectivisme sont ceux mêmes qui font leurs délices de Montaigne, de la Rochefoucauld, de Maupassant. (…) Au contraire, les existentialistes affirment que l'homme est

> transcendance; sa vie est engagement dans le monde, mouvement vers l'Autre, dépassement du présent vers un avenir que la mort même ne limite pas."[218]

Alors, étant donné que l'existentialisme met le sort de l'homme entre ses propres mains, on ne doit pas le reconnaître comme une philosophie du désespoir; et son but n'est pas de condamner l'homme à une "misère irrémédiable". Simone de Beauvoir admet que l'homme n'est ni naturellement bon, ni mauvais, "il n'est rien", puisque c'est à lui de choisir de se faire bon ou mauvais selon ses actes et selon sa liberté qu'il assume ou refuse. Autrement dit, il est le seul responsable. Selon cette doctrine rien n'a été donné d'avance à l'homme, tout est à conquérir, aussi bien l'amitié que l'amour, puisque c'est seulement dans les "relations humaines que chaque individu peut trouver le fondement et l'accomplissement de son être."[219] Ce qui veut dire que l'existentialisme est plutôt une philosophie de l'optimisme, mais un optimisme qui inquiète l'homme, puisqu'en l'acceptant, l'homme doit assumer la lourde responsabilité de tous ses actes. Car on sait que selon cette doctrine le mal que l'homme fait est aussi le produit de sa liberté. Et comme l'affirme Simone de Beauvoir: "L'homme est seul et souverain maître de son destin si seulement il veut l'être; voilà ce qu'affirme l'existentialisme; c'est bien là un optimisme."[220]

Elle explique ensuite que l'existentialisme ne dément pas la vertu chez les êtres humains; pourtant en l'acceptant comme une possibilité, il la voit difficile. D'ailleurs, cette philosophie, en admettant que c'est à l'homme seul de choisir ses buts et à lui seul de leur donner valeur, leur enlève tout alibi. Il exige des hommes une lutte sans relâche, un effort permanent. L'homme est toujours responsable. En tout cas, l'existentialisme ne découvre pas aux hommes l'échec

---

[217] *Ibidem*, p. 34.
[218] *Ibidem*, pp. 34-35.
[219] *Ibidem*, p. 37.
[220] *Ibidem*, p. 37.

de leur existence, leur véritable condition; par contre, il demande à l'homme d'affronter avec courage cette condition. Il veut les aider à l'assumer plutôt que de s'épuiser à la dissimuler. Cette philosophie fait confiance aux hommes, les pousse vers une action renouvelable sans cesse et vers l'engagement. L'existentialisme propose à l'homme de renoncer aux fausses idoles, aux mensonges, aux consolations, à la résignation.

Dans *L'Existentialisme et la sagesse des Nations*, Simone de Beauvoir défend l'existentialisme athée de Sartre non seulement contre les idées publiques influencées par les critiques malveillants des "groupes intéressés" mais aussi contre des "spécialistes en matière de philosophie" et des amis de Sartre. Ces amis lui paraissaient être de "mauvaise foi". Cela se rapporte notamment à Maurice Merleau-Ponty.

A l'époque, Sartre a écrit l'article intitulé Les Communistes et la paix, qui est devenu la cible d'attaques virulentes de la part de Merleau-Ponty, en particulier dans son article intitulé Sartre et l'ultra-bolchévisme. Simone de Beauvoir, en réponse, écrit un essai intitulé *Merleau-Ponty et le pseudo-sartrisme*; elle y accuse Merleau-Ponty de ne pas vouloir comprendre ni la pensée de Sartre, ni le but de son article Les Communistes et la paix qui a paru dans la revue *Les Temps Modernes."*[221]

Au dire de Simone de Beauvoir, Merleau-Ponty attaque Sartre sans penser aux circonstances ni au dessein de son article. Il a lu avec l'intention d'y découvrir par "falsification" et par "sophisme" "un constat d'échec de la dialectique"[222]; et il s'efforce de "reconstruire" ce que Sartre "aurait dû" penser. Il se sert des citations tirées de leur contexte et les interprète arbitrairement; il en

[221] *Les Temps Modernes,* n° 81 de juillet 1952, n° 84-85 Oct.-Nov. 1952, puis 101, avril 1954, réunit en 1964 dans Les Situations, IV, pp. 80-384.
[222] Simone de BEAUVOIR, *Les Privilèges*, Paris, 1955, éd. Gallimard. Coll. Les Essais, p. 203.

déforme ainsi le sens ou les explique à contresens. Simone de Beauvoir essaye de montrer les distances entre la vraie ontologie de Sartre et celle du pseudo-Sartre, entre le vrai Sartre et le pseudo-Sartre de Merleau-Ponty.

L'étude Les Communistes et la paix avait été écrite par Sartre dans des circonstances et un but précis, à savoir la protestation contre la puissance américaine de l'OTAN en Europe, dressée contre le bloc soviétique, et le soutien des mouvements initiés par le Parti communiste français et le syndicat qui lui est lié, la CGT. D'une part, il déclare son accord avec les communistes sur "des sujets précis et limités", en désirant et en s'efforçant de comprendre les événements qui ont abouti, lors d'une manifestation dirigée contre le Général Ridgway, nouveau commandant des forces de l'OTAN, le 28 mai 1952, à l'arrestation du député communiste Jacques Duclos. Cette arrestation marquait l'opposition radicale du gouvernement français aux activités du communisme international. Il dit à ce propos, et cela a été cité dans *Les privilèges*:

> "Je cherche, dit-il, à comprendre ce qui se passe en France, aujourd'hui, sous mes yeux."[223]

D'autre part, Sartre dirige *Les Communistes et la paix* contre des anticommunistes. Puisque c'était le moment où Sartre découvre le vrai sens des entreprises communistes, leurs besoins et leur nécessité; et en même temps, il aspire à s'associer aux communistes.

Après l'attaque de Merleau-Ponty contre Sartre, Simone de Beauvoir proteste que la philosophie de Sartre n'a jamais été une philosophie du "sujet", puisqu'il utilise rarement le mot "Moi" pour désigner la conscience, l'homme. Par contre, la conscience qui est selon Sartre une pure présence à soi, n'est pas

[223] Cité par Simone de BEAUVOIR dans *Les Privilèges*, *op. cit.*, p. 204, , note 1.

un sujet. En oubliant ces réalités, dans une partie de son article, Merleau-Ponty note que:

> "Sartre disait qu'il n'y a pas de différence entre un amour imaginaire et un amour vrai parce que le sujet est par définition ce qu'il pense être."[224]

Mais, en vérité, Merleau-Ponty a déformé volontairement Sartre. Avec les citations suivantes, on constate que Sartre a clairement distingué les sentiments vrais des sentiments imaginaires:

> "Le réel et l'imaginaire par essence ne peuvent coexister. Il s'agit de deux types d'objets, de sentiments et de conduites entièrement irréductibles."[225]

A en croire Simone de Beauvoir, Merleau-Ponty confond la conscience immédiate de soi et le sujet. Autrement dit, il confond le dévoilement de la présence immédiate à soi et le sujet dont le dévoilement procède d'une méditation, ignorant que pour Sartre il y a un conditionnement réciproque du moi et du monde:

> "Sans le monde, pas d'ipséité, pas de personne: sans ipséité, sans la personne, pas de monde. Le pour soi est soi là-bas, hors d'atteinte, aux lointains de ses possibilités."[226]

---

[224] M. MERLEAU-PONTY, *Sartre et ultra-bolchévisme*, p. 178, cité par Simone de BEAUVOIR dans *Les Privilèges*, p. 205.
[225] J-P SARTRE, *L'Imaginaire*, p. 187-188, cité et souligné par Simone de BEAUVOIR dans *Les Privilèges*, pp. 205-206.
[226] J-P SARTRE, *L'Etre et le Néant*, p. 148, cité et souligné par Simone de BEAUVOIR dans *Les Privilèges*, p. 206.

Simone de Beauvoir explique aussi que, quand Merleau-Ponty affirme qu'il y a "malentendu (…) quand on croit que la transcendance chez Sartre ouvre la conscience, [qu'] elle n'est pas ouverte sur un monde qui dépasse sa capacité de signification, [qu'] elle est exactement coextensive au monde"[227], il donne la preuve qu'il ignore tout à fait la théorie de la facticité de Sartre, qui est une des bases de l'ontologie sartrienne.

Est-ce que Sartre n'est pas clair quand il écrit que:

> "Il faut se garder de comprendre que le monde existe en face de la conscience comme une multiplicité indéfinie de relations réciproques qu'elle survolerait sans perspective."[228]

En tout cas, Simone de Beauvoir affirme que toute la polémique de Merleau-Ponty veut démontrer la thèse suivante qui est d'ailleurs incorrecte: "Pour Sartre, la signification se réduit à la conscience que le sujet en prend."[229] Alors, Simone de Beauvoir s'insurge contre ces affirmations et elle défend ainsi Sartre:

> "Pour Sartre, la prise de conscience est un absolu, elle donne le sens (…) (Sa philosophie) est une philosophie qui oppose absolument le sens tout spirituel, impalpable comme la foudre et l'être qui est pesanteur et opacité absolue."[230]

Elle conclut que, tout au long de son essai, Merleau-Ponty a volontairement déformé la philosophie de Sartre qu'il s'agisse du sens, des

[227] M MERLEAU-PONTY, *Sartre et ultra-bolchévisme*, *op. cit*, p. 266, cité et souligné par Simone de BEAUVOIR dans *Les Privilèges*, p. 206.
[228] J-P SARTRE, *L'Etre et le Néant*, p. 368, cité par Simone de BEAUVOIR dans *Les Privilèges*, p. 207.
[229] *Les Privilèges*, *op. cit.*, p. 207.

significations, d'Autrui, de la conscience. D'ailleurs, elle l'accuse de ne pas comprendre le sens de la terminologie de Sartre. Car Autrui, pour Sartre, est présent dans les choses sous la figure des significations et des techniques, tandis qu'il se réduit au pur regard pour Merleau-Ponty.

En plus, selon Simone de Beauvoir, ce n'est pas acceptable d'affirmer que Sartre, comme l'a confirmé Merleau-Ponty, "remonte des significations ouvertes et inachevées au pur modèle de la signification close telle qu'elle s'offre à la conscience lucide."[231] Merleau-Ponty ne s'interroge pas sur la signification du mot "sens" chez Sartre:

> "Par sens, j'entends, dit Sartre, la participation d'une réalité présente dans son être à l'être d'autres réalités, présentes ou absentes, visibles ou invisibles et de proche en proche à l'univers."[232]

Et Simone de Beauvoir s'exprime ainsi:

> "Ainsi, loin d'être données par la conscience et closes, les significations sont réelles, objectives et ouvertes à l'infini sur l'univers."[233]

Donc selon les explications de Simone de Beauvoir, c'est le pseudo-Sartre qui met en question et falsifie les conceptions et les vraies pensées philosophiques et politiques du vrai Sartre. Car, pour prendre un cas précis, le vrai Sartre ne nie jamais le prolétariat, ni ne le traite comme une idée, comme l'a prétendu Merleau-Ponty.

---

[230] *Ibidem*, cité et souligné par Simone de BEAUVOIR, pp. 207-208.
[231] M MERLEAU-PONTY, *Sartre et ultra-bolchévisme op. cit.*, p. 193, cité et souligné par Simone de BEAUVOIR dans *Les Privilèges*, *op. cit.*, P. 208.
[232] J-P SARTRE, *Saint Genet*, p. 283, cité et souligné par Simone de BEAUVOIR dans *Les Privilèges*, *op. cit.*, p. 208.
[233] *Les Privilèges*, *op. cit.*, p. 208.

Simone de Beauvoir affirme que l'évolution de la pensée de Merleau-Ponty va à contresens de celle de Sartre. Parce qu'en effet, Merleau-Ponty n'était pas de ceux qui confondaient "l'intérêt général" avec "l'intérêt bourgeois"; et il est donc très regrettable qu'il prenne maintenant parti pour des privilégiés, pour la bourgeoisie, au lieu de soutenir le prolétariat.

D'ailleurs, elle défend encore Sartre véhémentement, en insistant sur le fait qu'il:

> "...n'a jamais démenti; il a au contraire approfondi et développé, en les appliquant à divers domaines, les principes qui commandent la psychanalyse existentielle. Et la tâche qu'il assigne à celle-ci c'est d'expliciter des sens qui appartiennent réellement aux choses."[234]

On pourrait objecter que Simone de Beauvoir a défendu Sartre, et sa philosophie, parce qu'elle était sa complice et sa compagne; à lire ses articles, on ne peut pourtant pas nier qu'elle l'a défendu parce qu'elle a senti que de toute façon, comme intellectuelle et comme penseur, le problème de Sartre la concerne aussi; et elle ne peut rester indifférente envers ces contradictions et les imputations à l'égard de Sartre et de sa philosophie en laquelle elle croit aussi. Il n'est pas douteux qu'en défendant Sartre, pas de n'importe quelle façon mais par son action d'écrire, elle ait réagi comme un écrivain responsable et engagé.

[234] *Ibidem*, p. 208.

IV. LA RESPONSABILITE D'ECRIRE

Jusqu'à 1939, Simone de Beauvoir a construit avec application, au jour le jour, son existence et son bonheur. Nous pouvons constater chez elle une vitalité, une endurance, une volonté exceptionnelle. Elle n'admet ni la faiblesse ni même la fatigue, ni pour elle-même ni pour les autres. N'aimant pas vivre dans le luxe et dans la facilité depuis son jeune âge, elle accepte la difficulté, qui l'amuse. Elle se sent "envoyée" dans le monde pour faire quelque chose. Longtemps elle croit qu'il n'y a pas d'autres volontés que la sienne. En revanche; après la deuxième guerre mondiale ses yeux sont ouverts. Donnons une fois de plus une citation manifestant ce bouleversement dans sa conception existentielle:

> "L'histoire fondait sur moi, j'éclatais; je me trouvais éparpillée aux quatre coins de la terre, liée par toutes mes fibres à chacun et à toutes."[235]

On constate qu'à présent, elle cherche à voir et à exprimer autre chose que seulement la nature, les paysages ou la beauté. Elle veut, dorénavant, exprimer une autre réalité. Cela annonce qu'à trente et un ans, elle va s'engager dans la vie socio-politique et elle peut dire qu'une "époque se fermait, période de passage de la jeunesse à la maturité."[236]

[235] *Ibidem*, p. 426.
[236] *Ibidem*, pp. 413-414.

Avec cette phrase qu'elle avait prononcée pendant son premier voyage en Espagne juste après que la guerre fût terminée, nous nous rendons compte du changement global et symbolique de sa vision du monde.

> "L'Escurial, tel qu'il était quinze ans plus tôt; autrefois je contemplais sans surprise des pierres séculaires; maintenant la permanence me déconcertait; ce qui me semblait normal, c'était ces villages en ruines et dans les faubourgs de Madrid, ces maisons effondrées."[237]

C'est la réalité de son époque qui compte; il n'y a plus d'éternité à contempler. Désormais, ce ne seront plus "les belles images" qu'elle cherche à décrire, qui lui importaient seules auparavant, mais la vérité de la réalité humaine.

Cette expérience de la guerre décida donc définitivement de la nature de l'œuvre de Simone de Beauvoir. Même *L'Invitée*, son premier roman, qui s'inspirait de son expérience personnelle vécue d'avant-guerre fut rédigé pendant la période de la guerre, de 1938 à 1941; nous y entrevoyons que dans les dernières pages, la guerre approche et que les personnages discutent de la possibilité de la guerre; c'est ainsi que Labrousse fut amené à dire qu'il "n'a plus la mystique de l'œuvre d'art" et qu'il peut envisager d'autres activités. Et les personnages masculins partent faire la guerre.

[237] *La Force des choses*, *op. cit.*, Coll. Soleil, p. 34.

IV. 1. Autrui

> "Je pressentais pour la première fois qu'on peut se trouver atteint au cœur de soi-même par un rayonnement venu d'ailleurs.
> Ces brefs élans ne m'empêchaient pas de me sentir solidement ancrée sur mon socle. Curieuse d'autrui, je ne rêvais pas d'un sort différent du mien."[238]

A travers ses œuvres, Simone de Beauvoir essaie de nous faire découvrir notre interdépendance avec autrui, et que celle-ci est la première condition de notre salut. Selon elle, ce sont les autres qui prolongent nos projets à travers les siècles même après notre mort :

> "Nous avons besoin d'autrui pour que notre existence devienne fondée et nécessaire."[239]

Il n'existe aucune attache toute faite entre nous et le monde. C'est nous qui créons le lien avec autrui. Les hommes sont séparés, la séparation des consciences est un fait originel, ontologique et métaphysique. Pourtant l'homme est aussi le mouvement vers l'autre et vers le monde; il dépasse l'état naturel par un acte de volonté qui est précisément l'acte moral. Ce choix de communiquer avec autrui, qui est l'option morale, est le moment "du passage de l'esprit dans la nature, le moment de l'accomplissement concret de l'homme et de la moralité."[240]

---

[238] Simone de BEAUVOIR, *Les Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris, éd. Gallimard, 1958, p. 57.
[239] *Pyrrhus et Cinéas*, *op. cit.*, p. 339.
[240] *Pour une morale de l'ambiguïté*, *op. cit.*, 1948, p. 32.

Comme le dit Laurent Gagnebin, Simone de Beauvoir a trouvé en autrui, en l'homme "le fondement presque nécessaire de la vie."[241] Mais en même temps qu'elle découvre cette vérité d'interdépendance des existants humains, Simone de Beauvoir montre aussi les difficultés des relations intra-humaines. C'est-à-dire qu'en réalité, on constate que l'homme dans ses rapports avec d'autres hommes entre en conflit. Car même s'il est conscient de ne pouvoir se réaliser seul dans la solitude, pourtant il prétend se poser comme "sujet" unique, comme "souverain" en face de l'autre et constituer celui-ci en inessentiel et en objet. Alors même si chacun sait que "l'individu ne se définit que par sa relation au monde et aux autres individus: il n'existe qu'en se transcendant et sa liberté ne peut s'accomplir qu'à travers la liberté d'autrui,"[242] cependant "chacun essaie de s'accomplir en réduisant l'autre en esclavage."[243]

Mais autrui aussi lui oppose une prétention réciproque. Et c'est ainsi qu'ils s'opposent l'un à l'autre et découvrent leur relativité, ils sont alors obligés de reconnaître la réciprocité de leur rapport, ce que dit ainsi Simone de Beauvoir:

> "L'esclave, dans le travail et la peur s'éprouve lui aussi comme essentiel et, par un retournement dialectique, c'est le maître qui apparaît comme l'inessentiel."[244]

Ainsi les êtres humains sont toujours dans des rapports réciproques, soit en amitié, soit en tension. Et tant qu'ils n'arrivent pas l'un l'autre à se reconnaître comme liberté, la lutte entre les consciences, donc entre eux, continuera.

---

[241] Laurent GAGNEBIN, *Simone de Beauvoir ou refus de l'indifférence*, Paris, éd. Fischbacher, 1968, p. 99.
[242] *Pour une de l'ambiguïté*, *op. cit.*, p. 225.
[243] *Le Deuxième Sexe, T. I*, *op. cit.*, pp. 231-232.
[244] *Ibidem*, p. 232.

> "Le drame peut être surmonté par la libre reconnaissance de chaque individu en l'autre, chacun posant à la fois soi et l'autre comme objet et comme sujet dans un mouvement réciproque. Mais l'amitié, la générosité, qui réalisent concrètement cette reconnaissance des libertés, ne sont pas des vertus faciles, elles sont assurément le plus haut accomplissement de l'homme; c'est par là qu'il se trouve dans sa vérité: mais cette vérité est celle d'une lutte sans cesse ébauchée, sans cesse abolie; elle exige que l'homme à chaque instant se surmonte."[245]

En vérité, l'importance du thème de l'existence d'autrui dans les œuvres de Simone de Beauvoir est si immense que l'analyse des rapports d'intersubjectivité et de leur éthique qui sont développés dans ses essais philosophiques et ses romans va jusqu'aux plans socio-politiques. Dans sa vie et ses œuvres, elle essaie aussi d'éclairer la vérité des rapports interhumains. Ainsi on constate dans la pensée, l'œuvre et la vie de Simone de Beauvoir, l'importance de la place qu'occupent les autres. Elle lutte activement contre la tentation de l'indifférence à laquelle la pousse la vision de la mort. Et l'importance attribuée à l'existence d'autrui et à la communication avec lui constitue le facteur primordial de la joie de la vie. Car comme elle dit elle-même:

> "Quand on accorde tant de prix à l'existence des autres hommes, on trouve toujours des choses à faire, des gens à aimer, des raisons de vivre."[246]

Simone de Beauvoir exprime ces idées par l'intermédiaire de Henri, qui est comme elle un écrivain, dans *Les Mandarins*:

---

[245] *Ibidem*, p. 231.

> "Si les autres ne comptent pas, ça n'a pas de sens d'écrire. Mais s'ils comptent, c'est énorme de susciter par des mots leur amitié, leur confiance; c'est énorme d'entendre résonner en eux ses pensées à soi."[247]

Nous centrons ici l'étude du thème de l'existence d'autrui sur l'analyse de son premier roman, *L'Invitée* qui nous paraît particulièrement éclairant sur ce point, puisque la réflexion de Simone de Beauvoir sur les rapports entre des êtres humains a son commencement dans son expérience personnelle de la découverte de la réalité de la conscience d'autrui et de son irréductibilité[248], transposée de façon emblématique dans ce roman.

IV. 1. 1. L'existence d'autrui : *L'Invitée*

Puisque l'homme n'est pas seul au monde, alors si je suis libre, autrui l'est aussi, au même titre que moi. Ce sont donc des êtres libres qui se rencontrent, s'affrontent ou s'aiment. Simone de Beauvoir accorde une importance constante à cette réalité car elle analyse toujours attentivement les réactions d'autrui lors de chacune de ses publications. A titre d'exemple, dans *L'Invitée*, son premier roman, la trame du roman repose sur l'affrontement entre deux libertés: Ce qui existe, c'est nous, l'un à l'autre irrémédiablement enchaînés dans le même rapport de force et de servitude.

L'affrontement avec autrui est toujours une épreuve. On est au cœur d'une "véritable dialectique du maître et de l'esclave [qui] commence alors entre les

---

[246] "L'Humanité Dimanche", Le 19 décembre 1954 dans *Les Ecrits de Simone de Beauvoir* par Claude FRANCIS et Fernande GONTIER, Paris, éd. Gallimard, 1979, p. 361.
[247] Simone de BEAUVOIR, *Les Mandarins*, Paris, éd. Gallimard, 1954, p. 102.
[248] Il s'agit de son expérience dans l'aventure du "Trio": Sartre, Olga et elle-même, et des difficultés qu'ils ont affrontées.

consciences vouées à la liberté et tout aussitôt traquées dans cette liberté - qui ne leur est pas plus tôt apparue que la menace d'autrui la remet en question - par d'autres consciences elles-mêmes "maîtres et légitimes possesseurs de l'univers."[249]

On peut soit vivre dans l'authenticité en assumant ce risque, soit se rétracter sur soi-même par peur. Cette dernière solution mènerait à une existence mutilée qui ne s'engagerait pas dans la vie des autres. Si j'étais seul au monde, je n'aurais pas de malheur, mais pas de bonheur non plus, parce que si autrui peut être la source du malheur il peut l'être aussi du bonheur. Auparavant, cela était justement l'attitude de Françoise; mais au moment où elle a pris l'existence de Xavière comme un danger sérieux menaçant sa relation avec Pierre et son univers, et après s'être longtemps entêtée à ne pas admettre Xavière comme un autre sujet, elle essaie de créer un nouvel avenir et elle se transcendera sans cesse vers cet autrui en tendant sa main "peureuse, avare".

La deuxième partie de ce premier roman débute sur un trio heureux. Mais cela ne sera pas très long, puisque Xavière s'est mise à haïr Françoise. A partir de ce moment et jusqu'à la fin du roman, c'est le conflit entre Françoise et Xavière, ou plutôt le conflit des deux consciences, qui commence et s'exacerbera tout au long de la deuxième partie de *L'Invitée*. Françoise ne supporte pas la haine de Xavière et elle en souffre; parce que, à présent elle aime Xavière; mais n'a en aucun cas, en aucune manière, le pouvoir de pénétrer dans la pensée de Xavière; car celle-ci ne livre jamais ses pensées aux autres, elle ne se confie jamais aux autres. Toute la pensée de Françoise est préoccupée par des idées et des images que Xavière se fait d'elle. D'ailleurs il y a une sorte d'intimité à laquelle Xavière se dérobe toujours; comme le dit François : "on ne vit pas avec elle, on vit au côté d'elle."

[249] Serge JULIENNE-CAFFIE, *Simone de Beauvoir,* Paris, éd. Gallimard, La Bibliothèque idéale, p. 54.

Françoise qui est spécifiquement sensible à l'existence des choses, elle, ressent avec une joie immense et particulière le moment où elle se découvre nécessaire, indispensable même, pour faire exister. Elle sait établir le contact avec les choses et se confondre avec elles. Elle a tout de même l'impression que les choses qui existent à distance d'elle n'existent pas en réalité. Elle croit que c'est sa seule présence qui crée le centre du monde. Il lui est donc très difficile de réaliser et d'accepter "que les autres gens sont des consciences qui se sentent du dedans comme on se sent soi-même." [250] Alors qu'elle se voit sujet unique; les pensées, les paroles ou les visages des autres ne sont pour elle que des objets qui sont dans son monde à elle. Dès lors, elle ne peut pas accepter l'existence d'autrui autrement que comme des objets qui naissent sous son regard. Elle est même le maître qui peut dissiper leur existence au moment où elle choisit elle-même. Elle a toujours l'impression d'occuper une place privilégiée dans le monde, de s'y affirmer complètement en tant que conscience unique face aux objets. Ainsi on arrive à comprendre que c'était pour ces raisons qu'elle avait le sentiment que "les gestes de Xavière, sa figure, sa vie même avaient besoin de Françoise pour exister."[251]

Mais contrairement à ces pensées vis-à-vis de Xavière, cette existence étrangère qui surgit devant elle l'oblige à comprendre et rencontrer les obstacles, la résistance, le danger et la peur, les sensations et les vérités qu'elle n'a jamais croisées auparavant. Autrement dit, elle qui se croyait le sujet unique, conscience souveraine, sans jamais rencontrer l'obstacle, rencontre l'opposition; elle, pour qui tout fut toujours léger, pour qui rien n'avait de poids, qui n'admettait jamais l'existence d'autrui que de sa propre volonté, se révolte "de sentir à côté de soi cette petite pensée hostile et obstinée"[252], qui était Xavière.

[250] *L'Invitée, op. cit*., p. 17.
[251] *Ibidem*, p. 23.
[252] *Ibidem*, p. 40.

> "La résistance de Xavière était réelle et Françoise voulait la vaincre. C'était scandaleux: elle avait tellement l'impression de dominer Xavière, de la posséder jusque dans son passé et dans les détours encore imprévus de son avenir! Et cependant il y avait cette volonté butée contre laquelle sa propre volonté se brisait."[253]

Ces résistances de Xavière montrent la position existentialiste, en ceci qu'on ne peut pas vivre à travers autrui et ni pour autrui; on n'existe que pour soi-même et en plus par soi-même. En outre, Xavière n'est pas seulement l'autre, mais elle est aussi le tiers, qui a même réussi à mettre en question les rapports qui existaient jusque là entre Pierre et Françoise. Une remarque s'impose ici, étant donné que jusqu'à présent, Françoise était confondue avec Pierre, elle le croyait transparent. Elle s'imaginait faire "un" avec lui, voir le monde des mêmes yeux et penser de la même manière. Mais depuis l'apparition de Xavière dans leur couple et une vie de "trio", Pierre n'est plus la même personne qu'il était auparavant; il lui était devenu méconnaissable. A présent Pierre revendiquait son indépendance et sa liberté; et chacun est devenu Autrui pour l'autre. Donc Françoise est obligée, à contrecœur et avec beaucoup de chagrin, d'admettre qu'ils sont deux êtres, deux vies, deux regards, deux libertés. Mais cette situation est insupportable pour elle. Ainsi un abîme, qu'elle est seule à ressentir, s'installe entre eux.

Trop occupé par la séduction de Xavière, Pierre la laisse de l'autre côté de l'abîme, à combattre toute seule. Françoise se rend compte d'une autre vérité, à savoir que l'image qu'elle et Pierre se font de Xavière n'est pas identique. Elle devient consciente de la puissance de cette existence autre qui veut s'affirmer et faire usage de sa propre liberté. Elle comprend que Xavière veut se mêler de son

monde à elle. Ainsi elle réalise que deux existences libres lui échappent et aussi la condamnent à la solitude. Elle n'arrive plus à ignorer la jalousie, l'insolence, le dédain et les exigences de Xavière. En plus elle comprend que Xavière dispose librement de ses sentiments, de ses gestes. Et cette liberté, pratiquée par Xavière sans inquiétude, la fait souffrir profondément, l'angoisse, la trouble et la préoccupe. Inquiète et angoissée, Françoise recule devant cette liberté qui s'affirme. Elle se sent transformée en objet sous ce regard, ce qui est inacceptable ou plutôt invivable pour elle. Pourtant elle continue à vivre dans l'angoisse et ne cesse plus de se voir par les yeux de Xavière.

Ainsi, devant l'existence de Xavière, Françoise se sent bouleversée, puisqu'elle est obligée d'affronter une vérité qu'elle s'était toujours appliquée à esquiver.

> "On ne peut pas réaliser que les autres gens sont des consciences qui se sentent du dedans comme on se sent soi-même, dit Françoise. Quand on entrevoit ça, je trouve que c'est terrifiant: on a l'impression de ne plus être qu'une image dans la tête de quelqu'un d'autre."[254]

De l'autre côté, Xavière est obstinée, étrangère, impénétrable; elle est une ombre menaçante qui oblige Françoise à se retrouver encore plus seule devant une conscience "solitaire et rétive". Elle comprend que, quoi qu'elle fasse, aucune amitié, alliance ou même délivrance ne sera possible avec Xavière. Elle réalise à quel point cette étrangère, cette autre conscience et cet autrui empêche l'indifférence, l'amitié, le salut, sans même permettre une quelconque fuite, puisque ce serait d'autres attentes, et d'autres fuites sans fin. Impossible de nier

---

[253] *Ibidem*, p. 40.
[254] *Ibidem*, p. 18.

cette existence "ennemie", Françoise ressent de plus en plus fort son impuissance envers sa situation et cette existence qui la gêne encore.

> "Elle ne s'était pas changée en fantôme docile, c'était sa présence de chair et d'os qu'il fallait de nouveau affronter. (…) Sa main tremblait, elle était étonnée de la violence de son désarroi. (…) L'existence de Xavière l'avait toujours menacée par delà les contours mêmes de sa vie, et c'était cette ancienne angoisse qu'elle reconnaissait avec épouvante."[255]

De plus, elle est très inquiète à l'idée que Xavière pourrait croire toujours à l'amour de Pierre. Car l'idée qu'autrui peut aménager à son profit leur histoire du trio, c'est dire l'amour de Pierre, lui semble insupportable. Alors elle se débat dans l'impuissance et dans la fureur.

Françoise se sent de plus en plus oppressée dans ses rapports avec Xavière qui, quant à elle, devient jalouse; Françoise tente de défaire cette jalousie et la haine de Xavière non pas par la violence mais par l'amitié envers cet autrui. Mais justement la question est que Xavière ne vit jamais pour ou avec autrui, elle ne se quitte jamais elle-même:

> "Xavière ne cherchait pas le plaisir d'autrui; elle s'enchantait égoïstement du plaisir de faire plaisir."[256]

Et elle ne se confie jamais aux autres:

> "S'il avait pu lui livrer ce qui se passait sous ce crâne! (…) Belle, solitaire, insouciante. Elle vivait pour son

[255] *Ibidem*, pp. 479-480.
[256] *Ibidem*, pp. 168-169.

> propre compte, avec la douceur ou la cruauté que lui dictait chaque instant, cette histoire où Françoise s'était engagée tout entière, et il fallait se débattre sans secours en face d'elle tandis qu'elle souriait d'un sourire méprisant ou approbateur."[257]

Au contraire de Françoise qui est à la merci de Xavière, celle-ci ne se soucie pas du tout de Françoise; puisqu'elle n'est fidèle à personne ni à rien et elle ne vit que l'instant. Ceci dit aussi qu'elle est absolument indifférente aux sentiments et aux efforts que fait Françoise pour qu'elle, Xavière, l'aime. C'est de cette manière que Françoise tombe dans le piège. Elle est à la merci d'autrui qui s'affirme au côté d'elle. C'est ici que Françoise est fascinée, et voit le monde avec les yeux d'autrui:

> "Comme elle était libre! Libre de cœur, de ses pensées, libre de souffrir, de douter, de haïr. Aucun passé, aucun serment, aucune fidélité à soi-même ne la ligotait."[258]

De l'autre côté, Xavière adhère absolument à tout ce qu'elle éprouve; et elle est absolument ce qu'elle veut être. La tension augmente de plus en plus, entre les deux consciences. Enfin un soir quand Xavière se brûle la main délibérément avec une cigarette, ce qui était une "brûlure expiatoire"; Françoise bouleversée et révoltée, arrive à cette vérité : qu'elle avait rencontré chez Xavière un scandale absolu; au dire vrai, une conscience qui anéantit complètement la sienne et son être même. Par-là elle réalise l'expérience métaphysique de sa propre mort.

> "A travers la jouissance maniaque de Xavière, à travers sa haine et sa jalousie, le scandale éclatait, aussi

[257] *Ibidem*, pp. 313-314.

> monstrueux, aussi définitif que la mort; en face de Françoise et cependant sans elle, quelque chose existait comme une condamnation sans recours: libre, absolue, irréductible, une conscience étrangère se dressait. C'était comme la mort, une totale négation, une éternelle absence, et cependant par une contradiction bouleversante, ce gouffre de néant pouvait se rendre présent à soi-même et se faire exister pour soi avec plénitude; l'univers tout entier s'engloutissait en lui, et Françoise, à jamais dépossédée du monde, se dissolvait elle-même dans ce vide dont aucun mot, aucune image ne pouvait cerner le contour infini."[259]

Françoise se rend finalement compte de l'impossibilité complète de pénétrer l'autre et de s'unir avec lui; c'est la découverte concrète de la réalité de la conscience d'autrui et de son irréductibilité. Ainsi Françoise prend conscience définitivement de l'impuissance de sa volonté et de ses efforts.

Mais quand même, Françoise se sent responsable de l'état où se trouve Xavière et malgré Pierre, veut l'aider. Mais Xavière n'a pas changé ses comportements vis à vis de Françoise. Elle est toujours intacte dans sa jalousie et sa haine envers sa rivale. Mais, malgré tout, elle réussit finalement à se servir de Françoise pour se réconcilier avec Pierre. Le "trio" va redémarrer, mais Françoise est fatiguée de la situation qui va de nouveau se compliquer avec les mêmes histoires. Aussitôt réconciliée avec Pierre, Xavière essaye de créer une complicité "sournoise" avec lui contre Françoise, et Pierre s'en montre même flatté.

---

[258] *Ibidem*, p. 353.
[259] *Ibidem*, pp. 363-364.

C'est à ce moment-là que Françoise cède à sa tendresse pour Gerbert pendant un voyage à deux. Elle a compris enfin que chacun est condamné à assumer ses propres actes et après tant d'années de renonciation, elle veut vérifier sa propre existence. Mais au retour du voyage de Françoise, Pierre lui expose ses projets. Il renonce à Xavière, car pour les mêmes raisons qu'elle, il est las de cette situation. C'est le triomphe de Françoise:

> "J'ai gagné, pensa Françoise. (…) De nouveau, elle existait seule, sans obstacle au cœur de sa propre destinée. Calfeutrée dans son monde illusoire et vide, Xavière n'était plus rien qu'une vaine palpitation vivante."[260]

La guerre va commencer, Gerbert et Pierre sont mobilisés. Seules, les deux femmes restent à Paris et vivent ensemble. Finalement, Xavière découvre l'amour qui existait entre Françoise et Gerbert; un amour vécu innocemment, dans la gaieté et dans un accord mutuel. Pourtant, une fois de plus Françoise se sent piégé après la découverte des amours qui existaient entre elle et Gerbert. Puisque cet amour a une autre face: aux yeux de Xavière, c'est la trahison de Françoise.

> "Vous étiez jalouse de moi parce que Labrousse m'aimait. Vous l'avez dégoûté de moi et pour mieux vous venger, vous m'avez pris Gerbert."[261]

En réalité, Françoise avait essayé à plusieurs reprise auprès de Xavière de savoir ce qu'il en était de ses rapports avec Gerbert. Mais Xavière lui répondait toujours en se montrant dédaigneuse à l'égard de lui.

---

[260] *Ibidem*, p. 467.

> "Oh! Gerbert! Oui. Xavière haussa les épaules. Il ne compte pas beaucoup, vous savez. - Vous tenez pourtant bien à lui, dit Françoise. - Je tiens toujours à ce qui m'appartient, dit Xavière. Elle ajouta d'un air farouche: C'est reposant d'avoir quelqu'un pour soi seule. Sa voix mollit: mais enfin, ça fait juste un objet plaisant dans mon existence, rien de plus."[262]

En vérité, Xavière aimait Gerbert beaucoup plus qu'elle ne le disait et elle simulait tout simplement l'indifférence et le mépris à son égard. En tout cas, cette conversation a été l'origine de leur malentendu. Françoise voit, dans les yeux de Xavière, sa propre image, si ignoble qu'elle ne peut la supporter. En essayant de s'expliquer avec Xavière, elle tente de détruire cette image que seule Xavière est capable de pulvériser. Mais celle-ci se refuse catégoriquement à toute communication.

> "Elle était là, n'existant que pour soi, tout entière réfléchie en elle-même, réduisant au néant tout ce qu'elle excluait; elle enfermait le monde entier dans sa propre solitude triomphante, elle s'épanouissait sans limites, infinie, unique; tout ce qu'elle était, elle le tirait d'elle-même, elle se refusait à toute emprise."[263]

Désormais, le regard de Xavière l'inquiète secrètement et la défigure de plus en plus; car elle se voit encore par les yeux de celle-ci, autrement dit, elle se juge par les yeux, les regards et les jugements de Xavière sur elle. En voyant son image par les yeux de Xavière, elle se voit très odieuse et détestable. Ainsi elle devient dépendante de cette conscience étrangère devant laquelle elle se sent coupable. Pleine de regret, elle tâche de justifier son acte et de se faire pardonner

---

[261] *Ibidem*, pp. 498-499.
[262] *Ibidem*, p. 424.

par Xavière qui n'accepte pas. Comment peut-elle accorder maintenant l'indulgence à Xavière alors qu'elle lui dispute cette idée et cette possession? C'est donc ici la puissance de l'autre conscience qui sépare des autres et du reste du monde et c'est la volonté de l'autre qui triomphe de tout. Alors, puisque aux yeux de Françoise, il n'y a rien à faire, elle décide de pulvériser elle-même pour toujours son image telle qu'elle l'a vue dans les yeux de Xavière.

> "Jalouse, traîtresse, criminelle. On ne pouvait pas se défendre avec des mots timides et des actes furtifs. Xavière existait, la trahison existait. Elle existe en chair et en os, ma criminelle figure. Elle n'existera plus."[264]

Alors elle pense à la manière d'effacer ou réparer ce crime. Ici, Françoise est en face de sa liberté et responsable de son choix. Ou elle choisit de continuer à vivre dans l'humiliation sous sa figure criminelle, et en plus laisse Xavière prendre la supériorité sur elle; ou elle détruit cette figure pleine de haine en abolissant cette conscience étrangère. Alors entre la honte et le crime, Françoise choisit le crime, et en choisissant ainsi, elle fait triompher sa vérité: elle se choisit et s'est affirmée par son choix.

Donc, elle va tuer Xavière en ouvrant le robinet du gaz dans la chambre où celle-ci s'endort.

> "Ce n'est pas un crime passionnel, c'est un crime philosophique."[265]

C'est ainsi que la lutte des consciences se termine par la violence d'un meurtre.

---

[263] *Ibidem*, pp. 502-503.
[264] *L'Invitée, op. cit.*, pp. 500-501.

> "Anéantir une conscience. Comment puis-je? pensa Françoise. Mais comment se pouvait-il qu'une conscience existât qui ne fût pas la sienne? Alors, c'était elle (Françoise) qui n'existait pas. Elle répéta: « Elle ou moi » Elle abaissa le levier."[266]

Et la fin du roman illustre l'exergue tiré de Hegel qui figure à la première page de ce roman. "Chaque conscience poursuit la mort de l'autre." Geneviève GENNARI fait une remarque sur cette fin du roman:

> "Sans doute le défaut du livre est-il cette trop grande rigueur dans la démonstration finale, la perfection glacée du raisonnement qui amène Françoise jusqu'au meurtre. Mais le thème majeur de L'Invitée, précisément, est philosophique, c'est le thème essentiel de l'existentialisme."[267]

L'Invitée est une œuvre philosophique sur les relations intersubjectives, leurs possibilités et leurs impossibilités. Elle cherche à représenter les problèmes de la coexistence et par-là, elle montre l'échec de la coexistence. Les héros de *l'Invitée*, attirés les uns par les autres, ne se permettent pas de se laisser guider par leur amour vers une existence libre. Redoutant leur propre inauthenticité et la liberté de l'autre, qui les offense et les met en danger, ils sentent une peur oppressante; et c'est la raison pour laquelle ils ne trouvent pas le courage de révéler leur vraie personnalité qui leur interdit d'ailleurs toute communication. Enveloppés qu'ils sont par leurs soucis, concentrés sur leur seule existence, individuels, leur comportement les conduit vers l'isolement, la peur, l'angoisse,

---

[265] Geneviève GENNARI, *Simone de Beauvoir*, Paris, éd. Universitaire, 1958, p. 45.
[266] *L'Invitée, op. cit.*, p. 503.
[267] Geneviève GENNARI, *Simone de Beauvoir, op. cit*, p. 46.

le martyre, le conflit, la solitude. Pourtant, autrui est à la fois leur certitude, leur limite et leur transcendance.

Ainsi, le désespoir existentialiste se trouve devant son propre être, et il trouve son espoir dans l'existence de l'autre et la rend indispensable. En découvrant la conscience étrangère, la conscience de l'autre, Françoise se découvre aussi elle-même. Elle montre son inauthenticité, sa faute, sa perfidie, et pour les dissiper, elle renonce à une solution morale. Elle élimine leur témoin. Elle choisit ainsi, car elle voit autrui seulement comme un scandale. Et pour récupérer son indépendance, son autonomie, son pouvoir et son bonheur, elle ne voit d'autre solution que l'élimination et la néantisation complète de ce scandale irréductible.

Le philosophe existentialiste Maurice Merleau-Ponty critique la fin de *L'Invitée* en disant que le meurtre de Xavière par Françoise n'est pas une solution:

> "Puisque Xavière morte éternisera l'image de Françoise qu'elle portait en elle au moment de mourir."[268]

Alors Françoise n'efface pas la condamnation portée contre elle par Xavière et dans son rapport avec Xavière, Françoise échoue. Quand même, la fin de ce roman n'est pas éthiquement une solution. On doit remarquer aussi que la critique de Maurice Merleau-Ponty est basée sur la thèse philo-phénoménologique d'après laquelle les morts hantent les vivants. "Tant qu'on est vivant, on ne peut effacer les autres de sa mémoire."[269] Ceci explique que le meurtre de Xavière n'est pas une solution. Ainsi que Françoise se le dit: "Elle

[268] Maurice MERLEAU-PONTY, *Sens et non-sens, op.cit*., p. 65.
[269] *Le Sang des autres*, *op. cit.,* p. 18.

existe, (…) ma criminelle figure."[270] Ainsi Françoise ne peut échapper à Xavière et le malentendu subsistera pour toujours.

Mais en tout cas *l'Invitée* n'est pas un roman à thèse. Françoise a renoncé à une solution éthique. Simone de Beauvoir dit, après avoir expliqué l'œuvre de *L'Invitée* dans *La Force de l'âge*, qu'elle a échoué à justifier la fin de ce roman.

> "Les romanciers oublient trop souvent que dans la réalité un abîme sépare un rêve de meurtre d'un meurtre; tuer n'est pas un acte quotidien."[271]

Pourtant cet acte de meurtre romanesque a un sens personnel pour l'auteur. En tuant Xavière, personnage qui incarne sur le papier Olga, personnage bien réel dans la vie et la relation de Simone de Beauvoir et de Sartre, Simone de Beauvoir purifia leur amitié de tous les mauvais souvenirs qui se mêlaient aux bons. Elle liquide entre elles irritations et rancunes. Simone de Beauvoir nous dit qu'en effet, l'identification s'opérait; en rédigeant les pages finales, elle avait vraiment chargé ses épaules d'un assassinat. Elle ajoute que, stylo en main, elle fit "avec une sorte de terreur l'expérience de la séparation."[272]

> "Le meurtre de Xavière peut paraître la résolution hâtive et maladroite d'un drame que je ne savais pas terminer. Il a été au contraire le moteur et la raison d'être du roman entier."[273]

En reprenant ses observations sur *L'Invitée*, elle dit plus tard:

[270] *Invitée, op.cit.,* p. 501.
[271] *La Force de l'âge*, *op. cit.*, Coll. Soleil, p. 388.
[272] *Ibidem*, p. 389.
[273] *Ibidem*, p. 389.

> "Le roman avait été conçu, construit, pour exprimer un passé que j'étais en train de dépasser: justement parce que je devenais différente de celle que j'y peignais, ma vérité d'aujourd'hui n'y avait pas de place. J'ai traversé des semaines, des mois, où j'étais incapable de travailler; mais aussitôt devant mon papier, je faisais un bond en arrière, je ressuscitais le monde d'autrefois. Sur les pages imprimées, je ne retrouve pas la trace des jours où je les écrivais: ni la couleur des matins et des soirs, ni les trémoussements de la peur, de l'attente; rien."[274]

L'Invitée montre bien la lutte des consciences et la menace d'oppression qui s'ensuit. Dans ce roman, en le faisant aboutir à la violence d'un meurtre, l'auteur a poussé le drame à l'extrême. Ni l'auteur ni Françoise telle qu'elle nous la montre n'auraient été capables de le commettre. Ainsi, ce meurtre est symbolique. Pourtant la gravité de l'acte nous fait découvrir l'importance du problème traité. Ce meurtre pour Simone de Beauvoir était le moyen de se prouver qu'elle refusait la soumission. Dès que cette importance est admise, la seule solution acceptable est de respecter la liberté d'autrui. L'évolution de Françoise dans ses rapports avec les autres nous montre le passage de l'absolu au relatif dans la conscience de Simone de Beauvoir elle-même, qui se croyait "la seule souveraine" comme Françoise du début du roman. C'est aussi que "la dialectique de l'oppression deviendra celle de la liberté. Or la liberté réciproque des consciences entraîne leur égalité."[275] Et c'est ainsi que Simone de Beauvoir sera amenée, pour faire admettre sa souveraineté, à généreusement reconnaître la liberté d'autrui et à s'engager pour la défendre.

L'éthique de la réciprocité fondée sur la reconnaissance fraternelle mutuelle entre les consciences humaines, cette éthique que Simone de Beauvoir

[274] *Ibidem*, p. 423.

proposera quelques années plus tard dans des essais, vient de sa propre expérience vécue. Elle n'a pu réaliser un rapport d'égalité dans ses rapports avec Sartre avant d'avoir fait l'expérience de la lutte des consciences.

Dans *L'Invitée*, Simone de Beauvoir montre que la communication avec autrui est tout d'abord à établir et à réaliser. Mais une fois engagée, elle est à réactiver; il faut en rechercher la vérité de réciprocité sans cesse, sinon les rapports humains retombent dans l'état des choses figées et inertes, sans vie. L'homme "n'est" pas; il est "à être", de même que les rapports humains ne sont pas donnés une fois pour toutes, ils sont à être. Dans *L'Invitée*, on peut constater la découverte par le couple Françoise- Pierre que leur amour était en train de mourir. Ce que Françoise fait, après cette découverte, c'est qu'elle se transcende sans cesse vers Pierre pour communiquer avec lui et le retrouver. Mais, il faut qu'il y ait une confiance et la sincérité de chacun envers l'autre, et aussi vis à vis de l'autre. Françoise reconnaît en Pierre une conscience comme la sienne et cette reconnaissance est, comme le dit celui-ci, réciproque. La phrase ci-dessous, de la part de Pierre, adressée à Françoise, résume la réalité de leur relation:

> "Dans le moment où tu me reconnais une conscience, tu sais que je t'en reconnais une aussi."[276]

Dans cette réalité et cette certitude où elle s'enracine, accompagnées de la vigilance et de la volonté, on retrouve l'optimisme de Simone de Beauvoir. Pour la suite de son engagement, on doit remarquer que l'analyse des rapports entre homme et femme et leur éthique, telle qu'elle sera développée dans *Le Deuxième Sexe*, sont déjà en germe dans *L'Invitée*, sa première œuvre. Elle écrit dans les dernières pages du *Deuxième Sexe*:

---

[275] Anne-Marie LASOCKI, *Simone de Beauvoir ou l'entreprise d'écrire*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1971, p. 55.

> "Dans les deux sexes se jouent le même drame de la chair et de l'esprit, de la finitude et de la transcendance; les deux sont rongés par le temps, guettés par la mort, ils ont un même essentiel besoin de l'autre; et ils peuvent tirer de leur liberté la même gloire; s'ils savaient la goûter, ils ne seraient plus tentés de se disputer de fallacieux privilèges; et la fraternité pourrait alors naître entre eux."[277]

A présent nous pouvons comprendre la place que prend l'expérience de l'existence d'autrui dans l'existence de Simone de Beauvoir et dans sa philosophie. Selon Simone de Beauvoir notre sort est lié étroitement à celui des autres et nous intervenons dans la vie des autres dans tous les cas. Autrement dit nous sommes engagés dans la vie des autres et ceux-ci dans la nôtre.

Autrui justifie aussi notre être en rendant nécessaires les objets que nous avons conçus. Certes, autrui ne me demande rien; cependant seul autrui peut créer le besoin de ce que nous lui donnons. Donc, si nous éprouvons ce besoin de donner, ce n'est ni pour nous ni pour autrui, mais pour répondre à ce fait de transcendance qui naît avec l'existence et précède toute fin et toute justification.

> "Dès que nous sommes jetés dans le monde, nous souhaitons aussitôt échapper à la contingence, à la gratuité de la pure présence; nous avons besoin d'autrui pour que notre existence devienne fondée et nécessaire."[278]

Mais, c'est l'autre qui décide en toute liberté de cet appel dont nous avons besoin:

---

[276] *L'Invitée, op. cit.*, p. 376
[277] *Le Deuxième Sexe*, T. II, *op. cit.*, pp. 658-659.

> "Seule la liberté d'autrui est capable de nécessiter mon être; mon besoin essentiel est donc d'avoir des hommes libres en face de moi."[279]

Seulement, il faut que deux conditions soient remplies pour que s'établisse ce rapport à autrui. Il faut qu'il me soit permis de faire appel aux autres et que j'aie devant moi des hommes libres, mais égaux à moi, pour qu'ils puissent répondre à mon appel et m'accompagner dans l'avenir. Ainsi la morale de la liberté entraîne et suppose la morale de l'égalité:

> "Pour que nos appels ne se perdent pas dans le vide, il faut près de moi des hommes prêts à m'entendre; il faut que les hommes soient mes pairs. (…) Autrui ne peut accompagner ma transcendance que s'il est au même point que moi."[280]

La réciprocité des libertés est la condition essentielle des rapports authentiques avec autrui, et c'est l'échange qui est la consécration des libertés. Donc, cette éthique de la liberté nous invite à des entreprises réelles et précises au sein d'un monde en lutte. Si autrui n'est pas libre, c'est en vain qu'on transcende dans l'avenir car on ne pourra pas être libre. Et Simone de Beauvoir conclut logiquement :

> "Il me faut donc m'efforcer de créer pour les hommes des situations telles qu'ils puissent accompagner et dépasser ma transcendance; j'ai besoin que leur liberté soit disponible pour se servir de moi en me dépassant."[281]

---

[278] *Pyrrhus et Cinéas*, *op. cit.*, p. 339.
[279] *Ibidem*, p. 336
[280] *Ibidem*, pp. 360-361.
[281] *Ibidem,* p. 361.

C'est ainsi que la liberté fonde les libertés. C'est le sens de l'action de Simone de Beauvoir. Pour elle, l'action, c'est écrire. Donc la liberté deviendra à la fois le fondement et le projet de l'œuvre de Simone de Beauvoir, son engagement.

IV. 1. 2. La communication avec Autrui

Dans la vision existentialiste de Simone de Beauvoir, comme dans celle de Sartre, l'homme par la force de sa coexistence avec ses semblables est condamné à l'action, à la liberté, au choix; or il ne peut pas être le seul maître dans son monde humain, puisqu'il se heurte partout autour de lui aux autres hommes et à leurs volontés. Il se pose des questions. Quels rapports peut-il établir avec ces étrangers et que peut-il leur demander? Comment doit-il les considérer? Est-ce qu'ils sont à considérer comme des instruments, des obstacles, des ennemis ou autre chose?

En tout cas l'homme découvre que malgré l'impossibilité d'éliminer leur existence hostile, menaçante et dangereuse pour sa propre liberté, en même temps, il éprouve pourtant que ses semblables lui sont nécessaires ou plutôt indispensables. Et le besoin d'autrui est aussi un besoin de communication.

Simone de Beauvoir exprime ce que représente autrui par rapport à nous, ce qu'il est en lui-même, et elle souligne que tout homme a besoin de l'existence de l'autre. Et dans le cadre de la philosophie existentialiste, elle essaye de définir une attitude fréquente dans les relations humaines, celle qui démystifie le dévouement et lui oppose la générosité. Au dire de Simone de Beauvoir, pour l'homme, l'action et l'engagement sont les seuls moyens de communiquer. Autrui ne détient pas l'être mais aide les autres hommes à réaliser leur être par ses

propres actes pour échapper à la non-existence. Aucun homme ne peut justifier l'ensemble de sa vie par un seul acte et s'endormir sur sa gloire. Puisqu'il n'y a que des moments, nos actes demeurent donc toujours séparés et se présentent à autrui seulement dans leur séparation.

> "Les moments successifs d'une vie ne se conservent pas dans leur dépassement, ils sont séparés(…) Il n'est aucun instant d'une vie où s'opère une réconciliation de tous les instants"[282]

Ainsi aucun engagement, qu'il s'étende à travers toute une vie ou se limite à un instant, n'exprime la totalité de l'être d'un homme et ne le sauve tout entier; cette totalité n'existe point. C'est la raison pour laquelle l'homme est forcé de renouveler sans cesse son engagement, de mêler ses projets à d'autres projets pour revêtir un sens et une signification et ainsi permettre la communication.

En outre, possédant le langage, l'homme est le seul qui a des possibilités multiples de communiquer avec les autres hommes, et le désire. En prenant pour exemple le Marquis de Sade qui était attaché aux hommes concrets et préoccupé de sa seule existence dans le présent, Simone de Beauvoir souligne la nécessité qui oblige tout être humain de s'expliquer, de s'exprimer, de se faire comprendre et se faire accepter par les autres hommes. Et en estimant les autres ou par contre en les méprisant, tout homme établit un contact, un rapport avec les autres et se rend compte du besoin absolu d'être reconnu par ses semblables.

[282] *Ibidem*, p. 317.

IV. 2. De la responsabilité au roman

Après *L'Invitée*, son premier roman, Simone de Beauvoir se demande pourquoi désormais elle a toujours "quelques chose à dire."[283] Elle se dit que faire passer son expérience en littérature ne lui pose plus de problème capital car elle connaît mieux son métier. Mais il y a une autre raison, beaucoup plus essentielle. Elle s'en explique : "Depuis la déclaration de la guerre, les choses avaient définitivement cessé d'aller de soi"[284]; le malheur devenait une possibilité quotidienne, la mort aussi. Et la littérature lui était devenue" aussi nécessaire que l'air qu'elle respirait."[285]

Elle dit encore:

> "Ce qui j'avais personnellement éprouvé, c'est le pathétique ambiguïté de notre condition, à la fois affreuse et exaltante; j'avais constaté que j'étais incapable d'en articuler clairement en moi-même ou l'un, ou l'autre: je restais toujours en deçà des triomphes de la vie et de ses atrocités. Consciente de l'abîme que j'avais besoin d'écrire, pour rendre justice à une vérité avec laquelle ne coïncidait aucun des mouvements de mon cœur."[286]

Rendre témoignage, que les événements soient ou non en accord avec ce qu'elle voudrait qu'ils soient, vouloir regarder en face, les choses de ce monde, non plus seulement parce que cela la touche, mais parce que cela touche l'humanité, voilà désormais la mission que se donne Simone de Beauvoir.

---

[283] *Ibidem*, p. 34.
[284] *La Force de l'âge, op. cit.* Coll. Soleil, p. 621.
[285] *Ibidem*, p. 621.
[286] *Ibidem*, pp. 621-622.

En effet, sa vision du monde, comme nous l'avons montré plus haut, a été radicalement changée par son expérience de la guerre pendant laquelle, peut-on dire, elle a vécu à une autre surface de la terre.

> "La violence était déchaînée et l'injustice, la bêtise, le scandale, l'horreur."[287]

Certes, "faire une œuvre" reste bien toujours "donner à voir le monde"; mais avant la guerre, voyager était, pour elle, voir des paysages pittoresques et le merveilleux du monde et c'était la beauté qu'elle cherchait partout où elle allait; car elle aime la nature d'un amour particulier. En plus elle était pendant longtemps concentrée sur elle-même et enclose dans le monde littéraire, d'où elle pensait voir la réalité. Même si à l'occasion, celle-ci la faisait réfléchir pendant un moment et la faisait sortir de ses préoccupations, elle tentait de l'oublier pour profiter de chaque instant. A vingt-six ans, elle croyait toujours que la vie quotidienne ne la concernait pas, ce que plus tard elle va regretter.

Autrement dit, les problèmes politiques et même sociaux ne l'intéressent qu'au moment où ils ne sont qu'une histoire, quand ils sont "pétrifiés en choses". Simone de Beauvoir toujours concentrée sur elle-même, son avenir, son bonheur commence cependant, on l'a dit à plusieurs reprises, à s'intéresser et à prendre part aux événements quotidiens grâce à la pression de Sartre, qui, après son séjour d'un an à Berlin en 1933, s'apprête à renoncer à son apolitisme.

Elle est aussi liée avec des artistes espagnols; la guerre d'Espagne se concrétise donc à ses yeux et la défaite des républicains la touche comme un malheur personnel. A partir de ce moment-là elle commence à s'ouvrir aux

[287] *Ibidem*, pp. 613-614.

autres et à la vie sociale et politique. La question "peut-on travailler, peut-on s'amuser, peut-on vivre quand des choses pareilles se passent? Et les larmes d'une militante communiste l'ébranlent et lui font honte. Sartre augmente son sentiment de culpabilité et ses remords. Par contre, pénétrée jusqu'au fond d'elle-même du moralisme, du puritanisme, de l'idéalisme, de l'universalisme et de l'esthétisme de sa classe, elle refuse de voir les gens et la vie dans leur réalité. Les événements de son époque l'y obligent pourtant. Elle avoue :

> "Il n'est pas possible d'assigner un jour, une semaine, ni même un mois à la conversion qui s'opéra alors en moi. Mais il est certain que le printemps 1939 marque dans ma vie une coupure. Je renonçai à mon individualisme, à mon antihumanisme. J'appris la solidarité."[288]

C'est ce qui nous montre qu'en 1941, Simone de Beauvoir touchée par les événements historiques de la société et du monde, abandonne sa préoccupation centrée sur l'individu isolé et s'intéresse de plus en plus aux problèmes sociaux et politiques. Ses expériences, sa maturité, les événements qui se passaient autour d'elle et concernaient les gens et les touchaient énormément, la poussent à révéler toute la complexité des relations avec autrui dans le monde réel, et mettent en question le choix de Françoise dans *l'Invitée*.

On doit indiquer qu'en fait, au moment où, Simone de Beauvoir est convaincue du ferment révolutionnaire de la littérature, elle devient plus consciente qu'avant de ce qu'elle fait et de sa responsabilité en tant qu'écrivain. L'engagement politique pour Simone de Beauvoir se fait d'abord à travers les écrits.

[288] *Ibidem*, p. 368.

> "Comment dans cet acte le plus important pour un écrivain, écrire, peut-on ne pas se mettre tout entier?"[289]

Et encore:

> "L'engagement, somme toute, n'est pas autre chose que la présence totale de l'écrivain à l'écriture."[290]

De telles déclarations nous montrent à quel point Simone de Beauvoir pour sa part prend conscience de la lourde responsabilité de ce qu'elle fait quand elle publie - rend public - ce qu'elle écrit.

Ses textes ont pour but de dévoiler le monde et la réalité humaine. Dès avant la guerre; elle avait "entrepris de tout connaître du monde" pour le dire ensuite dans son œuvre. Cet objectif subit un changement avec le temps; son entreprise de connaître le monde reste étroitement liée à celle de l'exigence de lucidité; mais sa curiosité devient "plus engagée" et "moins barbare" que dans sa jeunesse. [291]

Dans une certaine mesure l'on peut dire que le roman a toujours donné au lecteur une certaine conception de la vie réelle. Mais dans une époque où les rapports entre l'individu et la réalité quotidienne ne cessent de changer constamment, le roman doit rechercher de nouvelles techniques de description afin de mieux présenter au lecteur une conception qui soit aussi proche de la réalité que possible.

Dès lors, on comprend mieux la rigueur avec laquelle Sartre et Simone de Beauvoir évoquent les thèmes de la responsabilité et de l'engagement. Cette

[289] *La Force des choses*, *op. cit.*, Coll. Soleil, p. 650.
[290] *Ibidem*, p. 53.
[291] *Ibidem*, p. 295.

rigueur révèle l'optimisme de ces deux auteurs, car contrairement à ce qu'on pourrait penser, la littérature existentialiste n'est pas une littérature du désespoir.

C'est une littérature qui est basée sur l'esprit et l'optimisme. On peut dire que Sartre et Simone de Beauvoir sont optimistes précisément dans la mesure où ils ne cessent jamais de croire que la réalité humaine, sans parler de la condition humaine, peut devenir meilleure à l'heure actuelle. Cet espoir anime leurs œuvres littéraires et politiques et aussi leur confère une dimension morale. En effet, les problèmes concernant une littérature de la responsabilité et de l'engagement sont essentiellement moraux, vu que chaque situation ou condition est unique en soi et qu'il n'y a pas de critères absolus permettant d'employer tel ou tel moyen d'action.

Dans les pages suivantes, nous essayons d'analyser les bases d'une littérature de l'engagement et de la responsabilité telles qu'elles sont évoquées dans les œuvres de Simone de Beauvoir.

L'engagement et la responsabilité sont comme stade final de la littérature existentialiste. Et on peut constater qu'en lisant le roman existentialiste on est sûr de trouver un exposé concret de ces deux thèmes.

Déjà dans *Pyrrhus et Cinéas* et *Pour une morale de l'ambiguïté,* Simone de Beauvoir avait essayé de jeter les bases d'une morale existentialiste. Cette morale s'accompagne toujours, il faut le préciser, d'une certaine éthique permettant à l'individu d'effectuer plusieurs choix dans le sens de l'engagement et de la responsabilité. C'est pour donner toute son ampleur à cette ébauche d'une morale de l'engagement que Simone de Beauvoir écrivit *Le Sang des Autres*.

Dans ses œuvres ultérieures, Simone de Beauvoir décide d'exprimer et d'analyser sous un autre angle l'existence d'autrui et les relations entre les gens, qui sont sa préoccupation primordiale, ainsi qu'on le voit dans ses œuvres comme *Le Sang des autres*, un roman, commencé en octobre 1941, achevé au début de 1943 et édité après la libération en 1945, et *Les Bouches inutiles*, une pièce de théâtre, écrite entre avril et juillet 1944, paru en septembre 1945. Selon Simone de Beauvoir, bien que *Le Sang des autres* ait été écrit durant la guerre, ce n'est pas pourtant un roman de Résistance. Sauf que la guerre et la résistance l'ont aidée pour mieux présenter ses idées, en évolution constante en ce qui concerne la relation existant entre Moi et Autrui. Dans *L'Invitée*, Françoise aspirait profondément à être seule, unique, à commettre seule son crime et mener son combat contre autrui; Jean Blomart, le héros du *Sang des autres* et Jean-Pierre Gautier, le héros des *Bouches inutiles* sont accablés sous la force de la culpabilité mondiale. Ils regrettent tout, car ils savent que "le crime est partout, irrémédiable, inexplicable; le crime d'exister."[292] Mais l'ennui c'est qu'ils ne peuvent rien faire contre tous les crimes du monde. Mais tout de même ils se croient responsables de tout. *Le Sang des autres* a été consacré au thème du Moi-Autrui, de notre séparation, notre culpabilité et notre responsabilité envers les autres.

Au centre de ce roman se trouve Jean Blomart. Tous les autres personnages sont des satellites qui tournent autour de ce centre, car l'auteur a employé un style qui répond visiblement au besoin de créer des cercles concentriques avec un point lumineux au milieu. Comme c'est souvent le cas chez Simone de Beauvoir, les événements sont contés à la fois par l'auteur et par le héros, ce qui a le mérite de présenter les choses concrètement et laisse à son héros une grande autonomie. Chaque mot et chaque mouvement dans ce roman sont soigneusement choisis par l'auteur afin de créer et de maintenir d'un bout à

[292] *Le Sang des autres, op. cit.*, p. 27.

l'autre du roman une certaine tension relative aux tergiversations du héros. Cette tension devient progressivement dramatique, au sens où le lecteur est ému par ce qui crée cette tension, au fur et à mesure que, par la force des choses, Jean Blomart est amené à agir d'une manière ou d'une autre.

Pour montrer que la tension dramatique est un élément important dans le roman, Simone de Beauvoir introduit du suspense dès la première page. En effet, *Le Sang des autres* s'ouvre par un dialogue où le besoin d'agir se fait immédiatement sentir. On demande à Jean Blomart de faire quelque chose ou plutôt de donner l'ordre pour qu'un acte important soit effectué.

> "On ne peut pas attendre, affirme un "résistant". C'est à huit heures que je dois aller là-bas, si j'y vais." [293]

Jean Blomart, jeune bourgeois, fils d'un riche imprimeur, qui est d'ailleurs un membre du parti communiste et un militant, se pose sans cesse des questions comme : comment vivre avec autrui sans lui faire mal? Ne fais-je pas le mal aux autres? Il souffre d'avoir la place privilégiée et le confort qu'il n'a pas choisi lui-même, donc il quitte sa famille et sa société et devient ouvrier. Mais malgré la vie militante qu'il mène à côté des autres ouvriers, il sent qu'il ne peut pas être pour autant leur égal. Car toutes les choses qui l'ont concerné, son enfance bourgeoise, son aisance, son assurance, sa culture, enfin tout son passé le coupait d'eux. Pour ne pas sentir la culpabilité et pour échapper à la responsabilité, il se retire dans la neutralité politique. Mais la guerre le fait changer; il participe à la Résistance et devient le chef d'un réseau. Adepte, au plan éthique, de la pureté et l'absolu, il s'engage face aux problèmes sociaux et moraux. Cependant, très prudent, il refuse tout choix pour ne pas "se salir les

[293] *Ibidem,* p. 11.

mains". Et pour ne pas courir le risque, il se retire; "jamais conclut-il, je ne lèverai un doigt pour déclencher un événement aveugle."[294]

Par contre, Hélène, jeune fille bourgeoise dessinatrice de mode, qui est attachée aux symboles, aux mirages, aux faux-semblants, croit se justifier par l'amour de Jean Blomart et le choisit. Mais elle se rend compte de son échec et le quitte. D'abord, elle hésite, mais enfin elle s'engage dans la Résistance. Marcel, un autre héros du roman, un ancien ami de Jean Blomart, est un artiste qui cherche un art absolu, un art indépendant du public, de son regard et de son jugement. Mais la guerre change radicalement ses idées et ses idéaux. Alors il se tourne vers le public. Denise, la femme de Marcel, est un personnage secondaire dans ce roman; elle est médiocre en tout. Marcel en la méprisant tout le temps, la pousse vers la folie. Son frère Jacques est un jeune poète qui admire Jean Blomart. En tant que militant communiste, il se fait tuer au cours de manifestations politiques.

Les Bouches inutiles, une pièce courte, est tout de même une pièce à thèse. Simone de Beauvoir reprend des thèmes du *Sang des autres*. En lisant *Les Chroniques italiennes* de Sismondi en 1943, Simone de Beauvoir a été frappée par cette phrase: "Menacés de la famine, les combattants chassent dans les fossés les femmes, les vieillards, les enfants, toutes les bouches inutiles". Alors, inspirée par des événements vrais, elle transpose, dans *Les Bouches inutiles*, les problèmes de son temps dans le cadre d'une cité médiévale. Au XIVe siècle, Vaucelles, ville de Flandre est assiégée par des Bourguignons. Jean-Pierre Gautier traverse les lignes avec le message du roi de France qui promettait d'aider la ville au printemps. Mais la nourriture et de quoi de vivre ne seront pas suffisants dans la ville isolée pour tenir jusque-là.

[294] *Ibidem*, p. 168

Louis d'Avesnes, l'échevin, confie à Jean-Pierre Gautier la fonction de préfet que celui-ci refuse, puisqu'il ne voulait pas assumer cette responsabilité. Ne trouvant aucune solution à ce problème, le conseil de la ville se réunit et décide alors de rassembler toutes les "bouches inutiles" dans les fossés pour qu'ils y meurent. Condamnant cette décision, et pour ne pas être le complice de cet acte si cruel et inhumain, Gautier sort de son indifférence et accepte la responsabilité. Il proteste contre cette décision du conseil. Tous les habitants se mobilisent, ils ouvrent la porte de la ville et se préparent pour le combat.

Simone de Beauvoir exprime par la bouche d'un des personnages de la pièce la nécessité de s'encourager par l'enthousiasme, d'inciter par la guerre à changer le monde pour le reconstruire à neuf, : un des héros des *Bouches inutiles* déclare: "Si nous ne bougeons pas un doigt, crois-tu que le monde changera tout seul."[295]

Comme Jean Blomart, son double Jean-Pierre Gautier aussi est à la recherche de la justice parfaite, de l'absolu et préfère s'abstenir, se retirer, puisque les deux héros se demandent si on peut "comparer le poids d'une larme au poids d'une goutte de sang?" [296]

Rongé de culpabilité absolue, l'envoyé du roi se délivre de tout acte, de toute responsabilité. Il revendique son indépendance, sa liberté pure et sa paix. Bien qu'il se sente attaché aux populations de Vaucelles, et aspire à la liberté et à la prospérité de sa ville, il ne supporte pas d'assumer la responsabilité, ni dans le présent ni dans l'avenir; c'est lui qui se dit ainsi: "Ces enfants qui sont morts de faim aujourd'hui nul ne leur rendra jamais la vie. Je garderai mes mains pures."[297]

---

[295] *Ibidem*, p. 17.
[296] *Ibidem*, p. 180 - Simone de BEAUVOIR , *Les Bouches inutiles*, Paris éd. Gallimard, 1945, p. 41.
[297] *Les Bouches inutiles, op. cit.,* p. 41.

Mais pourtant il se demande, "Pouvais-je prévoir que mon silence ferait de moi un assassin?"[298] Alors qu'il est ainsi préoccupé, sa conscience s'éveille et ne le laisse pas indifférent et tranquille. Il devient conscient que cette culpabilité universelle qui le préoccupe le pousse à devenir réellement coupable. Alors il se dispose à accepter la réalité, l'action, l'engagement. Autrement dit, il souhaite s'arracher à l'idée de la culpabilité universelle pour endosser la sienne propre et ainsi accepter la vie, l'amour, l'action, la responsabilité.

> "Nous appartenons à la terre. A présent j'y vois clair, je prétendais me retrancher du monde, et c'est sur terre que je fuyais mes tâches d'hommes."[299]

En fait, Simone de Beauvoir a rédigé *Le Sang des autres* et *Les Bouches inutiles* dans le cadre des thèmes de la philosophie existentialiste; elle les reprend et tâche de les expliquer dans les essais philosophiques. Elle utilise d'ailleurs ses propres expériences de la condition humaine. Son monde et sa capacité d'incarnation donnent à son œuvre la vérité et l'actualité que Georges HOURDIN exprime ainsi:

> "Nous nous sentons concernés par tout ce qu'elle dit. Ce sont des êtres de chair et de sang semblables à nous qui s'agitent dans toute son œuvre. Ils aiment, se réjouissent et s'accomplissent, affrontés à de vrais problèmes. Ils nous concernent parce qu'ils ne sont pas en dehors de la vie qu'ils acceptent de traduire dans toute son ambiguïté. Là est le meilleur sans doute de cet incontestable talent."[300]

---

[298] *Ibidem*, p. 91.
[299] *Ibidem*, p. 100.
[300] Georges HOURDIN, *Simone de Beauvoir et la liberté, op. cit.*, p. 94.

Tous les hommes sont mortels est commencé en 1943, terminé en mars 1946 et édité en novembre 1946. Dans cet ouvrage, Simone de Beauvoir revient sur le thème d'autrui. Elle devient consciente que ni le meurtre ni le sentiment de culpabilité et de responsabilité vis-à-vis de l'autre, qu'elle a déjà traités dans *l'Invitée* et *Les Bouches inutiles*, ne peuvent effacer toute la complexité des relations humaines.

Le héros de *Tous les hommes sont mortels*, Raymond Fosca, prince de Camrona, cité du XVe siècle en Italie, décide de sacrifier les vieillards, les enfants, les femmes, c'est dire tous les non-combattants; dès lors à la suite de sa décision, il les envoie mourir dans les fossés pour pouvoir nourrir les soldats de sa cité assiégée, thème déjà développé dans *Les Bouches inutiles*.

En buvant l'élixir d'immortalité, Fosca, assoiffé d'ambition, devient maître du temps. Catherine, sa femme bien aimée, a vieilli et meurt; ses enfants ambitieux sont pleins du désir de devenir son successeur à la tête de la cité. Petit à petit, Fosca découvre la déception et le désespoir qui interviennent aussi bien dans sa vie familiale que publique et politique. Il devient conscient de l'ambiguïté de ses actions et des résultats de ses efforts. Sa politique a servi plutôt celle du roi de France. Il se remarie avec Béatrice, mais sa jeune femme qui connaît son secret refuse son amour. En conflit avec ses administrés et surtout ses fils, Fosca abandonne le trône et part vers des mondes inconnus.

L'immortalité l'entraîne à vivre les principaux événements historiques occidentaux pendant cinq siècles. Comme conseiller de Charles Quint, il a été témoin du zénith et de la décadence de son empire. Il explore au XVIe siècle, avec Pierre Cartier, l'Amérique, les forêts du Mississippi et le Canada. Puis au XVIIe siècle, il consacre son temps à la recherche scientifique à Paris. A cette

époque, il se marie avec une jeune femme ambitieuse, nommée Marianne, dont l'amour l'attache à la vie; mais lorsque Marianne découvre son immortalité, Fosca perd le goût de la vie et de l'action. Après sa mort, Fosca tente de sortir de son ennui; il combat dans les révolutions de 1830 et 1848 avec ses petits enfants; pourtant il ne ressent aucun intérêt pour les hommes qui lui semblaient comme des fourmis sous son regard d'homme immortel. Alors, il devient une incarnation de l'indifférence et de l'insouciance. Dorénavant, il est observé par Régine, une actrice ambitieuse. Lors d'une tournée en Provence, Régine constate qu'un voyageur inconnu est étendu dans le jardin de l'hôtel, presque jour et nuit, sur une chaise longue, immobile, sans manger ni boire, insensible à tout. Elle désire connaître son mystère et fait sa conquête. Le couple va vivre à Paris, où Régine découvre le secret de Fosca. Ce qui oblige Fosca à s'évader de nouveau en Provence.

Mais Régine réussit à le trouver et l'oblige à lui raconter l'histoire de sa vie. Régine, qui semble comme un double de Françoise dans *L'Invitée*, exprime par contre plus facilement que celle-ci son intense désir d'être un être absolu, seul et unique. Elle veut dominer et dépasser toute limite et devenir, elle aussi, immortelle. Pour cette raison, elle quitte son amant Roger pour Fosca, auprès de qui elle croyait pouvoir acquérir une vie éternelle, ou autrement dit l'immortalité et aussi l'unicité. Mais elle non plus, pas plus que Béatrice ni Marianne, n'arrive à résister au regard exterminateur de Fosca. Seul le petit-fils de Fosca, Armand et son amie Laure se sentent capables de l'affronter, puisqu'ils sont les seuls qui acceptent leurs limites et admettent que Fosca soit seulement un moyen efficace pour accomplir leurs actes et non pour leur donner l'immortalité.

L'éternel présent auquel Fosca a accédé en buvant l'élixir d'immortalité l'empêche finalement de vivre en communauté, d'être au milieu des autres, condition indispensable de l'action. Autrui est nécessaire pour être vivant.

Simone de Beauvoir romancière va intégrer le présent communautaire dans le roman qui reste comme son chef d'œuvre, *Les Mandarins*, paru en 1954; elle y développe aussi les notions fondamentales d'engagement et responsabilité.

L'écriture du roman se place au temps de la guerre froide; la Guerre de Corée, les procès et la rigueur du régime stalinien avec des camps de travail mettent cruellement au jour les intérêts contradictoires des intellectuels de gauche non-communistes, que les années de Résistance avaient effacés, et ainsi les divisent. Au début, sans s'efforcer de comprendre les fondements d'une société divisée en classes, Simone de Beauvoir avait tenté de sympathiser avec la gauche et s'était contentée longtemps de critiquer et de rejeter en paroles la bourgeoisie. Mais par la force des événements, elle constate que l'engagement est la seule solution pour conquérir la liberté concrète des hommes. Une fois mûrie dans ses idées et ses points de vue par la force de la guerre et grâce à ses voyages, et notamment son voyage aux Etats-Unis, elle exprime désormais publiquement ses opinions et surtout ses préoccupations. A travers *Les Mandarins,* elle traite de manière romanesque les concepts qu'elle analyse d'une manière philosophique dans son essai *La Pensée de droite d'aujourd'hui.*

Les Mandarins disent les espoirs et les illusions de ces intellectuels de gauche non-communistes après 1945, après le temps de la Résistance, alors qu'ils se rendent compte de leur impuissance devant les événements politiques mondiaux, et qu'ils constatent aussi que cette impuissance les empêche de construire un monde neuf, un humanisme du XXe siècle.

Aux côtés des deux héros de ce roman, Robert Dubreuilh, soixante ans, professeur de philosophie, homme d'action et écrivain, et Henri Perron, journaliste et écrivain, il y a Anne, la femme de Dubreuilh, Nadine, leur fille, Paule la maîtresse de Henri et également des collaborateurs, des amis et des

jeunes troublés par la guerre, qui cherchent à exister, à être et plus encore à se réadapter dans le désarroi d'après-guerre. Au centre de ce livre se place un conflit entre deux intellectuels de la gauche nouvelle, Perron et Dubreuilh, qui ne veulent pas s'allier aux communistes, mais qui vouent par ailleurs une véritable haine à la bourgeoisie.

Dubreuilh est le maître à penser d'un groupe d'intellectuels qui s'intéresse à la jeune génération et met ses espoirs en elle. Il croit qu'étant donné que la politique est une entreprise et une action urgente qui concerne, ou plutôt devrait concerner, tout homme, elle ne doit pas être réservée seulement aux politiciens. Tout homme devrait en prendre sa part. Mais, puisque, avant tout, il veut réaliser sa vocation littéraire, il se pose cette question : est-il possible de mener ces deux actions de front? Est-ce qu'on peut faire de la politique et être en même temps un écrivain? Au début, il s'occupe de politique en se contentant de prendre des positions théoriques, de signer des manifestes, en accordant ses idées sociales avec sa conception esthétique de la littérature. Mais après 1945 il réalise nettement que cette forme d'action n'est pas très efficace, et pour cette raison, il décide de créer un mouvement politique; ainsi pour un certain temps, il abandonne la littérature; il devient un homme d'action, malgré ses interrogations.

> "Les questions auxquelles je ne peux pas répondre, les événements auxquels je ne peux rien changer, je ne m'en occupe pas beaucoup. Je ne dis pas que j'ai raison."[301]

En croyant profondément à la révolution, il s'engage dans des actions immédiates tout en désirant "maintenir l'espoir d'une révolution égale à ses intentions humanistes."[302] Pourtant malgré son intérêt pour l'homme, il voit autrui comme un moyen d'atteindre son but. Son amour englobe l'humanité

[301] *Les Mandarins*, *op. cit.*, p. 43.

entière et l'homme; alors il lutte pour des notions abstraites : la liberté, la vérité, la pensée, la morale individuelle, la littérature. Pour juger ses propres actes, les mettre en question, modifier ses projets grâce à ses expériences, mais sans se mettre en question lui-même dans son être, il se contemple de l'extérieur, exactement comme s'il observait un autre.

Admirateur et disciple de Dubreuilh, Henri Perron, un écrivain de trente quatre ans et une des gloires de l'après-guerre, sort triomphant de la Résistance en créant *L'Espoir,* un journal quotidien de la Gauche. Il est aussi le directeur de ce journal et se soucie plus que Dubreuilh de justice et d'honnêteté intellectuelle. Attiré par la joie de vivre et d'écrire, il exerce le journalisme et en découvre aussi les difficultés. Il se pose la question : comment peut-on fixer et conquérir les lecteurs tout en préservant ses idées? Il pense que l'engagement politique ne signifie pas "comités, conférences, congrès, meetings, où on parle, on parle; et où il faut sans fin manœuvrer, transiger, accepter des compromis boiteux; temps perdu, concessions rageuses, sombre ennui, rien de plus rebutant."[303] Par contre, écrire librement, c'est autre chose. Mais écrire quoi?

> "S'adresser au lecteur sans préméditation, comme on écrit à un ami, et il réussirait peut-être à lui dire toutes ces choses qui n'avaient jamais trouvé place dans ces livres trop construits. Tant de choses qu'on voudrait retenir avec des mots et qui se perdent! (…) C'est difficile, du dedans, de se définir et de se limiter. Il n'était pas un maniaque de la politique ni un fanatique de l'écriture, ni un grand passionné; il se sentait plutôt quelconque; mais somme toute ça ne le gênait pas. Un homme comme tout le monde, qui parlerait sincèrement de lui, il parlerait au nom de tout le monde, pour tout le

[302] *Ibidem*, p. 168.
[303] *Ibidem*, p. 15.

> monde. La sincérité: c'était la seule originalité qu'il dût viser, la seule consigne qu'il eût à s'imposer."[304]

En tant que directeur de *L'Espoir,* Henri Perron aime son travail, pourtant malgré les connaissances qu'il a acquises par de sérieuses lectures, il se sent toujours ignorant : "des connaissances dignes de ce nom, il n'en avait guère qu'en littérature, et encore."[305]

> "Autrefois il était de gauche parce que la bourgeoisie le dégoûtait, parce que l'injustice l'indignait, parce qu'il considérait tous les hommes comme ses frères: de beaux sentiments généreux qui ne l'engageaient à rien. Il savait maintenant que s'il voulait vraiment se désolidariser de sa classe, il fallait qu'il paie de sa personne."[306]

La hiérarchie des classes avait été abolie par la Résistance, mais à présent la guerre était finie, donc Henri est préoccupé par l'idée que "ça ferait de nouveau un bourgeois, un paysan, deux métallos; Henri avait compris à cet instant qu'aux yeux des trois autres et aux siens, il apparaîtrait comme un privilégié plus ou moins honteux, mais constant; il ne serait plus des leurs."[307] Il se voit comme un objet de la haine de classe pour les défavorisés; alors il aimerait désarmer cette haine. Il désire agir efficacement sur l'opinion publique sans pour autant de se mêler de politique. Il essaye de sauvegarder sa neutralité et son impartialité pour ne pas perdre ses lecteurs, le public intellectuel, ainsi que quelques lecteurs de la classe ouvrière qui le lisait justement pour cela :

> "Je ne veux pas me placer sur un terrain de classe. (…) Les réformes se feront, l'opinion les exigera: j'essaie de

[304] *Ibidem*, p. 51.
[305] *Ibidem*, p. 115.
[306] *Ibidem*, p. 14.
[307] *Ibidem*, p. 15.

> monter l'opinion; pour ça il ne faut pas que j'indispose la moitié de nos lecteurs."[308]

Henri cherche à se justifier. Il se pose des questions : ménageant ses lecteurs, ne se condamne-t-il pas à l'insignifiance? Ainsi, ne contribue-t-il pas à endormir les gens déjà suffisamment assoupis? N'est-il qu'un "idéaliste : était-ce vrai? Et d'abord qu'est-ce que cela veut dire? Evidemment dans une certaine mesure il croyait à la liberté des gens, à leur bonne volonté, au pouvoir des idées. (…) [Mais que voulait-il au juste avec] l'opinion? Qu'est-ce que l'opinion? Qu'est-ce qu'une idée? Que peuvent les mots, sur qui, dans quelles circonstances?"[309]

Alors, pendant longtemps, Henri refuse de transformer son journal neutre en une revue politique selon la volonté de son commanditaire, Dubreuilh, qui demande à Henri de le mettre au service du mouvement politique qu'il vient de créer. Dépendant de l'argent des commanditaires intéressés, et sous la pression de Dubreuilh, Henri renonce à son apolitisme. Pourtant, il se heurte à de nouveaux obstacles, et il se demande si en prenant parti, il peut exprimer les vérités qui lui tiennent à cœur.

> "Ce n'est pas tant la vérité que je respecte, dit-il cependant, ce sont mes lecteurs. J'admets qu'en certaines circonstances la vérité puisse être un luxe: c'est peut-être bien le cas en U.R.S.S.; mais en France, aujourd'hui, je ne reconnais à personne le droit de l'accaparer. Peut-être pour un politicien, c'est moins simple; mais moi, je ne suis pas du côté de ceux qui manœuvrent; je suis avec ceux qu'on essaie de manœuvrer; ils comptent que je les

[308] *Ibidem*, p. 112.
[309] *Ibidem*, pp. 114-115.

> renseigne du mieux que je peux et si je me tais ou si je mens, je les trahis."[310]

Henri se demande pourtant par quel moyen il peut sauver la liberté d'expression, ou au moins sauver la vérité d'information. Moins engagé que Dubreuilh, il se soucie seulement de savoir s'il faut mentir en tant que journaliste. Peut-on défendre à la fois la vérité et la liberté d'expression? En réalité, Henri tient à la vérité des informations, c'est la raison pour laquelle, contrairement aux intentions de Dubreuilh, il décide d'écrire une série d'articles pour dénoncer les camps de concentration en U.R.S.S. Pour éviter de donner des prétextes à ses adversaires et aussi pour couvrir les scandales, Dubreuilh garde le silence. C'est là le commencement d'un conflit qui s'installe entre eux. Henri préfère abandonner *L'Espoir*. Il se retire dans une vie paisible d'écrivain neutre.

Ainsi, *L'Espoir* cesse de paraître. Mais petit à petit, ces deux héros du roman se voient pareillement impuissants et fragiles dans leur isolement. Ils constatent aussi qu'une efficacité politique n'est pas accessible par la sensibilité et par l'art. Ils désapprouvent aussi bien le socialisme stalinien que le capitalisme. Perron se réconcilie avec Dubreuilh et se marie avec la fille de celui-ci, Nadine. Et Dubreuilh abandonne la politique. Henri souhaite se retirer de toute action, effacer ses remords et ses inquiétudes, mais il constate que cela est impossible, et il revient donc à l'action. Finalement, ces deux "mandarins" retrouvent d'autres raisons d'exister. Ils discutent sérieusement de leurs nouveaux projets de lancer des journaux et des revues. Ils causent sur les problèmes politiques et ainsi ils oublient pratiquement leur passé. Leur engagement a pris le dessus.

[310] *Ibidem*, p. 127.

On doit faire un parallèle entre l'action de ce roman, vue ici du seul point de vue de la valeur de l'engagement, et la position de Simone de Beauvoir. En effet, elle a été elle-même fortement touchée par l'échec de la Résistance comme mouvement politique après la guerre; elle a été, en tant que spectatrice, témoin des changements, de la création et de l'abolition de nombreuses actions d'après-guerre, - journaux, revues, illusions et espoirs brisés; en tant qu'écrivain engagé soucieux de l'avenir incertain, elle a été perturbée par les conséquences pour la société d'une guerre horrible, et elle n'a pu que constater la fin d'une illusion et le retour de la bourgeoisie.

Face à ce bilan dramatique, elle s'active de plus en plus pour dévoiler les vérités qui seront efficaces pour avoir un monde meilleur. Même si elle n'arrive pas encore à se présenter directement dans le champ politique, elle utilise pourtant sa plume au service de cette société, et cela signifie pour elle à la fois, agir et assumer sa responsabilité en tant qu'écrivain engagé. Pour accomplir son engagement littéraire, elle tente de faire connaître et d'immortaliser cette époque d'espoir et de désespoir à travers *Les Mandarins,* pour que les expériences ainsi acquises puissent servir à tout moment, pour qu'on ne refasse pas les mêmes erreurs. Et pour qu'on puisse mieux décider ce qu'il faut entreprendre pour avoir une société plus humaine.

Dans *Les Mandarins*, Simone de Beauvoir a tenté de "mettre tout d'elle-même"; ses rapports avec la vie, la mort, le temps, la littérature, l'amour, l'amitié, les voyages et [de] peindre d'autres gens et surtout [de] raconter cette fiévreuse et décevante histoire : l'après-guerre"[311]

Son inquiétude sur le sort des hommes et du monde s'exprimera encore dans *Les Belles Images*, un roman, écrit en 1966, où elle exprime la difficile

[311] *La Force des Choses*, *op. cit.*, Coll. Soleil, p. 211.

condition des hommes auxquels les mythes et les clichés, disposés partout, cachent la vérité du présent et d'eux-mêmes.

> "J'ai été poussée à l'écrire par le très grand agacement que je ressens devant le monde de mensonge qui nous investit. La presse, la télévision, la publicité, la mode, lancent des slogans, des mythes, que les gens intériorisent et qui leur masquent le monde réel. Prenez le mythe de l'avenir qui m'irrite particulièrement: une manière d'éviter de voir le présent. (…) C'est immoral et déshonnête."[312]

Ainsi Simone de Beauvoir tente de révéler la banalité des revues, des hebdomadaires et le manque de réflexion de tous ceux qu'elle entend tenir des propos qui servent seulement à la "grosse bourgeoisie technocratique [qui] jouit de tous les avantages de la civilisation technique moderne, pour s'aveugler et aveugler les autres."[313] Elle n'a certes pas l'intention de rejeter le progrès technique, mais elle "proteste contre l'usage qu'on en fait et contre le mensonge qu'inventent les profiteurs de ce progrès pour leur besoin et leur bonne conscience."[314]

Elle dénonce dans *Les Belles Images*, le monde de la bourgeoisie riche, qui est un monde où "tout est perdu : le sens de l'amour, du bonheur, de la vérité, de la souffrance", sinon la souffrance pour leurs "drames individuels". Elle se révolte et conteste cette civilisation fondée sur l'illusion, sur de "belles images", sur de belles paroles sans profondeur, qui ne font pas entendre les injustices, les oppressions, les exploitations. En somme, elle proteste contre un monde où l'homme est devenu "l'apparence de lui-même, sous les clichés de la publicité; il

[312] Interview avec Jacqueline PIATIER, *Le Monde*, 23 décembre 1966. P. 17.
[313] *Ibidem*, p. 17.
[314] *Ibidem*, p. 17.

ne vit pas des événements autour de lui, il les regarde de loin, se tenant bien à l'écart dans l'insouciance, pensant à sauvegarder ses privilèges."[315]

Selon Simone de Beauvoir *Les Belles images* n'a pas une "portée philosophique", car son dessein est surtout de "peindre, et peindre seulement une classe qui vit dans l'erreur et le mensonge, et qui ne peut ou ne veut découvrir le réel sous le factice."[316]

Pourtant, après la parution des *Belles images* en 1966, en U.R.S.S., *La Literaturnaïa Gazeta* a déclaré dans son numéro du 14 février, ainsi que le rapportent deux de ses biographes:

> "Simone de Beauvoir a su décrire avec véracité des problèmes sociaux de l'époque actuelle. (...) [Elle-même dit] : Ce roman m'a été dicté par l'irritation aiguë que j'éprouve à la vue de cet univers mensonger qui nous entoure. La presse, la télévision, la publicité, la mode, créent des mythes qui masquent le monde réel. Je pense par exemple à ce mythe de nos jours: "le monde futur". Ce "monde futur" dont on nous parle tant n'est qu'un subterfuge employé pour ne pas faire face aux problèmes du présent. (…) Je ne veux pas dire que je rejette en bloc le progrès technique. J'aime les avions à réaction, les belles radios. Je suis contre les profiteurs qui utilisent le progrès pour servir leurs propres intérêts."[317]

Qu'elle le veuille ou non, les écrits de Simone de Beauvoir sont susceptibles d'être interprétés dans les différents milieux selon ce qu'on attend d'un intellectuel engagé, car elle a acquis cette autorité.

---

[315] *Ibidem*, p. 17.
[316] Interview avec Jacqueline PIATIER, *Le Monde* du 23 décembre 1966, p. 17.

On constate que par ses œuvres romanesques, Simone de Beauvoir proclame l'absolue nécessité de l'action. On peut assimiler ce choix de l'action dans les romans à celui de l'engagement de Simone de Beauvoir elle-même dans la vraie vie: personnages de romans ou personnes réelles sont engagés dans la vie des autres et réciproquement. Notre sort est lié à celui des autres et nous intervenons dans leur vie. Par conséquent, tenter de couper les liens avec autrui, pour se garder, est une illusion. Car "immobile ou agissant, nous pesons toujours sur la terre; tout refus est un choix, tout silence a une voix."[318] L'homme est solidaire, responsable qu'il le veuille ou non, des uns et des autres, que ce soit par l'indifférence, par le refus ou par le geste. Cependant, à travers ses œuvres, Simone de Beauvoir nous révèle aussi qu'étant donné que l'homme est responsable, il est obligé d'agir pour résoudre les problèmes qui existent toujours et le concernent ainsi que ses semblables; il ne doit pas et ne peut pas rester dans l'indifférence devant les injustices, les mensonges et les hypocrisies … qui amoindrissent le vrai statut de l'être humain. C'est ainsi qu'on pourra être fier et assumer son humanité.

[317] Cité par Claude FRANCIS et Fernande GONTIER, dans *Les Ecrits de Simone de Beauvoir*, *op. cit.*, p. 341.
[318] *Pyrrhus et Cinéas, op. cit*., p. 331.

Conclusion de la deuxième partie

En étudiant la genèse et l'évolution de l'engagement chez Simone de Beauvoir, nous avons constaté d'abord l'importance de la présence et de l'influence de Sartre dans sa vie; le grand écrivain existentialiste l'a aidée à confronter sa vocation d'écrivain à sa capacité d'écrire, et lui a inspiré le sujet de certaines de ses œuvres. Et pourtant plus important encore est le fait qu'elle ait eu cette qualité de dépasser la passivité qui touche souvent ceux qui sont dans l'intimité de grandes personnalités, dotées d'une forte autorité. En effet on peut dire que Sartre fut comme une sorte de catalyseur pour elle jusqu'au moment où elle est devenue créatrice elle-même. Nous l'avons vue plaider en faveur de l'existentialisme, mais elle va plus loin. Et pour mieux accomplir son devoir d'écrivain engagé, elle s'affirme en tant que femme libre pour réveiller ceux et celles qui étaient endormis et indifférents aux problèmes qui touchaient les êtres humains dans leur ensemble, l'humanité. Ainsi, "étant plus proche que personne de Sartre, elle reste un écrivain original qui nous permettra de voir la doctrine de l'engagement appliquée par un autre que son théoricien, et ce qu'une liberté concrète peut faire de l'éthique de la liberté."[319]

Comme elle dit que "même dans un geste on engage sa responsabilité"[320], alors on peut penser qu'elle a repris à son compte cette phrase de Dostoïevski que "chacun est responsable de tout, devant tous."

Tourmentés et écrasés sous la lourde responsabilité de leurs choix les héros de Simone de Beauvoir sont tentés de tout abandonner, mais c'est une chose qui est impossible, puisque ne pas choisir, c'est aussi choisir l'autre

[319] Geneviève GENNARI, *Simone de Beauvoir, op.cit.,* p. 14
[320] *La Force des choses, , op. cit*, Coll. Soleil p. 32

solution. Simone de Beauvoir révèle dans *La Force de l'âge*[321] qu'en écrivant *Le Sang des autres*, elle a pu élaborer la nouvelle morale qui l'aidera à s'adapter dans ce monde que la guerre lui a révélé. Pendant les années de sa morale existentialiste, Simone de Beauvoir aspire à décrire des problèmes abstraits sous des formes concrètes. Ses essais philosophiques ainsi que *Le Sang des autres*, *Les Bouches inutiles* et *Tous les hommes sont mortels* ont été écrits durant cette période.

Même si au départ elle cherchait seulement à sauvegarder son existence en l'écrivant, par la suite, en admettant cette philosophie de l'existentialisme qui rend chaque être humain responsable de ses actes et responsable envers les autres, et en admettant que c'est grâce à une littérature engagée que l'écrivain peut assumer et accomplir sa responsabilité spécifique d'écrivain, son vif désir devient de susciter des changements dans le monde, pour réaliser un monde meilleur par l'intermédiaire de ses œuvres. Comme elle déclare elle-même, "L'art, la littérature, la philosophie sont des tentatives pour fonder à neuf le monde sur une liberté humaine."[322]

En réalité dans les domaines littéraire et philosophique, Simone de Beauvoir penche vers une certaine conception sartrienne; autrement dit, elle préfère l'art engagé. Alors, la littérature devient chez elle particulièrement matière à réflexion et un moyen salvateur pour changer et améliorer la condition de vie des êtres humains. Ainsi on se rend compte qu'elle s'intéresse à l'engagement par la littérature; sans cet engagement, rien n'est utile : "S'il n'y avait rien eu à abattre, à combattre, la littérature n'eût pas été grande chose."[323]

[321] *La Force de l'âge, op. cit.*, Coll. Soleil, p. 564.
[322] *Le Deuxième Sexe T.II, op. cit.*, Coll. Folio/idées, , p. 637.
[323] *Les Mémoires d'une jeune fille rangée, op. cit,* p. 340.

Et c'est ainsi qu'enfin on constate que le didactisme et l'optimisme moral, théoriquement confirmés dans les essais philosophiques *Le Sang des autres* et *Les Bouches inutiles* sont modifiés ou corrigés par Simone de Beauvoir dans *Tous les hommes sont mortels*, *Les Mandarins* et *Les Belles images,* sans qu'ils soient abandonnés tout à fait. De toute façon, Simone de Beauvoir a cherché à poser des questions ou à soulever des problèmes mais elle tente encore d'éviter de proposer des solutions.

Ainsi on constate qu'elle exprime une confiance en l'avenir qui se reflète tout au long de ses œuvres. Jouissant de tout son respect, l'individu se trouve, dans ses œuvres, chargé de toute sa responsabilité, une responsabilité qui repose à la fois sur l'obéissance à des principes absolus, des règles toutes guidées par "une morale de l'ambiguïté".

Ceci peut nous ramener à cette conclusion que son engagement, dans ce domaine, apparaît encore retenu; elle se sent incapable d'aller au bout des exigences d'un engagement total, qui impliquerait non seulement la proposition de solutions, mais l'examen de leur efficacité en fonction du but poursuivi. Cependant on peut constater que son engagement s'est beaucoup fortifié, en ce sens qu'elle est passée d'un quasi non-engagement envers les autres - son seul engagement était à l'origine envers elle-même et son bonheur, son existence - à une reconnaissance de l'importance d'autrui dans sa vie personnelle, et dans la vie de chaque être humain; c'est ce qui d'ailleurs l'amène à exposer dans ses œuvres les inconvénients et les avantages concernant le rapport avec autrui; la communication, la liberté, la responsabilité, l'action, le dévouement *et cetera*.

En plus on doit mentionner qu'après tout, l'œuvre d'un écrivain engagé est un message, ce qui est d'ailleurs le cas de toutes les œuvres de Simone de Beauvoir, même si elle ne propose pas de solution directe et radicale. C'est aux

lecteurs de recevoir le message, chacun pour soi, selon son histoire et son désir, pour construire une vie et un monde meilleurs. Elle-même, en retenant les messages de ses œuvres, autrement dit en mettant en pratique ces messages, va faire en sorte que sa vie, ses actions et ses idées, tout autant que ses œuvres écrites, servent à ses semblables, à titre d'exemple. On la verra alors s'engager réellement dans l'analyse, puis le combat, du féminisme et dans une réflexion agissante sur la vieillesse. C'est ce que nous tentons d'exposer dans la troisième partie de cette étude.

TROISIEME PARTIE

L'ENGAGEMENT SOCIO-POLITIQUE DE SIMONE DE BEAUVOIR

Cet engagement retenu, encore théorique, Simone de Beauvoir va le déployer dans le domaine socio-politique. L'occasion de ce déploiement sera les expériences de divers "ailleurs" faites au cours de ses voyages politiques, souvent en compagnie de Sartre. Elle prend alors conscience qu'elle peut traiter de bout en bout - description, analyse, propositions d'actions pour une solution - les problèmes de la condition féminine qu'elle a si bien perçus déjà dans sa propre existence et raconté avec tant de finesse et de sincérité dans ses livres autobiographiques. Encore en lien avec sa propre expérience, l'âge venant, elle en viendra aussi à s'intéresser à la vieillesse, situation qui réunifie hommes et femmes dans la société.

I. Les voyages politiques :
Un accélérateur d'engagement. L'engagement féministe

Avant sa prise de conscience socio-politique, Simone de Beauvoir voyageait pour le plaisir de vivre et de s'approprier le plus possible de paysages par sa simple présence, par curiosité esthétique égocentrée. La raison de ses voyages était seulement le désir de comprendre, de voir de "belles images" et de s'informer. Mais finalement arrive le moment où elle refuse cette idée qui n'était qu'une sorte de résignation à accepter qu'elle ne pouvait rien d'autre que écrire. Désormais elle assume son devoir comme écrivain engagé devant la misère humaine et la condition d'iniquité de la femme, les vieillards et bien d'autres, par son nouvel engagement socio-politique. Adhérant à la réalité de la société et du monde elle dépasse ainsi son individualisme.

Maintenant, en témoin de son temps, elle fait de véritables voyages d'information. Dorénavant, elle n'est pas une simple voyageuse, aventurière,

contemplative, ni une simple observatrice des événements. Mais elle est devenue une voyageuse qui s'intéresse à l'histoire, à la société qu'elle visite, et qui s'y mêle; elle prend parti et s'engage dans la vie socio-politique. Pendant ses voyages, elle donne de nombreuses conférences et en même temps elle découvre peu à peu l'être humain dans toute sa vérité. Elle est à la fois témoin des splendeurs et des misères les plus atroces. Une misère telle qu'elle vous enlève toute force pour les regarder, là où "les vies humaines ne valent pas un clou."[324] Alors, elle désapprouve, se révolte, condamne et montre sous leur vrai visage le colonialisme occidental et les agressions soviétiques. Elle proteste très violemment contre les massacres des populations indigènes en Indochine, à Casablanca, au Cap Bon, à Madagascar. Elle condamne les Etats-Unis, leur politique aussi bien extérieure qu'intérieure, leur racisme, leur guerre au Viêt-nam, leurs seize millions d'affamés, leur politique en Amérique latine qui, d'après elle, voue la population à la misère la plus cruelle.

Rappelons ici brièvement la chronologie des voyages qu'elle entreprit dans ce nouvel esprit de curiosité[325].

1945	Espagne, Portugal, où elle est invitée à faire une série de conférences sur la situation de la France pendant l'Occupation.
	Belgique, avec Sartre, pour participer à un débat littéraire organisé par les éditions du Cerf.
1946	Tunis et Alger; voyage patronné par l'Alliance Française.
1947	Premier voyage aux Etats-Unis. Rencontre avec Nelson Algren.
1948	Deuxième voyage aux Etats-Unis
	A Berlin avec Sartre
	Mexique avec Algren
	A Alger avec Sartre
1949	Rome et l'Italie du Sud

[324] *La Force des Choses, op. cit.*, Coll. Soleil, p. 560.
[325] Cette liste est établie d'après la biographie de Simone de Beauvoir par Deirdre BAIR, *Simone de Beauvoir*, Paris, éd. Fayard, 1991.

	Tunis, Alger, Fez, Marrakech
1950-51	Sahara avec Sartre
	Etats-Unis avec Algren
1953-54	Suisse, Italie, Yougoslavie
	Algérie, Espagne
	Et nombreux voyages en Europe avec Sartre
1955	Deux mois en Chine avec Sartre, sur invitation du gouvernement communiste chinois
1960	Cuba et Brésil
1962	URSS
1964	URSS
1966	URSS, Japon
	A Stockholm pour le Tribunal Russell sur la guerre du Viêt-nam
1967	Israël, Egypte

Outre plusieurs voyages en Yougoslavie, Belgique, Pays-Bas, Tchécoslovaquie.

Les voyages de Simone de Beauvoir aux Etats Unis se placent en plein temps de la guerre froide. En janvier 1947, elle part aux Etats-Unis pour y parler des problèmes moraux de l'écrivain d'après-guerre. A cette époque les intellectuels étaient très intéressés par ce sujet; la responsabilité et l'engagement étaient au centre des préoccupations de ceux qui souhaitaient la fin des carnages, des tortures, des camps de concentration et des injustices et inégalités en tous genres. Simone de Beauvoir a été invitée par Harold Rosenberg, Mary MacCarthy, et J. Harrison, l'auteur de *Les généraux meurent dans leur lit*. A l'Université de Princeton, elle parle sur le thème de l'écrivain engagé et de sa responsabilité, et explique aussi que selon elle, l'existentialisme semble la doctrine la plus morale du monde. Elle rend visite à Richard Wright, l'écrivain noir auteur de *Black Boy*, ainsi qu'à sa femme. Richard Wright lui fait visiter Harlem et lui parle du problème noir.

Ainsi familiarisée avec ce pays, elle nous délivre dans son livre *L'Amérique au jour le jour* une analyse de la situation économique et politique

de ce pays, à l'époque. Elle est très étonnée à l'idée que les intellectuels américains répugnent à ce que l'écrivain, le philosophe aient en tant que tels des responsabilités politiques et humaines.

> "Ce qui me frappe, ce qui me désole, c'est qu'ils soient aussi apathiques sans être aveugles ni inconscients. Ils connaissent, ils réprouvent l'oppression de treize millions de noirs, la terrible misère du Sud, la misère presque aussi désespérée qui souille les grandes villes. (…) Mais eux-mêmes ne se sentent responsables de rien, parce qu'ils ne croient pas pouvoir rien *faire* en ce monde."[326]

En contrepartie de cette exploration américaine se placent ses voyages en URSS. Elle y a été invitée par l'Association des écrivains, et s'y rend en compagnie de Sartre; tous deux éprouvent l'envie d'aller fréquemment dans ce pays dont l'étude de l'évolution politique les attire. Mais après l'invasion de la Tchécoslovaquie par les chars russes et les événements de Prague en 1968, ils décident de rompre avec l'U.R.S.S. Car ils n'admettaient pas qu'un pays ne respecte plus la liberté d'un peuple à "se déterminer lui-même" et, d'autre part, paraisse avoir institué sur son sol et dans les pays satellites des centres de rééducation pour le moins suspects.

Lorsque Simone de Beauvoir s'intéresse à la condition de la femme à travers ses voyages, seule la Russie lui semble donner des solutions satisfaisantes en ce domaine, contrairement aux Etats-Unis où un mouvement de la libération des femmes est bien établi, le "Woman's Lib" mais où elle a trouvé que les Américaines menaient une révolte infantile et un peu stérile, tandis que les femmes russes, en participant à la révolution socialiste, sont parfaitement intégrées dans la société et donnent l'image cohérente d'une femme émancipée.

[326] Simone de BEAUVOIR, L'Amérique au jour le jour, Paris, 1947, éd. Gallimard, Coll. Folio, pp.134-135.

Ses voyages l'ont ainsi aidée à se faire une idée précise de la condition de la femme dans plusieurs civilisations, avec des cultures et les lois différentes. Et elle a compris que les femmes doivent oser s'opposer aux idées reçues afin d'affirmer leur véritable place dans la société et le monde du travail. Simone de Beauvoir trouve que faire un métier à temps partiel, comme c'est le cas en Amérique ne donne aux Américaines que l'illusion d'une indépendance économique. Elle reconnaît pourtant aux activités désordonnées au sein du "Woman's Lib", l'attrait d'une spontanéité féconde.

Au cours de ses différents voyages, elle sera amenée à mieux connaître les pays qu'elle parcourt. Ainsi peu à peu, ses opinions se transforment et elle perfectionne son sens de l'observation. Ainsi elle prend conscience qu'en Russie, les transformations sociales qu'elle appréciait tant, étaient planifiées par le gouvernement, sans qu'intervienne l'initiative individuelle des femmes russes. En outre elle se rend compte que l'existence des crèches, les facilités de la garderie d'enfant, des allocations familiales ne sont mises en place que pour faciliter d'une manière rationnelle l'exploitation de la réserve de main d'œuvre que constituent les femmes.

Au retour de son voyage en Amérique, qui fut précédé par son voyage en U.R.S.S., Simone de Beauvoir commence à écrire *Le Deuxième sexe* qui fond en un seul discours les deux expériences qu'elle vient de faire de la condition féminine, celle de la femme russe émancipée économiquement et celle de la femme-objet qu'elle a rencontrée lors de son séjour aux Etats-Unis. Ces deux voyages constituent une première prise de conscience importante de certains problèmes. Ils l'ont aidée à parfaire sa connaissance et sa manière d'aborder les sujets qui l'intéressaient. Elle voyage dans des pays et aussi en même temps à l'intérieur de ses pensées et ses idées et tente de mettre en relief ce qui peut répondre à sa curiosité : la condition de la femme et la liberté d'expression.

On peut constater qu'elle tente d'intellectualiser tout ce qu'elle voit, entend ou ressent car la création littéraire qui en résulte témoigne de ces raisonnements. On peut également constater chez elle cette façon nouvelle de voyager lors de sa visite en Chine, quand elle essaie de comprendre en profondeur ce pays asiatique, sa culture et ses coutumes qu'elle ignore; là bas aussi elle recherche la condition de la femme, pour ensuite tout raconter dans *La Longue Marche*, non pas comme en un simple reportage qui explore un présent stable, car il ne suffisait pas seulement de décrire, mais il fallait bien plus expliquer. Comme elle le précise elle-même, cette visite n'était ni un vagabondage ni une aventure, ni une expérience mais une étude menée sur place, sans caprice. Elle a essayé de mettre la Chine dans la perspective de "ses transformations futures".

> "J'ai acquis en l'écrivant des schémas, des clés, qui m'ont servi à comprendre les autres pays sous-développés."[327]

Même si tenter de faire comprendre un pays aussi vaste et complexe, visité durant six semaines, ne peut pas donner lieu à une synthèse très proche de la réalité, au moins elle a pu affaiblir les préjugés de l'Occident à l'époque. Elle a tenté de montrer que les civilisations européennes et asiatiques sont différentes mais présentent chacune de l'attrait. Elle comprend que dans le contexte historique, même si les Européennes paraissent plus évoluées que les femmes chinoises, à la même époque, au moins celles-ci animent un mouvement collectiviste assurant l'espoir d'un essor, d'une libération. Elle a compris cependant que l'idéologie maoïste dans ce pays a pris la place de l'oppression masculine, et selon cette idéologie, les femmes, mais aussi les hommes chinois doivent sacrifier leur individualisme. Car le service du pays a la primauté sur la recherche des satisfactions personnelles.

[327] *La Force des Choses*, *op. cit.*, Coll. Soleil, p. 369

A l'occasion de ce voyage, Simone de Beauvoir a tenté de comprendre l'histoire de la Chine et l'expérience socialiste. Elle voyait, par exemple, que la condition domestique n'était pas supprimée mais que les serviteurs étaient convenablement payés. Les problèmes étaient traités en général, c'est-à-dire en fonction de la communauté tout entière; la nouvelle élite politique vivait avec austérité, comme les ouvriers. Après avoir vu et étudié la Chine, Simone de Beauvoir a compris que la prospérité des pays occidentaux était en réalité un privilège, quand on la compare à la condition et au niveau de vie du Tiers Monde. Ce voyage a déséquilibré et changé sa vision du monde et bouleversé ses anciennes idées. Désormais il y a des pays comme l'Extrême-Orient, les Indes, l'Amérique du sud, l'Afrique, qui pèsent de tout leur poids dans ses conceptions de l'homme.

> "D'une manière générale, ce voyage avait balayé mes anciens repères. Jusqu'alors, malgré mes lectures et quelques vues cavalières sur le Mexique et l'Afrique, c'était la prospérité de l'Europe et des U.S.A. que j'avais prise comme norme, le Tiers Monde n'existant que vaguement à l'horizon. La masse chinoise déséquilibra pour moi la planète; l'Extrême-Orient, les Indes, l'Afrique, leur disette, devinrent la vérité du monde, et notre confort occidental un étroit privilège."[328]

A la lumière de cette civilisation, des réalités comme la famille, le travail, la culture, la ville …. prennent un sens nouveau; les mots n'ont pas le même sens dans la civilisation occidentale.

[328] *Ibidem*, p. 368.

> "Confrontant ma civilisation avec une autre, fort différente, je découvris la singularité de traits qui m'avaient paru communs; des mots simples, comme paysan, champ, (…), famille, n'avaient pas du tout le même sens en Europe ou en Chine."[329]

En février 1960, la capitale de Cuba La Havane fit à Simone de Beauvoir et Sartre un accueil très chaleureux et enthousiaste avec des journalistes, la foule, des bouquets de fleurs, des acclamations. On posait à Simone de Beauvoir des questions sur la peinture abstraite, sur l'existentialisme, sur la littérature engagée en France et en Amérique, et aussi sur l'Algérie. Simone de Beauvoir et Sartre passèrent trois jours avec Fidel Castro dans l'amitié et la familiarité. Comme tous les Cubains cultivés, Castro parle le français. Il devient leur guide dans un voyage extraordinaire à travers Cuba, et en outre, il les accompagne dans les quartiers modernes de La Havane et dans les champs de canne à sucre. Simone de Beauvoir avait l'impression qu'une société libre, responsable, authentique et existentialiste était en train de naître à Cuba. Sartre et elle acceptent avec beaucoup de plaisir d'assister à un cocktail de presse où il y avait des journalistes français et américains qui sympathisaient avec Castro. Et en sachant qu'il fallait beaucoup de courage pour soutenir la révolution du Cuba ou Castro, tous admiraient Simone de Beauvoir et Sartre qui leur témoignaient leur estime.

Son voyage au Japon en 1966, même si elle a pu accomplir son pur plaisir, était en plus pour elle "un voyage d'action et d'information politique."[330] Par ce voyage elle pouvait comparer dans le monde asiatique un pays communiste, la Chine avec le Japon qui était capitaliste. Même si elle est fascinée par le raffinement dans l'hospitalité, la vigueur de la tradition, du

[329] *Ibidem*, p. 368.
[330] *Tout Compte Fait*, *op. cit.*, p.279.

théâtre, de la décoration, elle n'admet pas du tout par contre la place qui est faite à la femme dans la famille, où cette femme est contrainte à un respect "à la japonaise" qui lui ôte toute liberté.

Au cours de ses voyages dans certains pays arabes, Egypte, Tunisie, Palestine, elle constate que les femmes ne sont que des cuisinières et des objets de plaisir que l'on achète à leurs parents; c'est un lieu où la valeur de la femme se mesure par ses services et sa fécondité, car le père, chef de la famille, aura ainsi une assurance-vieillesse. La polygamie institutionnelle est estimée comme un signe extérieur de richesse chez les hommes. Les femmes dans ces pays en aucun cas n'acquièrent une indépendance. Et étant donné que leur seul avenir possible est le mariage, elles seront nourries par leur mari. En Egypte, elle constate qu'il y a une minorité de femmes qui exercent un métier et qu'elles n'ont pas les mêmes avantages que les hommes; "les droits sociaux, civiques, économiques de la femme ne sont pas du tout équivalents à ceux des hommes."[331]

> "Il est très difficile à une femme d'obtenir le divorce alors que son mari peut la répudier, presque sans aucune formalité. Pratiquement le fossé est encore plus profond. Très rares sont les femmes qui travaillent hors du foyer et elles n'ont pas les mêmes avantages que les hommes. Elle sortent peu. (…) J'ai accusé les Egyptiens de se conduire à l'égard des femmes comme des féodaux, des colonialistes et des racistes. J'ai montré que les arguments par lesquels ils se justifiaient étaient exactement ceux qu'utilisaient les anciens colons contre les colonisés."[332]

[331] *Ibidem*. p. 418.
[332] *Ibidem*, p. 418.

Durant ses conversations avec des Egyptiennes, elle a tenté de leur expliquer que leur seule chance était la transformation totale et le rejet d'une culture écrasante. En Tunisie, elle a visité un village où dix mille personnes vivaient sous terre. Là-bas, elle constate aussi l'inégalité qui existe entre la condition des hommes et celle des femmes.

> "La place du marché grouillait; rien que des hommes, drapés dans des burnous neigeux, bavards et joyeux; les femmes, brunes, aux yeux bleus, parfois jeunes et belles, mais l'air morne, étaient disséminées au fond des puits sur lesquels donnaient des grottes; j'ai visité un de ces antres: dans de sombres cavernes enfumées, j'ai vu une marmaille demi-nue, une vieille édentée, deux femmes entre deux âges, mal soignées, et une jolie fille couverte de bijoux qui tissait un tapis. En remontant vers la lumière, j'ai croisé le maître du logis qui revenait du marché, resplendissant de blancheur et de santé. J'ai plaint mon sexe."[333]

On constate que les voyages ont remarquablement sensibilisé Simone de Beauvoir à certains problèmes qu'elle ne saisissait peut-être pas vraiment auparavant. Elle a appris à voir par elle-même, à affiner son analyse de la réalité, et elle a honnêtement constaté que l'image qu'elle s'était faite a priori, ou que la propagande officielle répandait abondamment, ne correspondait pas nécessairement à la vérité. Encore faut-il remarquer qu'elle ne voyait, durant ses voyages, qu'une partie du paysage social, souvent celui qu'on voulait bien lui montrer; elle ne fait guère de remarque au sujet de cette "sélection" dont les voyageurs étaient l'objet, mais il est clair que son acuité intellectuelle lui a permis de faire la part de la propagande.

Ses voyages l'ont incontestablement aidée à atteindre un meilleur point de vue sur le monde et à enrichir ses écrits. Et par la suite, en tant qu'écrivain engagé, à l'aide de ses écrits elle a fait part de ses réflexions à ses lecteurs, notamment au sujet de la libération de la femme.

[333] *La Force des Choses*, *op. cit.*, Coll. Soleil, p. 70.

II. L'engagement féministe

> "Il faut encore une fois répéter que dans la collectivité humaine rien n'est naturel et qu'entre autres la femme est un produit élaboré par la civilisation; l'intervention d'autrui dans sa destinée est originelle: si cette action était autrement dirigée, elle aboutirait à un tout autre résultat."[334]

II. 1. Le Deuxième Sexe

Simone de Beauvoir se perçoit comme une romancière de talent et une moraliste dont l'œuvre, croit-elle, peut aider les autres à se réaliser eux-mêmes. Mais soudain elle cesse d'imaginer des histoires. Elle s'interroge sur elle-même. "Qu'est-ce que je suis donc?". Sa réponse est bien évidemment : "Je suis une femme"; une autre question vient à son esprit : "Une femme, qu'est-ce que c'est?" Comment peut-on définir la condition féminine, et si elle se définit par une aliénation et une servitude, pourquoi cela, et comment de nombreuses femmes, qui sont les victimes de cette situation, arrivent-elles à s'en échapper? Donc, usant de ses armes propres et de sa liberté personnelle, Simone de Beauvoir écrit l'essai qui a révélé son intérêt pour la condition des femmes et ses thèses originales, intitulé *Le Deuxième Sexe*, qui va devenir un succès extraordinaire. Cet essai a certes suscité d'importants malentendus à l'époque de sa parution, mais en même temps il a contribué à la célébrité de Simone de Beauvoir et l'a fait entrer dans un univers public où elle est désormais installée : après la parution du *Deuxième Sexe*, elle s'est clairement réclamée du féminisme.

[334] *Le Deuxième Sexe, T.II, op. cit.,* p. 654.

En affirmant la primauté de la culture sur la nature, elle prend position contre toutes les théories admettant la condition de la femme comme fondée sur les bases biologiques et physiologiques. Elle exprime dans ce livre que c'est la situation et la culture qui forment le caractère de la femme ainsi que sa condition dans la famille et la société. C'est dire que c'est la situation sociale, politique et historique des femmes qui est la cause de la plupart de leur manques, et c'est elle qui ne laisse pas la possibilité à la femme de se construire en être authentiquement libre.

Lorsque parut *Le Deuxième Sexe* en 1949 ce fut un beau tollé. Ce livre devint l'ouvrage historique de base du mouvement féministe. Autrement dit, il a joué un rôle privilégié dans la pensée des nouvelles féministes. Tous les points essentiels du féminisme contemporain se trouvent dans cet ouvrage. Les nouvelles féministes ont tout emprunté à Simone de Beauvoir et en définitive leurs écrits n'offrent le plus souvent rien de très original.

Dans *Le Deuxième Sexe,* Simone de Beauvoir va tenter de répondre à cette question : qu'est-ce qu'une femme? En abordant toutes les facettes du problème aussi bien le biologique que l'historique, aussi bien le politique que l'économique. *Le Deuxième Sexe*, est constitué de deux parties; dans la première l'auteur analyse le destin, l'histoire, les mythes et la formation de la femme et dans la seconde, elle explique la situation, la justification et la liberté de la femme. Ce livre apparaît comme le révélateur de beaucoup vérités cachées ou de tabous sur la condition de la femme.

> "Je tentai de mettre de l'ordre dans le tableau, à première vue incohérent, qui s'offrait à moi: en tout cas l'homme se posait comme le Sujet et considérait la femme comme

> un objet, comme l'Autre. Cette prétention s'expliquait évidemment par des circonstances historiques; et Sartre me dit que je devais aussi en indiquer les bases physiologiques."[335]

Selon Simone de Beauvoir, la femme toujours se détermine et se différencie par rapport à l'homme et non celui- ci par rapport à elle; elle est l'inessentiel en face de l'absolu. Il est le sujet, il est l'absolu; elle est "l'Autre". Cette catégorie de "l'Autre" est pour Simone de Beauvoir aussi "originelle que la conscience elle-même. (…) L'altérité est une catégorie fondamentale de la pensée humaine"[336].

Cet Autre est perçu en opposition car la conscience a "une fondamentale hostilité à l'égard d'une autre conscience."[337] Le sujet ne se pose qu'en s'opposant. Mais cette opposition n'explique pas pourquoi l'homme est le souverain. Comment se fait-il qu'entre l'homme et la femme, l'un des deux termes ait primé sur "l'Autre"? Simone de Beauvoir rappelle que pour tous les autres cas de domination d'une catégorie sur une autre, on comprend historiquement le phénomène, par exemple pour les Noirs par rapport à la race blanche, *et cetera*.

Il y a toujours eu des femmes et elles ont toujours été subordonnées à l'homme. Si la femme se découvre comme "l'inessentiel" c'est qu'elle intègre la situation, se posant comme objet face au sujet. La femme est aujourd'hui inférieure, cela veut dire qu'elle l'est devenue: le problème de la féministe est de savoir si elle doit le rester.

---

[335] *La Force des Choses*, *op. cit.*, Coll. Soleil, p. 203.
[336] *Le Deuxième Sexe, T.I*, *op. cit.*, p. 16.
[337] *Ibidem*, p. 17.

Simone de Beauvoir ne se méfie pas uniquement des hommes, mais aussi des féministes, qu'elle juge trop polémiques. Elle pense, au moment où elle rédige l'ouvrage que certaines femmes sont mieux placées pour essayer de poser le problème, se définissant ainsi elle-même comme neutre. Et elle écrit son ouvrage dans une perspective d'optimisme.

Cette perspective adoptée dans *Le Deuxième Sexe* est celle de la morale existentialiste. Pour poser le problème de la liberté de la femme, il faut élucider le fait de savoir si pèse sur elle un destin physiologique, psychologique ou économique. C'est pourquoi Simone de Beauvoir s'intéresse aux points de vue de la biologie, du matérialisme historique, de la psychanalyse. Ensuite elle tente de montrer comment s'est constituée la "réalité féminine", quelles difficultés ont les femmes à sortir de cette situation. Pour elle, il n'y a pas "la femme" mais "des femmes" liées au contexte social, à leur couche sociale, à leur époque, bref à leur histoire.

Dans son livre, elle dénonce l'impérialisme des mâles et la dépendance "acceptée" des femmes à l'égard des hommes. On peut dire que ce livre, qui est un essai théorique et philosophique sur la condition féminine, a ouvert la voie à la révolte féminine. Il reste sans doute à la fois l'ouvrage de théorie féministe le plus important, le plus connu, et le plus vendu, de toutes les ouvres de Simone de Beauvoir. C'est l'ouvrage qui a été l'un des éléments moteurs les plus dynamiques de la révolte des femmes.

Parmi les idées-forces du livre retenues par le néo-féminisme, on peut noter le parallèle entre la situation des femmes et celles des Noirs; l'idée que les femmes forment une caste et non une classe; la dénonciation des mythes culturels qui réduisent la femme à l'état d'objet; la monotonie de la vie de la femme au foyer; son absence d'identité; le malaise des femmes mariées

dépendantes et sans autonomie; l'atrophie de leur croissance vers la maturité; enfin la conviction que la libération des femmes suppose une révolution totale et le changement d'une société dominée par les hommes. Toutes ces idées de Simone de Beauvoir, tous ces problèmes se retrouvent dans le féminisme et les divers écrits du mouvement.

Si les féministes de la première vague étaient surtout des bourgeoises réclamant le droit de vote, celles de la seconde se placent davantage sur un plan scientifique et philosophique, pour revendiquer leur identité et leur autonomie, leur droit. Le service que *Le Deuxième Sexe* devait leur rendre fut de donner, d'une part, une armature solide à leurs revendications, en allant d'un seul coup jusqu'au bout de la question; et d'autre part de leur proposer, en plus d'un diagnostic, un programme d'action presque complet, autrement dit une solution.

L'œuvre ne remua pas seulement le féminisme français et européen; on peut penser que presque toutes les militantes du néo-féminisme américain l'ont lue et ont subi à des degrés divers, son influence. Comme le dit Roxanne DUNBAR:

> "*Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir changea la vie de beaucoup d'entre nous. (...) C'est encore maintenant le document le plus intelligent, le plus humain et le plus complet qui ait jamais été écrit sur l'oppression des femmes et la suprématie masculine."[338]

En plus de mille pages, *Le Deuxième Sexe* démontre que la femme est l'égale de l'homme; qu'elle n'est pourtant pas traitée comme telle, qu'elle est, au contraire, perpétuellement aliénée dans une société encore injustement dominée

[338] Roxanne DUNBAR, cité par Jacques J. ZEPHIR dans *Le Néo-Féminisme de Simone de Beauvoir*, Paris, éd. Denoël-Gonthier, Coll. Femme, 1982, p. 28.

par les hommes, faite par eux, pour eux, et qu'il faut enfin reconnaître à la femme la plénitude de son indépendance, en lui permettant de travailler dans des conditions égales à celles que connaissent les travailleurs masculins; l'ouvrage annonce aussi que cela n'est pas si facile à réaliser.

Il ne s'en tient pas à une description de l'oppression des femmes, mais il est aussi une base de propositions pour libérer les femmes, et en ce sens on peut le considérer comme un ouvrage militant, Simone de Beauvoir rejoignant ainsi les aspirations des Marxistes quant à la révolution sociale : la libération des femmes ne saurait être que collective et elle ne pourra avoir lieu en dehors de l'évolution économique de la condition féminine; seul le travail pourra garantir à la femme une autonomie dans sa condition féminine; seul le travail pourra garantir à la femme son autonomie d'être humain.

En fait, selon Simone de Beauvoir elle-même, l'objectif qu'elle visait en écrivant *Le Deuxième Sexe* était d'aider ses "contemporaines à prendre conscience d'elles-mêmes et de leur situation."[339] Elle s'efforce d'expliquer, dans ce livre, le problème de la femme, de son rôle, de sa nature, de sa place dans la société. Elle ne s'engage pas seulement théoriquement, mais elle propose une pratique pour un changement de la société, et elle défend cette théorie et cette pratique dans son action.

II. 2. Féminisme et existentialisme ou la primauté de la culture sur la nature

Selon Simone de Beauvoir, les femmes, dans leur immense majorité, ont toujours été qualifiées seulement par rapport à la primauté des hommes; la société leur a refusé les possibilités d'une existence autonome. Voilà à peu près

le résumé des mille pages du *Deuxième Sexe*. A partir de ce principe, plusieurs idées-clés structurent cet essai philosophique, qui se veut une œuvre au service de la femme, de la vérité et de la démystification. Simone de Beauvoir cherche à aider ses semblables et à les conduire vers l'émancipation de toutes les tyrannies et iniquités de la société, des mâles : des hommes. Comme un écrivain engagé, elle utilise une arme très puissante pour atteindre son objectif : par la littérature, par ses œuvres littéraires, elle parvient à parler aux lecteurs de personne à personne, pour que son expérience à elle puisse leur servir à eux. Ainsi, à travers *Le Deuxième Sexe*, elle s'engage à aider les femmes, à révéler les injustices, les mensonges, les "faux-semblants", les cultures et les mythes qui ont servi aux hommes à maintenir la situation de la femme à l'état d'objet.

Parmi les mythes, elle cite quelques origines: selon "Aristote: «La femelle est femelle en vertu d'un certain *manque* de qualité», ou encore : «Nous devons considérer le caractère des femmes comme souffrant d'une défectuosité naturelle.» Saint Thomas d'Aquin au XIIIe siècle définissait la femme comme un «homme manqué», un être «occasionnel». Pour Bossuet, elle apparaît comme tirée d'un «os surnuméraire» d'Adam; la définition de la femme chez Michelet est «l'être relatif»; d'après M. Benda «le corps de l'homme a un sens par lui-même, abstraction faite de celui de la femme, alors que ce dernier semble dénué si l'on n'évoque pas le mâle. (…) L'homme se pense sans la femme. Elle ne se pense pas sans l'homme.»"[340]

Donc, à en croire Simone de Beauvoir, ni dans les mythes de la création, ni chez les philosophes à travers les siècles, la femme ne fut jamais définie en soi. Elle ne fut jamais considérée en tant qu'être autonome et complet mais toujours comme un être relatif à l'homme.

---

[339] Simone de Beauvoir, La Force de L'âge. Paris, éd. Gallimard, 1960, Coll. Soleil, p. 375.
[340] Cité et souligné par Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe. T. I*, *op. cit.*, p. 15.

Et justement, pour empêcher le progrès de la femme, l'homme s'efforce de la maintenir tout entière dans un état de dépendance, de servitude et d'inculture, car c'est ainsi que l'homme arrive à aggraver l'exploitation de la femme en tant qu'objet. Son désir de dominer crée sa supériorité et est la véritable cause des inégalités entre les femmes et les hommes. Simone de Beauvoir revendiquait dès sa jeunesse l'égalité entre les deux sexes, et à travers son œuvre elle a essayé de prouver que les femmes et les hommes sont socialement égaux.

> "A mes yeux, homme et femme étaient au même titre des personnes et j'exigeais entre eux exacte réciprocité."[341]

Elle exige dès lors que, pour devenir une vraie femme-humain, la femme refuse de vivre dans cette condition traditionnelle, formée et ordonnée par le mythe inventé par l'homme; la femme ne doit pas se contenter de ce qu'on lui offre, mais, bien plus, elle doit exiger ses droits et exposer ouvertement et sans pudeur ses problèmes. Il faut qu'elle se batte pour obtenir ses droits en tant qu'être humain. Et si pendant des siècles et des siècles elle avait appris à accepter, s'était trouvée obligée d'accepter et de supporter les iniquités et l'inégalité qui en résulte, à présent pour une vraie émancipation, la femme se trouve face à l'exigence de saisir chaque occasion pour récupérer concrètement ses droits dans tous les domaines où elle en a été privée depuis toujours.

II. 3. L'éternel féminin

Selon Simone de Beauvoir, la féminité n'est pas une essence ni une nature, mais c'est une situation créée au cœur des civilisations par les cultures, les

[341] *Les Mémoires d'une jeune fille rangée, op. cit*., p. 189.

mythes qui ont été construits par les hommes seulement, à partir de certaines données physiologiques; alors que "la différence en tant que donnée" n'a pas cette importance par elle-même. En réalité, les relations entre les hommes et les femmes reposent depuis l'antiquité sur le mythe de " l'éternel féminin", selon lequel toute femme devrait tenter de rejoindre l'essence féminine qui serait à l'origine de sa création biologique. Evidemment tout le monde sait qu'il y a des différences entre l'homme et la femme sur le plan morphologique et sur le plan sexuel; et Simone de Beauvoir l'affirme d'ailleurs fortement : les femmes sont profondément différentes des hommes, nier cela nous ramène à "tomber dans l'absurdité"; mais par ailleurs elle ne peut pas admettre que, "la femme soit différente de l'homme" en tant qu'être de droit; elle met ainsi en lumière son idée sur ce sujet :

> "A-je jamais écrit que les femmes étaient des hommes? Ai-je prétendu que je n'étais pas une femme? Mon effort a été au contraire de définir dans sa particularité la condition féminine qui est mienne."[342]

On constate donc que Simone de Beauvoir admet les différences entre les hommes et les femmes. Mais comme elle l'a bien dit et répété, ces différences ne peuvent ni légitimer, ni expliquer l'infériorité de la femme et la supériorité de l'homme et en aucun cas la domination des hommes sur les femmes. Pour mieux la mettre au jour, Simone de Beauvoir, pendant deux cents pages dans *Le Deuxième Sexe*, analyse les raisons historiques millénaires pour lesquelles la supériorité a été "accordée non au sexe qui engendre, mais à celui qui tue."[343]

En vérité, elle revendique l'égalité des chances, la même morale, les mêmes libertés. Sans proposer l'hostilité entre les deux sexes mais au contraire

[342] *La Force de l'âge, op cit*., Coll. Soleil, p. 375.
[343] *Le Deuxième Sexe, T. I*., *op. cit.*, p. 113.

la coopération sur tous les plans et dans tous les domaines. Elle souhaite que les femmes soient reconnues et traitées comme des êtres humains, car c'est ainsi qu'elles peuvent vivre authentiquement la situation féminine. Et elle demande que toute femme fasse l'effort, comme tout homme, de se réaliser par elle-même en tant qu'être humain, en tant que travailleur, en toute liberté et dans l'indépendance et la justice. Les hommes engagés dans les entreprises dans une activité souvent intéressante, en se projetant dans le monde et dans l'avenir, ont la possibilité de donner un sens à leurs actes et même à leur vie. Par contre le cadre de la vie réelle et le domaine de travail chez les femmes sont souvent très limités. "Les femmes, en général, sont beaucoup plus prisonnières d'un monde de la répétition, et maintenues dans une dépendance matérielle et morale par rapport aux hommes."[344] Les femmes n'ont ni travail, ni responsabilité, ni création, ni la place qu'occupent les hommes dans le monde; alors leur condition est bien plus "dangereuse" et bien plus "malheureuse".

Dans *Le Deuxième Sexe,* Simone de Beauvoir révèle que les arguments sociologiques ont joué des rôles aussi importants que les arguments ethnologiques pour que les femmes deviennent un objet d'échange, un autre, une inférieure, un sous-homme, ou un sous-humain. Elle nous explique aussi comment, en fait, s'est installée en droit l'oppression des femmes. Sa place n'était acceptable qu'au foyer. Solidement engagée dans la maternité, sacralisée en tant que mère, alors son rôle était toujours cantonné à la maison pour engendrer l'espèce humaine, sans qu'elle soit traitée vraiment en être humain. Car même reconnu ce rôle de perpétuation de l'espèce, l'oppression des femmes par les hommes a toujours gardé la première place. La femme était acceptable seulement comme une esclave; à aucun moment elle n'a été l'égale de l'homme. L'autorité publique ou sociale a toujours appartenu aux hommes, comme l'a

[344] Françis JEANSON, *Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre* suivi des entretiens avec Simone de Beauvoir, Paris, éd. Le Seuil, 1966, p. 258.

remarqué Claude LEVI-STRAUSS, mettant en relief, dans ses études sur la société primitive, l'existence de la structure inconsciente qui fonde objectivement l'organisation de la société.

Il s'agit d'une soumission considérée comme la résultante d'une infériorité congénitale et d'un accident historique, ce dernier causé par la notion d'héritage et par le renversement d'une situation originelle favorable aux femmes, remplacée par les nouvelles lois de la société privée; les origines et surtout les conséquences de ce système avaient été mises en lumière par la thèse matérialiste d'ENGELS, thèse fondée sur l'universalité du matriarcat dans les sociétés les plus anciennement connues.

> "Le renversement du droit maternel fut la grande défaite historique du sexe féminin. Même à la maison, ce fut l'homme qui prit en main le gouvernail, la femme fut dégradée, asservie, elle devint esclave du plaisir de l'homme et simple instrument de reproduction. Cette condition de la femme, telle qu'elle paraît chez les Grecs de l'époque héroïque notamment, et plus encore à l'époque classique, on la garde graduellement, on la pare de faux-semblants, on la revêt parfois de formes adoucies, mais elle n'est pas du tout, supprimée."[345]

On constate alors dès la haute antiquité, une ségrégation entre les activités mâles et femelles. Pendant que la femme, au titre de mère, était seulement acceptée comme être sacralisé, mais sans vrai statut humain, l'homme inventait des outils et jouait au chef à titre réel. La femme était exclue des affaires publiques, ne "régnait" qu'au foyer, mais là aussi sous l'empire de l'homme. Selon Simone de Beauvoir, plus la femme était asservie légalement, plus elle

[345] ENGELS, *Origine de la famille, de la propriété privée et l'Etat*, p. 57.

était honorée socialement. C'est une attitude qui se perpétue avec la misogynie chrétienne. Ne suivant pas en cela les principes de son fondateur, le christianisme a permis aux hommes de rendre les femmes responsables de tous les maux, leur déniant même la possession d'une âme. Cette misogynie d'origine cléricale va très loin, jusqu'à rendre la femme comme la seule responsable, coupable du péché de la chair avec le Diable. Eve étant responsable de la chute d'Adam, elle est dès lors condamnée à porter la tare de la vulnérabilité et de la faiblesse. Comme il est écrit dans la Bible:

> "Dieu dit à la femme: j'augmenterai la souffrance de tes grossesses. Tu enfanteras avec douleur et tes désirs te porteront vers ton mari, mais il dominera sur toi."[346]

Alors d'après Simone de Beauvoir, la cellule familiale devient un monde clos dans lequel la femme s'abîme dans l'isolement et la solitude. Et l'homme, pour garder les femmes dans cet état de dépendance et d'emprisonnement psychologique et économique, a inventé les mythes les plus divers, comme, à titre d'exemple, le mythe biblique de la création et de la chute, les mythes de la virginité, mythes païens de la fécondité, mythes de la passivité, mythes de la vocation maternelle, mythes de la fragilité, de la douceur féminine *et cetera*. Au fil du temps et sous les pressions des hommes, les femmes ont fini par les accepter et en plus par les intérioriser. Une fois ces mythes bien gravés dans les mentalités, les hommes ont réussi, nous dit Simone de Beauvoir, à "inventer" la femme c'est à dire en faire ce qu'ils désiraient qu'elle soit.

C'est ainsi que l'homme, en confinant la femme dans le dogme atavique de l'infériorité féminine, en a fait un lieu clos. Ensuite le mythe de l'éternel féminin

[346] Bible, Genèse. 3, 16.

est né de la conjonction de cette volonté et de la complicité trouvée chez la femme qui s'est ainsi délivrée de toute initiative.

Et elle devient mystérieuse; et ce mystère appelle l'homme. La tentative d'élucidation par le mâle du fameux mystère féminin est opération de survie d'un être miné par le néant:

> "Dans la femme s'incarne positivement le manque que l'existant porte en son cœur, et c'est en cherchant à se rejoindre à travers elle que l'homme espère se réaliser."[347]

Finalement, c'est grâce à la femme-entité que le mâle essaie de se rendre maître du monde, de son mystère et de sa contingence. Les relations de l'homme avec elle relèvent implicitement de la conjuration magique. Mais ce mystère féminin, si utile à l'homme, n'existe qu'au bénéfice de l'homme qui n'a pas reconnu chez la femme un être humain identique à lui. Il est donc vital pour l'homme de perpétuer ce mystère et, de fait, pour empêcher toute clarté et donc toute remise en cause simple et claire sur ce sujet, les hommes ont joué aussi sur la contradiction :

> "Dalila et Judith, Aspasie et Lucrèce, Pandore et Athénée, la femme est à la fois Eve et la Vierge Marie. Elle est une idole, une servante, la source de la vie, une puissance des ténèbres."[348]

L'analyse historique faite par Simone de Beauvoir amène à la conclusion que la nature féminine telle qu'elle est perçue dans notre société - et dans toutes les autres - n'est qu'une fausse nature, qui n'a rien à voir avec le véritable être de

[347] *Le Deuxième Sexe, T. I, op. cit.*, , p. 240.

la femme, originel et perpétuel, étouffé sous les mythes, souvent ambigus, mis en place par les mâles, pour s'emparer du pouvoir et le garder.

II. 4. Doublement autre

La femme n'est pas seulement "différente" dans la société moderne, mais elle est réduite à l'état "d'Autre". Simone de Beauvoir explique bien que, quelles que soient les différentes circonstances et cultures, dans le monde entier, la femme ne peut se penser directement. Elle est obligée de prendre l'homme comme mentor, comme médiateur entre elle-même et le monde. La femme est en état de servage, c'est ce qui explique son comportement infantile et non libéré. Pour Simone de Beauvoir, la femme vit de façon ineffaçable dans l'immanence. Elle n'est pas, elle subit. Elle n'a pas, comme l'homme, la possibilité de la transcendance. C'est dans l'introduction du *Deuxième Sexe*, que Simone de Beauvoir écrit:

> "L'action des femmes n'a jamais été qu'une agitation symbolique; elles n'ont gagné que ce que les hommes ont bien voulu leur concéder; elles n'ont rien pris: elles ont reçu. C'est qu'elles n'ont pas les moyens concrets de se rassembler en une unité qui se poserait en s'opposant. Elles n'ont pas de passé, d'histoire, de religion qui leur soit propre."[349]

En vérité c'est seulement en s'affirmant comme sujet que l'individu peut assumer réellement sa liberté, sa responsabilité et sa transcendance face au monde. Mais il se constitue en chose s'il fuit sa liberté et sa responsabilité. Selon

[348] *Ibidem*, p. 242.
[349] *Ibidem*, p. 19.

Simone de Beauvoir, les femmes se laissent constituer en Autre, en objet. Mais par ailleurs il est important de reconnaître que les femmes ne peuvent se revendiquer comme sujets, car elles n'ont pas les moyens concrets de se constituer comme tels. Et l'homme qui se croit comme sujet et essentiel, constitue la femme comme l'Autre, en inessentiel. La thèse est bien celle-là : toutes les femmes sont considérées comme "inessentiel". Avec "on ne naît pas femme, mais on le devient", Simone de Beauvoir affirme que les femmes sont les produits de la société dans tous ses aspects. Autrement dit, les femmes étaient et sont dans des situations qui les obligent à l'infériorité et elles s'acceptent dès lors comme inessentielles, Autres ou objets.

> "Il faut encore que cette extériorité offre des moyens concrets de s'affirmer comme sujet, sujet d'une action, sujet de quelque chose. Or le malheur est que la femme est enfermée dans le vide; son statut social la prive d'un monde et de mains."[350]

Bien sûr, pour Simone de Beauvoir, cette soumission de la femme est inacceptable et elle se demande pour quoi les femmes ne protestent pas contre la souveraineté des hommes. Certes souvent, dans l'Histoire, la majorité a réussi à imposer par la force ses lois à la minorité, mais la vérité est que les femmes ne sont pas des minorités comme les Noirs d'Amérique ou les Juifs dans la diaspora, puisqu'il y a "autant de femmes que d'hommes sur terre."[351] La vérité est que les femmes ne se posent pas authentiquement comme sujet; elles n'ont pas brisé cette opposition dessinée "au sein d'un *mitsein* originel."[352] Simone de Beauvoir donne de cet échec une explication fondée sur des raisons métaphysiques plus qu'économiques:

[350] Michèle LE DOEUFF, L'étude et le rouet, Paris, éd. Seuil, 1989, p. 115.
[351] *Le Deuxième Sexe, T. I, op. cit.,* p.18

> "Avec le risque économique elle (la femme) esquive le risque métaphysique d'une liberté qui doit inventer ses fins sans secours. En effet, à côté de la prétention de tout individu à s'affirmer comme sujet, qui est une prétention éthique, il y a aussi en lui la tentation de fuir sa liberté et de se constituer en chose: c'est un chemin néfaste car passif, aliéné, perdu, il est alors la proie de volontés étrangères, coupé de sa transcendance, frustré de toute valeur. Mais c'est un chemin facile: on évite ainsi l'angoisse et la tension de l'existence authentiquement assumée. L'homme qui constitue la femme comme un *Autre* rencontrera donc en elle de profondes complicités."[353]

C'est ainsi que la femme se complaît dans le rôle d'Autrui. Par ailleurs cette condition de femme-Autrui n'est pas seulement conçue en fonction des intérêts économiques des hommes, elle est aussi nécessaire, et même indispensable pour harmoniser leurs prétentions morales et ontologiques. En effet, seule l'existence des autres hommes peut arracher tout homme à son immanence; elle seule peut lui permettre "d'accomplir la vérité de son être, de s'accomplir comme transcendance, comme échappement vers l'objet, comme projet."[354]

Dans ce sens, la femme apparaît à l'homme comme "une proie privilégiée", car l'homme masculin est son semblable, qui lui est trop identique; la femme au contraire peut être l'intermédiaire souhaité entre lui et la nature étrangère**.**

---

[352] *Ibidem*, p. 19
[353] *Ibidem*, p. 21.
[354] *Ibidem*, p. 238.

> "Elle ne lui oppose ni le silence ennemi de la nature, ni la dure exigence d'une reconnaissance réciproque; par un privilège unique elle est une conscience et cependant il semble possible de la posséder dans sa chair. Grâce à elle, il y a un moyen d'échapper à l'implacable dialectique du maître et de l'esclave qui a sa source dans la réciprocité des libertés."[355]

Loin d'être la répétition inutile de l'homme, la femme est un lien enchanté entre l'homme et de la nature. Si elle disparaît, l'homme doit subir la solitude, dans un monde glacial, sans âme, sans issue. Sans elle, la vie et le monde de l'homme deviennent sans chaleur, sans sens et même invivables. Et comme le dit bien Simone de Beauvoir:

> "Elle est la terre elle-même portée au sommet de la vie, la terre devenue sensible et joyeuse; et sans elle, pour l'homme la terre est muette et morte."[356]

Par ailleurs, la femme demeure pour l'homme une idole et une servante, "la source de la vie" et "une puissance des ténèbres."

> "Elle est le silence élémentaire de la vérité, elle est l'artifice, bavardage et mensonge; elle est la guérisseuse et la sorcière; elle est la proie de l'homme, elle est sa perte, elle est tout ce qu'il n'est pas et qu'il peut avoir, sa négation et sa raison d'être."[357]

L'homme ne cherche pas seulement la possession de l'Autre, mais il désire ainsi être confirmé dans son être par autrui. C'est ce qui explique pourquoi

[355] *Ibidem*, p. 239.
[356] *Ibidem*, p. 239, note. 1.
[357] *Ibidem*, p. 242.

l'homme accorde des dimensions divines au regard de la femme. La femme est proche de lui, mais aussi dominée par lui; elle est en plus l'affirmation de ses valeurs à lui. Elle est l'étranger, le public, le regard amical, qui contemple ses actes de l'extérieur et les saisit objectivement. L'homme ressent vivement un vide et trouve dans ce vide un objet vivant qui est la femme: Cet être hors de lui est "tout ce qu'il ne peut pas saisir en lui"; alors la femme est la seule et "la suprême récompense puisqu'elle est, sous une forme étrangère qu'il peut posséder dans sa chair, sa propre apothéose."[358]

Pourtant l'homme se considère comme le donateur, le libérateur et le rédempteur de la femme, comme le dit Simone de Beauvoir:

> "Trésor, proie, jeu et risque, muse, guide, juge, médiatrice, miroir, la femme est l'Autre dans lequel le sujet se dépasse sans être limité, qui s'oppose à lui sans le nier; elle est l'Autre qui se laisse annexer sans cesser d'être l'Autre. Et par-là elle est si nécessaire à la joie de l'homme et à son triomphe qu'on peut dire que si elle n'existait pas, les hommes l'auraient inventée."[359]

Mais ils "l'ont inventée", se révolte Simone de Beauvoir! Elle cite Nietzsche: "l'homme a créé la femme, avec quoi donc? Avec un côté de son dieu, de son idéal."[360] Elle souligne aussi que la vérité c'est que la femme existe aussi "sans leur invention", c'est la raison pour laquelle:

> "Elle est, en même temps que l'incarnation de leur rêve, son échec, (car) il n'est pas une des figures de la femme qui n'engendre aussitôt sa figure inversée: elle est la Vie

[358] *Ibidem*, pp. 302-303.
[359] *Ibidem*, p. 303.
[360] Nietzsche, Le Crépuscule des Idoles, cité par Simone de Beauvoir, dans *Le Deuxième Sexe, T. I*, *op. cit.,* p. 295.

> et la Mort, la Nature et l'Artifice, la Lumière et la Nuit. Sous quelque aspect que nous la considérions, nous trouvons toujours la même oscillation du fait que l'inessentiel retourne nécessairement à l'essentiel. (…) La femme est nécessaire dans la mesure où elle demeure une Idée dans laquelle l'homme projette sa propre transcendance; mais (…).elle est néfaste en tant que réalité objective, existant pour soi et limitée à soi."[361]

Faux Infini, découvert comme finitude, Idéal sans vérité, mensonge, quotidien de la vie, médiocrité, confort en même temps que niaiserie, ennui, prudence, mesquinerie, au visage double et décevant; telle est l'image de la femme que Simone de Beauvoir ne peut absolument pas accepter. La femme est l'incarnation "charnelle" du bien et du mal, et en tant qu'objet négatif, opacité, immanence; et son destin est entre les mains de l'homme; et celui-ci en tant que la liberté, le regard, la transcendance, la conscience, le sujet, l'absolu, peut l'anéantir à tout instant où il lui plaît:

> "Elle est tout ce que l'homme appelle et tout ce qu'il n'atteint pas. Elle est la sage médiatrice entre la Nature propice et l'homme; et elle est la tentation de la Nature indomptée contre toute sagesse."[362] "(…) C'est par elle, à travers ce qu'il y a en elle de meilleur et de pire que l'homme fait l'apprentissage du bonheur, de la souffrance, du vice, de la vertu, de la convoitise, du renoncement, du dévouement, de la tyrannie, qu'il fait l'apprentissage de lui-même; elle est le jeu et l'aventure, mais aussi l'épreuve; elle est le triomphe de la victoire et celui, plus âpre, de l'échec surmonté; elle est le vertige de la perte, la fascination de la damnation, de la mort. Il y a

[361] *Le Deuxième Sexe*, *op cit. T. I*, pp. 303-304.
[362] *Ibidem*, p. 318.

> tout un monde de significations qui n'existe que par la femme; elle est la substance des actions et des sentiments des hommes, l'incarnation de toutes les valeurs qui sollicitent leur liberté."[363]

En fait, l'alternance, la dualité et l'opposition se montrent comme nécessaires au moment où l'on "découvre dans la conscience elle-même une fondamentale hostilité à l'égard de toute autre conscience; car le sujet ne se pose qu'en s'opposant : il prétend s'affirmer comme l'essentiel et constituer l'autre en inessentiel, en objet."[364] C'est ainsi qu'alors les autres consciences par leurs prétentions identiques, obligent les premières à reconnaître la réciprocité de leur relation. Or la relativité de leur situation empêche que cette idée de l'Autre prenne son sens absolu. Il est clair qu'aucun "sujet ne se pose d'emblée et spontanément comme l'inessentiel; ce n'est pas l'Autre se définissant comme Autre définit l'Un: il est posé comme Autre par l'Un se posant comme Un. Mais pour que le retournement de l'Autre à l'Un ne s'opère pas, il faut que [ce dernier] se soumette à ce point de vue étranger."[365] Et cela est possible car "entre les sexes cette réciprocité n'ait pas été posée, que l'un des termes [s'est] affirmé comme le seul essentiel, niant toute relativité par rapport à son corrélatif, définissant celui-ci comme l'altérité pure?"[366]

Ainsi vue par l'homme, la femme est l'occasionnel, l'inessentiel qui ne devient jamais essentiel, l'envers de l'homme qui est, lui, l'essentiel, le sujet, l'absolu sans aucune réciprocité. Tandis que la présence de la femme au monde n'est qu'un accident quoique "bienheureux"; en témoigne, "Remercions Dieu d'avoir créé la femme"; l'existence de l'homme est, quant à elle, un fait inéluctable et un droit.

---

[363] *Ibidem*, pp. 317-318.
[364] *Ibidem*, p. 17.
[365] *Ibidem*, p. 17.
[366] *Ibidem*, p. 17.

Il est évident qu'il est très difficile pour l'homme de voir s'écrouler ce monde où le système des valeurs morales reconnaît aux hommes les droits et des privilèges qu'il refuse absolument aux femmes. Donc l'homme essaye de toutes ses forces de faire demeurer toujours la femme comme l'Autre. Alors dans le monde où tout le monde marque l'être humain comme l'Autre, la femme ainsi est considérée deux fois comme l'Autre; c'est ce qui la présente comme un grand Autre, un double Autre vis à vis des hommes. Et la réalité humaine n'est pas "un *mitsein* basé sur la solidarité et l'amitié"[367]; dans ces conditions, l'homme résiste de toutes ses forces à une transformation du statut de la femme, car cette "catégorie de *l'Autre* est aussi originelle que la conscience elle-même"[368] et elle lui est donc depuis toujours et, croit-il, à jamais indispensable.

Michel KAIL, présentant récemment un numéro spécial des *Temps Modernes* consacré à Simone de Beauvoir, a redit cette opposition fondamentale entre hommes et femmes que Simone de Beauvoir avait si remarquablement analysée :

> "Ainsi Beauvoir caractérise-t-elle avec justesse la situation que les hommes dominateurs réservent aux femmes par leur subsomption sous la catégorie de l'Autre. Enfermées dans une altérité absolue, sans réciprocité possible et ainsi privées d'un accès sur l'extérieur, les femmes subissent une domination redoutable."[369]

[367] *Ibidem*, p. 17.
[368] *Ibidem*, p. 16.
[369] Michel KAIL, "Présentation", *Les Temps Modernes*, juin-juillet 2002, n° 619, p. 6.

III. La condition de la femme à travers "Le Deuxième Sexe"

III. 1. Une condition durablement injuste

Dans dix chapitres de cinq cents pages qui sont les chapitres centraux du *Deuxième Sexe*, Simone de Beauvoir tente de reconstituer l'itinéraire physiologique et psychologique de la femme et ceci du début jusqu'à la fin de sa vie. Elle explique comment à chaque étape de la vie, de l'enfance à la vieillesse, les femmes subissent une nouvelle forme d'oppression. Les poupées et les jouets féminins représentent pour les petites filles le narcissisme, la passivité et l'acceptation de la maternité comme une grande vertu. C'est une éducation qui attire vers la séduction et surtout la passivité selon Simone de Beauvoir. En réalité c'est l'éducation féminine, dit-elle, qui est la base de tous les problèmes chez la femme, puisqu'on peut trouver toutes les composantes du mythe de "l'éternel féminin" en germe dès l'enfance. En plus la petite fille doit apprendre à plaire, ce qui signifie renoncer à son moi profond, à sa liberté, et se faire objet. Alors que le garçon, à l'aide de son entourage bien sûr, saisit son corps comme une donnée active, en prise radicale sur le monde.

Simone de Beauvoir a essayé de donner, à travers son œuvre, une image nouvelle et complète de la condition féminine. Sa vision est incontestablement originale par rapport à celle des hommes, et spécifiquement par rapport à celle des écrivains qui n'avaient pas le courage de décrire et révéler la vérité de la triste condition féminine, faisant ainsi bon gré mal gré, au bénéfice des hommes, le portrait de la femme tel qu'ils la souhaitent. Quant à elle, sans hésitation et sans peur du scandale, elle a exprimé sa propre vision de la condition féminine, presque sous tous les angles et dans tous les domaines, telle qu'elle est faite et

imposée aux femmes par les hommes. Elle parle d'une condition qui n'a même pas épargné les femmes dans la littérature : même dans la littérature, la femme s'est toujours présentée comme un être inférieur à l'homme. Elle est subalterne et passive, elle ne signifie rien sans l'homme, elle est, elle n'est que, un être "sexué" destiné à être un objet érotique pour l'homme, et un instrument pour engendrer l'espèce humaine.

Elle dévoile dans *Le Deuxième Sexe* l'esprit traditionnellement misogyne de l'homme qui peint et fait la femme telle qu'il la souhaite. D'après elle, étant donné que l'existence et la présence de la femme sont une réalité, il est impossible de nier cette existence et cette présence : les femmes aussi bien que les hommes, doivent être considérées comme des êtres humains libres et égaux à l'homme. Mais cette position théorique ne suffit pas. Comme elle a bien dit:

> "Assurément la femme est comme l'homme un être humain: mais une telle affirmation est abstraite; le fait est que tout être humain concret est toujours singulièrement situé. Refuser les notions d'éternel féminin, d'âme noire, de caractère juif, ce n'est pas nier qu'il y ait aujourd'hui des Juifs, des Noirs, des femmes: cette négation ne représente pas pour les intéressés une libération, mais une fuite inauthentique."[370]

Ceci montre que la division de la société et la condition de deux sexes, construite par les hommes et basée seulement sur le sexe, a été refusée par Simone de Beauvoir et qu'à son avis d'ailleurs, "aucun clivage de la société par le sexe n'est possible."[371] D'après elle, puisque la femme n'avait guère de possibilité susceptible de l'aider à se définir comme l'égale de l'homme, et cela d'ailleurs à cause de la tyrannie de l'homme, la femme est apparue

[370] *Ibidem*, p. 13.

obligatoirement l'inférieure de l'homme. Autrement dit, depuis toujours la femme a été enfermée dans un univers complètement différent de celui de l'homme, et beaucoup de possibilités d'évasion lui ont été refusées.

> "Oui, les femmes dans l'ensemble *sont* aujourd'hui inférieures aux hommes, c'est-à-dire que leur situation leur ouvre de moindres possibilités."[372]

Chantal MOUBACHIR présente ainsi les enchaînements qui montrent à quelle époque et pour quelles raisons l'homme a mis la femme sous sa souveraineté:

> "L'histoire montre en effet que la dépendance des femmes à l'égard des hommes survient en même temps que la suprématie accordée à la propriété privée. Une société fondée sur la propriété privée et la famille marque la fin du matriarcat. L'histoire de la femme dépendrait alors de celle des techniques. A l'âge de la pierre, la terre est commune et il existe une division du travail qui met sur un pied d'égalité l'homme et la femme, à celles-ci reviennent les tâches domestiques qui enveloppent aussi un travail productif, à celui-là la chasse et la pêche. La découverte des métaux va permettre de fabriquer des outils de sorte que l'agriculture étendra son domaine et nécessitera un travail plus intense. C'est alors que la propriété privée apparaît: l'homme possède la terre, les esclaves pour la travailler, la femme."[373]

---

[371] *Ibidem*, p. 20.
[372] *Ibidem*, p. 25.
[373] Chantal MOUBACHIR, Simone de Beauvoir ou le souci de différence, Paris, éd. Seghers, ch. IV, P. 96.

Dès lors, une fois demeurée dans l'état de "l'éternel féminin", dans la condition et la situation déterminées et imposées par l'homme, la femme est obligée d'accepter une éducation différente de celle de l'homme. C'est dire que tandis que l'homme est conditionné pour devenir "entreprenant", "responsable" et "dominateur", disons le sujet absolu, l'éducation de la femme lui apprend à être "peureuse", "douce", "dévouée", "docile"; autrement dit, elle est obligée de subir des apprentissages pour devenir un objet, en toute passivité, un être subalterne. Ceci signifie que selon leur sexe, les enfants sont préparés pour être maintenus dans des rôles différents dans la société et la famille. Cette éducation faite par les parents, les maîtres et tous les entourages, on peut la considérer comme une ruse et une manœuvre qui facilitera la domination de l'homme sur la femme : ainsi il peut mieux assouvir ses caprices et plus facilement ses désirs sans subir un empêchement de la part de la femme; car elle a été conditionnée et programmée depuis son enfance par les systèmes éducatifs pour rendre service légalement aux hommes, et cela sans réciprocité et aussi sans jamais contester. Sur ce sujet Simone de Beauvoir souligne ainsi :

> "En vérité, l'influence de l'éducation et de l'entourage est ici immense. (…) Ainsi, la passivité qui caractérisera essentiellement la femme «féminine» est un trait qui se développe en elle dès ses premières années. Mais il est faux de prétendre que c'est là une donnée biologique; en vérité, c'est un destin qui est imposé par ses éducateurs et par la société."[374]

On ne sera pas loin de la vérité, si on prétend que Simone de Beauvoir a déclaré que la base de l'incapacité et de l'inégalité de la femme est la mauvaise éducation, la mauvaise culture et la mauvaise mentalité.

[374] *Le Deuxième Sexe, op. cit., T. II*, p. 29.

> "Plus l'enfant bouge, plus il a l'occasion de faire des expériences sensorielles dans son milieu, plus ses cellules cérébrales et son intelligence se développent. Réduire ses possibilités de mouvement signifie réduire sa curiosité, son champ d'expérience et donc son intelligence. Un enfant qui grandit dans un milieu plus enrichissant, plus varié et plus tolérant, (…) cela signifie que la curiosité et la possibilité de faire des expériences sont moins satisfaites chez les petites filles, moins stimulées, et cet obstacle les empêche presque totalement d'utiliser les sollicitations du milieu pour développer leur intelligence."[375]

Pour défendre la femme, Simone de Beauvoir a l'intention de prendre deux points de vue. D'une part, elle fait allusion à la mauvaise éducation féminine dans la société conditionnée par les hommes, sous l'effet de laquelle la femme "se complaît même dans son rôle de "l'Autre"; et d'autre part, elle reproche avec violence aux femmes de n'avoir "rien pris" mais seulement "reçu" ce que l'homme a bien désiré lui donner.

> "L'action des femmes n'a jamais été qu'une agitation symbolique; elles n'ont gagné que ce que les hommes ont bien voulu leur concéder; elles n'ont rien pris: elles ont reçu."[376]

C'est pour la même raison et en dépit de l'évolution de la condition féminine, que Simone de Beauvoir mentionne les graves conséquences de l'inégalité présente dans son époque, concernant la "caste" féminine.

---

[375] Eléna GIANNI-BELOTTI, *Du côté des petites filles*, Paris, éd. Des femmes, 1974, pp. 128-129.
[376] *Le Deuxième Sexe, T. I*, *op. cit.,* p. 19.

> "Or, la femme a toujours été, sinon l'esclave de l'homme, du moins sa vassale; les deux sexes ne se sont jamais partagé le monde à égalité; et aujourd'hui encore, bien que sa condition soit en train d'évoluer, la femme est lourdement handicapée. En presque aucun pays son statut légal n'est identique à celui de l'homme et souvent il la désavantage considérablement."[377]

En résumé, à cause du mauvais effet de la division des deux catégories supérieure et inférieure, la femme, reconnue comme symbole même de l'impuissance et de la faiblesse, appartient automatiquement à la catégorie inférieure; elle se retrouve alors obligatoirement dans les impasses où toutes les possibilités d'une vie riche de triomphes et heureuse lui sont refusées.

Tandis que l'homme qui appartient à la caste supérieure, a été reconnu par les hommes comme le symbole du pouvoir, de l'indépendance et de l'affirmation de soi dans les domaines les plus sérieux, et ainsi justifié, digne d'obtenir les situations les plus avantageuses qui l'acheminent vers les postes les plus importants et finalement vers sa transcendance.

On constate qu'alors la place de la femme n'est pas fixée sur terre en tant qu'être humain, tandis qu'en vérité la femme est comme l'homme un être humain, et il y a autant de femmes que d'hommes sur la terre, ce qui montre bien qu'elles ne sont pas minorité.

> "Tout le monde s'accorde à reconnaître qu'il y a dans l'espèce humaine des femelles; elles constituent aujourd'hui comme autrefois à peu près la moitié de l'humanité."[378]

[377] *Ibidem*, pp. 20-21.
[378] *Ibidem*, pp. 11-12.

C'est à cause de l'homme que la femme doit subir cette situation d'infériorité et c'est la raison pour laquelle même si ça peut paraître surprenant, en vérité pour beaucoup d'hommes même le mot "féminine" était une insulte, qu'on utilisait pour déshonorer un homme, en employant ce terme de façon péjorative**.**

En écrivant *Le Deuxième Sexe*, Simone de Beauvoir souhaitait que les femmes se rendent compte de leur situation et leurs droits, puissent conquérir un statut pour vivre comme des êtres humains, libres et autonomes. Elle explique que la femme n'est pas née objet, mais qu'on l'éduque à être objet, car ainsi l'homme peut se servir d'elle comme d'un objet sexuel et de procréation, et qui peut lui servir à embellir sa vie.

III. 2. L'éducation traditionnelle de la jeune fille

A en croire Simone de Beauvoir, la fillette qui ressemble à un morceau de marbre sans forme au foyer paternel, se forme entre les mains de ses parents qui tentent de sculpter dans sa mentalité de la petite fille, par chaque geste et aussi par chaque mot, des formes favorables à leur goût. Elle les retient, car elle est un enfant innocent et ignorant du destin que son entourage lui réserve; donc elle croit ce qu'on lui dit. Par ses parents et aussi son entourage, elle apprend que ce sont les hommes qui ont tous les droits sur les femmes, et étant donné que le monde n'appartient qu'à l'homme, c'est lui qui doit décider à la place de la femme. Donc on la prépare à être obéissante et dépendante dès l'âge le plus tendre.

On cherche aussi de la convaincre que dans tous les domaines, toujours les garçons sont plus intelligents que les filles, donc il sera bien inutile d'essayer d'égaler les hommes. En plus, sous l'influence du comportement de sa mère, la fille devient très timide et réservée, ce qui est d'ailleurs le but poursuivi, parce qu'on veut qu'elle devienne un être faible, passif et incapable de se défendre contre les iniquités. C'est ainsi que, directement ou indirectement, elle apprend que parler de ses droits est une honte et un tabou. D'autant plus, sous l'influence de son éducation même, qu'elle se pose elle-même des questions : quels droits? Est-ce qu'elle a vraiment des droits ?

Selon Simone de Beauvoir l'entourage d'une personne joue ainsi un rôle très important dans sa formation, sa mentalité et sa façon de vivre ou agir. Car l'être humain n'est que ce qu'on lui apprend dans le foyer paternel et par la suite dans la société. A part ses parents, la petite fille est influencée, plus ou moins, par d'autres membres de sa famille tels que les grands-parents, les autres enfants et les membres des familles paternelles et maternelles. Dans *Les Mémoires d'une jeune fille rangée* elle avait expliqué l'importance de l'éducation et les problèmes qu'elle engendre chez les filles. Ici elle nous exprime que c'est sous le toit de la maison parentale et sous l'influence des parents que la fille apprend être obéissante sans aucune objection, à ne faire que ce qu'on lui demande et à devenir ce qu'on désire. Presque un demi-siècle après son enfance, en écrivant *Le Deuxième Sexe*, Simone de Beauvoir nous révèle que, même malgré les changements de la société sur beaucoup de choses, pourtant l'homme a gardé cette mentalité que de toute façon la fille est différente du garçon sur le plan de son égalité, sa liberté, ce qui signifie qu'elle n'est pas comme lui un être humain à part entière.

Ainsi Simone de Beauvoir nous révèle que, pour atteindre son but, l'homme a réussi par ruse à créer des situations où la femme soit conditionnée

par la volonté et la mentalité de l'homme. Et pour mettre toutes les chances de son côté, il met toute son attention à programmer la femme depuis son enfance à l'aide du système éducatif construit par lui-même. Car l'éducation traditionnelle que la petite fille reçoit est très différente de celle des garçons. Elle est toujours façonnée par l'idée que son avenir et son destin sont résumés seulement dans le mariage, donc dans la tenue du ménage; c'est-à-dire, une fois de plus, être un bon objet bien obéissant et un être passif au service de son homme. Là aussi, elle doit accepter d'être une femme bien obéissante même si elle doit servir un homme égoïste qui ne désire la femme que pour avoir le plaisir d'être le père des enfants, et pour assouvir sa volupté, et pour être reconnu comme le sérieux et important maître de la famille. Et pire encore, la femme apprend que puisque ce sont toujours les hommes qui ont raison, même si la vérité est autre, quoi qu'il arrive, elle doit toujours obéir à son mari.

III. 3. La création de la femme-objet

Pour mieux comprendre le caractère d'une femme, et la cause de sa réussite ou son échec, Simone de Beauvoir nous fait entendre une fois de plus qu'il faut d'abord chercher et étudier son enfance, le milieu où elle a été élevée et surtout l'attitude de sa mère envers elle, cela parce que la fillette est beaucoup plus influencée et formée par sa mère que par toute autre personne. Tant que la fille n'est pas sortie de la limite de la maison et n'a pas fréquenté d'autres gens, sa mère reste un modèle parfait pour sa formation; elle sera donc modelée par sa mère. Pour elle, sa mère est l'incarnation de "la justice" et "la vérité". C'est la raison pour laquelle elle considère sa mère comme une personne qui sait tout et qui ne se trompe jamais dans ce qui est juste et ce qui n'est pas juste, et c'est ainsi qu'elle la prend comme un modèle et l'imite pour se former. En la

considérant comme quelqu'un de tout puissant, elle se soumet à sa mère et accepte tous ses commandements.

Et c'est ainsi que sous une telle éducation, elle devient timide et peureuse. Alors elle préfère ne pas parler à sa mère de ses volontés, ses désirs, de peur d'être méprisée par elle. Et élevée dans un mélange de crainte et timidité, la fille reste pour toujours incertaine d'elle-même et souffre de sa faiblesse et de son incapacité devant les autres, ce qui la met dans l'obligation de ne pouvoir demander clairement ce qu'elle désire. Elle n'a pas le courage de faire quelque chose sans une impulsion donnée par sa mère.

D'autre part, en ce qui concerne la mère, selon Simone de Beauvoir, à cause de sa propre éducation et des exigences de la société, la tâche la plus importante de la mère envers sa fille c'est de faire d'elle une "vraie femme" que la société masculine et ses hommes acceptent. Dès l'âge le plus tendre, la mère commence à l'éduquer de façon qu'elle ne perde pas sa féminité, et pour y arriver, elle lui dicte ses devoirs, elle contrôle tous ses comportements, ses livres, et c'est à elle qu'il revient de choisir les amies de sa fille. Elle lui enseigne les tâches domestiques. Même tous ses jouets sont contrôlés par sa mère. Dans les domaines de la couleur aussi, la fille n'est pas libre car elle doit toujours accepter ce qui est bien comme couleur pour une fille et refuser ce qui est moins bien pour elle. Citons un passage du *Deuxième Sexe*, où Simone de Beauvoir a exprimé la leçon que la petite fille devrait recevoir pour devenir une "vraie femme":

> "Et même une mère généreuse, qui cherche sincèrement le bien de son enfant, pensera d'ordinaire qu'il est plus prudent de faire d'elle une «vraie femme» puisque c'est ainsi que la société l'accueillera le plus aisément. On lui

> donne donc pour amies d'autres petites filles, on la confie à des professeurs féminins. (…) On lui choisit des livres et des jeux qui l'initient à sa destinée, on lui déverse dans les oreilles les trésors de la sagesse féminine, on lui propose des vertus féminines, on lui enseigne la cuisine, la couture, le ménage en même temps que la toilette, le charme, la pudeur; on l'habille avec des vêtements incommodes et précieux dont il lui faut être soigneuse, on la coiffe de façon compliquée, on lui impose des règles de maintien: tiens-toi droite, ne marche pas comme un canard; pour être gracieuse, elle devra réprimer ses mouvements spontanés, on lui demande de ne pas prendre des allures de garçon manqué, on lui défend les exercices violents, on lui interdit de se battre: bref, on l'engage à devenir, comme ses aînées, une servante et une idole."[379]

En réalité, pour que la fille soit acceptée dans la société, sa mère essaie de toute sa force de l'éduquer et de la former selon la tradition. C'est ainsi que les relations avec la mère et ses normes éducatives marquent énormément la formation de la fille, son avenir et son destin féminin. Alors que, d'après Simone de Beauvoir, il est certain que si la mère a un comportement juste et raisonnable envers sa fille, la fille deviendra une personne d'un caractère assez fort; elle sera toujours sûre d'elle-même et aura confiance en elle, ce qui est d'ailleurs l'élément essentiel pour qu'une personne ait une vie enrichissante et heureuse. Par contre une fille toujours humiliée, méprisée, tyrannisée aura une forte chance de devenir plus tard un être d'un caractère faible, incapable de gagner sa vie sans le secours des autres. Elle sera jalouse de tout le monde, et quand elle sera mère de famille, c'est fort possible qu'elle ait la même façon de se comporter avec ses

[379] *Ibidem, T. II,* pp. 31-32.

filles, au moins pour se venger inconsciemment de son passé lamentable et plein de souffrances et d'injustices.

Simone de Beauvoir révèle aussi que même à l'époque où elle-même est une femme adulte, il y a encore beaucoup de familles dont les pères désirent avoir des garçons plutôt que des filles. C'est une mentalité qui a toujours existé, plus au moins fortement, dans tous les pays. En admettant que le garçon peut être un soutien pour leur vieillesse, les pères ressentaient aussi que ce sont les garçons qui peuvent transmettre le nom d'une famille. Les filles ne peuvent pas avoir les mêmes avantages que les garçons. C'est le garçon qui peut remplacer son père et soutenir la famille quand le père est en voyage ou malade. Ainsi le père croit qu'en ayant des garçons à la maison, il est plus sûr d'avoir un foyer plus solide et plus assuré.

A l'époque où Simone de Beauvoir vivait encore avec ses parents, la majorité des parents croyaient qu'il y avait des études et travaux exclusivement réservés à l'homme, que les filles sont incapables d'y obtenir un succès. En plus il y avait des pères qui n'aimaient pas que leurs filles participent aux activités intellectuelles; ils préféraient les voir occupées à faire des travaux féminins. Simone de Beauvoir elle-même a souffert des mêmes problèmes quand elle vivait avec ses parents.

> "Ils auraient été sincèrement navrés s'ils avaient soupçonné combien leur attitude m'affectait : ils ne le soupçonnaient pas. Ils tenaient mes goûts et mes opinions pour un défi au bon sens et à eux-mêmes, et ils contre-attaquaient à tout bout de champ."[380]

[380] *Les Mémoires d'une jeune fille rangée, op. cit.,* colle. Soleil, p. 223.

Elle nous décrit dans *Les Mémoires d'une jeune fille rangée*, le point de vue de sa famille qui n'avait pas de fils:

> "«Quel dommage que Simone ne soit pas un garçon: elle aurait fait Polytechnique!» J'avais souvent entendu mes parents exhaler ce regret. Un polytechnicien, à leurs yeux, c'était quelqu'un. Mais mon sexe leur interdisait de si hautes ambitions."[381]

Une autre chose que Simone de Beauvoir a exprimé clairement dans *Le Deuxième Sexe*, c'est que le père désire avoir plutôt une fille belle et charmante, désirable et coquette qu'une fille intelligente mais pas très belle. Ce qui signifie que c'est la beauté et l'apparence d'une fille qui prend valeur auprès des parents, et l'intelligence a très peu d'importance en comparaison de l'attirance physique générée par la fille; les parents, et surtout les pères des filles très charmantes dans tous les sens du mot, sont plus fiers que ceux qui ont des filles intelligentes ayant des idées très avancées pour leur époque. Car au vu des mentalités et de l'exigence de la société, ils n'auront pas à craindre que leurs filles restent à leur charge jusqu'à la fin de leur vie.

Ainsi, comme Simone de Beauvoir l'indique, le destin de la femme est conditionné par l'éducation et la culture. A travers *Le Deuxième Sexe* et *Les Mémoires d'une jeune fille rangée*, elle nous révèle la différence d'éducation et d'enseignement donnés aux filles et aux garçons. Et c'est sous la pression de cette éducation que les filles sont obligées de subir les injustices d'une société masculine. A titre d'exemple, citons ce passage des *Mémoires d'une jeune fille rangée*:

[381] *Ibidem*, p. 177.

> "Quand il m'arrivait de passer devant le collège Stanislas, mon cœur se serrait; j'évoquais le mystère qui se célébrait derrière ses murs: une classe de garçons, et je me sentais en exil. Ils avaient pour professeurs des hommes brillants d'intelligence qui leur livraient la connaissance dans son intacte splendeur. Mes vieilles institutrices ne me la communiquaient qu'expurgée, affadie, défraîchie. On me nourrissait d'ersatz et on me retenait en cage."[382]

D'ailleurs, étant donné que tout le monde croyait que pour la fille tout se résumait au mariage, au foyer conjugal, aux enfants et surtout aux travaux domestiques, on n'estimait pas que, en vue de cette situation, faire des études pour la fille soit nécessaire. En plus selon la mentalité et la tradition qui régnaient, c'était le garçon qui allait fonder la famille et c'était lui qui allait faire tourner l'immense roue de la société; en plus il était admis comme une règle absolue que c'était lui qui était le plus intelligent, alors il fallait mettre toutes les chances de son côté, pour son progrès et sa transcendance, et pour les mêmes raisons mais inversées cette fois, l'enseignement supérieur était quasi impossible pour les filles.

Comme Simone de Beauvoir nous l'a expliqué en profondeur, par son discours théorique et par des exemples, on constate l'énorme différence qui est maintenue entre le petit garçon et sa sœur. Cela nous explique bien qu'en naissant, l'enfant reçoit bien plus que la moitié des chromosomes de ses parents; car il hérite d'une situation, d'une culture qui vont le conditionner pour toujours.

[382] *Ibidem*, p. 123.

III. 4. Etre femme-objet : les conséquences

III. 4. 1. Le mariage ou l'acte de vassalité

> "On dit que le mariage diminue l'homme: c'est souvent vrai; mais presque toujours il annihile la femme."[383]

La jeune fille, adoptant la mentalité de la société, envisage son avenir seulement sous l'angle du mariage. Donc elle cherche "un mari dont la situation soit supérieure à la sienne", et contrairement à son mari, elle considère "le mariage comme son projet fondamental". Au dire de Simone de Beauvoir, après le mariage, la femme constate vite, si elle ne le savait déjà, que c'est l'homme qui est "le maître du toutes les grandes décisions", car la société exige que la femme soit "docile et inoffensive", flexible" et impliquée dans la situation créée par son mari; dans ce monde nouveau, elle ne connaîtra pas le changement et le progrès.

> "C'est lui qui est producteur, c'est lui qui dépasse l'intérêt de la famille vers celui de la société et qui lui ouvre un avenir en coopérant à l'édification de l'avenir collectif : c'est lui qui incarne la transcendance. La femme est vouée au maintien de l'espèce et à l'entretien du foyer, c'est-à-dire à l'immanence. (…) A *l'homme*, le mariage en permet précisément l'heureuse synthèse; dans son métier, dans sa vie politique il connaît le changement, le progrès, il éprouve sa dispersion à travers le temps et l'univers; et quand il est las de ce vagabondage, il fonde un foyer, il se fixe, il s'ancre dans le monde; le soir il se

[383] *Le Deuxième Sexe, T. II, op. cit.,* p. 283.

> rassemble dans la maison où la femme veille sur les meubles et les enfants, sur le passé qu'elle emmagasine. Mais celle-ci n'a pas d'autre tâche que de maintenir et entretenir la vie dans sa pure et identique généralité; elle perpétue l'espèce immuable, elle assure le rythme égal des journées et la permanence du foyer dont elle garde les portes fermées; on ne lui donne aucune prise directe sur l'avenir ni sur l'univers; elle ne se dépasse vers la collectivité que par le truchement de l'époux."[384]

Ainsi la femme demeure sous l'autorité et l'emprise absolus de l'homme, D'autant plus que la culture et la mentalité de la société donnent au garçon davantage le goût de dominer.

> "Il lui plaît de demeurer le sujet souverain, le supérieur absolu, l'être essentiel; il refuse de tenir concrètement sa compagne pour une égale."[385]

Et puisque la société refuse un statut économique égal à celui de l'homme pour la femme, alors ou la femme ne travaille pas ou elle gagne beaucoup moins. C'est ce qui permet aux hommes de se donner un droit de regard sur la gestion du budget. Dès lors on peut mieux comprendre les constatations de Simone de Beauvoir où elle déclare que tant que la femme accepte de vivre dans la dépendance économique de l'homme, elle sera "contrôlée" pour le moindre écart dans l'argent qui se dépense. Car étant donné que c'est l'homme qui gagne l'argent, il se sent plus concerné dans la gestion du budget.

Une autre vérité amère, c'est que les travaux fatigants et épuisants avec des responsabilités beaucoup plus lourdes, que la femme fait à la maison, qu'il

[384] *Ibidem*, pp. 226-227.
[385] *Ibidem*, p. 645.

s'agisse des travaux ménagers ou d'élever les enfants - les mener à l'âge adulte, à la condition d'êtres humains - ne sont pas considérés comme un vrai travail aux yeux de l'homme et de la société. Il en résulte que les femmes sont obligées de supporter ces fardeaux et les injustices pour rien, sans aucune reconnaissance de salaire.

En outre, les hommes ont toujours obligé les femmes à se cantonner à la maison pour s'occuper des enfants et des travaux domestiques, mais une fois qu'elles sont devenues femmes au foyer, par la force des traditions et l'exigence de la société masculine, les mêmes hommes la marquent comme "la femme" simplement "non-créative" et "incapable". Ainsi les tâches ménagères ont empêché la femme de témoigner de sa capacité dans des activités de valeur et ont au contraire manifesté son recul dans des domaines différents de celui qui était déclaré comme le leur; cela par la force des légendes et des mythes produits par le mâle, force qui a été la cause du triomphe de l'homme. Car ainsi l'homme était sans rival dans toutes les activités variées et reconnues dans la société.

Un autre malheur existe, qui touche souvent beaucoup de femmes mariées selon Simone de Beauvoir : ce sont les mauvais comportements des époux envers leurs femmes. Autrement dit, il y a nombreuses femmes qui sont maltraitées ou même battues par leurs maris. Et étant donné qu'elles dépendent économiquement de leur mari et n'ont d'autre abri qu'eux, elles n'ont d'autre choix que de supporter les mauvais traitements et les sévices de leur époux et de continuer à vivre une vie infernale et insupportable. Les femmes y sont obligées car aux yeux de la société, la femme a une maison où elle peut aller et un mari pour la faire vivre; isolées, elles sont refusées dans la société et ne peuvent pas bénéficier des services sociaux.

On constate ainsi une fois de plus que la femme est considérée comme un objet sans âme, un jouet et une esclave au service totale et sans contestation de son maître, son mari, cela même si c'est elle qui a raison et que c'est l'homme qui commet une faute. Comme l'a dit Simone de Beauvoir, la femme doit toujours respecter un silence absolu devant les faits et les actes de son mari. Elle doit se cantonner à la maison par la force de la maternité et par celle de la culture masculine qui domine la loi sociale. Recluse à la maison elle ne peut et ne doit pas travailler, ainsi elle sera toujours économiquement dépendante de son époux; en plus en aucun cas elle n'est autorisée à contester, à s'insurger contre les injustices même très cruelles de son mari vis-à-vis d'elle. Ceci nous force à croire qu'elle doit obligatoirement renoncer à être traitée comme un être humain.

Simone de Beauvoir nous fait apparaître ainsi que, quel que soit le pays et le domaine dans lequel la femme est placée, elle apparaît toujours la victime des codes civils élaborés et faits par l'homme. elle est obligée de se soumettre aux règles que le droit lui a créées même si elle les trouve injustes et très exigeantes. A titre d'exemple prenons un passage du *Deuxième Sexe*, où Simone de Beauvoir souligne que l'homme joue toujours le rôle de sujet et la femme toujours celui d'un objet:

> "On reconnaît plus ou moins ouvertement le droit du mâle à assouvir ses désirs sexuels tandis que la femme est confinée dans le mariage: pour elle, l'acte de chair, s'il n'est pas sanctifié par le code, par le sacrement, est une faute, une chute, une défaite, une faiblesse; elle se doit de défendre sa vertu, son honneur; si elle «cède», si elle «tombe», elle suscite le mépris; tandis que dans le blâme même qu'on inflige à son vainqueur, il entre de l'admiration."[386]

[386] *Ibidem*, p. 150.

Donc comme le précise Simone de Beauvoir, contrairement à ce que la société pense, la seule solution pour une femme n'est pas de chercher un mari pour vivre dans son ombre. Elle refuse l'idée que l'avenir d'une femme dépende seulement du mariage; par contre, pour qu'elles profitent mieux de leur vie en tant qu'êtres autonomes, elle demande que ce soit l'autonomie économique qui compte d'abord chez les femmes mariées ou célibataires, qui les mènera ainsi à une "autonomie intérieure".

> "Gagner sa vie, en soi n'est pas un but; mais par là seulement on atteint une solide autonomie intérieure."[387]

On peut mieux comprendre la raison pour laquelle Simone de Beauvoir se révolte et pourquoi dans son œuvre et ses discours elle a tenté de susciter l'attention de la femme sur ce sujet : elle exige que la femme gagne sa vie par soi-même. La femme qui croit que son avenir est dans les mains de l'homme n'est jamais sûre de son lendemain, ni de son avenir plus lointain. Et pour ne pas perdre ces moyens d'existence, elle se sacrifice entièrement.

C'est pour cette raison que Simone de Beauvoir trouve que le mariage depuis toujours a été un contrat qui engageait pour la vie la femme à servir son mari, autrement dit c'est un acte de vassalité. Et la femme poussée par toute la société accepte le mariage puisqu'elle est persuadée que sans mariage, aucune respectabilité sociale ne lui sera accordée. Donc ce n'est pas étonnant, comme elle l'écrit, que les femmes se jettent à corps perdu dans la "chasse au mari":

> "En France, en Amérique, les mères, les aînées, les hebdomadaires féminins enseignent avec cynisme aux jeunes filles l'art «d'attraper» un mari comme le papier

> tue-mouches attrape les mouches; c'est une «pêche», une «chasse», qui demande beaucoup de dignité."[388]

D'ailleurs, à son avis, le mariage est la cause de la réduction de l'univers de la femme à la tâche ménagère et à la chanson des casseroles dans sa cuisine. C'est une vie pleine de monotonie et de tristesse, sans dépassement, donc sans espoir ni transcendance. Car la répétition et la monotonie des gestes quotidiens éloignent la femme de son épanouissement et lui ôtent l'impression de créer du neuf. Pour toutes ces raisons Simone de Beauvoir croit que le mariage et la cellule familiale sont le lieu d'oppression des femmes. Et à la fin, il empêche aussi l'épanouissement du couple.

Pour Simone de Beauvoir, la maternité n'est pas non plus une vocation de la femme. C'est en explorant cet aspect de la condition féminine qu'elle s'attaque à un des sujets qui étaient tabous, car le fait même d'en parler constituait une obscénité. On peut dès lors imaginer sans peine la condamnation qu'encourt de sa part la clandestinité de l'avortement, lequel était loin d'être abordable à une époque où le mot d'"avortement" ne se prononçait même pas à l'intérieur d'une famille. L'avortement était honteux, scandaleux, caché, et se faisait souvent dans des conditions dramatiques telles que de nombreuses femmes en mouraient chaque année. Surtout parce qu'il était pratiqué par des gens incompétents qui pour la plupart n'étaient même pas médecins, afin d'éviter le scandale.

Pour Simone de Beauvoir l'avortement interdit représentait l'hypocrisie de la société patriarcale et bourgeoise. Une hypocrisie maintenue et soutenue par une Eglise catholique qui a pourtant, dit-elle, organisé les massacres de l'Inquisition et soutenu les guerres mais à présent utilise son veto en matière

---

[387] *La Force de l'âge, op. cit.,* Coll. Soleil, p. 376.
[388] *Le Deuxième Sexe, T. II, op. cit*., p. 232.

d'avortement. C'est la raison pour laquelle, Simone de Beauvoir ose suggérer l'avortement et la maternité libre, ainsi que l'éducation à la contraception.

Dans le livre qu'elle écrivit sous le titre *Simone de Beauvoir ou le souci de différence* Chantal MOUBACHIR développe le thème de l'avortement dont l'interdiction revient encore à priver la femme d'un moyen de libération:

> "C'est un exemple d'autant plus significatif qu'il met l'homme en contradiction avec lui-même et permet de dénoncer l'hypocrisie du code moral que les hommes ont forgé en vue de leurs intérêts. En effet, ce sont les mêmes hommes qui, d'une part, exaltent explicitement la maternité, font de la génération un acte sacré grâce auquel sont effacées toutes les servitudes naturelles ou sociales auxquelles la femme est soumise comme à un destin, et qui, d'autre part, en fonction d'intérêts égoïstes et circonstanciels, demandent à la femme de renoncer à ce qui est considéré comme un privilège. Ce qui permet de dénoncer la valeur des principes soi-disant universels: ce qui est universellement interdit devient subitement nécessaire d'un point de vue particulier."[389]

On arrive mieux à comprendre sa pensée à propos de ce sujet en lisant sa déclaration au procès de Marie-Claire, jugée le 8 novembre 1972 à Bobigny, pour complicité d'avortement :

> "Maître Halimi: Je voudrais demander à Madame de Beauvoir pourquoi la loi actuelle sur l'avortement est une loi qui fondamentalement opprime la femme. - Comme on ne peut pas persuader la femme qu'elle a la vocation de laver la vaisselle, on a trouvé quelque chose de

> beaucoup mieux. On l'exalte à la maternité de façon à ce que, plus tard, elle ne pense qu'à une chose, c'est se marier, avoir des enfants. On l'a convaincue qu'elle ne serait pas une femme complète si elle n'a pas d'enfants. Quand une femme n'a pas d'enfant, on dit: "ce n'est pas une vraie femme", mais quand un homme n'a pas d'enfant, on ne dit pas: "ce n'est pas un vrai homme." Il faut donc que la femme soit asservie à la maternité. Si elle avait, au moins, la liberté d'être mère quand elle veut, dans la mesure où elle le veut, cela lui laisserait beaucoup de liberté sur tous les plans."

Ces prises de position courageuses, où les risques étaient réels - car il ne s'agissait plus de discours théorique, mais d'action sanctionnée par la loi - aboutirent finalement à une modification de la loi; le 20 décembre 1974, alors qu'un premier Secrétariat d'Etat à la condition féminine avait été créé dans le gouvernement de Jacques Chirac, Simone Veil faisait voter par l'Assemblée nationale la loi d'interruption de grossesse qui porte désormais son nom. Quelques mois auparavant, le 28 juin, avait été adoptée la loi libéralisant la contraception pour les mineurs.

D'une certaine façon, on peut dire que ces bouleversements dans l'histoire de la sexualité féminine doivent beaucoup à Simone de Beauvoir qui a donné, bien des années auparavant, l'impulsion initiale.

Quant à l'amour maternel, autre pierre d'angle de la condition de la femme, Simone de Beauvoir explique aussi qu'en général il n'implique pas de réciprocité dans le bilan de la relation, la présence de l'enfant empêchant parfois l'épanouissement de la mère. Elle met dès lors en avant la nécessité de créer des centres pour la garde des enfants, afin que la mère ne soit pas obligée de choisir

[389] *Simone de Beauvoir ou le souci de différence, op. cit.*, p. 103.

entre la maternité et avoir un métier. Et elle a vivement l'intention de dénoncer cette contrainte qui pèse particulièrement sur la condition des femmes.

En outre, elle mentionne qu'avec la maternité volontaire les femmes veulent entrer en possession de leur corps, et désirer en conscience les enfants qu'elles décideront d'avoir. D'après elle, il faut dénoncer l'idée de l'instinct maternel comme une fable, car cela constitue plutôt un moyen d'oppression visant à réduire l'horizon de la femme à celui de ses enfants. En s'attaquant à la famille et à la vocation maternelle, en réalité Simone de Beauvoir avait l'intention de détruire les piliers de cette société oppressive.

Au dire de Simone de Beauvoir, les femmes peuvent cependant réussir à affirmer leur liberté, bien que leur situation, comme toute situation humaine, soit limitée. Ainsi on peut aller vers une nouvelle société où les petites filles n'éprouvent pas le complexe d'infériorité en même temps que les garçons n'ont pas un complexe de supériorité. C'est là une solution pour combler peut-être l'abîme qui se creuse entre l'homme et la femme depuis toujours.

A la fin de sa vie, la femme est obligée de subir une autre injustice, de vivre dans une condition difficile à supporter, qui est d'ailleurs marquée une fois de plus par la société, par les mentalités; il s'agit de la triste et horrible condition de la femme pendant la vieillesse. Par la force de l'éducation et l'attente de la société masculine, la femme a dû miser toute sa vie sur son corps ou plutôt sur sa féminité pour plaire aux hommes. Alors pour masquer la décrépitude et sa conséquence sur l'apparence, elle recourt au fard, à l'opération esthétique, en gros aux faux-semblants. Mais le plus insupportable, c'est la place que lui réserve la société qui trouble et inquiète la femme âgée. La vieillesse accentue ce que déjà "le deuxième sexe" avant d'être vieux, a cherché désespérément, à savoir s'accrocher à l'existence sans jamais parvenir à la transcender.

Pourtant Simone de Beauvoir ne termine pas *Le Deuxième Sexe* sur une note pessimiste. Elle cherche à montrer la possibilité de surmonter cette condition malheureuse et inacceptable par les femmes qui le veulent et essayent avec toutes leurs forces d'atteindre leur but. Dans le dernier chapitre du *Deuxième Sexe*, elle tente de montrer les vrais chemins, et les faux chemins pour y arriver. Parmi les faux chemins, elle dénonce trois attitudes que les femmes adoptent parfois pour vaincre l'oppression et qui, en vérité, ne sont que des leurres et des fuites en avant. Autrement dit, les femmes se sont parfois réfugiées dans des attitudes où non seulement elles ne mettent pas vraiment la domination masculine en question, loin de là, mais ces attitudes peuvent même se retourner contre elles.

La Narcisse, l'amoureuse et la mystique sont trois catégories que Simone de Beauvoir condamne sévèrement. Car incapable de s'oublier, la Narcisse n'arrive pas à se donner entièrement, parce qu'elle croit se réaliser en affirmant sa liberté par l'adoration d'elle-même. Alors elle se retrouve dans l'inauthenticité et la grande solitude. La femme amoureuse vit son amour en dépendant trop de l'homme aimé. Or tandis qu'elle n'est qu'une occupation parmi d'autres pour l'homme; lui, il devient une fonction sociale pour elle. Et enfin, la mystique croit que l'amour lui est offert comme un don divin. Mais ce mysticisme ne permet à la femme aucune prise réelle sur le monde, donc son attitude est inauthentique.

Donc, ces femmes ont ainsi cru trouver la solution et aborder le rivage de la liberté, l'émancipation; tandis qu'en réalité leur maladresse leur a fait adopter des "attitudes inauthentiques et des figures d'emprunts commodément offertes en guise de refuge ou d'alibis."[390] L'existentialisme suggère aux femmes de rejeter tous les masques et exige de poser l'existence des femmes comme authentique et

[390] Hélène NAHAS, *La Femme dans la littérature existentialiste*, Paris, éd. P.U.F., 1957, p. 144.

libre. Pour Simone de Beauvoir comme existentialiste, rien n'est déterminé à l'avance, donc rien n'est impossible. Cela équivaut à dire que les femmes peuvent si elles veulent ôter le masque de "l'éternel féminin", par leur action. Et c'est ainsi qu'elles réussissent à tout moment à modifier leur situation, justifier leur existence, et obtenir leur liberté. Selon Simone de Beauvoir, le jour où les femmes acceptent cette réalité, elles sont sur le vrai chemin qui les amène "vers la libération", l'indépendance et l'émancipation.

III. 4. 2. Le malheur de la femme trompée au sein du mariage

A travers *La Femme Rompue*, paru en 1967, Simone de Beauvoir décrit avec précision l'infidélité de l'homme vis-à-vis de la femme dans un couple. Une attitude qui était jugée auparavant comme immorale, était devenue, à l'époque de l'apparition de ce livre banale, et presque considérée comme nécessaire, tandis que cette attitude pour une femme n'était jamais acceptable ni pardonnable. Simone de Beauvoir est toujours opposée au mariage, car selon elle, selon sa réalité, une femme signait ainsi avec ses propres mains l'acte du malheur de son avenir. A travers *Le Deuxième Sexe*, nous pouvons constater que ce point de vue très négatif sur l'union conjugale existe depuis son enfance; elle répète que les parents suggèrent aux petites filles qu'une femme peut trouver la prospérité de la vie dans le mariage et que, pour mériter ce bonheur, il faut que la femme soit toujours fidèle à son mari.

Cette femme fidèle ne prévoit jamais qu'il est fort possible qu'un jour ou l'autre elle pourra être trompée par son mari qui, oublieux de tous les sacrifices et de l'honnêteté de sa femme, lui tournera le dos avec effronterie et sans aucune honte et cherchera son plaisir auprès des femmes plus jeunes ou plus belles.

Alors plus malheureuse que jamais cette femme regrettera de ne pas avoir vécu sa vie à sa guise et de l'avoir ruinée pour un homme sans mérite. Le commentaire de Laurent GAGNEBIN dans *Simone de Beauvoir ou le refus de l'indifférence* nous explique bien le but de Simone de Beauvoir:

> "Le dernier livre de Simone de Beauvoir paru en décembre 1967, *La Femme Rompue*, se conclut par un récit où l'auteur analyse, à travers le journal intime de son héroïne, le problème du couple. Ces pages sont décisives. Elles nous montrent avec finesse et perspicacité le dramatique échec d'une union. Ce texte n'appartient pas à l'ordre de la démonstration, mais à celui de la description; Simone de Beauvoir cherche ici à souligner le danger réel qu'il y a pour une femme à construire sa vie sur le seul mariage et à miser uniquement, en quelque sorte, sur une fidélité toujours susceptible pour les raisons les plus diverses, d'être brisée un jour."[391]

D'après Simone de Beauvoir, même si l'homme proteste de la façon la plus radicale "contre les valeurs de la féminité, pour ainsi garder sa liberté" et ne pas handicaper son avenir, pourtant il invite la femme à enrichir l'unique valeur de la féminité : engendrer et s'occuper des tâches ménagères.

> "En effet, on répète à la femme depuis son enfance qu'elle est faite pour engendrer et on lui chante la splendeur de la maternité; les inconvénients de sa condition (…), l'ennui des tâches ménagères, tout est justifié par ce merveilleux privilège qu'elle détient de mettre des enfants au monde. Et voilà que l'homme, pour garder sa liberté, pour ne pas handicaper son avenir, dans

> l'intérêt de son métier, demande à la femme de renoncer à son triomphe de femelle."[392]

Cela signifie que selon elle, ce sont les hommes qui ont suggéré aux femmes qu'elles ne sont faites que pour engendrer et pour les tâches domestiques. Et pour qu'elles prennent presque toute la responsabilité et la charge des enfants, ils utilisent une ruse très efficace, ils leur "chantent la splendeur de la maternité". Par ailleurs l'homme prend prétexte que s'il aide sa femme dans les travaux domestiques, il se féminisera; ainsi il oblige la femme à posséder le monopole des tâches ménagères, pour qu'il puisse l'utiliser comme une servante. Mais la femme plongée dans ses charges de maternité et très occupée par ses préoccupations comme femme au foyer n'est pas consciente de son oppression, au foyer ou même au travail, si elle travaille. Dans ce cas on peut bien voir qu'elle est opprimée de deux côtés, d'une part par son mari et d'autre part par son patron.

> "Cela dit, il y a beaucoup de femmes qui ne sont positivement pas conscientes de leur oppression, qui trouvent naturel de faire, à elles seules, tout le travail domestique, d'avoir presque seules la charge des enfants. Que pensez-vous du problème qui se pose à des femmes du M.L.F. quand elles sont en présence, mettons, d'ouvrières qui, d'une part, travaillent à l'usine et d'autre part sont exploitées à la maison par le mari?"[393]

En effet la vie de la femme en tant que mère et en tant qu'épouse est sacrifiée pour que tous les autres membres de la famille vivent à l'aise. Autrement dit, puisque la femme aime ses enfants, son mari, par la force de la

---

[391] *Simone de Beauvoir ou le refus de l'indifférence, op. cit.*, p. 150.
[392] *Le Deuxième Sexe, T. II, op. cit.*, p. 341.
[393] L'Arc, N°. 61, Revue trimestrielle, 1975, p. 8.

culture, de l'éducation et de la société, et puisqu'elle ne veut pas détruire sa vie commune, elle doit briser seule son carcan, malgré la responsabilité et le poids accablant des travaux monotones de ménagère; si elle refuse de rester traitée comme un esclave. En réalité, c'est une honte pour l'être humain d'obliger son semblable à se courber par ses comportements et ses actes devant le sexe masculin, comme les esclaves de jadis qui se pliaient devant leurs maîtres les plus puissants, et cela pour l'unique raison qu'il y a une différence de sexe.

Cette femme qui a tout sacrifié pour le bien être de la famille, constate qu'aux yeux de la société et de son mari, elle est seulement un objet, un être inessentiel, un sous-humain; alors elle regrette de ne pas avoir consacré son temps à apprendre des choses et à s'épanouir afin de devenir quelqu'un. Et quand elle se souvient de son passé, elle n'y voit que la monotonie de la vie qu'elle a supportée si patiemment, l'autorité de son mari et une vie qu'elle a sacrifiée sans transcendance.

III. 4. 3. Une poupée luxueuse au service de l'homme

Dans *Le Deuxième Sexe*, Simone de Beauvoir a écrit que la femme "s'habille pour se montrer; elle se montre pour se faire être". Ce qui veut dire que la femme chez qui manquent la sagesse, les connaissances et la culture, cherche à valoriser sa personnalité, par "une affirmation absolue de sa beauté, de son élégance, de son goût." Selon Simone de Beauvoir c'est la raison pour laquelle, les femmes ainsi conditionnées deviennent malheureuses à cause du moindre démenti porté à leur apparence; et perdent tout de suite confiance en elles. Citons les explications de Simone de Beauvoir sur ce sujet dans *Le Deuxième sexe*:

> "On a dit souvent que la femme s'habillait pour exciter la jalousie des autres femmes: cette jalousie est en effet un signe éclatant de réussite; mais elle n'est pas seule visée. A travers les suffrages envieux ou admiratifs, la femme cherche une affirmation absolue de sa beauté, de son élégance, de son goût: d'elle-même. Elle s'habille pour se montrer; elle se montre pour se faire être. Elle se soumet par-là à une douloureuse dépendance; le dévouement de la ménagère est utile même s'il n'est pas reconnu; l'effort de la coquette est vain s'il ne s'inscrit en aucune conscience. Elle cherche une définitive valorisation d'elle-même; c'est cette prétention à l'absolu qui rend sa quête si harassante; blâmé par une seule voix ce chapeau n'*est* pas beau; un compliment la flatte mais un démenti la ruine; et comme l'absolu ne se manifeste que par une série indéfinie d'apparitions, elle n'aura jamais tout à fait gagné; c'est pourquoi la coquette est si susceptible; c'est pourquoi aussi certaines femmes jolies et adulées peuvent être tristement convaincues qu'elles ne sont ni belles ni élégantes, qu'il leur manque précisément l'approbation suprême d'un juge qu'elles ne connaissent pas: elles visent un en-soi qui est irréalisable. (…)Tant que dure leur règne, [elles] peuvent se penser comme une réussite exemplaire. Le malheur, c'est que cette réussite ne sert à rien ni à personne."[394]

Ainsi Simone de Beauvoir nous fait comprendre que ces femmes veulent se montrer comme quelqu'un d'importance. Tandis que dès qu'elles commencent à parler, à prendre part à la conversation, on constate chez elles le manque de connaissances de base solides et de jugements judicieux. Elles révéleront alors la pauvreté extrême de leur personnalité et la frivolité de leur caractère, cachées par d'illusoires artifices, leurs tenues et leurs apparences. D'ailleurs elles n'ont

[394] *Le Deuxième Sexe., T. II, op. cit.*, pp. 405-406.

rien à communiquer aux autres sauf "des incartades de leurs enfants et des soucis domestiques."[395] La vérité est que la coquetterie ne peut pas remplacer la vraie valeur d'une personne. Et le rôle que jouent l'apparence et les artifices dans la réussite et le progrès d'un individu est illusoire et surtout éphémère. En outre selon Simone de Beauvoir, les femmes qui donnent beaucoup d'importance à leur apparence et leur coquetterie considère la grossesse "comme une diminution de leur moi."[396]

> "En revanche les femmes qui sont profondément coquettes, qui se saisissent essentiellement comme objet érotique, qui s'aiment dans la beauté de leur corps, souffrent de se voir déformées, enlaidies, incapables de susciter le désir. La grossesse ne leur apparaît pas du tout comme une fête ou un enrichissement, mais comme une diminution de leur moi."[397]

Une autre vérité frappante c'est que ces femmes qui sont bien habillées, bien maquillées et coquettes se croient reines, tandis qu'une fois de plus elles deviennent esclaves du jugement de l'homme, esclave de ses désirs et ainsi c'est encore l'homme qui se considère comme le maître absolu. Autrement dit si l'homme ne cherchait pas dans la femme le plaisir, et s'il ne jugeait pas la personnalité féminine sur son apparence et sa beauté, la coquetterie ne paraîtrait pas à la femme la seule clef de la réussite, et celle de l'enrichissement de leur "moi". Alors on constate bien que finalement la femme fait tous ses efforts pour l'homme. C'est l'homme et son plaisir qui joue le premier rôle.

La femme satisfaite de se voir libre des soucis domestiques, au lieu de bénéficier de cette occasion pour la construction et l'enrichissement de sa

[395] *Ibidem*, p. 406.
[396] *Ibidem*, p. 359.
[397] *Ibidem*, p. 359.

personnalité, perd son temps pour se présenter comme une poupée "luxueusement parée". Ainsi elle apparaît une nouvelle fois comme "la victime" sociale de la société. Selon l'affirmation de Simone de Beauvoir, la société a invité la femme à se faire "objet érotique" par sa beauté et son élégance. Tandis que l'homme n'a pas besoin de "son apparence comme un reflet de son être", la toilette joue deux rôles dans la vie et la condition féminine; d'une part, elle donne l'impression à la femme que celle-ci "exprime son être" et d'autre part, elle manifeste la "dignité sociale de la femme".

> "La toilette a un double caractère: elle est destinée à manifester la dignité sociale de la femme (son standard de vie, sa fortune, le milieu auquel elle appartient), mais, en même temps, elle concrétisera le narcissisme féminin; elle est une livrée et une parure; à travers elle, la femme qui souffre de ne rien *faire* croit exprimer son *être*. (…) Les vêtements de l'homme comme son corps doivent indiquer sa transcendance et non arrêter le regard; pour lui ni l'élégance, ni la beauté ne consistent à se constituer en objet; aussi ne considère-t-il pas normalement son apparence comme un reflet de son être. Au contraire, la société même demande à la femme de se faire objet érotique. Le but des modes auxquelles elle est asservie n'est pas de la révéler comme un individu autonome, mais au contraire de la couper de sa transcendance pour l'offrir comme une proie aux désirs mâles: on ne cherche pas à servir ses projets, mais au contraire à les entraver. La jupe est moins commode que le pantalon, les souliers à hauts talons gênent la marche. (…) Que le costume déguise le corps, le déforme ou le moule, en tout cas il le livre aux regards."[398]

La vérité c'est que, comme Simone de Beauvoir l'affirme, étant donné que la société ne reconnaît pas l'éducation et la culture de la femme comme "reflet de son être", beaucoup de femmes éduquées et cultivées, mais sans apparence très agréable et attirante, souffrent de ne pouvoir "arrêter le regard". Mais la femme doit savoir où se situer. Un être humain et semblable à l'homme ou "un être absolument soumis" dit féminin. La femme loin de nier radicalement toute sa féminité doit se pencher sur son destin de femme et mettre fin à la souveraineté masculine. Même si elle garde sa féminité raisonnable, pour ne pas subir l'oppression de la part de l'homme et de la société dominée par les hommes, elle doit pouvoir vivre en être autonome et indépendant qui ne cherche pas systématiquement refuge auprès d'un homme.

> "Il appartient à la femme de se choisir différente ou semblable, féminine ou humaine."[399]

[398] *Ibidem*. T. II, pp. 393-394.
[399] Suzanne LILAR, *Le Malentendu du Deuxième Sexe*, Paris, éd. P.U.F., 1970, p. 119.

IV. Sortir de la condition de femme-objet

IV. 1. Le travail comme facteur le plus important de l'émancipation féminine

Dans *Le Deuxième Sexe*, Simone de Beauvoir revendique avec raison, l'idée que la liberté soit donnée aux femmes dans leur vie publique, ne niant pas que cette liberté puisse être trouvée par elles également ailleurs.

Pour elle, la liberté n'est acquise que si elle se traduit par des actes d'une portée qui n'est pas historique. Depuis la préhistoire, la femme a toujours été vouée à la propagation de la vie; elle appartient à l'espèce, tandis que l'homme se confond avec ses œuvres. L'éclairage existentiel a permis de percevoir le fond du problème: au long des âges, tout a concouru pour réserver à l'homme l'exercice de la transcendance et limiter la femme à l'immanence. Au terme de son premier postulat, Simone de Beauvoir peut, rejoignant l'affirmation de Bebel selon laquelle " la femme et le travailleur ont ceci de commun, c'est qu'ils sont des opprimés", conclure que le règne de l'homme n'est qu'une oppression perpétuée.

Simone de Beauvoir nous révèle que la femme ne peut atteindre facilement cet objectif, celui de l'émancipation et de la liberté, sans mener une véritable lutte. Il faut beaucoup du temps et de patience pour créer un monde humain sans l'oppression des mâles et pour que la société reconnaisse l'autonomie de la femme à part entière. Elle proclame que la femme doit refuser de se mettre à l'écart, en attendant passivement l'amélioration de sa condition que l'homme acceptera de lui offrir un jour. D'ailleurs, elle exige qu'en

s'engageant dans tous les domaines, la femme conquière, sans l'aide de l'homme, tous ses droits en tant qu'être humain et égal de l'homme.

Elle affirme aussi, que la condition économique a été et demeure le facteur primordial de l'évolution de la femme. Car elle entraîne des transformations morales, culturelles et sociales. Voici comment elle nous révèle son opinion sur ce sujet :

> "Je n'ai jamais nourri l'illusion de transformer la condition féminine; elle dépend de l'avenir du travail dans le monde, elle ne changera sérieusement qu'au prix d'un bouleversement de la production."[400]

Dans le domaine du travail, elle nous raconte aussi comment la femme écrasée par les contraintes, s'est réveillée et veut lutter pour défendre ses droits en tant qu'égale de l'homme, alors qu'au départ, même la situation de la femme qui travaille, reste dans le registre de l'infériorité.

> "Elle est vouée à la galanterie du fait que ses salaires sont minimes tandis que le standard de vie que la société exige d'elle est très haut; si elle se contente de ce qu'elle gagne, elle ne sera qu'une paria: mal logée, mal vêtue, toutes les distractions et l'amour même lui seront refusés. (…) Il faut qu'elle plaise aux hommes pour réussir sa vie de femme. Elle se fera donc aider: c'est ce qu'escompte cyniquement l'employeur qui lui alloue un salaire de famine. (…) Pour la femme mariée, le salaire ne représente en général qu'un appoint; pour la «femme qui

[400] *La Force des Choses*, *op. cit.*, Coll. Soleil, p. 210.

> se fait aider», c'est le secours masculin qui apparaît comme inessentiel."[401]

Pour améliorer sa situation féminine, Simone de Beauvoir estime que la femme doit sortir de son milieu féminin et qu'elle doit accéder au monde masculin afin que les résultats de sa lutte soient positifs et portent enfin leurs fruits. C'est ce qui d'ailleurs lui permettra de se justifier comme un être humain et complet, autrement dit femme-humaine. Au dire de Simone de Beauvoir, c'est l'homme par son attitude, à savoir sans se donner la peine de connaître d'avantage les capacités féminines et en considérant toujours la femme comme son inférieure, qui l'a conduite à poser le problème de sa féminité. Dès lors afin de donner à la femme l'occasion de montrer ses capacités ainsi que ses qualités, l'homme doit s'introduire dans le monde féminin. D'ailleurs c'est ainsi qu'il sera persuadé qu'en réalité la femme comme l'homme est un être humain. De l'autre côté, la femme doit accéder au monde masculin pour connaître le mystère de ses succès; c'est ainsi que l'un et l'autre arriveront à détruire ce cercle infernal qui les enferme chacun dans leur fausse identité; et c'est ainsi que l'égalité des deux sexes peut se réaliser.

> "Pour être un individu complet, l'égale de l'homme, il faut que la femme ait accès au monde masculin comme le mâle au monde féminin, qu'elle ait accès à *l'autre*; seulement les exigences de *l'autre* ne sont pas dans les deux cas symétriques."[402]

Au dire de Simone de Beauvoir, étant donné qu'à cause de sa condition économique, la femme a toujours vécu en marge du monde masculin, elle a toujours été présentée comme "collante" : pour la femme, la vie tend à rester

[401] *Le Deuxième Sexe, T. II, op. cit.*, p. 599.
[402] *Ibidem*, p. 603

parasitaire; ce n'est qu'en exerçant un métier qu'elle peut enfin découvrir, pour elle-même, la vérité révélée de son existence humaine. Et puisque le travail autorise des espoirs, Simone de Beauvoir préfère la perspective d'un métier à celle d'un mariage. Elle proclame aussi que si la femme n'arrive pas à réaliser son indépendance économique, son indépendance morale lui devient de plus en plus difficile ou quasi-impossible. Au contraire, si elle devient d'abord économiquement indépendante, son indépendance totale viendra immanquablement par la suite.

> "La condition de la femme enfermée dans sa vie privée, réduite au statut d'être relatif, m'apparaît inférieure à celle de la femme qui s'accomplit dans un travail, dans une carrière, dans des actions d'ordre sociale et politique; (…) Je pense que la femme qui accepte de vivre dans une dépendance économique par rapport à un homme - ce qui est le sort de la femme mariée classique - accepte aussi de vivre dans une dépendance morale, psychologique, dans une totale dépendance intérieure. (…) Une femme de quarante ans qui a déjà élevé ses enfants, (…) se trouve dans un état de délaissement, souvent tragique. (…) Son manque d'autonomie se traduit à ce moment là par le sentiment de son inutilité et par un malheur profond. (…) D'autre part la femme qui est enfermée dans son foyer travaille beaucoup, et même quelquefois plus que la femme qui exerce un métier. Mais elle travaille d'une façon qui ne lui donne pas l'indépendance économique, puisqu'elle ne touche aucun salaire. (…) Il y a donc double renoncement: d'une part, sur le plan de l'autonomie personnelle, d'autre part sur celui de

> l'accomplissement comme être humain, ayant un rôle social et politique à jouer."[403]

Simone de Beauvoir propose donc une solution: pour l'évolution de la condition féminine, pour le changement radical de son image d'autrefois : la femme doit exister dans toutes les activités de la société. Toutefois pour une vraie émancipation et pour bien profiter de son image nouvelle de femme "moderne" qui exerce un métier, il faut que sa nouvelle condition économique entraîne des conséquences, "culturelles", "morales" et "sociales".

> "Certainement, il ne faut pas croire qu'il suffise de modifier sa condition économique pour que la femme soit transformée: ce facteur a été et demeure le facteur primordial de son évolution; mais tant qu'il n'a pas entraîné les conséquences morales, sociales, culturelles, etc. qu'il annonce, et qu'il exige, la femme nouvelle ne saurait apparaître; à l'heure qu'il est, elles ne se sont réalisées nulle part. (…) C'est pourquoi la femme d'aujourd'hui est écartelée entre le passé et l'avenir; elle apparaît le plus souvent comme une "vraie femme" déguisée en homme, et elle se sent mal à l'aise aussi bien dans sa chair de femme que dans son habit masculin. Il faut qu'elle fasse peau neuve et qu'elle se taille ses propres vêtements."[404]

Afin de faire apparaître une vraie émancipation, la femme n'a pas seulement besoin de "droits", il faut qu'elle soit considérée comme un être humain. Simone de Beauvoir ne nie pas complètement une certaine différence qui existe entre les deux sexes, mais elle n'admet pas du tout qu'il puisse exister

[403] La Situation de la femme d'aujourd'hui, Conférence donnée au Japon en septembre 1966, *dans Les Ecrits de Simone de Beauvoir, la vie, l'écriture*, éd. Perrin (Claude FRANCIS et Fernande GONTIER, Paris, 1979, pp. 423-424-425.

"des différences dans l'inégalité" des deux sexes. Et en sachant que ce sont les mêmes différences primordiales qui partagent l'être humain en deux sexes et qui les unissent également; on doit admettre aussi que, pour la justification de leurs existences les deux sexes ont un besoin mutuel l'un de l'autre. Tous les raisonnements de Simone de Beauvoir prennent appui sur la fraternité qui doit régner entre les deux sexes. Et c'est dans ce monde fraternel que la femme moderne peut jouir de sa nouvelle condition, en acceptant aussi les "valeurs masculines" et en refusant en même temps de se faire "la proie passive" de l'homme, un objet de discrimination.

> "La femme «moderne» accepte les valeurs masculines: elle se pique de penser, agir, travailler, créer au même titre que les mâles; au lieu de chercher à les ravaler, elle affirme qu'elle s'égale à eux."[405]

Par ailleurs, elle indique aussi que, même si le travail permet à la femme de développer sa prise de conscience et son ouverture au monde, pourtant la libération principale qui se fera par le changement de mentalité de la société n'est pas acquise pour autant. Car la femme doit acquérir sa liberté dans la famille et se départir du travail servile qui lui est le plus souvent imposé pour le bien-être des enfants.

> "Le travail aujourd'hui n'est pas la liberté. C'est seulement dans un monde socialiste que la femme en accédant à l'un s'assurerait l'autre. La majorité des travailleurs sont aujourd'hui des exploités. D'autre part, la structure sociale n'a pas été profondément modifiée par l'évolution de la condition féminine."[406]

---

[404] *Le Deuxième Sexe, T.II, op. cit.*, p. 655.
[405] *Ibidem*, pp. 645-646.
[406] *Ibidem*, p. 598.

Alors tant que les lois, les droits et les traditions sont exclusivement du côté des hommes, la femme ne sera jamais acceptée et traitée dans la famille et dans la société comme égale de l'homme, ce qui signifie qu'elle ne sera pas vraiment libérée.

IV. 2. Les activités sociales

Une autre vérité amère que Simone de Beauvoir met au clair, c'est que la société interprète toutes les activités de la femme comme "une protestation virile". On propose à la femme des activités soi-disant féminines, qui soi-disant respecteraient son identité, et chaque fois que la femme n'accepte pas ce modèle et "se conduit en être humain", comme ses semblables de l'autre sexe, on dit qu'elle essaye de s'identifier à l'homme. Mais la femme aussi bien que l'homme, peut montrer ses capacités dans n'importe quel domaine; pourquoi donc est-on autorisé à penser que la femme a la volonté "d'imiter l'homme"?

> "En effet, l'homme représente aujourd'hui le positif et le neutre, c'est-à-dire le mâle et l'être humain, tandis que la femme est seulement le négatif, la femelle. Chaque fois qu'elle se conduit en être humain, on déclare donc qu'elle s'identifie au mâle. Ses activités sportives, politiques, intellectuelles, (…), sont interprétés comme une «protestation virile»; on refuse de tenir compte des valeurs vers lesquelles elle se transcende, ce qui conduit évidemment à considérer qu'elle fait le choix inauthentique d'une attitude subjective."[407]

[407] *Le Deuxième Sexe, T. II, op. cit.*, p. 197.

La société en voyant une femme qui a obtenu beaucoup de succès dans n'importe quelle activité, pense que c'est une femme qui réfléchit et qui se comporte comme un homme.

Au dire de Simone de Beauvoir, depuis toujours le monde a appartenu aux mâles, mais il n'y a aucune raison pour que l'homme se persuade qu'il est doté par la nature de capacités supérieures à celles de la femme. Et ainsi il est plus "privilégié" qu'elle. Il naît avec en lui l'idée de sa souveraineté face à la femme. Mais Simone de Beauvoir met au point ce sujet en posant cette question : "Mais quel privilège lui a permis d'accomplir cette volonté?"[408] La vérité c'est que, dit-elle, dès le plus jeune âge on commence à répéter et inculquer à la fille que l'homme a été et sera toujours supérieur à la femme et que la supériorité virile ne sera jamais remise en question. Il est donc dans "son intérêt de se faire "leur vassale" car c'est ainsi que la femme peut s'assurer un "avenir prospère".

> "Elle a toujours été convaincue de la supériorité virile; ce prestige des mâles n'est pas un puéril mirage; il a des bases économiques et sociales; les hommes sont bel et bien les maîtres du monde; tout persuade l'adolescente qu'il est de son intérêt de se faire leur vassale; ses parents l'y engagent; le père est fier des succès remportés par sa fille, la mère y voit les promesses d'un avenir prospère."[409]

Alors, Simone de Beauvoir le répète sans se lasser, ce ne sera pas étonnant que la femme se laisse gouverner par l'homme, car elle a été éduquée de telle sorte qu'elle s'engage à considérer l'homme comme son supérieur et le maître du monde.

[408] *Le Deuxième Sexe, T. I, op. cit.*, , Introduction.

Appelant le poète Arthur Rimbaud comme avocat, elle affirme que si on permet à la femme de tenter sa chance dans tous les domaines, sans lui refuser les possibilités du progrès, on constatera qu'elle n'est absolument pas faite seulement pour les tâches ménagères. Elle peut avoir autant de talent que l'homme. Et si la manifestation du talent est rare chez la femme, ce n'est pas de sa faute, puisque ce talent a été étouffé depuis toujours.

> "Quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra pour elle et par elle, l'homme - jusqu'ici abominable - lui ayant donné son renvoi, elle sera poète elle aussi!"[410]

Depuis toujours on a eu le préjugé que la femme fût un être très faible par rapport à l'homme. C'est à la suite de ce préjugé même, que les peintres, les sculpteurs et les écrivains ont montré dans leurs travaux l'image de "l'éternel féminin". Et au fil du temps ce point de vue s'est gravé dans la pensée de l'être humain.

IV. 3. Les femmes et la capacité d'invention

Une autre vérité qui empêche le véritable épanouissement dans les activités sociales et ses activités, comme Simone de Beauvoir l'a exprimé, c'est que, même si le goût de créer quelque chose est fort chez la femme pour devenir une créatrice de même niveau que l'homme, en comparant son œuvre avec celle de l'homme, elle perd confiance en elle; en plus la vie isolée, statique et renfermée sur elle-même de la femme, appauvrit encore son talent et son esprit.

---

[409] *Ibidem*, T. II, p. 90.
[410] Lettre du poète Arthur Rimbaud à Pierre Demeny, 15 mai 1871, citée par Simone de BEAUVOIR dans *Le Deuxième Sexe, T. II*, *op. cit.,* p. 641.

Alors d'après elle, pour mieux atteindre leur objectif et ainsi pour enrichir et vivifier la vie, il faut que les femmes lui donnent un vrai sens, ce qui est réalisable : avoir un but positif dans la vie. Pour arriver à ce but, on doit sortir des impasses, enrichir les expériences, desquelles dépendent fortement les compétences et les victoires. Et dans ce trajet, il faut que la femme puisse trouver un moyen pour diminuer la routine des travaux domestiques qui handicape son esprit. Car la fatigue et la monotonie des tâches quotidiennes pèsent sur l'esprit de la femme et ainsi l'empêchent de penser d'une façon efficace aux autres choses. Ainsi au bout d'un certain temps, l'esprit de la femme se vide, elle n'arrive plus à se concentrer. Donc, il faut qu'elle se méfie des routines qui immobilisent et bloquent vraiment l'esprit humain.

En outre, elle ne doit jamais reculer devant le moindre échec et une réussite précaire. Pour réussir complètement dans le monde, sans perdre sa confiance à cause de quoi que ce soit, la femme doit enrichir ses expériences même au prix de beaucoup d'échecs et subir beaucoup d'humiliations de la part des personnes qui lui reprochent ses "techniques" féminines, la sensibilité de son âme ou l'expression de sa vision intérieure. Il faut viser un but positif avec un esprit libre au sein d'une condition favorable et sans reculer devant les échecs, c'est comme cela, et comme cela seulement, dit Simone de Beauvoir, que la femme peut avoir une vie vivifiée, pleine de sens et heureuse.

Et on constate que Simone de Beauvoir elle-même est la preuve incarnée de sa thèse. Elle nous parle de ses durs travaux, sans arrêt, pour atteindre son but : devenir un écrivain.

> "Malgré mon impuissance et mes échecs, je demeurai toujours convaincue qu'un jour j'écrirais des livres qu'on éditerait."[411]

La femme a besoin, au même titre que l'homme, d'être partie prenante dans les activités économiques, sociales et politiques de la société. Car c'est au sein de ces activités qu'elle aura la possibilité d'inventer le meilleur d'elle-même et qu'elle trouvera une finalité épanouissante à son existence, en tant qu'être humain à part entière.

> "On a vu que l'infériorité de la femme venait originellement de ce qu'elle s'est d'abord bornée à répéter la vie tandis que l'homme inventait des raisons de vivre, à ses yeux plus essentiels que la pure facticité de l'existence; enfermer la femme dans la maternité, ce serait perpétuer cette situation. Elle réclame aujourd'hui de participer au mouvement par lequel l'humanité tente sans cesse de se justifier en se dépassant; elle ne peut consentir à donner la vie que si la vie a un sens; elle ne saurait être mère sans essayer de jouer un rôle dans la vie économique, politique, sociale."[412]

Ces éclaircissements de la part de Simone de Beauvoir nous mènent à penser qu'en réalité c'est par la force des traditions, des mythes et tyrannie de l'homme, la femme était toujours coupée de toute réelle possibilité d'épanouissement. Alors ce ne sont pas la capacité ni l'intelligence qui manquent pour que la femme soit aussi compétente que l'homme, mais c'est sa liberté en tant qu'être humain qui lui manque. Dans un article intitulé "Le Destin de femme" dans les *Cahiers français*, elle en faisant allusion à ce propos, note :

---

[411] *La Force de l'âge, op. cit.*, Coll. Soleil, p. 374.

> "Surtout lorsque deux guerres successives, en chargeant les femmes de remplacer les hommes à des niveaux de responsabilité pour elles inconnus jusque là, fournissent la preuve qu'elles sont capables de faire aussi bien qu'eux."[413]

En vérité, la vie de la femme ne fut jamais simple, mais au contraire elle est beaucoup plus difficile que celle de l'homme. Georges HOURDIN a bien exprimé combien est difficile la vie de toutes les femmes et quelle exigence réclamait les tâches dites féminines :

> "La vie d'une femme est plus difficile que celle d'un homme, parce qu'il est plus difficile d'agir sur les êtres que sur les choses. C'est bien plus dangereux. C'est une tâche en tout cas qui exige plus de désintéressement, d'attention et de générosité. La conscience, le projet, le choix, la réalisation jamais complètement atteints, mais toujours dépassés s'y trouvent comme dans toute autre activité humaine."[414]

Or comme Simone de Beauvoir l'a bien précisé, en réalité l'homme n'a pas donné à la femme ce dont elle a besoin, mais il lui a donné ce qu'il a bien voulu, dans une relation similaire à celle de maître à esclave. Tandis qu'en tant être humain libre, la femme doit gagner elle-même ses droits, ne les recevoir de personne. On a vu qu'aux yeux de Simone de Beauvoir le vrai problème qui se pose à la femme, c'est sa dépendance économique à l'égard de l'homme. Elle affirme dès lors que, si la femme parvient à résoudre ce problème, elle trouvera du même coup la solution à beaucoup de ses problèmes. Elle doit carrément

---

[412] *Le Deuxième Sexe, T. II, op. cit.*, p. 388.
[413] *Les CAHIERS FRANÇAIS,* Mai-Août. 1975, p. 5.
[414] *Simone de Beauvoir et la liberté*, *op. cit.*, p. 126.

refuser de s'abriter et de chercher perpétuellement un refuge dans l'homme, donc elle doit prendre en main ses propres problèmes.

Et pour voler aussi haut que l'homme, il faut aussi vaincre son "sentiment d'irresponsabilité". Car d'après Simone de Beauvoir, le sentiment de responsabilité est capable de construire un individu, et le rend capable de s'assumer à part entière. Et pour cela il faut qu'elle soit indifférente aux "opinions et valeurs reconnues" par le mâle à son égard. Laurent GAGNEBIN décrit ce point de vue ainsi :

> "Même aujourd'hui, dans les pays d'Occident, il y a encore beaucoup de femmes, parmi celles qui n'ont pas fait dans le travail l'apprentissage de leur liberté, qui s'abritent dans l'ombre des hommes; elles adoptent sans discussion leurs opinions et les valeurs reconnues par leur mari (…) et cela leur permet de développer des qualités enfantines interdites aux adultes parce qu'elles reposent sur un sentiment d'irresponsabilité."[415]

Alors tant que la femme restera définie par rapport à l'homme et par celui-ci, et tant qu'elle sera considérée comme fixée en objet dans un univers essentiellement et souverainement masculin, le changement ne se fera pas, comme l'a bien expliqué Laurent GAGNEBIN :

> "Simone de Beauvoir constate dans le premier tome qu'en fin de compte «l'humanité est mêlée»; l'homme ne définit jamais la femme que relativement à lui et ne la considère pas comme un être autonome. La perspective et le langage que notre auteur adopte sont bien entendu

[415] Simone de BEAUVOIR, cité par Laurent GAGNEBIN dans *Simone de Beauvoir ou le refus de l'indifférence, op. cit,* p. 132.

> existentialistes; c'est pour cela qu'elle dira que la femme est vouée à *l'immanence* et qu'on lui refuse toute véritable *transcendance*. La femme ne peut ainsi réaliser le propre de la condition humaine. (…) Elle est fixée en objet dans un univers essentiellement et souverainement masculin. Libre en principe comme chacun, la femme vit en fait une perpétuelle oppression, une perpétuelle frustration; les hommes, en l'excluant de leur sphère, la projettent dans une succession de mythes où elle se perd et qui font d'elle *l'Autre* par excellence."[416]

Si un jour le "langage existentialiste" cesse de parler en faveur de la femme, elle demeurera pour toujours victime de la pensée masculine et ne pourra jamais "réaliser le propre de la condition humaine". Pourquoi doit-elle accepter aveuglément toutes les opinions de l'autre sexe, et pour quelle raison la femme qui s'est révélée capable de mener une vie semblablement responsable, doit-elle être traitée comme un être subalterne et incapable d'assumer les responsabilités socio-politiques, économiques et autres?

> "Et au royaume des hommes, puisqu'elle ne *fait* rien, sa pensée, ne se coulant en aucun projet, ne se distingue pas du rêve; elle n'a pas le sens de la vérité, faute d'efficacité; elle n'est jamais aux prises qu'avec des images et des mots: c'est pourquoi elle accueille sans gêne les assertions les plus contradictoires. (…) Mais après tout, y voir clair ce n'est pas son affaire: on lui a enseigné à accepter l'autorité masculine; elle renonce donc à critiquer, à examiner et juger pour son compte. Elle s'en remet à la caste supérieure. C'est pourquoi le monde

[416] *Ibidem*, pp. 135-136.

> masculin lui apparaît une réalité transcendante, un absolu."[417]

Etant donné qu'au dire de Simone de Beauvoir les travaux domestiques sont la répétition et non le dépassement, alors la femme doit s'en extirper et exister dans toutes les activités au sein de la société. Puisque la condition économique, dit-elle, est le facteur le plus essentiel de l'évolution féminine, pour que la femme puisse commencer à réaliser son émancipation et parvenir à sa transcendance ainsi qu'à son épanouissement, elle doit sortir du monde qui lui est assigné comme féminin.

Ainsi les femmes doivent retoucher les portraits d'elles qui ont été faits selon des pensées et des visions masculines et qui les caractérisent comme des êtres faibles, passifs et dépendants de l'homme. Cela est indispensable pour qu'elles puissent enfin se présenter comme les personnages solides qu'elles sont, qui ne reculent devant rien et qui comptent sur leurs capacités et leurs performances; ainsi la femme sera amenée à réformer son esprit féminin traditionnel tel qu'il lui a été imposé. Simone de Beauvoir exige aussi que la femme se convainque qu'elle est autant capable que l'homme d'assumer les responsabilités de la société et celles de l'univers. En agissant ainsi dans le passé, elle aurait eu comme l'homme l'esprit créateur. Mais Simone de Beauvoir révèle aussi, comme nous l'avons déjà expliqué, que si on voit que les femmes n'ont pas réussi dans leur tentative de mener une existence créatrice, c'est parce que la tradition leur a appris que toutes les responsabilités sérieuses assumées dans l'univers ont toujours été exercées par "la caste des privilégiés", les hommes.

[417] *Le Deuxième Sexe, T. II, op. cit.*, pp. 486-487.

Et c'est l'homme qui a étouffé dans la femme le désir de prendre les fardeaux lourds des responsabilités; il a ainsi monopolisé toutes les responsabilités qui sont d'ailleurs les facteurs les plus efficaces dans la formation de l'esprit humain. Et étant donné que toutes les portes du progrès étaient ouvertes pour l'homme pour tenter sa chance dans les domaines désirés et que ce n'était jamais le cas de la femme, l'homme a réussi à imprimer dans l'univers son image de créateur, inventeur, explorateur, *et cetera*. En réalité c'est le poids de la responsabilité qui est capable de former l'être humain, et de cette catégorie de la responsabilité, l'homme est le seul à bénéficier, parce qu'il s'en est emparé.

Au contraire, les poids de la tradition, de la mentalité misogyne conditionnée par l'homme ont écrasé l'esprit créateur de la femme, en la persuadant qu'elle est moins intelligente et moins forte que l'homme. Cela parce qu'elle est incapable de créer et de faire quelque chose qui ait le même niveau et la même valeur que ce que fait l'homme. Dès lors, selon Simone de Beauvoir, pour être une créatrice, d'abord la femme doit être considérée comme un être humain avec toutes ses libertés et tous ses droits. Tant que la situation imposée par la société empêche la femme de se justifier comme un être de génie, ce n'est pas surprenant qu'on ne voie pas de "génies féminins", ou qu'on pense qu'il n'existe pas dans la femme de "génie créateur". Car c'est l'homme avec toutes ses tyrannies qui a présenté la femme comme sexe inessentiel et purement décoratif.

> "Même alors, il est très rare que la femme assume pleinement l'angoissant tête-à-tête avec le monde donné. Les contraintes dont elle est entourée et toute la tradition qui pèse sur elle empêchent qu'elle ne se sente responsable de l'univers: voilà la profonde raison de sa médiocrité. Les hommes que nous appelons grands sont ceux qui - d'une façon ou de l'autre - ont chargé leurs épaules du poids du

> monde : ils s'en sont plus ou moins bien tirés; ils ont réussi à le recréer ou ils ont sombré; mais d'abord ils ont assumé cet énorme fardeau. C'est là ce qu'aucune femme n'a jamais fait, ce qu'aucune femme n'a jamais *pu* faire. Pour regarder l'univers comme sien, pour s'estimer coupable de ses fautes et se glorifier de ses progrès, il faut appartenir à la caste privilégiée. (…) Les individus qui nous paraissent exemplaires, ceux qu'on décore du nom de génies, ce sont ceux qui ont prétendu jouer dans leur existence singulière le sort de l'humanité tout entière."[418]

Il y a des misogynes, dit-elle, qui sont persuadés qu'étant donné que la femme est une "névrosée", elle ne peut jamais devenir un "génie créateur", mais c'est une chose surprenante et inacceptable puisque la névrose est considérée comme le signe du génie chez le mâle! Autrement dit c'est complètement inacceptable de croire que ce qui est prétendu être un défaut chez la femme soit considéré comme une qualité chez l'homme.

> "D'ailleurs, l'idée d'un «instinct» créateur donné doit être rejetée comme celle d'«éternel féminin» dans le vieux placard aux entités. Certains misogynes, un peu plus concrètement, affirment que la femme étant une névrosée ne saurait rien créer de valable: mais ce sont souvent les mêmes gens qui déclarent que le génie est une névrose. En tout cas, l'exemple de Proust montre assez que le déséquilibre psychophysiologique ne signifie ni impuissance, ni médiocrité."[419]

Et plus loin, elle continue ainsi:

[418] *Ibidem, T.II*, p. 639.
[419] *Ibidem*, p. 640.

> "Comment les femmes auraient-elles jamais eu du génie alors que toute possibilité d'accomplir une œuvre géniale - ou même une œuvre tout court - leur était refusée? "[420]

D'après Simone de Beauvoir, le plus raisonnable c'est qu'avant de demander à la femme de produire des œuvres géniales et d'être créatrice, il faut d'abord lui donner la possibilité de vivre librement et pleinement sa vie et ceci dans les mêmes conditions que l'homme.

Une autre vérité que Simone de Beauvoir nous explique dans *Le Deuxième Sexe* est le rôle important de la culture dans la formation de la personnalité de l'être humain. Car la culture crée une harmonie profonde dans le monde intérieur et extérieur; elle modèle, reconstruit et forme le monde intérieur et ceci par les donnés du monde extérieur. C'est grâce à la culture que l'homme, depuis son adolescence, a appris et a été autorisé à s'occuper des affaires du monde. Et à cause de la culture, la femme était de son côté obligée depuis son jeune âge de se considérer comme quelqu'un qui apprend très mal les choses; dès lors elle n'est pas autorisée à se mêler des affaires du monde.

> "Il a sur la femme l'avantage de la culture ou du moins d'une formation professionnelle; depuis l'adolescence il s'intéresse aux affaires du monde: ce sont ses affaires; il connaît un peu de droit, il est au courant de la politique, il appartient à un parti, à un syndicat, à des associations; travailleur, citoyen, sa pensée est engagée dans l'action; il connaît l'épreuve de la réalité avec laquelle on ne peut pas tricher: c'est dire que l'homme moyen a la technique du raisonnement, le goût des faits et de l'expérience, un certain sens critique; c'est là ce qui manque encore à quantité de jeunes filles; même si elles ont lu, entendu

[420] *Ibidem*, p. 641.

> des conférences, taquiné les arts d'agrément; leurs connaissances entassées plus ou moins au hasard ne constituent pas une culture; ce n'est pas par suite d'un vice cérébral qu'elles savent mal raisonner : c'est que la pratique ne les y a pas contraintes; pour elles la pensée est plutôt un jeu qu'un instrument; même intelligentes, sensibles, sincères, elles ne savent pas, faute de technique intellectuelle, démontrer leurs opinions et en tirer les conséquences."[421]

Ce constat culturel fait, Simone de Beauvoir estime que c'est la réforme de l'éducation qui peut apporter des heureux changements radicaux dans la situation et la condition féminines, dans tous les domaines et à tous les niveaux. C'est une réforme qui doit se produire au foyer paternel et dans le milieu familial qui est le premier endroit où l'âme tendre et flexible de l'enfant commence à se former spirituellement et moralement, selon l'éducation reçue de ses parents; c'est donc d'abord là bas que la réforme de l'éducation doit commencer. Mais comment y arriver, alors qu'on a vu que ce premier milieu était justement celui qui mettait en action la déformation de l'enfant?

IV. 4. Mettre en œuvre toutes les possibilités

Au dire de Simone de Beauvoir, en dépit de l'action des mouvements féminins à l'époque, la femme n'a pas pu réussir à créer une situation nouvelle pour développer toutes ses virtualités. Et elle exige le principe d'une nécessaire solidarité entre toutes celles qui veulent lutter pour leur émancipation et leur libération. Sans tenir compte de leur catégorie ou de leur caste, il faut qu'elles créent entre elles des liens solides et indestructibles, afin de se libérer de la

[421] *Ibidem*, T. II, pp. 294-295.

tutelle de leur époux ou de leur employeur. Elle-même a essayé de donner une certaine transformation à sa vie déjà fermée sur elle-même, afin de connaître d'autres univers, pour y découvrir de nouvelles possibilités susceptibles d'élever encore plus haut le niveau de sa culture et de ses connaissances.

> "Plutôt, je cessai de concevoir ma vie comme une entreprise autonome et fermée sur soi, il me fallut découvrir à neuf mes rapports avec un univers dont je ne reconnaissais plus le visage."[422]

Ainsi elle exige que toutes les femmes opèrent cette transformation dans leur vie, afin de ne pas se trouver devant des voies sans issue et face à une vie monotone, fermée sur elle-même, et sans transcendance. Elle nous révèle aussi que pour réinventer son vrai bonheur et découvrir ses raisons d'exister, la femme doit créer elle-même des moyens susceptibles de lui donner sa vraie dignité, son autonomie selon ses capacités personnelles et son environnement. Il faut qu'elle se construise une personnalité originale et forte. Par erreur, dit-elle, les femmes s'imaginent pouvoir obtenir le succès en misant uniquement sur leur beauté, leur tenue, le maquillage, en somme sur leur apparence; mais pour jouir longtemps de l'admiration générale de son entourage, comme le réclame Simone de Beauvoir, la femme doit savoir que ce n'est pas seulement la beauté ou plutôt l'apparence qui peut susciter chez l'homme le sentiment du respect, car dans ce cas elle ressemblera davantage à une poupée de porcelaine qui se brisera dès la première chute.

> "La routine ici encore fige en corvées les soins de beauté, l'entretien de la garde-robe. L'horreur de la dégradation qu'entraîne tout devenir vivant suscite en certaines femmes froides ou frustrées l'horreur de la vie même:

[422] *La Force de l'âge, op. cit.*, Coll. Soleil, p. 382.

> elles cherchent à se conserver comme d'autres conservent les meubles et les confitures; cet entêtement négatif les rend ennemies de leur propre existence et hostiles à autrui: les bons repas déforment la ligne, (…) trop sourire ride le visage, le soleil abîme la peau, le repos alourdit, le travail use, (…) la maternité enlaidit le visage et le corps; on sait combien de jeunes mères repoussent avec colère l'enfant émerveillé par leur robe de bal. «Ne me touche pas, tu as les mains moites, tu vas me salir»; la coquette oppose les mêmes rebuffades aux empressements du mari."[423]

En effet, comme l'a fait observer Simone de Beauvoir, la femme qui cherche à préserver ainsi sa beauté et son apparence tente à l'aide de cette attitude de se construire une fausse personnalité afin d'être présentable, acceptable et respectable aux yeux de tous. Mais, la beauté est un artifice que la femme utilise pour couvrir, en réalité, la pauvreté de sa vie intérieure. Puisque sans se rendre compte que la beauté est de toute façon éphémère, elle sacrifie à ses soins de beauté, le temps si précieux qu'elle doit consacrer à se cultiver.

Car les vraies armes pour que la femme trouve sa liberté pleine et entière sont le travail, qui lui donnera l'indépendance économique; la prise de responsabilités dans la conduite de la société, par un métier et des fonctions qui lui donneront une efficacité d'action fondée sur sa capacité de créer; et avant tout la culture, qui lui donne la faculté de juger.

[423] *Le Deuxième Sexe, T. II, op. cit.*, p. 402.

V. Le militantisme de Simone de Beauvoir

V. 1. L'aube de son propre engagement politique

On constate qu'après la Libération, Simone de Beauvoir et Sartre se sentent solidaires d'un certain nombre de personnes de la gauche, et son engagement, leur engagement, se conçoit avant tout auprès d'elles. Toutefois Simone de Beauvoir précise la différence qui existait entre son attitude et celle de Sartre.

> "Il lui fallait établir sa position, non seulement à travers des spéculations théoriques, mais par des options pratiques: ainsi se trouva-t-il engagé dans l'action d'une manière bien plus radicale que moi. Nous discutions toujours ensemble ses attitudes et parfois je l'influençais. Mais, dans leur urgence et leurs nuances, c'est à travers lui que les problèmes se posaient à moi. En ce domaine, c'est de lui qu'il me faut parler pour parler de nous."[424]

Ainsi on se rend compte qu'elle parle plus de Sartre que d'elle-même. Autrement dit, même si elle utilise "nous", cela ne signifie pas "je" et "il", mais plutôt un "il", s'agissant de Sartre.

En réalité même si elle éprouve beaucoup l'envie de se mêler à l'Histoire, pourtant elle s'efface presque derrière Sartre jusqu'à la fin des années 50 où elle mène seule son combat pour l'amélioration de la condition féminine. A partir de ce moment, elle est intellectuellement engagée en ce qui concerne les événements politiques, mais cependant elle ne se considère pas comme une

militante, ce qui signifie qu'elle ne s'implique pas sur le plan pratique. Pourtant à travers ses écrits elle cherche à se faire entendre de ses contemporains. Elle envisageait seulement d'être efficace en vue d'un changement de la société et du monde à l'aide de ses écrits.

Mais à partir de la guerre d'Algérie ses pensées et ses positions sur ce point vont évoluer; l'horreur de cette guerre l'épouvante et elle se sent complice de la politique française. Persuadée que les vies de ses compatriotes ne valent pas plus que celles des Algériens, elle se révolte contre tous ceux qui admettent cette guerre et la soutiennent par leur consentement tacite, en s'habituant aux souffrances et encore plus aux morts des autres. Ces habitudes et des attitudes, elle souhaitait de toutes ses forces les faire disparaître.

Les questions d'un jeune Algérien de quinze ans, témoin de la torture infligée à toute sa famille, qui répétait sans cesse "Pourquoi? Pourquoi? Pourquoi?" l'atteint au cœur. Elle se rend compte à présent combien ses révoltes d'adolescente étaient superficielles. Sous le poids de toutes ces horreurs et sous la pression des réalités terribles qui s'imposent de partout, ses rêves d'autrefois sont anéantis. Et elle qui croyait pouvoir recréer l'homme, le monde, affronte la dure vérité de son impuissance.

> "Je pense avec mélancolie à tous les livres lus, aux endroits visités, au savoir amassé et qui ne sert plus. Toute la musique, toute la peinture, toute la culture, tant de lieux: soudain plus rien. (…) Tous ces choses dont j'ai parlé, d'autres dont je n'ai rien dit - nulle part cela ne ressuscitera. (…) Je revois la haie de noisetiers que le vent bousculait et les promesses dont j'affolais mon cœur quand je contemplais cette mine d'or à mes pieds, toute

[424] *La Force des Choses, op. cit.*, Coll. Soleil, pp 14-15.

> une vie à vivre. Elles ont été tenues. Cependant, tournant un regard incrédule vers cette crédule adolescente, je mesure avec stupeur à quel point j'ai été flouée."[425]

On constate en outre que, dès les années 60, dans son itinéraire d'intellectuelle engagée singulière, elle a milité sans Sartre pour changer et améliorer la condition des femmes. Et dans ce cheminement, y compris dans ses œuvres autobiographiques, elle passe radicalement du "nous" au "je", ce qui lui permet de s'émanciper, à tout le moins de s'émanciper de Sartre dans ce domaine idéologique. En réalité, on voit qu'au fil de ses œuvres et surtout à partir de *La Force des choses*, Simone de Beauvoir va cheminer seule dans ses prises de positions envers des événements socio-politiques.

On peut dire que si leur engagement dans les années d'après-guerre était lié, avec la guerre d'Algérie, ses points de vue et ses prises de position vont évoluer. Elle est effrayée par l'horreur de cette guerre et complètement accablée par la culpabilité; car elle se sent complice de la politique française envers l'Algérie. Alors elle fait rupture et prend conscience de la nécessité de s'engager individuellement. Et l'évolution de son engagement l'amène à une lutte concrète et effective. A partir de ce moment elle milite activement et décrit bien dans *Tout compte fait* plusieurs exemples de ces luttes. En plus son féminisme se radicalise de plus en plus. Et elle trouve sa voie et son indépendance dans sa participation active au mouvement féministe. Ecrire des livres était une manière d'accéder à l'immortalité et du même coup à se rendre utile. Alors, comme un écrivain engagé et comme précurseur du féminisme, elle laisse ses écrits, ses idées et ses luttes en héritage; par eux, et aussi par son mode de vie en accord avec ses idées, les féministes de son époque se définissent désormais.

[425] *Ibidem,* p. 686.

V. 2. La guerre d'Algérie

Parmi toutes les tragédies qui existaient dans le monde à l'époque, c'était la guerre d'Algérie qui frappait et révoltait le plus Simone de Beauvoir. D'après elle, pour délivrer à la fois les Algériens et les Français de la tyrannie coloniale, on devait essayer de lutter aux côtés du peuple algérien. Elle était convaincue que finalement l'Algérie réussirait à obtenir son indépendance; toutefois elle était angoissée et très inquiète en se demandant : mais à quel prix? Elle ressentait l'occupation française sur cette terre d'Afrique comme une atteinte personnelle. Elle était énormément touchée par l'humiliation infligée aux autres, la torture et les persécutions, elle ne distinguait ni race ni sexe, puisque dans son esprit et son idée, les droits de l'être humain sont toujours une exigence enracinée dans l'existence même de tout homme. Alors jusqu'au fond de son être, elle avait mal pour l'Algérie.

Mais cette position courageuse n'allait pas sans mal pour elle-même. Accusée d'être contre son propre pays, soudain elle se voyait rejetée par un large secteur de l'opinion, comme à l'époque où la parution du *Deuxième Sexe* lui avait attiré des insultes en pleine rue; à présent aussi, son opinion et sa prise de position en faveur de l'indépendance de l'Algérie lui valaient des remarques outrageantes dans les lieux publics. C'est la raison pour laquelle elle se voit obligée de rester à la maison, mais elle se sent ainsi complètement coupée de ses concitoyens. Etant donné qu'elle avait une conscience très démocratique et humaniste, elle voulait la fin de cette guerre. Sans perdre tout espoir dans la démocratie, Simone de Beauvoir et Sartre croyaient pouvoir aider les Algériens, par des moyens légaux, à obtenir l'indépendance de leur pays. Ils étaient donc tous deux disposée à écrire, selon leur responsabilité d'écrivains, mais aussi à publier et à signer des appels, à participer à des manifestations.

Quoi qu'il en soit de ces intentions et de ces actions, en réalité la guerre d'Algérie constitue une véritable évolution chez Simone de Beauvoir. C'est à partir de cette guerre qu'elle abandonne pratiquement l'usage d'un "nous" ambigu, qui recouvrait plutôt le "il", signifiant Sartre; c'est là que naît le "je" engagé de Simone de Beauvoir. Car dorénavant elle s'engage toute seule, aussi bien par la lutte collective que par l'écriture. A cause de la guerre d'Algérie, en tant qu'intellectuelle engagée, elle se sent isolée dans son propre pays, comme une vraie exilée. Elle explique ainsi ses sentiments sur ce sujet:

> "Il s'agit de mon propre pays, et je l'aimais, et sans chauvinisme ni excès de patriotisme, c'est difficilement tolérable d'être contre son propre pays."[426]

Malgré la victoire des Français en 1957 à Alger, qui a conduit à réduire les bombardements, d'autres méthodes comme la torture sont constamment utilisées. Alors à cause de ces méthodes les Français se posent les premières questions préoccupantes sur la légitimité de cette guerre. A ce moment là, les intellectuels se mobilisent et contestent ce recours à la torture. Même si leur mobilisation est sans effet direct en 1957, néanmoins leurs meetings, leurs manifestations, la diffusion clandestine d'articles et des livres interdits sont relayés par le soutien d'une grande partie de la presse, primordial pour la prise de conscience des Français.

Le revue des *Temps Modernes* fait partie de cette presse. Cette mobilisation progressive des intellectuels français en faveur de l'indépendance donne enfin ses fruits. Dans ces circonstances, et accablée par son sentiment d'impuissance, Simone de Beauvoir reprend la formule de Sartre, "parler, c'est

[426] *Ibidem*, p. 430.

agir", mais en même temps dans ces conditions, elle hésite sur le pouvoir absolu de ses mots et songe à un autre mode d'action. Elle écrit des pages très poignantes à propos de l'Algérie. Bouleversée et embarrassée, elle a écrit ainsi le 5 juin 1958 dans son journal:

> "Je ne comprends pas moi-même pourquoi je suis bouleversée à ce point-là. On en arrivera au fascisme, et alors, prison ou exil, ça tournera mal pour Sartre. Mais ce n'est pas la peur qui m'occupe, je suis en deçà, au-delà. Ce que je ne supporte pas, physiquement, c'est cette complicité qu'on m'impose au son des tambours, avec des incendiaires, des tortionnaires, des massacreurs."[427]

Le malaise empire. Elle se sent de plus en plus complice des terreurs et des crimes de son propre pays contre l'Algérie. Et cette complicité devient totalement insupportable pour elle. Elle écrit ainsi:

> "Je ne supportais plus cette hypocrisie, cette indifférence, ce pays, ma propre peau. Ces gens dans les rues, consentants ou étourdis, c'était des bourreaux d'Arabes: tous coupables. Et moi aussi. «Je suis Française.» Ces mots m'écorchaient la gorge comme l'aveu d'une tare. (…) Il me semblait traîner une de ces maladies où le symptôme le plus grave, c'est l'absence de douleur."[428]

On l'appelle française, elle en convient; mais elle ne peut plus supporter ses compatriotes:

> "C'était même pire parce que, ces gens que je ne supportais pas de coudoyer, je me trouvais, bon gré, mal gré, leur complice. C'est ça que je leur pardonnais le

[427] *Ibidem*, p. 430.
[428] *Ibidem*, pp. 406-407.

> moins. (…) J'avais besoin de mon estime pour vivre et je me voyais avec les yeux des femmes vingt fois violées, des hommes aux os brisés, des enfants fous: une Française."[429]

Elle est désespérée, dégoûtée et de plus en plus révoltée à cause des horreurs de cette guerre. *Les Temps modernes* réclamait en 1955, l'indépendance pour le peuple algérien. Simone de Beauvoir y publie un article, intitulé *La Pensée de droite aujourd'hui,* où elle aborde la question de la légitimité de la pensée politique de droite ou de gauche. Dans ce texte qui sera repris dans un recueil d'essais sous le titre *Privilèges*, elle voyait chez les partisans de Pierre Mendés-France, devenu Président du Conseil, un glissement vers la pensée de droite avec toutes ses conséquences socio-politiques et économiques. Selon elle, la pensée de droite était périmée et n'offrait aucun idéal à l'humanité. Elle explique aussi que c'est le marxisme qui est la vérité de cette époque; et la pensée bourgeoise pluraliste et diffuse est une erreur.

Mais ce texte politique marque en fait le dernier stade de l'engagement idéologique de Simone de Beauvoir en faveur du communisme; en effet, quelques mois plus tard, il y aura la révélation, faite dans le Rapport Kroutchev, des crimes de Staline; et surtout, en octobre 1956, la révolte hongroise, qui se terminera en tragédie, et mettra un terme à l'engagement "idyllique" de bien des intellectuels occidentaux pour les réalisations du monde communiste et ses espoirs d'un monde meilleur réalisable par cette voie.

Ainsi elle évolue dans ses pensées, ses opinions et ses positions, et en outre son engagement se précise, sans toutefois qu'elle entre radicalement en action, puisqu'elle n'abandonne pas ses autres préoccupations littéraires; car c'est à cette époque qu'elle commence à écrire ses *Mémoires*.

[429] *Ibidem*, p. 391.

Tout son engagement politique est désormais lié à la guerre d'Algérie. En tant qu'une intellectuelle, elle accorde "du prix aux mots et à la vérité", alors même qu'elle craint qu'un engagement total, soit téméraire et menace sa vie :

> "J'eus à subir chaque jour, indéfiniment répétée, l'agression des mensonges crachés par toutes les bouches."[430]

Elle veut agir par toutes ses forces, devant cette situation intolérable:

> "J'aurais voulu briser ma complicité avec cette guerre, mais comment? Parler dans les meetings, écrire des articles : j'aurais dit moins bien que Sartre les mêmes choses que lui.(…) Aujourd'hui (en note: Hiver 61), si peu que je pèse dans la balance, je ne pourrais plus faire autrement que de m'y jeter de tout mon poids."[431]

En mai 1958, à la suite d'un soulèvement à Alger et de la formation d'un comité de salut public, le 29 mai, le Président René Coty fait appel au Général de Gaulle. Pour Simone de Beauvoir le temps de l'action est arrivé. Alors elle décide de descendre dans la rue pour participer à une manifestation antigaulliste qui a eu lieu le 30 mai 1958. Et le lendemain aussi, elle manifeste avec le comité antifasciste de son arrondissement, le XIV^{e}. Le 1er juin, l'Assemblée nationale accordait l'investiture au gouvernement du Général de Gaulle. La V^{eme} République était née. Simone de Beauvoir en était très contrariée; donc le soir, elle analyse avec Sartre le rôle de l'intellectuel en politique. C'était une question dont ils débattaient depuis leurs premiers échanges de vues. Elle se reprochait son inaction, ses angoisses et ses inquiétudes, qu'elle ne pouvait abolir mais qui disparaissaient provisoirement lorsqu'elle recevait de ses lecteurs des témoignages de l'importance de ses écrits et de leur action libératrice.

[430] *Ibidem*, p. 387.

Elle se prépare à se lancer dans une campagne antigaulliste contre le référendum du 28 septembre par lequel le Général de Gaulle soumettait au suffrage populaire le projet d'une nouvelle Constitution. Le soir du 3 septembre, elle participe à une réunion du comité antigaulliste du XIV^{eme} arrondissement dont elle était la coprésidente. Elle participe aussi le 4 septembre à une manifestation très violente qui a lieu pendant le discours du Général de Gaulle à la République. A Bièvre, elle donne une conférence le 13 septembre, devant des enseignants protestants, pour qu'ils appellent à voter "non". Elle rédige des affiches, des articles pour le journal du quartier. Le 26 septembre, elle prononce un discours devant deux mille quatre cents personnes. Mais lors de l'annonce des résultats, en apprenant que 80% des Français s'étaient prononcés pour un changement de Constitution, elle se retrouve en pleurs, puisqu'elle s'attendait à une minorité de "oui". Elle voulait arrêter les hostilités en Algérie, réconcilier tous les hommes de gauche sur un programme établi, qui donnerait à la France une économie complémentaire des autres économies européennes, travailler au rapprochement des blocs Est-Ouest, donc à la paix, développer la culture littéraire, artistique, scientifique et politique dans les classes sociales les plus défavorisées, créer un enseignement agricole, *et cetera*. En dix ans ces réformes, selon elle et Sartre pouvaient transformer la France.

Et étant donné que l'écriture avait toujours aidé Simone de Beauvoir à franchir toutes les étapes redoutables de sa vie, elle s'y replonge à nouveau. Pendant dix huit mois elle écrit le premier volume de ses Mémoires*, Les Mémoires d'une jeune fille rangée*, autobiographie où on constate qu'elle suit son existence en train de se faire. Sa vision d'elle-même, de sa famille, de son milieu, du monde s'élargit avec les années et sa conscience se développe. Et du même coup elle a l'intention d'universaliser ses expériences qui peuvent être utiles pour tous les gens.

[431] *Ibidem*, pp. 391-392.

Gisèle HALIMI, une jeune avocate, était venue d'Alger pour assumer la défense de Djamila Boupacha, une Algérienne accusée d'avoir participé à un attentat à la bombe. Cette jeune Algérienne avait été violemment torturée en prison. C'est la raison pour laquelle Gisèle HALIMI voulait déposer une plainte, mettre en cause les tortionnaires et entamer un nouveau procès. Elle demande un article à Simone de Beauvoir qui l'écrit immédiatement et le fait porter au *Monde*. La presse américaine s'empare de l'histoire et ainsi l'affaire Djamila Boupacha devient internationale. Gisèle HALIMI, voulait que le procès eût lieu en France, alors que le ministre de la justice avait le droit de demander le dessaisissement des tribunaux d'Alger. Elle demande à Simone de Beauvoir se joindre à elle et à deux anciennes déportées. Elles se présentent en délégation auprès du Garde des Sceaux Michelet qui les renvoie au Président de la Commission de Sauvegarde, qui ne fait absolument rien. Malgré leur échec, Djamila Boupacha a été transférée à Fresnes, où un juge de Caen est chargé d'enquêter sur les violentes tortures qu'elle déclarait avoir subies en prison. Simone de Beauvoir et Gisèle HALIMI, loin de rester tranquilles, constituent un Comité de défense pour Djamila Boupacha. Le cas de Djamila Boupacha était une occasion pour elle; il lui permet d'écrire ce qu'elle pensait des atrocités et de la torture.

Ainsi on constate que c'est la première action qu'elle mène sans Sartre, action qui va réellement préparer son engagement solitaire, et d'une certaine manière son engagement féministe. Car elle prend la défense d'une jeune Algérienne contre la barbarie masculine. Certes, aux yeux des tortionnaires, Djamila Boupacha lutte pour l'indépendance de l'Algérie, mais avant tout, elle est une femme qui milite. Une femme toujours victime de son sexe. "Maigre,

hâve, visiblement traumatisée, elle portait des traces de brûlures et citait des témoins."[432]

En fait, même en sachant que beaucoup d'écrivains, de journalistes, d'universitaires de gauche et d'hommes politiques avaient été les cibles d'attentats, et qu'elle pouvait elle-même devenir une cible, Simone de Beauvoir pour assumer sa responsabilité d'intellectuelle et d'écrivain n'hésite pas à cosigner avec Gisèle HALIMI, son livre titré *Djamila Boupacha*; dans sa préface, elle exprime ainsi les raisons de sa révolte dans cette affaire:

> "Une Algérienne de vingt-trois ans, agent de liaison du F.L.N., a été séquestrée, torturée, violée avec une bouteille par des militaires français : c'est banal. Depuis 1954, nous sommes tous complices d'un génocide qui, sous le nom de répression, puis de pacification, a fait plus d'un million de victimes : hommes, femmes, vieillards, enfants, mitraillés au cours de ratissages, brûlés vifs dans leurs villages, abattus, égorgés, éventrés, martyrisés à mort; des tribus entières livrées à la faim, au froid, aux coups, aux épidémies, dans ces "centres de regroupement" qui sont en fait des camps d'extermination - servant accessoirement de bordels aux corps d'élites - et où agonisent actuellement plus de cinq cent mille Algériens. Au cours de ces derniers mois, la presse, même la plus prudente, a déversé sur nous l'horreur: assassinats, lynchages, ratonnades, chasses à l'homme dans les rues d'Oran; à Paris, au fil de la Seine, pendus aux arbres du Bois de Boulogne, des cadavres par dizaines; des mains brisées; des crânes éclatés; la

[432] *Ibidem.*, p. 525.

> Toussaint rouge d'Alger. Pouvons-nous être émus par le sang d'une jeune fille?"[433]

Elle raconte ensuite, les difficultés qui ont surgi et ont empêché la punition des tortionnaires. Après, en répondant à la question "pouvons-nous être émus par le sang d'une jeune fille?", et afin de sensibiliser ainsi les opinions publiques sur ces horreurs, elle conclut :

> "Il n'existe qu'une alternative: ou bien vous qui pleurez si volontiers et si abondamment sur les malheurs anciens - Anne Frank ou le ghetto de Varsovie - vous vous rangez parmi les bourreaux de ceux qui souffrent aujourd'hui. Vous consentez paisiblement au martyre que subissent, en votre nom, presque sous vos yeux, des milliers de Djamila ou Ahmed. Ou bien vous refusez non seulement certains procédés, mais la fin qui les autorise et qui les réclame. Vous refusez cette guerre qui n'ose pas dire son nom, l'armée, qui, corps et âme, se nourrit de la guerre, le gouvernement qui plie devant l'armée. Et vous mettez tout en œuvre pour donner une efficacité à vos refus. Pas de troisième voie : j'espère que ce livre contribuera à vous en convaincre."[434]

Aussi, à la suite de la demande de Gisèle HALIMI, écrit-elle un article et porte cet article au *Monde*. Elle y raconte dans le détail, l'affaire de Djamila Boupacha et les tortures qu'elle a subies. Son article a été publié dans *Le Monde* le 2 juin 1958, et a eu un grand retentissement. Dans son livre, *Djamila Boupacha*, Gisèle HALIMI a résumé ainsi l'effet de cet article:

[433] Simone de BEAUVOIR, Gisèle HALIMI, Djamila Boupacha, Paris, 1962, éd. Gallimard, p. 1.
[434] *Ibidem*. pp. 12-13.

> "Exiger le renvoi du procès fixé à Alger le 17 juin, assurer la sauvegarde de la famille Boupacha et de ses témoins, châtier les bourreaux d'El Biar et d'Hussein Day, voilà l'action que Simone de Beauvoir proposait à tous ceux qui refusaient d'être complices."[435]

En effet, elle a accepté d'écrire cet article car d'après elle, cette affaire incarnait à la fois la torture et la barbarie, et notamment "la chiennerie française", une expression qu'elle a déjà utilisée pour marquer les insultes qu'elle avait entendues sur *Le Deuxième Sexe* ; et il s'agit d'une attitude qui consiste à humilier et dégrader la femme en la réduisant à son sexe. "La chiennerie, c'est la vieille grivoiserie française, reprise par des mâles vulnérables et rancuneux."[436] Alors, même si elle savait qu'elle serait évidemment menacée à la sortie de son article et du livre *Djamila Boupacha*, cependant, elle a refusé la moindre complicité et la culpabilité, et a donc choisi de s'impliquer. Donc, quand un responsable du *Monde* lui demande par téléphone de changer quelques passages de son article, elle répond ainsi:

> "«Ça ne justifie pas qu'on lui ait enfoncé une bouteille où vous savez», lui dis-je. «Non, évidemment…». Il me pria à ce propos, de remplacer le mot «vagin» employé par Djamila par le mot «ventre»: «Au cas où des adolescents liraient l'article, me dit-il. Ils risquaient de demander des explications à leurs parents…» N'auraient-ils pas d'autre question à poser? me demandais-je à part moi. Beuve-Méry trouvait choquant, dit encore M. Gauthier, que j'aie écrit: «Djamila était vierge»; il souhaitait une périphrase. Je refusai. Ils imprimèrent ces trois mots entre parenthèses."[437]

[435] *Ibidem*, p. 67.
[436] *La Force des Choses, op. cit.*, Coll. Soleil, p. 206.
[437] *Ibidem*, p. 525.

On constate que c'est la première fois qu'elle mène une affaire sans Sartre, qu'elle se lance seule dans la bataille. Et sans penser à la race, en défendant cette jeune femme algérienne contre la sauvagerie et la barbarie masculines, elle commence réellement son engagement solitaire, politique et féministe.

Le 22 avril 1961, L'Organisation de l'Armée Secrète (O.A.S.) venait de naître. Certains hommes de gauche reçoivent des lettres de menace. Les bureaux de *L'Observateur* sont détruits par une bombe. Tous les signataires du Manifeste des 121 étaient visés. Lanzmann et Pépin, rédacteurs au *Temps Modernes*, avaient en effet rédigé le Manifeste des 121 d'après les idées de Sartre, qui se trouvait alors au Brésil, pour le Tribunal à propos du procès JEANSON et de son "réseau de soutien" aux Algériens. Avec d'autres écrivains, artistes, intellectuels et universitaires, Simone de Beauvoir avait signé le Manifeste des 121, et aussi d'autres déclarations comme celle du droit à l'insoumission pendant la guerre d'Algérie. Ali Ahmad, le ministre algérien, détenu à Fresnes, désirait parler avec Sartre et Simone de Beauvoir, qui allèrent le voir dans sa cellule. Il leur a demandé de témoigner en faveur des Algériens, et c'est là qu'une fois de plus, Simone de Beauvoir a mesuré l'efficacité de l'écriture dans la lutte pour dévoiler et libérer la vérité du monde.

Le 18 novembre 1961, Simone de Beauvoir et Sartre assistent à une manifestation pour la paix en Algérie.[438] Le 8 février 1962, la gauche organise une manifestation anti-O.A.S. qui se termine tragiquement, car il y eut des morts au métro Charonne. Pour leurs funérailles, les syndicats organisèrent une grande manifestation. Il y avait plus d'un demi-million de manifestants. Simone de Beauvoir et les rédacteurs des *Temps Modernes* participent à toutes les manifestations.[439] Le 18 mars 1962, les accords d'Evian sont signés et le

[438] *Ibidem*, p. 632.
[439] *Ibidem*, pp. 642-643.

lendemain le cessez-le-feu intervient en Algérie. Le référendum du 8 avril 1962 montre que la majorité des Français veut la paix.[440] Pour Simone de Beauvoir, ces longues années de la guerre d'Algérie avaient été avant tout la découverte du mal enraciné profondément dans l'humanité.

V. 3. Au service des droits de l'homme

L'engagement de Simone de Beauvoir ne s'est pas limité à ce conflit majeur de l'histoire française. Chaque fois que l'occasion lui en est donnée, elle élargit son action et prend position contre l'oppression de l'individu en général. Donnons ici quelques étapes majeures de ses prises de positions.

En juin 1953, Simone de Beauvoir apprend que les époux Julius et Ethel Rosenberg, accusés d'espionnage au bénéfice de l'Union soviétique - livraison de documents concernant les recherches atomiques - condamnés à mort en avril 1951, ont été exécutés malgré les réclamations de l'Europe entière qui demandait leur grâce. Simone de Beauvoir avait aimé l'Amérique, son efficacité, sa liberté, son respect de l'individu. A présent, révoltée devant cet événement, elle ne pouvait pas être indifférente à une nation qui avait inscrit le droit au bonheur dans sa Constitution, mais qui avait sombré dans l'intolérance avec les excès du maccarthysme.

Dès ce moment, Simone de Beauvoir se rend compte que l'Amérique n'est plus le même pays idéalisé qui avait libéré l'Europe des Nazis. Ce pays était devenu une société de consommation et en plus sa nouvelle génération pour atteindre la liberté recourait à la violence et aux drogues. Elle devient une

[440] *Ibidem*, p. 650.

désenchantée de l'Amérique, où elle ne voit plus que capitalisme, racisme et conformisme.

Autre événement majeur, qui va changer la face des choses pour bien des intellectuels occidentaux, la révolte du peuple hongrois en 1956. Le 24 octobre, Simone de Beauvoir lut à la une des journaux "Révolution en Hongrie". Elle était "atterrée" par cette nouvelle : les chars soviétiques sont entrés à Budapest où les insurgés mènent des combats sanglants contre les Russes.

> "Quel choc, le 24, quand achetant *France-Soir* à un kiosque de la Piazza Colonna, nous lûmes le gros titre: "Révolution en Hongrie. L'armée soviétique et l'aviation attaquent les insurgés."[441]

Très touchée par les images de mort que montraient les journaux, elle décide de se désolidariser d'un régime qui devient hostile aux peuples et a l'intention d'imposer sa politique par la force. Elle pense qu'il fallait qu'elle soutienne la révolte d'un peuple qui réclamait une politique indépendante de celle de l'U.R.S.S. pour son pays. A la suite de cette prise de position, elle signe au début du novembre 1956, le "Manifeste contre l'intervention soviétique".[442]

La période qui suit est essentiellement marquée, jusqu'aux accords d'Evian en 1962, par le souci de Simone de Beauvoir pour la cause de l'indépendance algérienne, comme nous l'avons dit plus haut. Par la suite, elle allait retrouver toute sa force d'engagement à l'occasion d'un événement exceptionnel, à la fois philosophique et politique, le Tribunal Russell.

[441] *Ibidem*, p. 379.
[442] *ibidem*, p. 382.

En juillet 1966, SCHONEMAN, un jeune Américain, l'un des secrétaires de la *Fondation Russell*, avait contacté Simone de Beauvoir pour lui demander de faire partie du tribunal que le philosophe anglais, Lord Russell, avait l'intention d'organiser pour juger l'action des Américains au Viêt-nam. La *Fondation* voulait envoyer des commissions d'enquête sur place, et obtenir des documents de la part des opposants américains. Leur but était de frapper l'opinion américaine et d'atteindre l'opinion mondiale. L'office de juges devait être rempli par des personnalités internationales. Intéressée par cette idée, Simone de Beauvoir accepte de participer, avec Sartre, qui a d'ailleurs été élu Président exécutif et se charge d'établir les statuts du tribunal Russell. Sartre a choisi Claude Lanzman comme son suppléant. Paris a été choisi comme lieu des réunions, mais le Général de Gaulle annonce à Sartre par une lettre que le gouvernement interdit que le tribunal Russell siège sur le territoire français. La Suède accepta de l'accueillir. Les juges venaient d'Allemagne, d'Italie, de Yougoslavie, de Turquie, de Cuba et même des Etats-Unis. Gisèle HALIMI, qui avait déjà milité aux côtés de Simone de Beauvoir pour faire modifier la loi sur l'avortement et contre la torture en Algérie, était également un des membres de la commission juridique chargée d'assister les juges. Sartre, Simone de Beauvoir, Gisèle HALIMI et Laurent SCHWARTZ représentaient la gauche française non-communiste. Du 2 au 10 mai 1967, ils ont écouté des rapports de journalistes, d'historiens, des témoignages de médecins, de physiciens qui expliquaient les dégâts des nouvelles armes testées au Viêt-nam. Et des blessés civils vinrent raconter l'enfer qu'ils avaient vécu pendant cette guerre. Gisèle HALIMI qui était revenue du Viêt-nam, exprima la situation très rigoureuse qui régnait dans ce pays.

Simone de Beauvoir a vécu à l'occasion de la tenue de ce tribunal international une intense période d'engagement, où elle se sentait totalement mobilisée. Elle envisageait avec chaleur la reprise des sessions du tribunal

Russell à l'automne. En attendant, elle multiplie ses interventions. Elle signe en juillet 1967 un texte adressé au Président vénézuélien, Leoni, qui protestait contre les arrestations et les disparitions de militants de l'opposition, et demandait de mettre au jour tous les cas de violation des droits de la personne humaine. Ensuite elle signe une lettre ouverte à Angel Miguel ASTURIAS, ambassadeur du Guatemala à Paris et prix Nobel de littérature, protestant contre les enlèvements et les assassinats de nombreux Guatémaltèques. C'était en novembre 1967 que les sessions du tribunal Russell reprirent au Danemark. Un Japonais donne un rapport sur les produits chimiques qui ont empoisonné les animaux et les hommes. Il y avait deux points de vue différents. Simone de Beauvoir et Sartre doutaient qu'on pût caractériser les actes des Etats-Unis envers le Viêt-nam comme un génocide, ils s'en tenaient d'abord à l'accusation de crime de guerre. Mais la déléguée cubaine et les délégués japonais trouvaient leurs scrupules superflus. Sartre se laissa convaincre et en tant que Président exécutif, il condamna finalement les Etats-Unis pour génocide.

Simone de Beauvoir fut invitée en Yougoslavie par l'écrivain Vladimir DEDIJER qui l'a rencontrée à la manifestation de la Porte de Versailles, le 23 mars 1967, à la journée des intellectuels pour le Viêt-nam. Elle accepte et part aussitôt pour la Yougoslavie où elle donne une interview concernante les problèmes de la femme.

Toutes ces actions de Simone de Beauvoir pour la défense de droits des hommes et des peuples pourraient trouver leur conclusion exemplaire dans son voyage en Tchécoslovaquie, après l'invasion des chars russes à Prague. Dès août 1968, le Comité de rédaction des *Temps Modernes* rédige un article qui dénonce violemment l'U.R.S.S. pour son intervention. L'Union des écrivains tchécoslovaques invite Sartre et Simone de Beauvoir à aller sur place voir la situation. Là-bas, tous deux déclarent qu'ils tiennent l'agression soviétique contre

la Tchécoslovaquie pour "un crime de guerre". Ils parlent avec plus de prudence à la télévision mais dans un article-interview, ils insistent sur l'engagement de l'intellectuel qui doit réclamer pour lui-même et pour le monde entier "cette liberté concrète." A leur avis, montrer les chemins de la lutte pour la libération de l'homme, les possibilités de changement et les dangers qu'il court, est la seule chose qu'un écrivain doive et puisse faire.

V. 4. Le militantisme féministe de Simone de Beauvoir

> "J'ai été, dès que j'ai commencé à parler avec ces jeunes femmes; j'ai été absolument convaincue de la justesse de leurs points de vue et de la nécessité de militer, alors que *Le Deuxième Sexe* est plutôt un livre théorique qui peut servir à des militantes, mais qui n'est pas exactement lui-même un livre militant, et j'ai compris qu'il fallait joindre la réflexion théorique que j'ai essayée dans *Le Deuxième Sexe* - et qu'il faut naturellement poursuivre, continuer, parce qu'il y a encore bien des choses à voir sur la question - qu'il fallait joindre ce travail à un travail proprement de militant."[443]

V. 4. 1. Militer pour les femmes

Au temps de Simone de Beauvoir, le féminisme relevait plutôt d'un état d'esprit. Il voulait offrir aux femmes de vastes horizons, de larges perspectives, et les aider à changer les mentalités, les cultures et les mœurs afin de construire une société, voire un monde, où la notion de la masculinité "bestiale" ne soit

[443] Simone de Beauvoir. Entretien avec Claude Francis dans *Les Ecrits de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 569.

plus valorisée par la société. Et la femme libre et libérée sera seule capable d'introduire dans une société, quelle qu'elle soit, la liberté par le biais des enfants. L'évolution de la société est telle que la maturité de ses participants; et le futur ne sera pas imaginable sans l'émancipation des mères.

Les œuvres de Simone de Beauvoir demandent et persuadent qu'il faut préférer la vérité et la réalité à toute construction mystificatrice. Qu'on soit pour ou contre les positions qu'elle adopte et défend, il faut reconnaître le courage de sa démarche, sa critique intelligente et positive d'une société, la valeur de ses écrits et de ses messages qui exigent que les femmes abandonnent la passivité, l'indifférence et s'engagent à prendre position, qui les incitent à être des "femmes engagées".

> "L'engagement féministe de Simone de Beauvoir est celui d'une œuvre et d'une vie. Il est d'une franchise terrifiante. Il nous donne notamment l'exemple d'un courage moral et intellectuel. Il nous donne une leçon constante d'honnêteté et d'exigence. Cependant, il restera toujours difficile de conclure sur l'engagement féministe de Simone de Beauvoir. Après avoir bousculé la vie de nos mères et assisté à l'éclosion de celle des filles insolentes de 68, elle reste fidèle à cette idée que les femmes ont une tâche à accomplir: Vivre." [444]

Parvenue au seuil de sa vieillesse, les critiques laissent Simone de Beauvoir indifférente. Elle refuse à sa façon la vieillesse et ses légendes en exigeant toujours plus l'authenticité dans sa lutte. Ainsi on peut envisager ses progrès continus dans la maturité de ses idées et de son militantisme. En tant

[444] Claudine SERRE, L'Engagement féministe d'une œuvre et d'une vie, *Le Monde* 10 Janvier 1978, p. 2.

qu'existentialiste, son intention est d'assumer toujours plus et mieux son rôle d'intellectuelle et d'écrivain.

> "Aucun homme ne se veut autre qu'il est, puisque pour tout existant, être, c'est se faire être. (…) Qu'on me traite d'intellectuelle, de féministe ne me gêne pas: j'assume ce que je suis."[445]

N'ayant rien à perdre, désormais toute son audace et tout son courage, tout doit servir aux causes qu'elle a choisies. Ses découvertes l'ont entraînée sur le chemin de l'action et son seul héritage paraît être la continuation de son combat. Elle prend toujours la défense des gens qui soutiennent des thèses qu'elle approuve. Et même, que ce soit auprès de simples femmes, d'écrivains, d'intellectuelles, ou de féministes; elle a accepté de jouer le rôle de symbole. Par la force des événements, elle devient consciente que même si son œuvre a eu de si grandes répercussions, finalement elle préfère participer à des réunions, des manifestations et en somme donner son temps et son énergie à des actions plus directes. Et elle usera volontairement de son influence pour soutenir les jeunes dans leur lutte.

> "L'avenir est dans leurs mains, dit-elle, et si dans leurs projets je reconnais les miens, il me semble que ma vie se prolonge par delà ma tombe."[446]

En effet, jusqu'à la fin des années 60, la situation de la femme n'avait guère changé. Comme beaucoup d'autres, Simone de Beauvoir constate, grâce au Mouvement de Mai 68, qu'on pouvait améliorer un certain nombre de

[445] *Tout Compte Fait*, *op. cit.,* Coll. Soleil, pp. 46-47.
[446] *La Force des Choses, op. cit.*, Coll. Soleil, p. 507.

situations. Pour elle, le Mouvement de Mai 68 était comme une véritable fête. Elle commente ainsi l'occupation de la Sorbonne par les jeunes gens :

> "Jamais, ni dans ma studieuse jeunesse, ni même au début de cette année 68 je n'aurais pu imaginer une pareille fête."[447]

Les étudiants revendiquaient la souveraineté. Ils voulaient tenir leur sort entre leurs propres mains, et décider eux-mêmes de leur rôle.

> "Ils comprenaient qu'en ce monde déshumanisé l'individu se définit par l'objet qu'il produit ou par la fonction qu'il remplit. (…) Ils s'étaient rebellés contre la condition prolétarienne, ce qui était un fait neuf, et très important."[448]

En réalité, le Mouvement de Mai 68 était un mouvement revendicatif des intellectuels et des travailleurs; ce n'était pas un mouvement féministe; pourtant c'est aussi grâce à ce mouvement que les femmes ont pris conscience de leur oppression spécifique. En plus ce mouvement, en donnant l'espoir à chacun de disposer de lui-même, montre que pour mieux et plus vite atteindre le but, il faut agir sans attendre, sans perdre de temps.

> "Je pense que l'histoire du féminisme part de 68. C'est 68 qui a donné un peu aux gens l'impression que chacun devait prendre ses propres affaires en main. (…) Et bien, les femmes aussi ont pensé que c'était à elles de prendre leurs affaires en mains sans passer par des lois, par des décrets, arracher peut-être ces lois et ces décrets; mais

[447] *Tout Compte Fait*, *op. cit.*, Coll. Soleil, p. 471.
[448] *Ibidem*, p. 477.

> enfin commencer à lutter dans des formes tout à fait neuves. Ça a été créé en somme par 68."[449]

Simone de Beauvoir décrit le déroulement de l'insurrection de mai 68 dans *Tout compte fait* où elle nous fait comprendre l'importance de cet événement qui se rapprochait plus d'une révolution culturelle que de mouvements d'humeurs de la jeunesse ou d'une grève ouvrière plus dure que de coutume.

> "Les partisans de l'ordre n'ont voulu voir dans les événements de Mai qu'une explosion juvénile et romantique: il s'agissait en réalité d'une crise de société et non de celle d'une génération."[450]

Elle n'hésite pas à s'engager fermement dans la Ligue des Femmes, et même à trop s'exposer à la foule. De même, riche de ses expériences passées, elle agit avec confiance et soutient avec vigueur les fractions extrémistes des féministes. Et elle proclame que les femmes doivent trouver leur juste place dans ce monde, place qui n'est pas vouée seulement à la lutte mais à une compréhension sincère. Et elle a essayé avec tout son courage et toute son énergie, de faire comprendre aussi que les femmes doivent faire valoir raisonnablement leurs droits, dans le mariage comme dans le célibat, au foyer comme dans la vie active.

Avec son livre *Le Deuxième Sexe* elle a abouti à une prise de conscience des femmes car ce livre reflétait véritablement la condition des femmes, qui s'y reconnurent. Il est à l'origine et au centre des mouvements féministes. Il fut le révélateur de tous les mouvements féministes, partisans ou opposants de Simone de Beauvoir, qui, en dernière analyse, se définissaient toujours par rapport à elle.

---

[449] Entretien de Simone de Beauvoir avec Jacques SERVAN-SCHEREIBER, Cité par Jacques J ZEPHIR, dans *Le Néo Féminisme de Simone de Beauvoir*, *op. cit.*, éd. p. 37.
[450]. *Tout Compte Fait, op. cit.*, p. 477.

Après la parution du livre elle dut supporter de nombreuses et dures critiques: car la mentalité collective à l'époque n'admettait pas cette nouvelle franchise et audace dans l'expression. Et pourtant, ce livre a été à l'origine de nombreuses vocations féministes. Au dire de Simone de Beauvoir il fallait rejeter la physiologie et la nature comme explication de la situation actuelle de la femme car ce sont là arguments que les phallocrates et les misogynes ont trop tendance à utiliser pour condamner une personnalité qu'ils nomment alors féminité.

En protestant contre cette intervention de la nature, ainsi que contre la féminité elle s'est révoltée contre les limitations qu'impose à une moitié du genre humain un diktat masculin. C'est peut être pour cela qu'elle va jusqu'à nier l'instinct maternel, attitude qui prête à discussion, mais qui pouvait au moins favoriser la libération de la femme. Elle a ainsi tracé le chemin du féminisme.

V. 4. 2. Simone de Beauvoir et le M.L.F (Mouvement de Libération des Femmes)

A la fin des années 60, les femmes ont bien constaté qu'en réalité, ni la modification des systèmes de production, ni les mouvements de gauche n'étaient capables de résoudre les problèmes des femmes. Elles ont dès lors sérieusement réfléchi sur leur mode d'action afin d'arriver à changer leur condition ou au moins à l'améliorer. Ce qui explique la naissance d'un mouvement sexiste et purement féministe, nommé Le Mouvement de Libération des Femmes (M.L.F) qui pousse les femmes à refuser de faire confiance seulement à l'avenir, et à agir sur-le-champ, avec toute leur force et leur détermination.

Le 20 novembre 1968, le M.L.F défila dans Paris, de la République à la Nation. Simone de Beauvoir assiste à ce défilé où quatre mille militantes réclamaient la liberté de la maternité, de la contraception et de l'avortement. De plus en plus engagée et radicale dans son féminisme, elle permettait l'utilisation de son nom pour des opérations de provocation politique. L'une des opérations les plus dangereuses était celle qui voulait établir un réseau de lieux d'avortement clandestin. Alors Simone de Beauvoir mit sans hésitation son studio à la disposition des militantes. Le but était d'attirer l'attention. Comme une énorme publicité, cette campagne amena une grande quantité d'adhésions au M.L.F.

A la fin d'octobre 1970, un groupe de jeunes féministes publia un manifeste pour obtenir une législation permettant les avortements. C'était une idée d'Anne ZELINZKI et Christine DELPHY, deux des leaders féministes du mouvement de 1968 qui venaient du Mouvement démocratique féminin. Il fallait des signataires célèbres pour sensibiliser l'opinion publique. C'est la raison pour laquelle, Anne ZELINZKI avec deux féministes se présentèrent chez Simone de Beauvoir et la prièrent de signer le texte qui exigeait l'avortement libre. Il y avait vingt ans que Simone de Beauvoir dans son *Deuxième Sexe*, avait protesté contre la répression de l'avortement et ses tragiques conséquences. Pourtant elle a toujours déclaré que la contraception serait préférable, mais en attendant, la plupart des Françaises n'avaient pas d'autre moyen.

A présent le temps de l'action était arrivé pour Simone de Beauvoir. Etant donné qu'elle n'a jamais hésité à prendre position en faveur des causes peu populaires ou même révolutionnaires, elle n'a pas peur du scandale ni des critiques cuisantes; elle prend donc sans hésitation position en leur faveur et accepte de signer ce texte et elle écrit tout de suite à nombre de personnes célèbres. Sous le titre de *Une date*, c'est *Le Monde* qui consacre deux pages à ces

militantes, montrant l'importance de cette action. Et *Le Nouvel Observateur* publie à la une le texte du manifeste et les noms des trois cent quarante-trois signataires. Même la presse étrangère diffuse la nouvelle. L'article était ainsi formulé:

> "Un million de femmes se font avorter chaque année en France. Elles le font dans des conditions dangereuses en raison de la clandestinité à quoi sont condamnées, alors que cette opération pratiquée sous contrôle médical est des plus simples. On fait le silence sur ces millions de femmes. Je déclare que je suis l'une d'elles: j'ai recouru à l'avortement. De même que nous réclamons le libre accès aux moyens anticonceptionnels, nous réclamons l'avortement libre."[451]

En 1971, à l'occasion de la campagne organisée en faveur de l'avortement libre, sujet longuement expliqué dans *Le Deuxième Sexe*, elle raconte comment elle s'est engagée pour la première fois au côté des féministes :

> "Quand les femmes du M.L.F ont pris contact avec moi, j'ai eu envie de lutter à leur côté. Elles m'ont demandé de travailler à établir un manifeste sur l'avortement disant que moi et d'autres nous avions avorté. J'ai pensé que c'était une démarche valable qui attirait l'attention sur un problème qui, tel qu'il se passe aujourd'hui en France, est un des plus scandaleux: le problème de l'avortement. Cela a donc été naturel pour moi, en novembre 1971, de descendre dans la rue et de défiler avec les militantes du

[451] "Le Manifeste des 343", *Le Nouvel Observateur*, n° 334, 5-11 avril 1971, p. 5, cité par Jaques J. ZEPHIR dans Le Néo-Féminisme de Simone de BEAUVOIR, éd. Denoël-Gonthier, Coll. Femme, 1982.

> M.L.F en reprenant à mon compte les slogans : avortement libre et gratuit, maternité volontaire."[452]

En réalité, le contenu de la revendication n'était pas nouveau pour Simone de Beauvoir, mais elle est touchée par la reprise en compte de son message, plus de vingt ans plus tard, par un groupe de jeunes femmes décidées et résolues, et par l'initiative de ces femmes qui agissent sans la pudeur pourtant si longtemps recommandée par les hommes. Le nouveau féminisme est au contraire radical. Il reprend les mots d'ordre de mai 1968: Changer la vie aujourd'hui même. Ne pas miser sur l'avenir mais agir sans attendre.

> "[Les nouvelles féministes] refusent de faire confiance à l'avenir, elles veulent prendre dès aujourd'hui leur sort en main. (…) Je leur donne raison."[453]

C'est donc à une véritable prise de parole que les femmes du M.L.F se consacrent, et Simone de Beauvoir y participe activement. A partir de 1972, on constate qu'elle opère une synthèse entre le discours écrit, *Tout Compte Fait* et les discours oraux, qu'elle utilise comme une forme d'engagement, celle de l'engagement féministe. Alors, désormais chacune de ses paroles est une déclaration féministe qui apporte progressivement au mouvement des femmes à l'époque une crédibilité, un soutien et une renommée. Par ailleurs, ses relations avec ces femmes, dans le même temps, font évoluer ses pensées et son discours.

En lisant les dernières pages de *Tout Compte Fait*, on constate une longue mise au point sur la condition féminine qui d'ailleurs nous confirme la radicalisation du féminisme de Simone de Beauvoir. Autrement dit, les combats féministes des années 70 l'ont poussée à se lancer dans un militantisme

[452] La Femme Révoltée. Une entretien de Simone de BEAUVOIR avec Alice SCHWARZER, *Le Nouvel Observateur*, 14 février 1972, pp. 47-48.

féministe. Désormais elle exige de renoncer à penser qu'il suffirait de l'avènement d'une société socialiste pour améliorer la condition des femmes. Car selon elle, le travail ménager ne se considère pas comme un métier réel, puisque, malgré leurs efforts et leurs tâches épuisantes et fatigantes à la maison, les femmes ne gagnent rien. Elles deviennent ainsi dépendantes des hommes et ensuite c'est l'infériorité et l'oppression qu'elles doivent subir à cause de leur dépendance. Alors que tous les autres métiers, notamment ceux exercés par les hommes sont de plus en plus rationalisés, l'activité des femmes est toujours maintenue dans une sorte de no man's land. Et en plus ces femmes n'ont pas trouvé la solution de leurs problèmes par les mouvements de gauche ni le socialisme. Elle explique ainsi, cette deuxième raison de lutter radicalement contre les hommes et sans compter sur l'aide apportée par aucune tendance politique:

> "C'est que les femmes ont constaté que les mouvements de gauche et le socialisme n'ont pas résolu leurs problèmes. Changer les rapports de production ne suffit pas à transformer les relations des individus entre eux et en particulier dans aucun pays socialiste la femme n'est devenue l'égale de l'homme. Beaucoup de militantes de *Woman's Lib* ou du M.L.F. français en ont fait personnellement l'expérience: dans les groupes les plus authentiquement révolutionnaires, la femme est cantonnée dans les tâches les plus ingrates et tous les leaders sont des mâles."[454]

On voit ainsi que son engagement politique féministe la mène même à modifier certaines conclusions du *Deuxième Sexe*. Tout d'abord, elle remet en cause le dernier chapitre de ce livre qui incitait les femmes à lier leur sort à celui

[453] *Tout Compte Fait, op. cit.*, p. 504.
[454] *Ibidem*, p. 503.

d'une société devenue socialiste, qu'elle l'imaginait être une des meilleures solutions pour que les femmes puissent se libérer. Tandis qu'après ses rencontres avec les femmes du M.L.F, elle ne croit plus au socialisme à cette époque.

> "J'ai pensé que la victoire des femmes serait liée à l'avènement du socialisme. Or, le socialisme, c'est un rêve. Il n'existe nulle part. Les pays que nous appelons socialistes, aujourd'hui ne le sont pas du tout. Et d'autre part, dans ces pays dits socialistes, la situation des femmes n'est pas meilleure que dans les pays capitalistes."[455]

Elle a cette révélation aussi, grâce à ses voyages en U.R.S.S. et en Chine et grâce à sa rencontre avec les groupes gauchistes dont la misogynie était implicitement présente. Dès 1972, son exigence passe par une action immédiate contre toutes sortes d'oppression à l'égard des femmes. Elle se révolte, en disant ainsi:

> "Même dans les mouvements de gauche français, et même dans les mouvements gauchistes, il y avait une profonde inégalité entre l'homme et la femme. C'est toujours la femme qui faisait les besognes les plus humbles et les plus ennuyeuses."[456]

Alors contrairement à ce qu'elle croyait auparavant, à présent il est évident pour elle que le système n'est pas le seul et unique responsable de la condition des femmes, mais qu'il faut s'en prendre aux premiers bénéficiaires de l'oppression des femmes, les hommes.

---

[455] Entretien avec Simone de Beauvoir par Pierre VIANSSON-PONTE, *Le Monde* 10 janvier 1978.
[456] La Femme Révoltée. Une entretien de Simone de BEAUVOIR avec Alice SCHWARZER, *Le Nouvel Observateur*, 14 février 1972, pp. 47-48.

> "Il est trop abstrait de dire, comme je l'ai pensé quelque temps, que c'est uniquement au système qu'il faut s'en prendre. Il faut s'en prendre aussi aux hommes. Parce qu'on n'est pas impunément complice et profiteur d'un système, même si on ne l'a pas soi-même établi. (…) Il faut s'en prendre au système mais en même temps avoir à l'égard des hommes sinon de l'hostilité, du moins de la méfiance, de la prudence et ne pas permettre qu'ils empiètent sur nos propres activités, sur nos propres possibilités."[457]

Pour mieux lutter, il fallait viser les facteurs économiques, politiques et également culturels. En 1972, les femmes savaient ce qu'elles voulaient, se trouvaient donc dans une phase à la fois constructive et offensive; elles ont pris précisément conscience de ce qu'elles souhaitaient sans tarder, qui était "vouloir", "conquérir".

La prise de conscience de Simone de Beauvoir s'est manifestée encore plus nettement les 13 et 14 mai 1972, au moment de sa participation aux *Journées de dénonciation des crimes contre les femmes,* sous l'égide du M.L.F, crimes commis parce qu'elles sont tenues à la maternité. En effet à l'aide de certaines militantes, Simone de Beauvoir organise ces *Journées de dénonciation des crimes contre les femmes* qui se déroulent à la Mutualité. A ce moment, elle avait l'intention de guider une lutte exclusivement féministe et de ne se laisser récupérer par aucun mouvement. Avec cette prise de position elle devient la féministe la plus admirée et la plus détestée.

Alors que son action s'est multipliée considérablement à la fin des années 60, elle ne se considère pas pour autant comme une militante, parce que selon

[457] *Ibidem*, pp. 47-48.

elle, ses rapports avec des femmes de quelques organisations sont seulement personnels et sans aucune adhésion à un parti, comme elle l'admet elle-même :

> "Ce sont des rapports personnels avec des femmes, pas avec des groupes ou des tendances. Je travaille avec elles sur des sujets précis. Par exemple à la rédaction des *Temps Modernes*, où nous écrivons régulièrement une page sur le "sexisme quotidien". Je préside aussi La Ligue du droit des femmes et je soutiens les tentatives en vue de créer des refuges pour les femmes battues. Je ne suis donc pas militante dans le sens strict du terme. Je n'ai pas 30 ans, j'en ai 67, et je suis une intellectuelle dont les armes sont les mots, mais je suis à l'écoute et au service du M.L.F."[458]

Avec cette déclaration, Simone de Beauvoir nous montre qu'avant tout elle reste une intellectuelle qui assume sa responsabilité et son engagement par ses écrits. En lisant les livres de son autobiographie, on constate toute une histoire d'une émancipation intellectuelle jusqu'au moment où elle s'engage par sa plume et ses soutiens dans les domaines socio-politiques. Ses œuvres nous montrent qu'elle a toujours tenté de développer et enrichir ses pensées. Elle ne s'est jamais cantonnée dans une position fixe, mais a toujours procédé avec dynamisme, d'étape en étape, d'évolution en évolution. On peut dire qu'elle a toujours voulu évaluer ses conceptions de la réalité et de la vérité en les confrontant à chaque événement concernant les droits de l'être humain. Autrement dit, dans son autobiographie, Simone de Beauvoir retrace le cheminement de sa vie, de ses pensées, de ses efforts, de ses années d'hésitations; elle nous fait assister à la genèse de son intellectualité, de sa fonction d'écrivain et de son engagement, et enfin à son évolution comme

[458] Alice SCHWARZER, *Simone de BEAUVOIR, aujourd'hui, Six entretiens*, éd. Mercure de France, 1984, pp. 70-71.

militante féministe. On voit qu'en vertu des circonstances, il arrive un moment où elle abandonne ses opinions, ses idées anciennes et même sa façon d'agir pour adopter de nouvelles attitudes; autrement dit elle est une femme d'évolution et de changement.

Dans *Tout Compte Fait*, Simone de Beauvoir explique qu'en effet, théoriquement ses prises de positions sur la condition des femmes n'ont pas changé avec le temps, mais sa position sur le plan tactique et pratique s'est modifiée. C'est donc la raison pour laquelle elle s'est engagée dans des luttes féministes. C'est dire que contrairement à ce qu'elle avait réclamé auparavant, à présent elle ne reste pas seulement sur le plan théorique; sa position s'est nettement radicalisée, elle se déclare alors une féministe. Une déclaration qu'elle n'a jamais revendiquée auparavant. En 1972, Simone de Beauvoir explicite dans un article intitulé "La Femme Révoltée", publié dans *Le Nouvel Observateur*, l'évolution de sa conception du féminisme depuis 1949 , quand elle ne se considérait pas comme féministe:

> "J'entendais par être féministe, se battre sur des revendications proprement féminines indépendamment de la lutte des classes. Aujourd'hui je garde la même définition: j'appelle féministes les femmes ou même les hommes qui se battent pour changer la condition de la femme, bien sûr en liaison avec la lutte des classes, mais cependant en dehors d'elle, sans subordonner totalement ce changement à celui de la société. Et je dirais aujourd'hui que je suis féministe de cette manière-là."[459]

Autrement dit, intéressée par le féminisme, et très préoccupée par l'inégalité des femmes par rapport aux hommes, elle se rend compte qu'elle doit

[459] *Ibidem,* p. 31.

activement et plus radicalement militer pour les femmes. Elle explique que jusqu'en 1971, elle n'avait pas trouvé un travail collectif et intéressant selon ses idées, qui la pousse à s'impliquer plus radicalement et plus directement dans la lutte des femmes. Elle explique ainsi:

> "C'est seulement depuis 1971 ou 1972 que je rencontrais de jeunes féministes qui m'ont contactée à propos des problèmes de l'avortement, avec qui j'ai commencé à travailler, tout à fait en sympathie, parce qu'elles étaient féministes pas pour prendre la place des hommes, mais pour changer le monde tel qu'il est fait par des hommes. Et cela est une chose beaucoup plus intéressante à mes yeux."[460]

> "J'ai rencontré, en personne ou à travers leurs écrits, un grand nombre de féministes qui ont les mêmes positions que moi et c'est pour cela que, comme je l'ai raconté, j'ai pu participer à certaines de leurs actions et me lier à leur mouvement. J'ai bien l'intention de poursuivre dans cette voie."[461]

Cette citation témoigne bien du choix de Simone de Beauvoir d'être devenue une femme féministe en parole et en pratique.

La prise de position de Simone de Beauvoir se radicalise de plus en plus et elle va jusqu'à affirmer que c'est très important et primordial pour les femmes, tant opprimées depuis toujours, de se méfier des hommes, et de ne pas permettre qu'ils manipulent ou modifient les activités des femmes dans leurs parcours pour atteindre la liberté et l'égalité. Alors d'après elle, les femmes, pour avoir un

[460] Entretien avec Simone de Beauvoir, propos recueillis par Pierre VIANSSON-PONTE, *Le Monde*, 10 et 11 janvier 1978, dans Les Ecrits de Simone de Beauvoir, *op. cit.*, p. 587.
[461] *Tout Compte Fait, op. cit.*, Coll. Soleil, p. 508.

monde meilleur, doivent lutter avant tout contre les hommes, et non pas avec les hommes.

> "Elle [Simone de Beauvoir] a pris conscience qu'arrivée à un certain point, la lutte des femmes pour leur autonomie et leur indépendance ne pouvait pas se faire *avec* les hommes mais *contre* les hommes, dans "l'union" de toutes les femmes contre tous les hommes."[462]

Et c'est ainsi qu'elle-même décide de s'engager plus avant et de lutter concrètement sur le terrain.

En vérité, dans *Le Deuxième Sexe*, elle avait écrit qu'elle faisait confiance à l'avenir et attendait du socialisme la justice et l'égalité pour les femmes. Mais au fil du temps, elle s'est rendu compte que l'égalité des sexes et l'émancipation de la femme n'avait pas été réalisée dans aucun parti, ni dans le parti socialiste, ni dans le parti communiste ni même dans les mouvements gauchistes d'avant-garde. D'ailleurs dans les pays étrangers, même dans les pays dits socialistes, les femmes sont encore opprimées, maltraitées et inférieures aux hommes et la condition des Françaises subit la régression, au lieu d'être tant soit peu améliorée. Après avoir écouté beaucoup de féministes ou lu leurs écrits, elle voit qu'elles ont aussi les même opinions et les mêmes positions qu'elle. Alors plus soucieuse et consciente que jamais, elle soutient les luttes des femmes qu'elle juge équilibrées et correctes. En 1972, elle est persuadée qu'il faut lutter pour obtenir immédiatement l'égalité.

Et puisque, avant tout, elle a gardé ses convictions de gauche et croit au droit de la liberté de chaque être humain en dehors de son sexe, alors elle admet

[462] Georgette ROBERT, Simone de Beauvoir et le féminisme, dans *Magazinz Littéraire*, n°. 145, février 1979, p. 22.

toujours la lutte des classes et elle revendique aussi l'égalité des classes. En plus, selon elle, étant donné que les femmes font partie des classes, leur révolte concerne la lutte des classes, tandis que celle-ci ne prend pas en charge la lutte des femmes.

> "Une féministe, qu'elle se dise de gauche ou non, est de gauche par définition. Elle lutte pour l'égalité totale, pour le droit d'être aussi important, aussi valable qu'un homme. C'est pour cela que l'exigence de l'égalité des classes est impliquée dans sa révolte pour l'égalité des sexes. (…) Ainsi la lutte des sexes englobe la lutte des classes, mais la lutte des classes n'englobe pas la lutte des sexes."[463]

Puisque le changement du système n'était pas capable, selon elle, de modifier la façon de penser et les mentalités des hommes, donc il ne fallait plus lier le sort de la femme au combat des classes. Car en plus, de toute façon, même avec le changement du système, les hommes gardent leurs prétentions et leurs préjugés. Le résultat est qu'ils oppriment toujours les femmes.

> "Maintenant, j'entends par féminisme le fait de se battre pour des revendications proprement féminines, parallèlement à la lutte des classes et je me déclare féministe. Non, nous n'avons pas gagné la partie: en fait depuis 1950 nous n'avons quasi rien gagné. La révolution sociale ne suffira pas à résoudre nos problèmes. Ces problèmes concernent un peu plus de la moitié de l'humanité: je les tiens à présent pour essentiels. Et je m'étonne que l'exploitation de la femme soit si facilement acceptée. (…) Un jour peut-être la postérité se demandera avec la même stupeur comment des

> démocraties bourgeoises ou populaires ont maintenu sans scrupule une radicale inégalité entre les deux sexes. Par moments, bien que j'en voie clairement les raisons, j'en suis moi-même ébahie. Bref, je pensais autrefois que la lutte des classes devait passer avant la lutte des sexes. J'estime maintenant qu'il faut mener les deux ensemble."[464]

Ce passage montre que désormais, elle n'envisageait pas la lutte des classes et la lutte féministe sous le même angle. Autrement dit, d'après elle, il fallait séparer la lutte des classes de la lutte féministe.

> "Pour moi le féminisme représente une de ces luttes qui se situent en dehors de la lutte des classes, quoique liée avec elles d'une certaine manière."[465]

C'est la raison pour laquelle elle exige d'utiliser une double stratégie: mener une action légale et une action illégale et en même temps le faire en dehors de tous les partis politiques. Ainsi le militantisme prend la première place chez Simone de Beauvoir. Même si elle n'a pas nié la lutte des classes, on constate que la lutte des sexes devient sa priorité. Les différents entretiens qu'elle a accordés aux journaux, ou même aux télévisions étrangères, concernaient en priorité la cause des femmes. Et cette femme, dont la vie a toujours été extraordinaire, retrouve les revendications d'une femme ordinaire pour défendre la femme opprimée.

En juin 1972, Simone de Beauvoir devient la présidente de l'association Choisir, qu'elle avait fondée avec Gisèle HALIMI, Delphine SEYRIG, Christine

---

[463] Le Deuxième Sexe vingt-cinq ans après, dans *Les Ecrits de Simone de Beauvoir, op. cit.,* p. 552.
[464] *Tout Compte Fait, op. cit.*, pp. 504-505.
[465] Simone de BEAUVOIR, L'Arc n°. 61, p. 7.

ROCHEFORT et Jean ROSTAND de l'Académie française. Parmi les adhérents, les professeurs François JACOB et Jacques MONOD avaient été couronnés par les prix Nobel de médecine et physiologie. Les objectifs de l'association étaient premièrement de rendre la contraception libre, gratuite et totale; deuxièmement d'obtenir la suppression de tous les textes répressifs concernant l'avortement, et troisièmement, d'aider et défendre gratuitement toute personne accusée d'avortement ou de complicité.

Le 15 juin 1972 a eu lieu un meeting qui a réussi à réunir deux mille personnes à la Maison de la Culture de Grenoble. Simone de Beauvoir et Gisèle HALIMI y annoncent que l'association Choisir mettait au point une proposition de loi concernant l'avortement libre et prenait à sa charge tous les procès d'avortement; elle en publierait les débats malgré la loi qui l'interdisait. Car selon Simone de Beauvoir légaliser l'avortement était le meilleur moyen d'épargner d'inutiles souffrances, l'immense peur, l'humiliation, parfois la mutilation ou la mort. Cette proposition de loi fut défendue par Michel ROCARD devant l'Assemblée nationale.

Elle est aussi d'avis qu'il faut chercher par l'action à créer un monde dans lequel les inégalités seront supprimées. C'est ainsi qu'on peut constater que son féminisme repose sur sa morale. Car pour elle c'est seulement la liberté qui est essentielle et tout le reste n'est qu'un accessoire. Pour sortir de l'oppression et pour que les femmes soient en prise sur le monde, elles doivent agir, travailler et entrer activement dans la vie pratique. Car c'est de cette façon qu'elles peuvent posséder, comme les hommes, cette liberté qui leur est déniée.

D'un autre côté, on aperçoit que Simone de Beauvoir ne milite pas seulement pour les droits de la femme, parce qu'elle a défendu ailleurs les droits de l'individu. Même dans la lutte féministe elle implique les deux sexes. D'après

elle, pour libérer les femmes de l'oppression culturelle, il est indispensable que les hommes se libèrent du poids des préjugés dont ils sont à la fois les auteurs et les bénéficiaires. Car la virilité aussi, dit-elle, avec toutes ses conséquences sociales est également un fait de culture. Et l'homme aussi, comme la femme, a été fabriqué artificiellement de siècle en siècle, alors pour avoir une vraie liberté individuelle et une société sans oppression, il faut réinventer les femmes et les hommes, puisque seul un changement radical concernant les deux sexes aura le pouvoir de donner la justice et la paix à tout le monde et sera capable de transformer la qualité de la vie, pour l'humanité.

En novembre 1972, a eu lieu le procès de Bobigny où une jeune femme de dix sept ans a comparu devant le tribunal pour avoir avorté. La procédure de l'anonymat a été imposée ainsi que le huis-clos; l'association Choisir publie complètement les débats. Et Simone de Beauvoir accuse avec véhémence, dans une préface, le Code de faire des femmes les plus déshéritées, les victimes de l'oppression et de la répression et exprime sur ce sujet les contradictions qui existent dans le droit.

En 1973, alors qu'elle est jugée trop réformiste, elle démissionne de l'Association *Choisir*. Elle insiste davantage sur les combats qu'elle a menés à l'écart des partis, le combat féministe étant un de ceux-là :

> "J'ai voté une fois communiste. Ensuite, je me suis engagée à fond dans un certain nombre de campagnes politiques précises : contre les guerres coloniales, la guerre d'Indochine, la guerre d'Algérie (qui ne fut jamais officiellement appelée de ce nom). Mais ce genre de lutte, précisément, ne pouvait pas s'exprimer par le bulletin de vote, car sur ces points décisifs nous étions tous trahis par les partis. Prenez l'Algérie - on était trahis

> par les socialistes aussi bien que par les communistes. Nous devions lutter contre la guerre d'Algérie de l'extérieur, dans la marginalité, dans la clandestinité. Et c'est ainsi, de l'extérieur, que doivent lutter les femmes si elles veulent vraiment, fondamentalement, changer les choses."[466]

Pour améliorer la condition des femmes, Simone de Beauvoir ne croyait pas à la voie institutionnelle et parlementaire. Selon Gisèle HALIMI, ce refus de penser les lois a nui à Simone de Beauvoir. L'association *Choisir* a été créée après le Manifeste des 343 par Gisèle HALIMI, et Simone de Beauvoir avait accepté d'être membre co-fondateur[467] et Présidente de cette association. En la créant, Gisèle HALIMI avait en tête de faire aboutir un certain nombre de revendications : la suppression de la loi de 1920 qui interdisait toute information sur la contraception et l'avortement; la libéralisation de la contraception et l'avortement libre; et l'éducation sexuelle des femmes. Grâce au soutien de cette Association et à la plaidoirie de Gisèle HALIMI, la loi de 1920 fut effectivement révisée et en 1975, la loi Veil autorisa les I.V.G.(interruption volontaire de grossesse) pour cinq ans. L'association *Choisir* contribua à la bonne application de la loi. Toutefois des divergences surgirent entre Gisèle HALIMI et Simone de Beauvoir, HALIMI reprochant à Simone de Beauvoir d'avoir une méconnaissance des milieux populaires :

> "Elle était trop théorique. Ce qui lui a manqué, c'est cette jonction, cette osmose entre vie et réflexion, une vie, une expérience personnelle et une étude. Je me demande parfois si pour théoriser en étant en prise directe avec une action dans le présent et le futur, on n'a pas besoin soi-même d'être un peu projeté dans l'action. Les

[466] *Simone de BEAUVOIR, aujourd'hui, op. cit.* p. 107.
[467] Avec Gisel HALIMI, Christiane ROCHEFORT et Jean ROSTAND.

> universitaires se fichent du monde qui passe - je ne dis pas cela pour vous."[468]

Mais en réalité aux yeux d'HALIMI, Simone de Beauvoir "était bien "une universitaire", qui n'avait aucune expérience, qui n'avait vécu aucune oppression dans sa vie"[469], tandis qu'elle-même était "issue d'un milieu populaire, pauvre, opprimé, traditionnel, et[elle avait] décidé de ne pas supporter [sa] situation."[470] Finalement après le procès de Bobigny, certaines militantes et Simone de Beauvoir se démarquent de Gisèle HALIMI et lui montrent même de l'hostilité pour son utilisation d'un certain nombre d'arguments :

> "A les en croire, l'avocate trahissait la cause de toutes les femmes en insistant sur la condition sociale des inculpées. Les bourgeoises affirmaient-elles, sont aussi des opprimées; le problème de l'avortement qui leur est souvent posé de façon tout aussi dramatique, ne saurait donc être réduit à un problème de classe."[471]

Simone de Beauvoir crée alors la Ligue du Droit des femmes pour laquelle elle rédige avec ses amies des propositions de textes de loi, assimilant le sexisme au racisme, avec l'intention de combattre contre toute discrimination sexiste. Elle accepte, la même année de consacrer un numéro entier des *Temps Modernes* aux femmes, écrit par des militantes féministes. Ainsi elle a pu leur offrir une tribune d'où leur voix seraient enfin entendues.

A la suite de ses luttes pour la dignité de la femme et afin de dénoncer l'exploitation de l'image de la femme dans les affiches, les articles, les publicités

---

[468] Catherine RODGERS, *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir, un héritage admiré et contesté*, éd. L'Harmattan, Coll. «Bibliothèque du féminisme», 1998, p. 153.
[469] *Ibidem*, p. 152.
[470] *Ibidem*, p. 152.
[471] *Le Néo-Féminisme de Simone de Beauvoir, op. cit.*,pp. 56-57.

et les programmes télévisés ou de radio, elle ouvre une nouvelle rubrique mensuelle aux *Temps Modernes*, intitulée "Le Sexisme ordinaire", où s'exprime l'humour caustique des militantes, afin d'attirer l'attention de l'opinion publique sur les insultes que les hommes ne cessent de déverser sur les femmes et aussi de s'élever contre toute discrimination exprimée dans les écrits, les dessins, les affiches, les gestes et surtout les paroles publiques. Autrement dit, elle avait l'attention d'obtenir à l'aide de cette tribune que les injures sexistes soient considérées comme un délit au même titre que les injures raciales. Car contrairement aux injures raciales qui pouvaient être poursuivies devant les tribunaux, si publiquement un homme insulte une femme, il ne courait aucun risque, car la notion d'insulte sexiste n'existait pas.

Elle prépare pour les *Temps Modernes* un dossier sous le titre "Les Femmes s'entêtent". Elle rédige le texte de présentation où elle explique le problème du langage. Car la question du langage divisait les féministes en deux groupes. Selon certaines des féministes, la logique et le langage, même forgés par les hommes au cours des siècles, sont des instruments universellement valables. Tandis que les autres, étant donné que le langage représente l'une des formes de leur oppression et de leur répression, ont décidé d'inventer une écriture qui reflète la spécificité féminine. Le point de vue de Simone de Beauvoir est très proche de celles qui voient dans le langage un moyen de communication, un instrument universel. Donc en acceptant cette idée, elle avertit du danger d'un ghetto féminin du langage qui amène à une autre sorte d'isolement dans la société.

Le vingt-cinquième anniversaire de la parution du *Deuxième Sexe*, en 1974, sera l'occasion d'émissions de télévision, de colloques et d'articles en France ainsi qu'à l'étranger. Cet essai, humilié à sa parution, était devenu plus que jamais d'actualité. Il était manifeste qu'il correspondait maintenant à une

sorte de prise de conscience générale. Et en acceptant l'invitation de Jean-Louis SERVAN-SCHREIBER, Simone de Beauvoir paraît pour la première fois à la télévision.

L'audiovisuel prend alors, lui aussi, une place considérable dans la vie de Simone de Beauvoir comme une autre technique d'expression que l'écriture. Elle travaille pendant quelques années, avec la cinéaste Josée DAYAN et l'éditrice Françoise VERNY, à la conception et à la réalisation d'un film inspiré des idées fortes du *Deuxième Sexe*. Ce film décrivait la condition des femmes dans les différentes régions du monde. A titre d'exemple, il dénonçait les arbitraires comme la traite des blanches, les femmes brûlées vivantes par leur mari en Inde. Ce film, comme un véritable réquisitoire féministe, tenait à montrer au moins que les femmes n'ont pas encore obtenu le minimum de dignité, d'indépendance et de liberté qu'est en droit d'exiger tout être humain. Ce réquisitoire confirme aussi que, si la condition du "deuxième sexe" est moins dramatique dans quelques pays, elle reste scandaleuse et loin de la pensée humaniste pour trop de pays. L'action d'Yvette ROUDY, Ministre déléguée des droits de la femme auprès du Premier Ministre dans les gouvernements socialistes de Pierre Mauroy et de Laurent Fabius (22 mai 1981 - 19 mars 1986) fascine Simone de Beauvoir, alors elle lui fait des compliments:

> "Bravo Yvette Roudy. (…) Elle se bat contre le sexisme des manuels scolaires et de certaines petites annonces. C'est bien."[472]

Simone de Beauvoir commence à travailler avec Yvette ROUDY et ses collaboratrices à l'élaboration de nouveaux textes de loi contre l'inégalité des sexes, pour la parité des hommes et des femmes; elle espérait ainsi apporter une

[472] *Le Journal du Dimanche*, 22 Avril 1984, P. 7.

plus grande justice à l'égard des femmes pendant qu'il était temps, avant qu'un régime plus hostile aux femmes n'arrive au pouvoir; effectivement, six lois nouvelles furent votées grâce à l'action d'Yvette ROUDY. Le but de Simone de Beauvoir est d'obtenir le plus vite possible le plus de changement possible pour modifier la condition et le statut des femmes. C'est bien la première fois en effet qu'elle collaborait de près ou de loin, à un gouvernement, et ceci pour une seule et unique cause, celle des femmes.

Yvette ROUDY a écrit ainsi sur Simone de Beauvoir dans *A cause d'elle:*

> "S'il n'y avait eu l'analyse théorique, historique, très complète, très solide et demeurée vraie de Simone de Beauvoir, les effets des luttes des mouvements féministes nées autour de 1968 n'auraient pas été aussi puissants.
>
> Je ne crois pas qu'un mouvement quelconque puisse prospérer s'il ne s'appuie sur une analyse sérieuse, cohérente de la situation, et c'est l'armature fournie par Simone de Beauvoir qui nous permet aujourd'hui encore de travailler et d'avancer. Si je n'avais pas lu *Le Deuxième sexe* et d'autres textes de Simone de Beauvoir je n'aurais pas l'assurance qui est la mienne pour continuer la tâche que je suis en train d'accomplir."[473]

V. 4. 3. L'intellectuelle féministe, radicale et égalitariste

On sait qu'à partir des années 70, Simone de Beauvoir est une très importante féministe française. Même sans jamais lire *Le Deuxième Sexe*, les

[473] Yvette ROUDY, *A cause d'elle*, Cité par Claude FRANCIS et Fernande GONTIER *dans Les Ecrits de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p.381.

féministes savent les théories de cette intellectuelle féministe et très connue. Dans les années 70, on se rend compte de l'existence des deux courants féministes, l'un différentialiste et l'autre égalitariste. Ils se déterminent par les divergences qu'ils avaient sur certains aspects de la condition de la femme et sur leur façon de mener les combats pour l'améliorer. Leurs divergences reposaient sur la spécificité féminine, la maternité et la famille, le rôle de la voie politique dans l'amélioration du statut de la femme et de la condition féminine et la sexualité comme attitude politique.

Déjà, dans *Tout Compte Fait*, Simone de Beauvoir a proclamé qu'elle était entièrement contre une littérature qui prétende à une vocation spécifique pour les femmes. Car, selon elle, ce genre de littérature prétend "démystifier le féminisme", mais le résultat est de mystifier les femmes. Les femmes se mettent alors, comme toujours, dans un ghetto, ce qui est à l'opposé de l'intention et du but de toutes les féministes. Car émanciper la femme ne veut pas dire l'affirmer comme femme, mais comme être humain. C'est la raison pour laquelle, elle s'oppose à ceux qui croient et exigent des qualités "féminines".

> "Je ne crois pas qu'il y ait des qualités, des valeurs, des modes de vie spécifiquement féminins: ce serait admettre l'existence d'une nature féminine c'est-à-dire adhérer à un mythe inventé par les hommes pour enfermer les femmes dans leur condition d'opprimées. Il ne s'agit pas pour les femmes de s'affirmer comme femme, mais de devenir des êtres humains à part entière. Refuser les "modèles masculins" est un non-sens. Le fait est que la culture, la science, les arts, les techniques ont été créées par les hommes puisque c'était eux qui représentaient l'universalité. (…) les femmes ont à s'emparer des instruments forgés par les hommes et à s'en servir dans leur propre intérêt. Ce qui est vrai c'est que la civilisation établie par les mâles tout en visant l'universalité

> reflète leur masochisme; leur vocabulaire même en est marqué. Dans les richesses que nous leur reprenons, nous devons distinguer, avec beaucoup de vigilance, ce qui a un caractère universel, et ce qui porte la marque de leur masculinité. Les mots *noir*, *blanc* nous conviennent aussi bien qu'à eux: non le mot *viril*. Je pense qu'on peut étudier les mathématiques, la chimie en toute sécurité; la biologie est plus suspecte et davantage encore la psychologie, la psychanalyse. Une révision du savoir me semble de notre point de vue nécessaire, non sa répudiation."[474]

C'est la raison pour laquelle Simone de Beauvoir exige que la femme lutte en tant qu'être humain et non en tant que femme. Parce que le but de sa lutte est qu'on la traite comme un être humain et le motif est l'inégalité des deux sexes due à la culture et l'éducation. Cette prise de position est la raison pour laquelle Simone de Beauvoir a soutenu les féministes qui défendaient cette même idée. En refusant les idées et la prise de position des différentialistes, elle n'admet pas les théories soutenant l'existence de valeurs spécifiquement féminines, qui mènent à une dénégation systématique des modèles masculins. Alors, elle affirme sa position comme féministe radicale et égalitariste. Christine DELPHY, décrite par Simone de Beauvoir comme "la théoricienne féministe française la plus intéressante", est l'une de ces féministes anti-essentialiste et anti-différentialiste qui a fait connaissance avec Simone de Beauvoir lors de la manifestation à la Mutualité appelée "Journées de dénonciation des crimes contre les femmes", en 1972. Elle était chercheuse au CNRS et deviendra rédactrice en chef de la revue *Nouvelle Questions Féministes* qu'elle co-fondera ultérieurement avec Simone de Beauvoir en 1977. Cette revue, d'un féminisme radical et matérialiste, base ses analyses sur une observation des rapports socio-économiques de domination. Ce qui signifie que les problèmes y sont toujours

[474] *Tout Compte Fait, op. cit.*, p. 508.

d'ordre politique ou/et sociologique, mais jamais biologique, psychanalytique ou psychologique.

> "L'idée de base des *Questions Féministes* est que les hommes et les femmes ne sont pas des catégories naturelles - on ne naît ni homme ni femme - comme l'idéologie patriarcale aimerait le faire croire, mais qu'ils constituent des classes sociales."[475]

En rejetant toute détermination automatique concernant les deux sexes, Christine DELPHY radicalise la position de Simone de Beauvoir et elle va plus loin, en soutenant que le fameux handicap des femmes, notamment le handicap physique, est lui aussi une construction sociale.

> "La thèse que je soutiens est totalement inversée: ce n'est pas que les femmes aient un handicap naturel qu'elles peuvent surmonter. Les femmes n'ont aucun handicap naturel, mais la société a construit un handicap qui s'est inscrit jusque dans les corps. Il y a un renversement de perspective."[476]

Pourtant, Christine DELPHY a critiqué Simone de Beauvoir parce que celle-ci avec sa phrase fameuse : "On ne naît pas femme, on le devient", n'a pas vraiment selon elle aidé les femmes, en ne mettant pas les hommes en cause. Autrement dit, elle a considéré l'universel comme masculin. Ce reproche fait à Simone de Beauvoir n'est guère fondé, mais il a été assez couramment fait à Simone de Beauvoir. Christine DELPHY explique ainsi son point de vue :

---

[475] *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir, un héritage admiré et contesté, op. cit.*, p. 96.
[476] *Ibidem*, p. 107.

> "Pour elle [Simone de Beauvoir] les hommes étaient ce qu'ils étaient: ils étaient normaux, ils figuraient la norme. Et la femme était un homme diminué, pas au sens de saint Augustin, c'est-à-dire qu'elle aurait été diminuée par la nature. Pour Beauvoir, elle était diminuée par la culture. Mais là, il y a ambiguïté: elle dit que la femme est diminuée par la culture, le regard de l'autre, la constitution en Autre - et ceci est un point de vue radical - mais elle trouve aussi que les femmes ont une espèce d'aptitude naturelle à être transformées en Autres. Ce syncrétisme est dommageable sur le plan théorique. Elle ne pose jamais la question de savoir pourquoi ce sont les hommes qui ont transformé les femmes en Autres."[477]

Elisabeth BADINTER est une des féministes très proches des analyses de Simone de Beauvoir, et comme elle, son féminisme humaniste s'est fondé sur la ressemblance et l'égalité entre les sexes. Elle accorde aussi, dans ses analyses, plus d'importance aux facteurs socioculturels et idéologiques qu'aux données biologiques. Pourtant, même si elle privilégie une perspective culturaliste, elle admet aussi que la biologie puisse jouer un rôle. Car selon elle, les êtres humains sont tous des êtres androgynes. Et le patriarcat était la cause de la dégradation en hiérarchie du modèle de complémentarité qui avait prévalu dans les relations des sexes au cours de la préhistoire. C'est un cas inacceptable et il doit être remplacé par le modèle de ressemblance et d'égalité entre les sexes. Car comme elle dit, "l'Un est l'Autre". Cela signifie qu'elle ne redéfinit pas directement les notions de féminité et de masculinité, cependant elle réorganise leur répartition au sein de chaque individu. Même si elle est beaucoup influencée par Simone de Beauvoir, pourtant elle n'en est pas un défenseur inconditionnel. C'est dire que même si elle revendique le culturalisme de Simone de Beauvoir, elle n'a pas trouvé chez celle-ci des préoccupations identiques aux siennes.

[477] *Ibidem*, p. 108.

> "Contrairement à Simone de Beauvoir, qui pense que féminin et masculin sont strictement d'origine culturelle, je pense que féminin et masculin sont deux composantes qui appartiennent aux deux sexes de l'humanité. Et que ce n'est pas vrai que tendresse, passivité, même masochisme, qui sont de l'ordre du féminin, soient strictement de l'ordre de l'imposé, et qu'on pourrait s'en passer. Il est évident que quand un bébé naît, qu'il soit mâle ou femelle, et qu'il est dans les bras d'une femme ou d'un homme, il appelle des sentiments et des comportements dit féminins. Et qu'il faut mobiliser tout ce que l'on a de féminin en soi pour s'occuper d'un bébé, qui donc, dès l'origine, est bercé dans du féminin. A la différence de Beauvoir, je pense qu'il n'y a pas d'être humain, mâle ou femelle, qui puisse faire l'économie du dualisme masculin/féminin. On ne peut pas se développer comme être humain sans se former dans le féminin de sa mère ou de son père, dans la virilité de sa mère ou de son père."[478]

Sur la question de la spécificité féminine, Elisabeth BADINTER comme Simone de Beauvoir croit que même s'il y a du féminin, des comportements féminins, ils n'appartiennent pas seulement et exclusivement à la femme ni d'ailleurs la masculinité aux hommes.

> "Le féminin appartient aux deux sexes, et le masculin appartient aux deux sexes. Donc quand on me dit "valeurs féminines", ou "écriture féminine", je n'y crois pas du tout, mais s'il y avait une écriture féminine, il y aurait des tas d'hommes capables d'écrire avec une

[478] *Ibidem*, pp. 59-60

> écriture féminine, parce que le féminin n'appartient pas aux femmes exclusivement. Loin de là. C'est une des composantes de l'humain."[479]

Alors, pour BADINTER comme pour Simone de Beauvoir, la voie de la libération des femmes repose sur l'égalité qui ne peut se faire que dans le cadre de la ressemblance des sexes; cela était d'ailleurs un point de débat entre ces deux féministes et les féministes différentialistes qui croient qu'on naît femme; dans ce cas, pour mener à bien une réflexion féministe, il faut strictement partir du corps, de la femme, de la différence biologique des sexes. Tandis que, selon BADINTER, le concept d'humanité est beaucoup plus important que la différence qui existe entre les sexes. Et elle affirme "Puisque nous sommes tous des humains; nous sommes beaucoup plus ressemblants que différents."[480] Et encore :

> "La ressemblance fait que nos deux composantes, masculin/féminin, se répandent dans chacun d'entre nous, hommes et femmes. Et ce n'est pas du tout une perte de notre féminité. C'est aussi l'acceptation de la féminité des hommes. Donc je pense que la ressemblance est un concept de paix. Alors que la différence, c'est un concept de guerre."[481]

En somme, on constate que les partisanes de l'égalité et de la ressemblance, y compris Simone de Beauvoir, contredisent les principes des différentialistes qui défendent une vocation féminine spécifique.

Une autre différence qui existe entre ces deux tendances féministes est celle de la maternité. Pour Simone de Beauvoir, la maternité était avant tout,

[479] *Ibidem*, p. 69.
[480] *Ibidem*, p. 70.
[481] *Ibidem*, p. 70.

toujours, comme une sorte de piège, et représentait une aliénation pour la femme. Cette position extrême l'a menée jusqu'à remettre en question la notion même de la famille que, d'après elle, il fallait changer; il fallait même songer à supprimer la structure traditionnelle de la famille. Dans un article intitulé "Réponse à quelques femmes et un homme", publié dans *Le Nouvel Observateur*, elle explique les raisons qui l'ont forcée de penser et réclamer ainsi, sur le mariage et la maternité.

> "Les parents font entrer les enfants dans leurs jeux sado-masochistes, projetant sur eux leurs fantasmes, leurs obsessions, leurs névroses. C'est une situation éminemment malsaine; sans parler des enfants martyrs, le monde des enfants névrosés que produit notre société est impressionnant. D'autre part, c'est par l'intermédiaire de la famille que le monde patriarcal exploite la femme, lui extorquant chaque année des milliards d'heures de "travail invisible"."[482]

Ayant cette opinion, elle est d'avis que l'émancipation de la femme n'est pas possible tant qu'elle n'est pas libérée des enfants dans le cadre de la famille. Cette prise de position lui attira beaucoup de reproches de la part des moins radicales; parmi les femmes interrogées par Catherine RODGERS, seule Gisèle HALIMI, en prenant sa propre vie comme exemple, accepte les raisonnements de Simone de Beauvoir et admet cette position, et elle affirme que, de toute façon, la maternité limite l'épanouissement de la femme dans plusieurs domaines essentiels.

> "j'ai tout de même toujours pensé, et je continue de penser, qu'une maternité, même choisie, n'est pas un

[482] *Le Nouvel Observateur*, 6 mars 1972, dans *Les Ecrits de Simone de Beauvoir* de Claude FRANCIS et Fernande GONTIER, *op. cit.*, p. 499.

> piège, mais qu'elle limite terriblement l'avenir d'une femme, alors qu'elle ne limite pas l'avenir d'un homme. (…) J'aurais dû, pour faire ce que j'ai fait, ne jamais avoir d'enfant. J'aurais agi avec plus de liberté, de plénitude. La maternité mutile l'avenir d'une femme, pas d'un homme, étant donné la ségrégation des rôles. (…) Cela limite la curiosité intellectuelle, l'envie de découvrir, l'envie d'assumer des responsabilités."[483]

Mais BADINTER s'éloigne de Simone de Beauvoir sur ce sujet, sans toutefois, démentir tout à fait les raisons pour lesquelles Simone de Beauvoir a réagi ainsi. Car à l'époque de Simone de Beauvoir, les femmes ne pouvaient pas maîtriser leur fécondité; impossible alors de concilier la maternité et l'émancipation. Elisabeth BADINTER admet que dans le contexte des maternités choisies et de la législation de l'avortement, les femmes veulent et peuvent être à la fois mère et participer à la vie publique; à la condition qu'un partage des tâches ménagères soit effectué. En plus elle croit que la raison pour laquelle Simone de Beauvoir n'accepte pas la reproduction, est le fait qu'elle la voyait seulement comme une aliénation pour la femme. Une opinion qui est différente de celle d'Elisabeth BADINTER, comme elle l'affirme elle-même:

> "Je ne crois pas que la reproduction ait été aussi aliénante qu'elle le pensait, ni que ce soit la charge des enfants qui soit le plus aliénant pour les femmes. Je crois que c'est la dépendance vitale économique à l'égard des hommes. (…) C'est bien la libération économique qui rend possible l'égalité des sexes."[484]

[483] *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir, un héritage admiré et contesté*, *op. cit.*, pp. 158-159.
[484] *Ibidem*, pp. 61-62.

En vérité, sur cette question de la maternité aucune féministe ne s'est montrée aussi audacieuse et radicale que Simone de Beauvoir, ni d'ailleurs n'a prôné la nécessité de supprimer la famille pour atteindre la liberté, l'égalité et l'émancipation. Mais l'importance est que, quoi qu'il en soit, son radicalisme sur la question de la maternité a fait ouvrir, au moins, les yeux et a obligé la société à prendre en compte les évolutions de la maternité et sa place dans la vie publique.

Catherine RODGERS, pour sa part, comme une féministe qui a bien étudié les idées des différentialistes ainsi que des égalitaristes, avoue qu'elle errait entre ces deux courants, allant de l'un à l'autre. Etre mère l'a fait pencher vers les féministes différentialistes. Mais toutefois elle refuse d'accepter que le biologique soit une simple donnée de la nature, car selon elle, on l'a toujours interprété socialement aussi.

> "Il me semble que les positions théoriques de chacune sont moins clivées que dans les années 70, que d'un côté les "différentialistes" ont appris à se méfier d'une trop grande insistance sur la différence des femmes, à manier avec plus de circonspection le concept d'écriture féminine, et que de l'autre côté, celles qui revendiquaient d'abord l'égalité incorporent de plus en plus le besoin de prendre en compte les différences biologiques entre hommes et femmes."[485]

Egalement, Michelle PERROT cherche à dépasser ce clivage entre féminisme de la différence et féminisme radical:

> "Ces deux perspectives représentent les deux pôles du débat "égalité contre différence", qui porte sur les causes

[485] *Ibidem*, p. 83.

> et les caractéristiques de la mobilisation féministe. N'étant pas limitée à l'étiologie du féminisme, chacune de ces conceptions implique une compréhension spécifique de la nature du féminisme lui-même. Pour les égalitaristes, le féminisme tend à déstructurer la différence sexuelle et il est lié génétiquement à sa force d'oppression; pour les défenseurs de la différence, le féminisme tend à la revaloriser et il est provoqué par la négation d'identité dont souffrent les femmes. Prise isolément, chacune de ces lectures mutile la complexité des expériences féministes contemporaines. En outre, l'opposition entre égalité et différence est spécieuse. Comme Joan Scotte [Historienne américaine] l'a montré, l'antonyme de l'égalité est l'inégalité, non la différence; celui de la différence est l'identité, non l'égalité. Les féministes ont de tout temps revendiqué aussi bien des droits égaux que des droits spéciaux, au nom soit de leur identité avec les hommes, soit de leur différence avec ceux-ci."[486]

On doit mentionner que, même s'il y a des divergences très primordiales entre les deux courants féministes et surtout entre les différentialistes et Simone de Beauvoir, cependant cela ne doit pas empêcher une analyse ou une critique en toute sérénité. D'ailleurs Simone de Beauvoir, personnellement, n'a jamais reculé devant l'aveu d'une erreur. Car comme l'a bien exprimé la directrice de la publication des *Cahiers du Grif*, Françoise COLLIN :

> "Nous avons pourtant à comprendre que des différences ou des oppositions de conception peuvent se développer sans qu'elles impliquent une mise à mort de la personne. (…) Nous devons apprendre à critiquer, c'est-à-dire à juger sans que cette critique avoisine le meurtre. Nous

[486] Yasmine ERGAS, Le Sujet femme, Le féminisme des années 1960-1980, dans *Histoire des femmes au*

> devons nous livrer à des joutes symboliques qui ne blessent pas nos existences vulnérables, et les mener de telle sorte."[487]

Mais quoi qu'il en soit, la vérité est que les diverses tendances féministes reprennent des analyses et des critiques de Simone de Beauvoir ou les contestent, et ainsi se situent par rapport à ses idées. Elle reste l'emblème et l'avant-garde du féminisme et son livre, *Le Deuxième Sexe*, est la clé du féminisme. Et la réalité c'est qu'en tout cas, Simone de Beauvoir a toujours cherché à communiquer et à aider les autres à travers la littérature. Le nombre de lettres qu'elle reçut après la parution du *Deuxième Sexe* est témoin de son influence et de son efficacité au moins pour frapper les esprits, et aussi de son importance comme un déclencheur de l'action. A travers les luttes féministes, Simone de Beauvoir a pu trouver un autre moyen d'exprimer ses convictions, ses opinions et son engagement.

V. 4. 4. Le message de Simone de Beauvoir et le néo-feminisme

La culture et l'expérience composent la personnalité d'un individu-humain. Et pour donner une vaste culture aux possibilités de chaque être humain, il faut que celui-ci ait l'esprit libre et qu'il ne vive pas isolément, ce qui n'était pas le cas des femmes à l'époque de Simone de Beauvoir. Car alors que la femme est toujours enfermée au même endroit et toujours mise à l'écart dans les limites de la maison, son esprit est étouffé. Alors que pour mieux comprendre son entourage, la société et enfin le monde, et aussi pour se former, chaque

XXème siècle, pp. 507-508.

[487] Françoise COLLIN, Un héritage sans testament, dans *Cahiers du Grif*, n°. 34, 1986, p. 89.

individu doit se cultiver et être toujours au courant de l'actualité. Pour atteindre ce but, Simone de Beauvoir a toujours soutenu qu'il faut vivre dans le monde et non coupé du monde; et pour que la femme puisse arriver au même niveau que l'homme, il ne lui suffit pas seulement d'être consciente de ses problèmes et d'en parler avec mécontentement, il faut qu'elle réagisse hardiment pour changer sa situation.

Si la femme est différente de l'homme, c'est culturellement, et la nature n'a rien à voir dans cette différence. L'infériorité de la femme n'est pas une donnée naturelle mais elle est le fait de son oppression. Simone de Beauvoir refuse catégoriquement l'idée que la femme soit naturellement classée à un rang inférieur. Selon Sylvie LE BON DE BEAUVOIR, sa fille adoptive, les féministes doivent, à la suite de Simone de Beauvoir, surmonter la culture qui habitait leurs pensées, et les femmes doivent être satisfaites d'être femme, et le mériter.

> "Etre femme, c'est une grâce, une élection, un travail, une justification. (…) il ne suffisait pas de naître femme, il faudrait encore mériter cette chance, s'appliquer à devenir pleinement ce qu'on est."[488]

Au cours d'une conversation qui a eu lieu en 1975, Simone de Beauvoir est mise en cause par une autre féministe : Anne, une des féministes présentes, cite l'article de Claude GRANRUT dans *Le Monde* du 25 janvier sous titre de "Non égalité":

> "Accepter la nature féminine, sans honte et sans tabou freudien, chercher à l'épanouir pour retrouver sa valeur culturelle, la dégager de son carcan, pour lui rendre le sens de la créativité, et au nom de celle-ci dire non à

[488] *L'Arc*, N°. 61, *op. cit.*, p. 55.

> l'égalité (…) l'année n'aura pas été vaine si toutes les femmes décident qu'il ne suffit pas de naître femme, il faut aussi le devenir."[489]

Et Simone de Beauvoir a répondu ainsi:

> "Oui, mais ce n'est pas parce qu'il y a confusion, parce que le fait peut être exploité contre nous, que nous devons le nier. Ce qu'il faut c'est refuser de le tenir pour donnée naturelle."[490]

Ainsi Simone de Beauvoir montre qu'elle ne nie ni "la culture féminine", ni les valeurs féminines; mais elle réclame cette vérité qu'une femme-féminine est aussi une femme-humaine et ainsi, en tout, un être humain qui mérite tous les droits d'un être humain, ce qui depuis toujours a été réservé aux hommes. Et les hommes ont toujours utilisé différentes ruses, de temps en temps avec délicatesse, pour en fin de compte atteindre leur but. Pour cantonner les femmes à la maison, ils ont même fait semblant d'être très attentionnés envers les femmes, cela pour les mieux duper.

> "On a donné à la femme des «protecteurs» et s'ils sont revêtus des droits des antiques tuteurs, c'est dans son propre intérêt. Lui interdire de travailler, la maintenir au foyer, c'est la défendre contre elle-même, c'est assurer son bonheur. On a vu sous quels voiles poétiques on dissimulait les charges monotones qui lui incombent: ménage, maternité; en échange de sa liberté on lui a fait cadeau des fallacieux trésors de sa «féminité»."[491]

---

[489] *Ibidem*, pp. 26-27.
[490] *Ibidem*, p. 27.
[491] *Le Deuxième Sexe., T. II, op. cit,* p.648.

Simone de Beauvoir a déclaré au cours de son interview publiée dans *Marie-Claire*, en octobre 1976 : "Nous sommes des êtres sociaux alors il n'y a pas de raison pour prendre la caste femelle comme l'inférieure de la caste mâle. Aujourd'hui, on ne voit plus tellement l'absence des femmes. Elles sont présentes dans presque toutes les activités sociales, politiques, culturelles, *et cetera*. Puisque finalement elles ont appris qu'elles sont aussi humaines et privilégiées que l'homme. Car finalement c'est un criminel paradoxe que de refuser à la femme toute activité publique, de lui fermer les carrières masculines, de proclamer en tous domaines son incapacité, et de lui confier la tâche la plus délicate, la plus grave aussi qui soit, la formation d'un être humain."[492] Et étant donné que pour l'amélioration de la condition des deux sexes, le monde a besoin autant de la femme que de l'homme, en quoi serait-il utile de l'écarter?

Ceci révèle que pour construire un monde meilleur, comme Simone de Beauvoir l'a exigé, il est indispensable que les femmes imposent leur présence partout. Dans l'immédiat, l'un des facteurs qui est le plus efficace pour la libération principale de la femme, souligné avec constance par Simone de Beauvoir, est l'entrée de la femme dans la "société de travail". Ensuite, la femme doit promouvoir un grand changement dans l'éducation en général et l'éducation féminine en particulier pour qu'elle puisse changer les préjugés et aussi élever le niveau de sa propre éducation afin que celui-ci ne soit pas inférieur à celui de l'homme. Et c'est ainsi que les femmes peuvent "être reconnues comme existant au même titre que les hommes."[493]

Simone de Beauvoir ne croyait pas à la voie institutionnelle et parlementaire pour améliorer la condition féminine. Méfiante et prudente à l'égard des partis politiques, elle explique en 1980 à Alice SCHWARZER qu'elle

[492] Cité par Geneviève GENNARI, *Simone de Beauvoir, op. cit.,* pp. 102-103.
[493] Sylvie le Bon de Beauvoir, *L'Arc*, N°. 61, p. 38.

préfère toujours mener les combats à l'écart des partis, y compris le combat féministe.

> "J'ai voté une fois communiste. Ensuite, je me suis engagée à fond dans un certain nombre de campagnes politiques précises: contre les guerres coloniales, la guerre d'Indochine, la guerre d'Algérie (qui ne fut jamais officiellement appelée de ce nom). Mais ce genre de lutte, précisément, ne pouvait pas s'exprimer par le bulletin de vote, car sur ces points décisifs nous étions tous trahis par les partis. Prenez l'Algérie, on était trahis par les socialistes aussi bien que par les communistes. Nous devions lutter contre la guerre d'Algérie de l'extérieur, dans la marginalité, dans la clandestinité. Et c'est ainsi, de l'extérieur, que doivent lutter les femmes si elles veulent vraiment, fondamentalement, changer les choses."[494]

De l'extérieur en effet, avec une constance rare, avec un esprit toujours à l'affût et une pensée toujours en éveil, Simone de Beauvoir avait mené, et réussi, dans toute la mesure du possible, sa lutte pour la libération des femmes. Elisabeth BADINTER pourra écrire en 1986: "Femmes, vous lui devez tout"[495].

[494] *Simone de Beauvoir, aujourd'hui, op. cit.*, p. 107.
[495] L'article d'Elisabeth BADINTER, Femmes, vous lui devez tout!, dans *Le Nouvel Observateur* 18-24 avril 1986.

VI. Pour la Vieillesse

Nous avons dit plus haut que la vieillesse était considérée par Simone de Beauvoir comme un élément aggravant l'infériorité de la femme dans la société traditionnelle. Mais ce problème va trouver chez elle un approfondissement quand les signes annonciateurs de sa propre vieillesse l'amènent à réfléchir sur la condition des gens âgés, des vieillards et sur la mort. Elle saisit cette occasion pour analyser son propre comportement et les réactions des femmes concernées par ce phénomène naturel et pour étudier le changement de situation qu'il implique. Et elle qui sait mettre à profit pour les autres ses expériences vécues, commence à se documenter pour livrer à ses lecteurs une étude objective sur la vieillesse. Une fois de plus, c'est à partir de sa propre existence que Simone de Beauvoir va s'engager pour les autres.

> "C'est d'abord l'idée d'une démystification qui m'a séduite. Mais si je me suis décidée c'est que j'éprouve le besoin de connaître dans sa généralité, la condition qui est la mienne. Femme, j'ai voulu élucider ce qu'est la condition féminine aux approches de la vieillesse."[496]

Mais, pour que l'étude soit objective, elle tente dans *La Vieillesse* d'exposer le problème à partir d'exemples extérieurs, sans trop parler de son cas. Poursuivant l'ambition de défendre la femme en général, elle invite les femmes à mieux comprendre leurs réactions à cet "âge dangereux". Elle-même, sans passer sous silence certains faits désagréables mais pourtant naturels dus à l'âge, brise les tabous et essaie de les démystifier et de déraciner tout sentiment de culpabilité ou de honte au cœur de la femme. Elle avait déjà abordé ce point dans *Le Deuxième Sexe* :

> "L'histoire de la femme - du fait que celle-ci est encore enfermée dans ses fonctions de femelle - dépend beaucoup plus que celle de l'homme de son destin physiologique; et la courbe de ce destin est plus heurtée, plus discontinue que la courbe masculine. (…) Tandis que [l'homme] vieillit continûment, la femme est brusquement dépouillée de sa féminité.(…) «L'âge dangereux» est caractérisé par certains troubles organiques, mais ce qui leur donne leur importance, c'est la valeur symbolique qu'ils revêtent. La crise est ressentie da manière beaucoup moins aiguë par les femmes qui n'ont pas essentiellement misé sur leur féminité."[497]

Selon Simone de Beauvoir l'arrêt de la fertilité chez la femme, demeure généralement le symbole d'une remise en question du statut de la femme-objet et constitue un risque psychologique pour la femme en crise d'identité.

> "La frontière de l'imaginaire et du réel est encore plus indécise dans cette période troublée que pendant la puberté. Un des traits les plus accusés chez la femme vieillissante, c'est un sentiment de dépersonnalisation qui lui fait perdre tous les repères objectifs."[498]

A l'âge adulte, bien que la femme soit efficace, elle ne peut en profiter car elle dépend de son mari et de ses enfants. Au cours de l'automne de son existence, quand elle a déjà élevé ses enfants, elle constate une diminution de l'attachement, mais aussi de l'autorité de son mari envers elle; au lieu de profiter

---

[496] *Tout Compte Fait, op. cit.*, p. 148.
[497] *Le Deuxième Sexe, T. II, op cit.*, p. 457.
[498] *Ibidem*, p. 282.

de son indépendance, elle s'angoisse et s'inquiète à cause de la perte de sa fécondité, et cela fait qu'elle s'oblige à ne profiter jamais de son indépendance.

Simone de Beauvoir va essayer de faire comprendre que la déchéance n'accompagnera pas l'amoindrissement physiologique pendant l'âge mûr. C'est une deuxième vie avec de nouveaux agréments qui s'offre à la femme, si elle décide de l'accepter et de l'assumer. En réalité, à comparer les femmes à l'âge mûr ou plutôt l'âge de la mise en repos physiologique avec les femmes vieilles, on constate que la vieillesse s'accompagne la plupart du temps d'une déchéance importante aussi bien physique qu'intellectuelle, tandis que l'automne féminin présente seulement un arrêt génital chez la femme, accompagné évidemment de certaines malaises plus ou moins contrôlables. Mais c'est l'utilitarisme qui amène la société à rejeter ces deux classes puisque la femme mûre, comme la femme vieille, ne peut plus produire d'enfant.

Dans *La Vieillesse,* Simone de Beauvoir critique la dureté et l'injustice de la société envers l'ensemble des personnes, homme ou femme, qui n'appartiennent pas à la population active et nous exprime ainsi la raison pour laquelle elle a écrit *La Vieillesse:*

> "Pour la société, la vieillesse apparaît comme une sorte de secret honteux dont il est indécent de parler. Sur la femme, l'enfant, l'adolescent, il existe dans tous les domaines une abondante littérature; en dehors des ouvrages spécialisés les allusions à la vieillesse sont très rares. (…) Quand je dis que je travaille à un essai sur la vieillesse, le plus souvent on s'exclame:«Quelle idée! …Mais vous n'êtes pas vieille!… Quel sujet triste… » Voilà justement pourquoi j'écris ce livre: pour briser la conspiration du silence. La société de consommation,

> remarque Marcuse, a substitué à la conscience malheureuse une conscience heureuse et réprouve tout sentiment de culpabilité. Il faut troubler sa tranquillité. A l'égard des personnes âgées, elle est non seulement coupable, mais criminelle. Abritée derrière les mythes de l'expansion et de l'abondance, elle traite les vieillards en parias. (…) [Les vieillards] sont condamnés à la misère, à la solitude, aux infirmités, au désespoir."[499]

En vérité, *La Vieillesse* qui a paru en 1970 , comme *Le Deuxième Sexe*, était documentée en profondeur. Pour écrire ce livre, Simone de Beauvoir avait lu les traités récents de gérontologie, et consulté les chercheurs du Laboratoire d'anthropologie comparée du Collège de France que son ancien condisciple, Claude LEVI-STRAUSS avait mis à sa disposition. Elle avait lu aussi des mémoires, des journaux intimes. Elle avait sollicité des témoignages de travailleurs sociaux. Elle a fait des interviews de vieillards dans des maisons de retraite et des hospices. Dans ce livre, elle montre réellement la vieillesse telle qu'elle est vécue. Le livre dénonce les carences de l'administration, la chinoiserie des lois et des règlements et l'égoïsme de tous. Simone de Beauvoir y pulvérise les mythes et les mensonges dont le but est seulement de camoufler le traitement indigne que la société fait à ses propres membres quand ils ne peuvent plus être productifs.

D'après elle, il fallait briser ce silence. Alors elle accuse : quel que soit le régime politique, les personnes âgées ne sont pas traitées pas comme des êtres humains et leurs conditions sont intolérables et injustes. Elle critique les sociétés qu'on dit bien équilibrées et heureuses et leur reproche de dépendre du sacrifice de millions d'êtres humains, les gens âgés. Elle souhaite une société bien intégrée où les gens âgés puissent travailler selon leurs capacités et ne soient pas

[499] Simone de BEAUVOIR, *La Vieillesse,* éd. Gallimard, Coll. Idées, 1970, pp. 10-11.

des rejetés. Elle exige l'accès au travail pour tous, l'indépendance, la satisfaction et la dignité que donne le travail à l'être humain. Mais elle explique que malheureusement vers soixante ans, un travailleur est souvent totalement usé et sans force, et en plus n'ayant pas les ressources culturelles d'un intellectuel, il n'a plus rien à faire, sauf attendre la mort.

Depuis vingt-cinq ans, Simone de Beauvoir revendiquait le droit du travail pour tout le monde. Puisqu'à son avis le travail entraîne l'égalité et l'indépendance des gens dans la société. En outre être en dehors du monde du travail productif et rémunéré, c'est vivre dans les marges. Elle prouve aussi que la vieillesse est un fait culturel et que le vieillard contemporain est un produit de la société qui ne l'intègre pas. Son message fut immédiatement compris en Amérique; les Américains ont tout de suite réagi et pour intégrer les gens âgés à la vie de la cité, ils ont créé une association d'un nouveau genre nommée "Les Panthères grises". Et étant donné que toujours l'union fait la force, cette association a pris une importance sociale et politique, et commencé une lutte efficace en faveur du bien-être des gens âgés. Une fois réveillés de leur long sommeil, ceux-ci refusent catégoriquement de se transformer en sous-hommes, après la retraite. Ils ont réussi à créer des entreprises et à repousser l'âge de la retraite obligatoire à soixante-dix ans dans certaines métiers.

On constate qu'une fois de plus, Simone de Beauvoir ouvre avec ce livre une nouvelle brèche dans les coutumes, les habitudes des sociétés occidentales et même dans les lois. C'était une nouvelle attaque contre des injustices, des oppressions, des privilèges. On peut aussi considérer cette œuvre comme un nouveau plaidoyer pour la liberté.

> "C'est justement pourquoi j'ai écrit ces pages. J'ai voulu décrire en vérité la condition de ces parias et la manière

> dont ils la vivent, j'ai voulu faire entendre leur voix; on sera obligé de reconnaître que c'est une voix humaine. On comprendra alors que leur malheureux sort dénonce l'échec de toute notre civilisation: impossible de le concilier avec la morale humaniste que professe la classe dominante. Celle-ci n'est pas seulement responsable d'une "politique de la vieillesse" qui confine à la barbarie. Elle a préfabriqué ces fins de vie désolées; elles sont l'inéluctable conséquence de l'exploitation des travailleurs, de l'atomisation de la société, de la misère d'une culture réservée à un mandarinat. Elles prouvent que tout est à reprendre dès le départ : le système mutilant qui est le nôtre doit être radicalement bouleversé. C'est pourquoi on évite si soigneusement d'aborder la question du dernier âge. C'est pourquoi il faut briser la conspiration du silence: je demande à mes lecteurs de m'y aider."[500]

Mais en défendant la vieillesse et les vieillards, Simone de Beauvoir est devenue une nouvelle fois la cible de la critique de la part de nombreux lecteurs en France, car "pour la société, la vieillesse apparaît comme un secret honteux dont il est indécent de parler."[501] Elle dénonce la prise de conscience chez l'homme de sa propre vieillesse, mais non pas de la vieillesse d'autrui, ce qui est souvent le cas, et lui enjoint d'être conscient de son séjour éphémère dans la jeunesse. Ainsi elle réveille les consciences : comment ne pas s'intéresser à l'amélioration de la condition des vieillards, alors que tôt ou tard nous sommes destinés à faire partie de leur groupe; que cela nous amène à accepter l'idée qu'il faut aider les vieillards à mieux surmonter leur condition. Au lieu d'accepter la retraite comme une récompense, qui favorise d'ailleurs l'emploi des jeunes, on la

[500] *Ibidem*, quatrième de couverture.
[501] *Ibidem*, T. I, p. 10.

considère comme un déclassement, car lorsque les vieux doivent s'arrêter de travailler, la société les délaisse.

Et pourtant, c'est la moindre des choses qu'on s'occupe mieux des gens qui pendant leur vie ont été constructifs pour le bien de la société. On doit donc leur proposer en toute meilleure justice une meilleure condition sociale et des distractions qui ne soient ni abêtissantes et ni infantiles. Mais on voit que rejetés du monde du travail, les vieillards sont considérés comme des "poids morts" dans leur milieu familial.

Pour démystifier "la civilisation" et montrer au contraire son échec, pour faire éclater le scandale, réveiller les consciences endormies, bouleverser les bonnes consciences et sensibiliser les indifférents, Simone de Beauvoir assume une fois de plus son engagement en tant qu'écrivain qui utilise ses œuvres pour faire bouger les esprits humains, afin d'améliorer une condition qui, par les injustices imposées par la société, devient insupportable et indigne de l'être humain. C'est pour cela qu'elle parle et décrit les tristes conditions de vivre de ceux là : "des individus exploités, aliénés, quand leur force les quittent, [qui] deviennent fatalement des «rebuts», des «déchets».[502]

> "L'organisme de l'homme âgé présente certaines singularités. Elle entraîne des conséquences psychologiques: certaines conduites sont considérées à juste titre comme caractérisant le grand âge. Comme toutes les situations humaines, elle a une dimension existentielle: elle modifie le rapport de l'individu au temps, donc son rapport au monde et à sa propre histoire. D'autre part l'homme ne vit jamais à l'état de nature; dans

[502] *Ibidem*, T. II, p. 398.

> sa vieillesse, comme à tout âge, son statut lui est imposé par la société à laquelle il appartient."[503]

Selon Simone de Beauvoir ne pas traiter l'homme en l'homme, c'est le crime et le scandale de toute société qui surgit, et ne pas entendre l'appel des "déshérités", celui des vieillards en particulier, c'est déjà ne pas les reconnaître comme des êtres humains. La condition de l'homme se dégrade par la force de la machine économique; puisque les vieux sont improductifs, "la société s'en détourne comme d'une espèce étrangère."[504] Alors comme un "atome isolé", exclu de la vie collective, l'homme du dernier âge se sent en exil au sein de la société qui l'a toujours traité comme un instrument et un "matériel"; il ne trouve aucune issue et aucune solution pour échapper à une condamnation de cette sorte. Nous pouvons mieux saisir la triste vérité qui touche les vieillards à cause de l'iniquité de la société, en reprenant la citation suivante:

> "Par le sort qu'elle assigne à ses membres inactifs, la société se démasque; elle les a toujours considérés comme du matériel. Elle avoue que pour elle seul le profit compte et que son «humanisme» est de pure façade. (…) La vieillesse dénonce l'échec de toute notre civilisation. C'est l'homme tout entier qu'il faut refaire, toutes les relations entre les hommes qu'il faut recréer si on veut que la condition du vieillard soit acceptable. Un homme ne devrait pas aborder la fin de sa vie les mains vides et solitaire. Si la culture n'était pas un savoir inerte, acquis une fois pour toutes puis oublié, si elle était pratique et vivante, si par elle l'individu avait sur son environnement une prise qui s'accomplirait et se renouvellerait au cours des années, à tout âge il serait un citoyen actif, utile. S'il n'était pas atomisé dès l'enfance,

[503] *Ibidem*,, T.I, p. 19.

> clos et isolé parmi d'autres atomes, s'il participait à une vie collective, aussi quotidienne et essentielle que sa propre vie, il ne connaîtrait jamais l'exil."[505]

On constate finalement que l'œuvre de Simone de Beauvoir et son militantisme ont pu vraiment aider à sensibiliser le pays aux problèmes de la vieillesse. Car la France a reconnu la nécessité de créer des maisons de retraites où les personnes âgées pouvaient loger plus agréablement, avec l'organisation de nombreuses activités pour un coût relativement peu élevé à cette époque. Surtout dans le secteur de la culture, la France devient un pays pionnier pour l'aide aux personnes âgées, car l'Université du troisième âge se fonde, en 1973, à Toulouse où les vieux suivent selon leurs capacités et le temps dont ils disposent des cours dans différentes disciplines, où ils peuvent se perfectionner dans des activités manuelles et faire du sport. On leur propose des voyages organisés et des séjours à la campagne. Ainsi, là bas, au lieu de laisser les vieillards sombrer dans l'oubli général, on leur donne la possibilité de recommencer une nouvelle vie active. Et de plus, les études intellectuelles, les activités collectives ainsi que le sport stimulent leur curiosité et leur dynamisme et leur permettent de progresser dans l'accomplissement de leur humanité.

Cette initiative concernant la qualité intellectuelle, physique, relationnelle, de la vie des hommes et femmes vieillissants témoigne en quelque sorte du succès de l'engagement de Simone de Beauvoir envers la vieillesse, car l'exemple de Toulouse fut largement suivi et finalement étendu à de très nombreuses universités en France et dans toute l'Europe.

Et les femmes - car on les retrouve - plus ou moins déchargées de leurs tâches familiales peuvent trouver là, comme les hommes, des occupations

[504] *Ibidem*, T. II, P. 398.

intéressantes. A Toulouse, tous les vendredis, la faculté de sociologie organisait des réunions sur la condition féminine avec des personnalités invitées. Ce genre d'action, même minime, a pu transformer certainement la mentalité des gens. Car on constate qu'on ne refusait plus, comme auparavant, d'écouter les féministes, en les traitant de ridicules. Ainsi les féministes sont acceptées en tant que telles, et l'action féministe pouvait se poursuivre quel que soit l'âge, et devait obtenir l'amélioration de la vie sociale ainsi que familiale.

Dans *La Vieillesse*, Simone de Beauvoir a tenté - et elle a réussi - de décrire la triste condition des vieillards au sein de divers groupes humains; elle a donné une voix à entendre, qui a pu s'élever contre l'indifférence de la société vis-à-vis des vieillards. C'est en ce sens qu'on constate aussi combien fut déterminante son influence, combien marquante est la réalité et l'efficacité de son action comme écrivain engagé : elle a su et a pu aider par sa plume les gens opprimés par la société tout entière et par leur propre famille, adoptant le point de vue de cette société qui mesurait la qualité des personnes à l'aune de leur productivité économique.

[505] *Ibidem*, T.II, pp. 398-399.

Conclusion de la troisième partie

Si au départ, Simone de Beauvoir a écrit certains livres sous l'influence marquante de Sartre et de la philosophie existentialiste, elle est incontestablement parvenue à développer ensuite des idées très personnelles dans plusieurs de ses ouvrages, surtout dans *Le Deuxième Sexe* et *La Vieillesse*. Avant tout, elle a l'intention de faire connaître ses idées par ses livres, au lieu de les considérer comme des œuvres d'art. Pour elle, le livre est un moyen de lutte; mais il n'est pas le seul; elle ne sacrifie pas sa vie à la littérature, même si écrire reste fondamentalement sa vocation, mais, elle tente aussi de mettre une application aussi grande à réussir et sa vie d'engagement et son œuvre écrite.

Dans *Le Deuxième Sexe*, elle détruit le mythe de l'infériorité féminine. Elle se consacre à la libération féminine dans une action réfléchie et déterminée. Ses livres, ses écrits politiques et ses réalisations personnelles s'harmonisent jusqu'à l'épanouissement de l'âge adulte. Sa vie lui permet de montrer l'exemple et d'illustrer ses écrits d'une manière convaincante.

En réalité, on l'a dit plus haut, elle et Sartre partageaient les mêmes opinions dès le départ. Car comme elle le précise, "ce n'est pas par hasard si c'est Sartre que j'ai choisi: car enfin je l'ai choisi."[506] D'ailleurs même si Sartre paraît plus déterminé qu'elle, pourtant le choix de Simone de Beauvoir prouve qu'elle avait adopté la même démarche pour la seule raison qu'elle concordait avec l'option future vers laquelle elle-même se dirigeait. Certes la nécessité d'un temps de réflexion est valable pour tous mais variable pour chaque individu, afin de prendre une décision plus acceptable; c'est la raison pour laquelle on peut le plus souvent constater un décalage entre la théorie et la pratique. Sartre a

simplement précédé Simone de Beauvoir dans le choix et la voie qui était également la sienne. Elle avoue qu'elle a suivi Sartre dans ses relations avec le parti communiste et les pays socialistes. Mais comme elle le dit bien:

> "Je n'ai fait que suivre les consignes (des militants): mais évidemment j'avais d'abord choisi de les solliciter et c'était là une libre décision."[507]

Il nous semble qu'ainsi elle est en train d'assurer sa formation politique, c'est ce qui peut expliquer sa réserve. Car bientôt elle poursuivra une action politique intense qui exigeait d'assumer une grande responsabilité, même si cette responsabilité se situe notablement dans ses écrits. Regrettant de n'avoir pas découvert pendant la guerre le moyen de déduire des actes de son positionnement antinazi, elle décide de s'associer aux activités politiques de Sartre dans le groupe "Socialisme et liberté", créé, comme on l'a déjà dit par Sartre à son retour de captivité. Ainsi elle abandonne la passivité pour le courage et passe du silence à la parole.

> "Elle souligne la responsabilité de l'écrivain en rappelant que les intellectuels qui avaient trahi, collaboré pendant l'occupation allemande, ont été jugés sans merci par les tribunaux français, tandis que les collaborateurs sur le plan économique étaient parfois acquittés. Elle déclare que l'écrivain est obligé moralement «de prendre parti et s'engager dans les luttes mondiales, même si la guerre était finie». En 1947, la littérature était jugée beaucoup plus sur son contenu politique et social que sur sa valeur esthétique. Les écrits de Beauvoir étaient une affirmation d'optimisme."[508]

---

[506] *La Force des Choses, op. cit.*, Coll. Soleil, p. 673.
[507] *Tout Compte Fait, op. cit.*, p. 37.
[508] Claude FRANCIS et Fernande GONTIER, *Simone de Beauvoir*, *op. cit.*, p. 254.

Plus tard elle s'oppose aux consignes des partis et des lois qui oppriment par leurs injustices et s'engage pour défendre ses idées et les gens opprimés.

> "En politique, mes engagements ont toujours exprimé les idées que je m'étais forgées an cours de ma vie : la question c'était de choisir au présent les conduites qui dans des circonstances inédites les traduisaient le plus fidèlement."[509]

Sa disponibilité aux événements et aux opinions, son activité permanente lui procurent beaucoup d'occasions de parfaire son information et en même temps d'augmenter la portée de ses messages. En tant qu'écrivain et collaboratrice active des *Temps Modernes* et puis plus tard de *L'Idiot International*, elle agit, et ses voyages l'aident à collecter beaucoup de renseignements et de témoignages afin d'étayer solidement les causes qu'elle défend. Et comme l'a bien exprimé Madeleine DESCUBES :

> "Se défaire, effectivement et progressivement, des préjugés qui s'opposent à l'apparition du vrai dans une réalité, ne pas être à l'écoute des témoignages qui parlent contre celle-ci pour la vérité, et ceci, afin d'entrer en tant qu'existants, non point dans un monde tel qu'il se donne mais dans une réalité telle qu'elle s'offre à être faite, c'est tout le programme que, depuis un quart de siècle, Simone de Beauvoir n'a jamais abandonné et sur lequel se sont constituées ces deux constructions élaborées qui sont *Le Deuxième Sexe* et *La Vieillesse*."[510]

[509] *Tout Compte Fait, op. cit.*, pp. 33-34.

Au début, Simone de Beauvoir croyait que la révolution socialiste entraînait nécessairement l'émancipation de la femme, mais ses voyages dans des pays "dits socialistes", lui ont montré que cette hypothèse était loin de la vérité. Cette constatation en 1970, l'amène à connaître la spécificité non politique des luttes des femmes.

Il est aussi très important de souligner une fois encore que, comme l'a bien réclamé Eva GOTHLIN, Simone de Beauvoir mérite d'être reconnue comme philosophe à part entière et non pas comme un simple disciple de Sartre, ainsi qu'on l'a longtemps considérée.

> "*Le Deuxième Sexe* doit être apprécié au-delà du contexte délimité par la philosophie de Sartre."[511]

Son influence se mesure par le succès éditorial de ses livres, par les appels qui lui sont faits pour intervenir dans la presse, presse d'opinion reconnue, presse féminine; elle s'étend bien au-delà de son pays d'origine : à titre d'exemple, des centres Simone de Beauvoir sont crées aux Etats Unis et au Canada.

> "L'influence de Simone de Beauvoir sur les idées et sur les mœurs est plus directe que celle de Sartre. A travers ses écrits et à travers son action elle élabore une morale et une politique. Refus du conformisme bourgeois, anticolonialisme, libéralisme politique, récusation de la torture et des violences policières, elle réaffirme la liberté humaine."[512]

---

[510] Madeleine DESCUBES, *Connaître Simone de Beauvoir,* Paris, éd. Resma, 1974, p. 119.
[511] Eva GOTHLIN, *Sexe et existence, la philosophie de Simone de Beauvoir*, 1991, pour la traduction française, éd. Michalon, 2001, p. 13.

CONCLUSION GENERALE

Simone de Beauvoir fut unique. Un article récent le dit parfaitement :

> "[Simone de Beauvoir] écrivit un livre *Le Deuxième Sexe*, qui a changé pour des millions de femmes et d'hommes leur manière de voir le monde, de s'y insérer, d'y vivre - peu d'auteurs ont eu ce privilège. Elle a en même temps, durant toute sa vie, pris part publiquement, souvent dangereusement (et parfois contre sa propre «famille» politique), aux combats de son époque - les comparaisons deviennent de plus en plus malaisées. Elle a enfin, par son engagement public mais aussi «privé», par ses *choix de vie*, été l'une des premières à contester *en pratique* et délibérément la séparation du «personnel» et du politique, du public et du privé : *à mettre donc en jeu sa personne tout entière*, servant ainsi d'inspiration, d'encouragement, et souvent de modèle à des dizaines de milliers de femmes de par le monde, *Il est impossible de trouver dans l'histoire récente un destin équivalent.*"[513]

Pour notre part, au cours de cette étude, nous avons reconnu les étapes majeures de cette destinée unique, qui commence par une rupture avec son milieu d'origine, sa famille bourgeoise et sa religion. Cette rupture, elle s'en rend compte, la condamne à une sorte d'exil. Elle décide alors d'aller voir de l'autre côté de cet isolement. Elle souhaite vivement, elle veut, faire quelque chose de sa vie, devenir quelqu'un, et elle veut être heureuse; elle tente donc de se tailler une place dans l'univers des intellectuels.

---

[512] Claude FRANCIS et Fernande GONTIER, *Les Ecrits de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 382.
[513] Liliane Kandel, "Simone de Beauvaoir. Unique" dans *Les Temps Modernes*, juin-juillet 2002, n° 619, p. 93.

Pour commencer sa nouvelle vie, "la jeune fille rangée" devient une femme qui a su mettre fin à une existence dépendante et étroite pour enfin atteindre, par ses propres efforts, son autonomie et son indépendance économique. Au seuil de l'âge adulte, elle prend conscience de l'importance de l'indépendance économique; petit à petit, elle décide d'assumer son autonomie vis-à-vis d'un monde trop étroit selon elle. La nécessité d'être aimée la conduit jusqu'à l'idéalisation de son amitié avec Zaza et de son amour avec Jacques.

Elle rencontre Jean Paul Sartre; elle reconnaît que la fermeté de l'attitude de celui qui sera le compagnon de toute sa vie la surpasse; et elle admire que Sartre tienne son destin entre ses mains. Elle sait qu'il a plus qu'elle l'expérience de la vie mais à aucun moment il ne se montre supérieur à elle en tant qu'individu appartenant au monde masculin. Loin d'être directement menacée par la concurrence et la dépendance masculines, Simone de Beauvoir est cependant consciente de ce problème. Et elle envisage un autre sort pour elle-même que celui "des femmes". Elle veut cela, et sera indépendante et libre. Car à ses yeux "accepter de vivre en être secondaire, en être "relatif", c'eût été s'abaisser en tant que créature humaine; tout [son] passé s'insurgeait contre cette dégradation."[514]

En plus elle sait que la soumission et la dépendance sont deux ennemies du bonheur. Pour agir différemment des autres femmes de son époque, elle vit en "union libre" avec Sartre; elle partage son existence avec quelqu'un qu'elle aime mais elle refuse le mariage.

Son goût de l'absolu l'oblige à éviter la coexistence avec autrui; elle veut plier la vie à ses propres exigences et refuse même d'accepter qu'autrui puisse

[514] *La Force de l'âge, op cit.,* p. 67.

être, comme elle, un sujet, une conscience; c'est dans ce sens qu'elle refuse donc d'aliéner sa vie à Sartre. Mais elle comprend qu'avec lui il n'y aura pas aliénation, que : "son goût de la liberté, son amour de la vie, sa curiosité, sa volonté d'écrire"[515] tout était possible et sans renoncement, à côté de Sartre. En plus "non seulement [Sartre] l'encourageait dans cette entreprise mais il proposait de l'aider."[516]

Enfin, par cette rencontre, elle réussit à liquider son passé, et elle a commencé à voir et connaître. Désormais elle a un autre point de départ dans sa vie. Elle a confiance dans l'appui moral que lui offre Sartre et à l'instar de lui, elle apprend à ne plus douter d'elle-même. En outre, elle ressent avec certitude qu'aucun "malheur ne viendrait jamais à moins qu'il meure avant elle."[517] Tous deux ont l'impression qu'ils ne font qu'un et que leur entente durera jusqu'à la fin de leur vie.

Mais il est une autre vérité qu'il faut admettre : c'est que Simone de Beauvoir a déclaré qu'elle a choisi Sartre, et cela implique qu'alors chacun d'entre eux a suivi librement et honorablement son choix et sa propre voie. Certes, Simone de Beauvoir a été marquée par Sartre, dont l'influence ne paraît pas faible ou négative; mais comme l'a bien reconnu Sartre lui-même, c'était avant tout les propres qualités de Simone de Beauvoir qui comptaient. Il ne faut pas s'arrêter à un jeu de miroir avec Sartre, car en réalité Simone de Beauvoir a réussi à se détacher intellectuellement de lui et à poursuivre sa propre réflexion, à générer ses propres idées socio-politiques.

Son goût initial du voyage a entraîné chez elle une ouverture d'esprit qui a aussi grandement déterminé son action, éclairé sa vision du monde et influé sur

[515] *Les Mémoires d'une jeune fille rangée*, *op. cit.*, p. 339.
[516] *Ibidem*, p. 339.
[517] *La Force de l'âge op. cit.*, p. 28.

sa vocation et sa mission d'écrivain. Avant 1939 cependant, elle voyageait seulement pour voir le monde, sans s'arrêter aux aspects humains et sociaux des lieux qu'elle visitait. Mais les événements politiques vont la secouer et lui faire prendre conscience du réel. Désormais elle cherchera à découvrir et analyser son rapport avec le monde et cessera de considérer sa vie comme une "entreprise autonome", fermée sur soi.

Une fois consciente de sa responsabilité d'intellectuelle, d'écrivain engagé, et pour assumer sa responsabilité existentialiste qui était "une responsabilité de chaque instant, commandée par les événements"[518], elle s'intéresse aux problèmes intérieurs de tous les pays, elle voyage aux Etats-Unis (1947, 1948, 1950 et 1951). Grâce à quoi elle connaît mieux leurs travers capitalistes et leur impérialisme. Elle se rend en Chine en 1955 et en U.R.S.S. (1955-1962 et 1963 à 1966) où elle constate les expériences intéressantes de ces deux pays. Quand en 1960, elle visite le Brésil, elle se rend compte que le socialisme a du mal à y progresser. En visitant le Japon en 1966, elle est déçue par ce pays américanisé qui a gardé en plus ses traditions et ses mentalités opprimantes.

Dans tout ces pays qu'elle a visités, elle donne des séries de conférences qui lui offrent la possibilité de propager ses idées; elle essaye de prendre contact avec les intellectuels de gauche, pour aboutir à une unité d'action. Ses efforts aux côtés des intellectuels de la gauche française ont sans doute favorisé le développement de leurs idées, et peut-être la réflexion critique de certains.

Loin de cacher ses déceptions, elle reproche aux communistes italiens de ne pas vouloir prendre le pouvoir afin de ne pas gérer la crise que le pays subissait. Elle condamne vigoureusement l'intervention américaine dans la guerre de Corée. Elle participe également au congrès d'Helsinki sur les affaires

[518] *L'existentialisme et la sagesse des Nations, op. cit.* pp. 35-36.

du Viêt-nam. Elle accuse les Américains d'avoir suscité le coup d'état au Brésil. Pendant son voyage en Tchécoslovaquie au moment du "printemps de Prague", elle traite la Russie de criminelle de guerre lorsque déferlent les chars russes sur le pays. Elle dénonce, indépendamment des groupes politiques, les torts et les injustices, tout en continuant de donner sa sympathie à la gauche.

Hantée en vérité par une véritable angoisse de la mort depuis son adolescence et par un désir intense de sauver le passé de l'oubli, Simone de Beauvoir a tenté d'entrer en communion avec ses semblables, de communiquer à travers ses œuvres avec ses lecteurs. Au fil du temps, par "la force des choses", ses voyages, ses relations, son travail d'introspection, ses efforts d'observation, elle a découvert la condition de vie des hommes, le monde où les trois quarts de l'humanité ont faim et vivent en "sous-hommes". Arrive alors le moment de se rendre compte que son souci n'est pas d'écrire une œuvre d'art, mais d'agir avec efficacité sur son temps. L'écrivain engagé est né : il s'agit de mettre ses capacités intellectuelles et littéraires au service des gens pour qu'ils prennent consciente de leur propre condition et, qu'ils acquièrent la force de l'améliorer ou la changer si nécessaire. L'évolution de la pensée de Simone de Beauvoir se reflète dans ses essais philosophiques, ses articles, ses conférences, ses préfaces, ses manifestes, ses participations à des manifestations; elle aboutit surtout à deux ouvrages "engagés" au sens fort du terme, *Le Deuxième Sexe* et *La Vieillesse.*

Puisqu'elle admet que ce sont nos actes qui donnent un sens à notre existence, elle considère qu'eux seuls nous appartiennent, et en même temps que nous devons en assumer la responsabilité. Son engagement littéraire est la justification même de son existence, la réponse à l'appel de sa liberté, la condition même de son existence. C'est pourquoi elle désire vivre dans son époque, agir sur son temps, se charger de responsabilité, influencer, être estimée

de son vivant, et être efficace pour changer les conditions de vie de ses semblables, dans la limite de ses possibilités, afin que les êtres humains puissent vivre mieux, être plus humains, exister au mieux de leurs possibilités.

Même si dans ces actions elle se place politiquement nettement à gauche, elle n'hésitera pas, ainsi que le fait également Sartre, à s'opposer avec véhémence aux partis communiste et socialiste français. Toutes ses actions politiques sont cohérentes, mais cette distance prise par rapport aux tenants du conformisme idéologique montre qu'elle ne situe pas ses actions dans la théorie mais dans le pragmatisme.

Son engagement féministe a suivi la même voie. Le féminisme, reste pour elle une conséquence de conquêtes politiques. Donc sa conscience politique la persuade de prendre la défense des opprimés et plus particulièrement de s'intéresser à la condition de la femme et à celle des vieillards. Au fur et à mesure du déroulement de ses actions elle prend de mieux en mieux conscience de la complémentarité existant entre son œuvre d'écrivain et son activité sociale.

Le Deuxième Sexe ne prétendait pas à un autre résultat que de sensibiliser une majorité des gens aux problèmes des femmes, mais visiblement, par cet essai, Simone de Beauvoir se trouve à l'origine de tous les Mouvements des femmes qui devaient naître par la suite. Son premier objectif était de montrer que la relation de réciprocité, qui en principe définit les vraies relations humaines, a été changée et modifiée au bénéfice de l'homme, au détriment de la femme, dans l'engrenage d'une culture sociale dévoyée. Elle explique bien comment la femme est devenue l'Autre et esclave, sans que soit maintenue cette réciprocité d'origine. L'homme a toujours traité la femme en esclave, en s'appuyant sur des mythes, un système d'éducation, des traditions, en un mot une culture, créée et dominée par lui; et il a rempli ce rôle "créateur" avec une telle

habilité et une telle délicatesse que la femme peut se croire comme une "reine". Alors que dans la réalité, pour l'homme, la femme ne fut jamais, dans le meilleur des cas, qu'une "compagne", "un plaisir", une "distraction" un "bien inessentiel".

L'homme a généralement considéré que c'est par sa nature que la femme est son inférieure. Simone de Beauvoir a tenté de mettre au jour cette idée révolutionnaire qu'il n'y a pas une nature féminine donnée, mais une situation féminine imposée. Pendant plus de trente ans elle s'est battue par ses actions ainsi que ses écrits, pour présenter la femme en tant qu'être humain à part entière et égale de l'homme. Féministe radicale, mais non intransigeante, elle a refusé catégoriquement comme absurde cette idée qui considère que la femme est différente de l'homme. Elle nie la moindre différence naturelle entre les sexes puisque selon elle, la différence que les hommes admettent entre les deux sexes est la cause de l'infériorité de la femme qui la pousse à la passivité et devenir un être inessentiel, un objet, moins qu'un être humain. Elle refuse donc cette position, qui est celle qui légitime la supériorité de l'homme en le présentant comme l'absolu et le seul être humain. Elle récuse obstinément ce raisonnement qui aboutit à l'inégalité et engendre par la suite les iniquités et les oppressions imposées aux femmes par les hommes.

Elle a essayé en décrivant la condition des femmes, de trouver un moyen efficace pour leur libération et leur émancipation. Selon ses explications solides et claires, la cause de l'oisiveté, des paresses, des faiblesses et des incapacités féminines est une mauvaise éducation et mauvaise civilisation, fondées sur les mentalités dominées par les hommes dans leur intérêt.

Simone de Beauvoir envisage le rapport entre la politique et le féminisme sous un angle concret. Loin de renoncer à la politique, elle se rend parfaitement compte que si la libération de la femme est indissociable de certains courants

politiques, la lutte féministe a pourtant sa spécificité. Plus déterminée que jamais et malgré le danger d'incompréhension, elle publie que le socialisme n'apportera pas la libération fondamentale aux femmes. Et elle souhaite détruire toute illusion et tout faux-semblant dans ce domaine.

Adepte de la philosophie existentialiste, femme révoltée et révolutionnaire, en tant qu'écrivain engagé Simone de Beauvoir a tenté vivement de penser le monde de son temps; à travers ses paroles, ses actes, ses prises de responsabilité, et plus que tout à travers son écriture, elle a réussi à exprimer son engagement pour susciter, à la limite de son pouvoir, un monde meilleur.

Pour défendre ses idées, elle est allée jusqu'à renoncer à sa sécurité; ce fut le cas lors de l'indépendance de l'Algérie; avec sartre, elle a encouragé le peuple algérien à l'insoumission, ce qui lui valut des menaces de mort. En ces temps troublés, elle tint des meetings dans les cités universitaires pour convaincre les citoyens de voter "non" au référendum concernant l'Algérie. Loin d'être heureuse de la victoire de l'Algérie, qui, selon elle, venait trop tard, elle se révolte que "l'indépendance de l'Algérie soit revendiquée comme un succès gaulliste, alors que le Général de Gaulle avait poursuivi la guerre et couvert les tortionnaires."[519]

Les années qui s'écoulent depuis la fin de la guerre d'Algérie confirment l'orientation de Simone de Beauvoir dans le choix d'une activité socio-politique et détermine en apparence sa fonction personnelle d'écrivain. En tant qu'intellectuelle et écrivain engagé, elle était persuadée que parler laisse toujours une impression et un effet, effet qu'il n'y a pas dans le silence.

[519] *Tout Compte Fait*, *op. cit.*, p. 42

Ayant cette opinion que l'écrivain est obligé moralement "de prendre parti et s'engager dans les luttes mondiales, même si la guerre était finie"[520], on la voit, au moment de sa pleine efficacité intellectuelle, comme un écrivain réellement responsable quand elle se lance résolument dans l'action féministe. Elle mène et assume ses actions révolutionnaires dans le sein de la société sans compter sur qui que ce soit. Dans son parcours féministe, vécu concrètement comme un domaine d'action, elle a pensé et agi seule, sans Sartre, sans aucun appui politique, d'une façon radicale et efficace; après avoir construit ses analyses, elle a milite à côté des autres féministes pour ainsi mieux accomplir et assumer son propre engagement et sa propre responsabilité.

Dans ses trajets pour défendre les êtres humains et dans ses réflexions au seuil de sa propre vieillesse, on peut constater des progrès continus quant à la maturité de ses idées et la nécessité de son militantisme. C'est consciente de son action d'écrivain engagé qu'elle écrit *La Vieillesse*, pour dévoiler ainsi les affreuses conditions de vie des vieillards, dues à l'irresponsabilité, l'indifférence et l'iniquité de la société où ils ont travaillé pendant leur jeunesse et leur maturité, et à laquelle ils ont donné toute leur force pour le progrès et le bien-être de leur génération et des générations futures. Par ces engagements assumés par ses écrits et par ses actions,. on peut soutenir que, en réalité, elle a mieux que Jean Paul Sartre abordé les problèmes réels qui touchaient la société de son temps.

L'efficacité de l'écriture de Simone de Beauvoir dans la révélation véritable de la condition des femmes est rendue manifeste par les nombreux changements de mentalité ayant une large répercussion dans la vie quotidienne de la société : les femmes sont désormais présentes dans la quasi-totalité des activités socio-politiques, économiques, culturelles; elles sont, mieux

[520] Claude FRANCIS et Fernande GONTIER, *Les Ecrits de Simone de Beauvoir*, *op. cit.*, p. 254.

qu'autrefois, maîtresses de leur destinée comme compagnes des hommes, comme mères, comme acteurs dans la vie de l'humanité. Elles sont plus libres.

On a vu qu'au départ Simone de Beauvoir était seulement une intellectuelle, très attachée, mais de façon abstraite, à l'humanité, l'homme et sa valeur suprême étant la pierre d'angle de sa conception philosophique. Au fil du temps, sa pensée éthique, très imprégnée par l'existentialisme, pensée de la liberté et la responsabilité de l'homme, se dégage des influences d'autrui et s'incarne dans l'action. Dès lors, devant toutes les injustices, elle ne peut pas rester indifférente et tente à chaque occasion de contester et protester en faveur de la vérité cachée pour ainsi la dévoiler. Elle va jusqu'à se ranger parmi les révolutionnaires.

Elle s'est trouvée solidaire par ses écrits engagés et ses actions, aux limites de ses possibilités, de tous ceux qui souffrent, sont humiliés, opprimés, de tous ceux qui ne sont pas reconnus comme des êtres humains, sans tenir compte de leurs racines, leur pays, leur religion et ni leur sexe. Ainsi, en tant qu'intellectuelle et écrivain engagé elle a tenté d'être utile :

Que son existence serve aux autres pour l'avènement d'un monde plus humain.

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES DE SIMONE DE BEAUVOIR

Romans

L'Invitée, Paris, éd. Gallimard, 1943, Collection Soleil (Collection Folio n° 768).

Le Sang des autres, Paris, éd. Gallimard, 1945 (Folio n° 363).

Tous les hommes sont mortels, Paris, éd. Gallimard, 1946, Collection Soleil, (Folio n° 533).

Les Mandarins, Paris, éd. Gallimard, 1954, (Folio n° 769-770).

Les Belles Images, Paris, éd. Gallimard, 1966, (Folio n° 243).

La Femme Rompue, suivi de *Monologue* et *L'Age de discrétion*, Paris, éd. Gallimard, 1967, Collection Soleil, (Folio n° 960).

Quand prime le spirituel, Paris, Gallimard, 1979.

Essais

Pyrrhus et Cinéas, Paris, éd. Gallimard, 1944. Repris dans *Pour une morale de l'ambiguïté*, Paris, éd. Gallimard, 1947, (Collection Idées).

L'Amérique au jour le jour, Paris, éd. Gallimard, 1948 (Folio n° 2943).

Le Deuxième Sexe, I et II, Paris, éd. Gallimard, 1949, (Folio/Essais n° 37-38).

Faut-il brûler Sade?, Paris, éd. Gallimard, 1955, (publié d'abord sous le titre *Privilèges*), (Collection Idées).

La Longue marche, *essai sur la Chine*, Paris, éd. Gallimard, 1957.

La Vieillesse, I et II, Paris, éd. Gallimard, 1970, (Collection Idées n° 408-409).

Autobiographie

Mémoires d'une jeune fille rangée, Paris, éd. Gallimard, 1958, Collection Soleil, (Folio n° 786).

La Force de l'âge, Paris, éd. Gallimard, 1960, Collection Soleil, (Folio n° 1782).

La Force des choses, Paris, éd. Gallimard, 1963, Collection Soleil, (Folio n° 764-765).

Une mort très douce, Paris, éd. Gallimard, 1964, (Folio n° 137).

Tout compte fait, Paris, éd. Gallimard, 1972, (Folio n° 1022).

La Cérémonie des adieux, suivi de *Entretiens avec Jean-Paul Sartre, août-septembre 1974*, Paris, éd. Gallimard, 1981, (Folio n° 1895).

Autres Œuvres

Les Bouches Inutiles (Théâtre), Paris, éd. Gallimard, 1945, Collection Soleil.

Djamila Boupacha, en collaboration avec Gisèle HALIMI, Paris, éd. Gallimard, 1962.

L'existentialisme et la sagesse des Nations, Paris, éd. Nagel, 1963

Brigitte Bardot et le syndrome Lolita, paru d'abord en anglais, *Brigitte Bardot and the Lolita syndrome*, trad. B. FRECHTMAN, 1972, repris en français dans *Les Ecrits de Simone de Beauvoir*, section III, pp. 363-376.

Lettres à Sartre, tome 1: 1930-1939, tome 2: 1940-1963, édition présentée, établie et annotée par Sylvie LE BON DE BEAUVOIR, Paris, éd. Gallimard, 1990.

Journal de guerre, septembre 1939 janvier 1941, édition présentée, établie et annotée par Sylvie LE BON DE BEAUVOIR, Paris, éd. Gallimard, 1990.

Lettres à Nelson Algren, *un amour transatlantique 1947-1964*, texte établi, traduit de l'Anglais et annoté par Sylvie LE BON DE BEAUVOIR, Paris, éd. Gallimard, 1997.

Préfaces

WEIL-HALLE, M. A. et LAGROUA, D., *Le Planning familial,* Paris, 1960.

WEIL-HALLE, M.A., *La Grande peur d'aimer*, Paris, éd. Julliard, 1960.

LEDUC, Violette, *La Bâtarde*, Paris, éd. Gallimard, 1964, (Collection Le livre de poche n° 2566, 1964).

STEINER, Jean-François, *Treblinka*, Paris, éd. Fayard, 1966.

GAGNEBIN, Laurent, *Simone de Beauvoir ou le refus d'indifférence*, Paris, éd. Fischbacher, 1968.

TRISTAN, Anne et DE PISAN, Annie, *Histoires du M.L.F.*, Paris, éd. Calmann-Lévy, 1977.

Traduction

ALGREN, Nelson, "Trop de sel sur les bretzels", nouvelle, dans *Les Temps Modernes*, n° 36, septembre 1948.

Les citations dans la thèse sont faites d'après la première édition des œuvres de Simone de Beauvoir, sauf mention contraire en note.

Discographie

Simone de Beauvoir a enregistré "Une histoire que je me racontais", présentation de Marc BLANCPAIN, dans la collection "Les Ecrivains de notre temps", n° 24, éd. Dunod.

G. CASSADESSUS et J. DUMESNIL ont enregistré des extraits des *Mémoires d'une jeune fille rangée*, de *La Force de l'âge* et de *l'Age de Discrétion*, dans la collection Encyclopedia Sonora, Hachette, n° ES (17) 190 E973.

Filmographie

Josée DAYAN a réalisé le téléfilm *La Femme Rompue* tiré du roman de Simone de Beauvoir, pour la télévision en 1977, et diffusé à la télévision pour la première fois le 1 février 1978.

Album photographique

BONAL, G. et RIBOWSKA, M., *Simone de Beauvoir*, Paris, Ed. du Seuil / Jazz, 2001.

OUVRAGES ENTIEREMENT CONSACRES A SIMONE DE BEAUVOIR

CAYRON, Claire, *La Nature chez Simone de Beauvoir*, Paris, Gallimard, 1973.

BAIR, Deirdre, *Simone de BEAUVOIR*, New York, Summit Books ed., 1990, traduit de l'Anglais (Etats-Unis) par Marie-France de PALOMERA, éd. Fayard, 1991.

DESCUBES, Madeleine, *Connaître Simone de Beauvoir*, Paris, éd. Resma, 1974, (Collection Connaissance du présent).

FRANCIS, Claude et GONTIER, Fernande, *Les Ecrits de Simone de Beauvoir*, *la vie, l'écriture,* Paris, éd. Gallimard, 1979.

FRANCIS, Claude et GONTIER, Fernande, *Simone de Beauvoir*, Paris, éd. Perrin, 1985.

GAGNEBIN, Laurent, *Simone de Beauvoir ou refus de l'indifférence*, Paris, éd. Fischbacher, 1968.

GENNARI, Geneviève, *Simone de Beauvoir*, Paris, P.U.F., 1958 (Collection Classiques du XXème siècle).

HENRI, A. M. o.p., *Simone de Beauvoir ou l'échec d'une chrétienté*, Paris, éd. Fayard, 1961 (Collection Le Signe).

HOURDIN, Georges, *Simone de Beauvoir et la liberté*, Paris, éd. du Cerf, 1962.

JEANSON, Francis, *Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre* suivi de *Entretiens avec Simone de Beauvoir*, Paris, éd. du Seuil, 1966.

JULIENNE-CAFFIE, Serge, *Simone de Beauvoir*, Paris, éd. Gallimard, 1966 (Collection La Bibliothèque Idéale).

LILAR, Suzanne, *Le Malentendu du Deuxième Sexe*, Paris, P.U.F., 1969.

RETIF, Françoise, *Simone de Beauvoir. L'autre en miroir*, Paris, éd. L'Harmattan, 1998.

SCHWARZER, Alice, *Simone de Beauvoir aujourd'hui. Six entretiens*, Paris, éd. Mercure de France, 1984.

ZEPHIR, Jacques-J., *Le Néo-féminisme de Simone de Beauvoir*, Paris, éd Denoël-Gonthier, (Collection Femme), 1982.

QUELQUES ARTICLES

"Simone de Beauvoir et la lutte des femmes", *L'Arc* n° 61, Aix-en-Provence, 1975.

BADINTER, Elisabeth, "Femmes, vous lui devez tout!", dans *Le Nouvel Observateur,* 18-24 avril 1986.

CLEMENT, Catherine, "Sartre-Beauvoir, histoire d'un couple mythique", dans *Magazine Littéraire,* février 2000, n° 394, pp. 28-32.

CHAPSAL, Madeleine, "Entretien avec Simone de Beauvoir", dans *Les Ecrivains en personne*, Paris, éd. Julliard, 1960.

COLLIN, Françoise, "Un héritage sans testament", dans *Cahiers du Grif*, n°. 34, 1986, p. 89.

KREMER, Pascale, "Je déclare avoir avorté", dans *Le Monde*, 9 avril 2001, p. 14.

ROBERT, Georgette, "Simone de Beauvoir et le féminisme", dans *Magasine Littéraire,* février 1979, n° 145, pp. 22-23.

LASOCKI, Anne-Marie, *Simone de Beauvoir ou l'entreprise d'écrire*, La Haye, Martinus Nijhoff ed. , 1971.

MOUBACHIR, Chantal, *Simone de Beauvoir ou le souci de différence*, Paris, éd. Seghers, 1972.

SALLENAVE, Danièle, "Beauvoir sans relâche", dans *Le Monde des livres*, 19 avril 1996, p. VI.

SALLENAVE, Danièle, "La difficile gloire de la libre existence", dans *Le Monde*, 21 janvier 1999, p. 14.

SAVIGNEAU, Josyane, "1949, la Révolution du «Deuxième Sexe»", dans *Le Monde*, 19 janvier 1999, p. 30.

SCHWARZER, Alice, "La Femme Révoltée. Un entretien de Simone de Beauvoir", dans *Le Nouvel Observateur*, 14 février 1972.

SERRE, Claudine, "L'Engagement féministe d'une œuvre et d'une vie", Le Monde 10 Janvier 1978.

Les Temps Modernes, n°. 1 (1945), n° 3, (décembre 1945),n°. 75, (janvier 1951), n° 81 (juillet 1952), n° 84-85 (Oct.-Nov. 1952), n° 101, (avril 1954), articles réunis en 1964 dans J. P. SARTRE, *Les Situations*, IV.

Les Temps Modernes, "Présences de Simone de Beauvoir", n°. 619, juin-juillet 2002.

Ouvrages généraux

ALBERES, R.M, *Jean-Paul Sartre*, Paris, éd. Universitaires, 1953.

BARTHES, Roland, *Essais critiques*, Paris, éd. du Seuil, (Collection Points Essais), 1964.

BENDA, Julien, *La trahison des clercs*, Paris, n. éd. Grasset, 1975.

BERSTEIN, S. et MILZA, P. , *Histoire de la France au XXe siècle*, Paris, Editions Complexe, 1995.

BOSCHETTI, A., *Sartre et "Les Temps Modernes". Une entreprise intellectuelle*, Paris, Editions de Minuit, 1985.

CAMUS, Albert, Discours de Suède, dans *Essais*, Paris, éd. Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1963.

COHEN-SOLAR, Annie, *Sartre (1905-1980)*, Paris, Gallimard, 1985.

DENIS, Benoît, *Littérature et engagement, de Pascal à Sartre*, Paris, éd. du Seuil, 1999

ENGELS, Friedrich, *Origine de la famille, de la propriété privée et l'Etat*, Paris, Editions Sociales, 1983.

FROMENT-MEURICE, Marc*, Sartre et l'existentialisme*, Paris, éd. Nathan, 1984.

GOTHLIN, Eva, *Sexe et existence, La philosophie de Beauvoir*, 1991, éd. Michalon, 2001.

Histoire des femmes, dir. G. DUBY et M. PERROT, t. V, Le XXe siècle, dir. F. THEBAUD, Paris, éd. Plon, 1992; en particulier :

Chap. 17. ERGAS, Yasmine*, "*Le sujet femme. Le féminisme des années 1960-1980", pp. 499-537.

JEANSON, Francis, *Sartre*, Paris, éd. Desclée-De Brouwer, 1966 (Collection Les Ecrivains devant Dieu).

JEANSON, Francis, *Sartre dans sa vie*, Paris, éd. du Seuil, 1974.

LE DOEUFF, Michèle, *L'étude et le rouet*, Paris, éd. du Seuil, 1989.

LEROY, Géraldi, *Les écrivains et l'Histoire* 1919-1956, Paris, éd. Nathan ,1998.

MERLEAU-PONTY, Maurice, *Les aventures de la dialectique*, éd. Gallimard, Paris, 1977 (Folio/ Essais n° 364)

MERLEAU-PONTY, Maurice, "Un auteur scandaleux" dans *sens et non-sens,* Paris, éd. Nagel, (Collection Pensées), 1948.

Mounier, Emmanuel, *Introduction aux existentialismes*, Paris, éd. Gallimard, 1962.

REMOND, René (dir.), *Pour une histoire politique*, Paris, éd. du Seuil, 1988 (Collection L'Univers historique) (Points Histoire 1996).

RODGERS, Catherine, *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir, un héritage admiré et contesté*, Paris, éd. L'Harmattan, (Collection Bibliothèque du féminisme), 1998.

SARTRE, Jean-Paul, *L'Etre et le Néant*, Paris, éd. Gallimard, 1943.

SARTRE, Jean-Paul, *L'Existentialisme est un humanisme*, Paris, éd. Nagel, 1946.

SARTRE, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature*, Paris, éd. Gallimard, 1948.

SARTRE, Jean-Paul, *Situations, II,* Paris, éd. Gallimard, 1948.

SIRINELLI, Jean François, *Intellectuels et passions françaises : manifestes et pétitions au XXe siècle*, Paris, éd. Fayard, 1990 (Folio/ Histoire n°. 72)**.**

Plusieurs sites Internet sont consacrés à Simone de Beauvoir et donnent une information sommaire sur son œuvre et ses activités, en particulier :

http://www.winimage.com/beauvoir/
http://www.beauvoir.cjb.net/ site de la Simone de Beauvoir Society
http://www.tameri.com/csw/exist/debeauv.html
http://www.cddc.vt.edu/feminism/Beauvoir.html